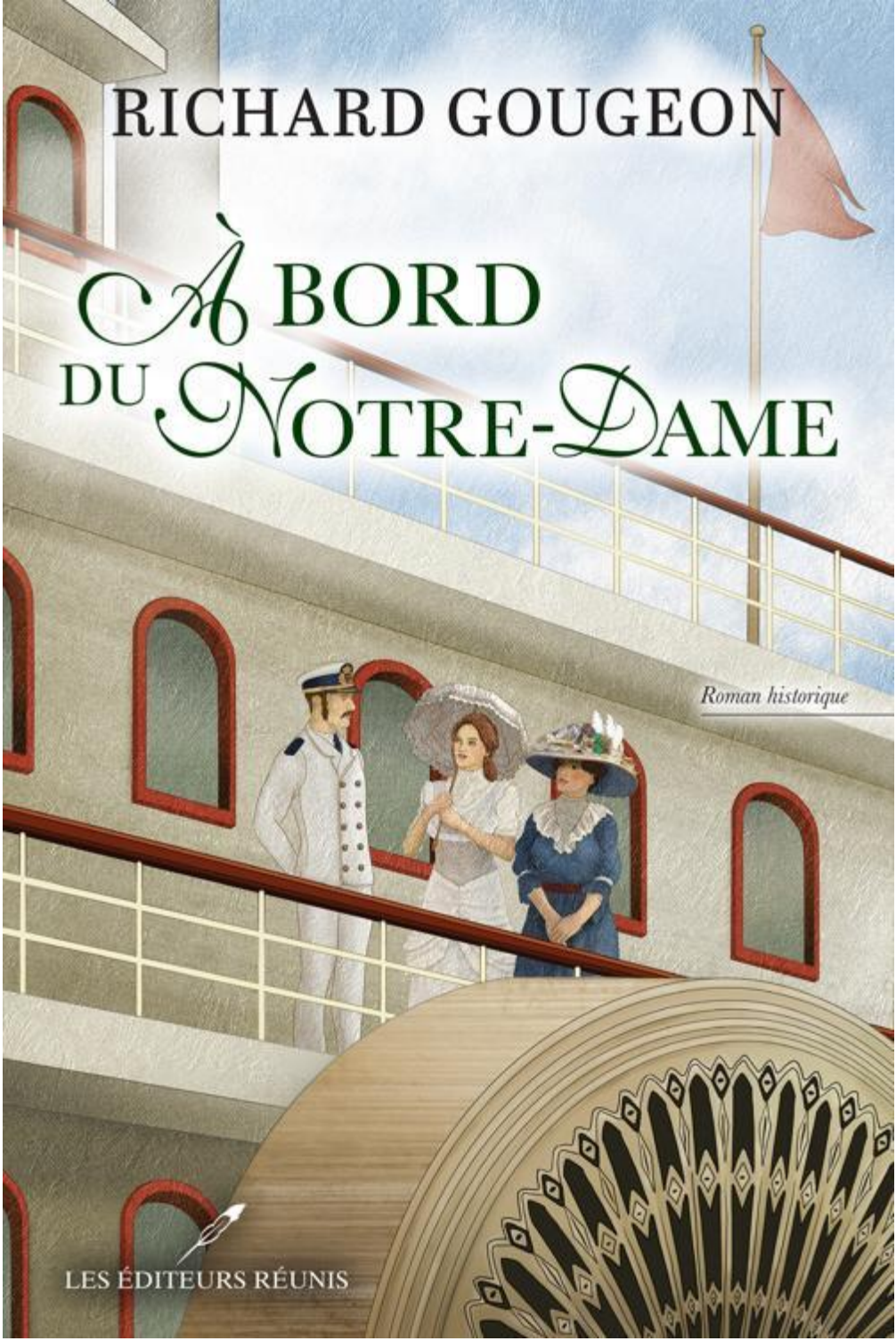
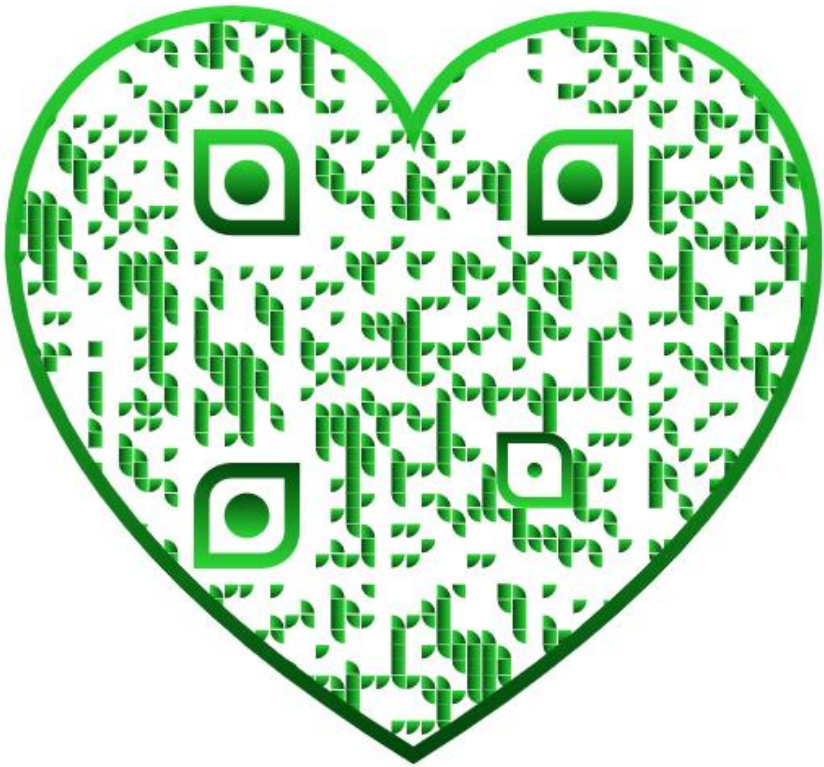
RICHARD GOUGEON

À BORD DU NOTRE-DAME

Roman historique



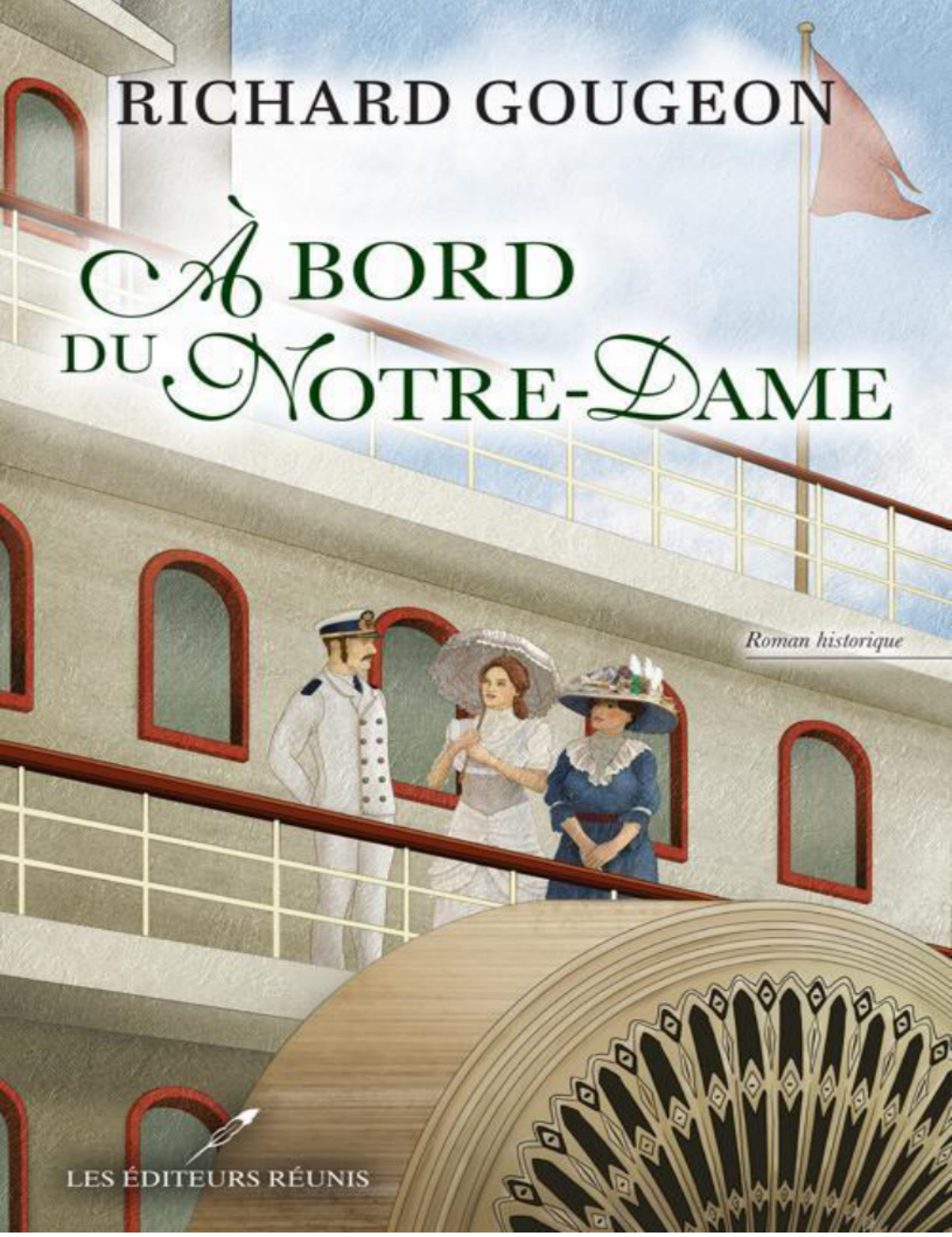
LES ÉDITEURS RÉUNIS



RICHARD GOUGEON

À BORD DU NOTRE-DAME

Roman historique



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À BORD DU NOTRE-DAME

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : À bord du Notre-Dame / Richard Gougeon
Nom : Gougeon, Richard, 1947- , auteur
Identifiants : Canadiana 20250047977 | ISBN 9782898671258
Classification : LCC PS8613.O85 A63 2026 | CDD C843/.6–dc23

© 2026 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

RICHARD GOUGEON

À BORD DU NOTRE-DAME

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur
chez Les Éditeurs réunis

La famille Pépin, 2024

Les amants du moulin fleuri, 2023

L'auberge des Quatre lieux, 2022

La tisserande, 2021

Le bonheur des autres

1. Le destin de Mélina, 2016
2. Le revenant, 2017
3. La ronde des prétendants, 2018

L'épicerie Sansoucy

1. Le p'tit bonheur, 2014
2. Les châteaux de cartes, 2015
3. La maison des soupirs, 2015
4. Nouvelle administration, 2019

Les femmes de Maisonneuve

1. Jeanne Mance, 2012
2. Marguerite Bourgeoys, 2013

Le roman de Laura Secord

1. La naissance d'une héroïne, 2010
2. À la défense du pays, 2011

Les plus belles choses ont le pire destin !

Mgr Charles-Philippe Choquette,
Histoire de la Ville de Saint-Hyacinthe.

Les principaux personnages

Maximilien-Aimé Kéroack (1839-1899), libraire et armateur

Malvina Gauthier (1852-1921), fille du notaire André Gauthier

Bérénice, tante de Maximilien, libraire, 63 ans (sœur d'Éléonore)

Éléonore Kéroack, mère de Maximilien, 57 ans

Léon-Solyme Kéroack, père de Maximilien, 59 ans

André Gauthier, père de Malvina, notaire à Saint-Pie, 53 ans

Éloïse Gauthier, mère de Malvina, 51 ans

Professeur Kopernik, savant excentrique, 73 ans

Magloire Cormier, capitaine du Notre-Dame, 67 ans

Madame Rabouin, cuisinière du Notre-Dame, 54 ans

Ferdinand, commis à la librairie, 17 ans

Euphrasie, voisine des Gauthier, 39 ans

1

C'était un jour du mois d'août 1867, en après-midi. Petite valise au poing, Maximilien-Aimé Kéroack revenait d'une escapade sur la majestueuse rivière Richelieu, la physionomie éminemment rayonnante, comme le soleil qui éclatait dans les vitrines de sa librairie. Il entra dans son commerce, s'immobilisa, contempla les rayons, et prit une grande inspiration. Comme il aimait renifler l'odeur enivrante de ses bouquins !

— Bon voyage, mon neveu ?

— Certes, tantine, je vous raconterai.

Ses lunettes cerclées de métal sur le bout du nez, la vieille Bérénice était à servir une cliente, une régulière dévoreuse de livres qui dépensait le plus clair de son temps à lire ou à fouiner dans les nouveautés. Voyant qu'il cherchait son jeune commis, elle pointa l'arrière-boutique du menton. Il esquissa un sourire complice, salua M^me^ Després et, à pas feutrés, se dirigea au fond du magasin.

— Ah ! C'est vous, monsieur Kéroack ! tressaillit le garçon.

Assis sur le plancher, le dos appuyé sur une boîte fraîchement ouverte, Ferdinand était pris en flagrant délit de lecture. Il se leva avec empressement, bredouilla quelque excuse…

— Alors, c'est ça qui se passe pendant que je suis parti ! ricana sans méchanceté le patron.

Il tourna les talons, songeant au fort penchant de Ferdinand, à son inclination naturelle pour la littérature. Incapables de payer les 90 $ requis pour une année de pensionnat, même les 16 $ exigés pour les externes, ses parents avaient retiré le talentueux jeune homme du collège et il avait dégoté son emploi à la librairie pour aider à subvenir aux besoins de la famille. Avant d'aboutir à Saint-Hyacinthe, à l'angle de la rue des Cascades et de l'avenue Sainte-Anne, il avait travaillé dans une fabrique de meubles et on avait congédié le lunatique pour son gaspillage inacceptable et pour ses nombreuses maladresses.

Maximilien était remonté dans son petit logis, niché sous les combles, au quatrième étage de l'immeuble. Le logement était demeuré une garçonnière, jusqu'à ce que sa tante Bérénice vienne habiter avec lui. Elle ne supportait plus de vivre avec ses sœurs, deux intrigantes qui se liguaient contre leur aînée. En entrant, il se délesta

de sa valise sur le lit, ôta son chapeau haut-de-forme, enleva sa boucle, se débarrassa de son veston et de sa veste, et se mit à défaire son bagage en pensant à sa tantine. Il lui conterait sa promenade sur le vapeur Chambly en partance du village du même nom et ses escales aux ports de Saint-Mathias, Saint-Hilaire, Belœil, Saint-Marc, et son arrêt à Saint-Charles pour une nuit dans la parenté. C'est d'ailleurs lors de sa halte que ses tantes lui rappelèrent ses années d'enfance passées au bord de l'eau, ses heures de flânerie à guetter le mouvement des voiliers et des embarcations de toutes sortes. Après quelques voyages sur les eaux et les multiples renseignements obtenus, il était maintenant persuadé qu'un bateau destiné au transport de passagers – habitants ou touristes –, de marchandises et de la poste rendrait service à la population et contribuerait au développement économique de la région. Le moment venu, il s'adjoindrait les services d'un personnel fiable et compétent.

La librairie verrouillée, Bérénice était grimpée au faîte de la bâtisse, le tiroir-caisse sous le bras. Comme de fait, elle ne s'était pas aussitôt débarrassée de ce qui l'appesantissait que son neveu débitait avec enthousiasme sa troisième expérience sur le bateau. Elle l'avait écouté s'exprimer sur le sujet qui le passionnait depuis quelque temps, mais, par simple gentillesse, elle s'informa de ses sœurs, rencontrées lors de son court périple :

— Comment vont-elles ?

— Elles ne s'ennuient pas de vous, ma tante, s'amusa-t-il.

Bérénice ne regrettait pas son départ de Saint-Charles et se plaisait à Saint-Hyacinthe avec son neveu. Certains, qui ignoraient leur lien de parenté, ne se gênaient pas pour déblatérer sur le couple curieusement assorti, de l'élégant jeune homme qui ne faisait pas la moitié de l'âge d'une vieille sexagénaire à la peau fripée.

— Ah ! s'exclama-t-elle.

Elle déposa le courrier sous les yeux de son neveu : des lettres de paroisses avoisinantes ! Il le dépouilla promptement. Saint-Pie et Saint-Césaire se montraient intéressées par l'entreprise d'un bateau à vapeur et prêtes à le soutenir par leurs contributions. Il jubilait.

On toqua au chambranle du logis. En bras de chemise, Maximilien se rendit à la porte.

— Professeur Kopernik !

Le vieillard à barbiche pointue et moustaches blanches – qu'on surnommait affectueusement du nom de l'illustre astronome polonais – habitait seul dans une chambre mansardée de l'immeuble. On le

voyait peu. Absorbé par ses recherches, il ne descendait dans la rue que pour ses nécessités et quittait parfois l'étage pour assister aux rencontres mensuelles qui se tenaient à la librairie. Passionné d'astronomie, il avait obtenu la permission du propriétaire d'installer ses instruments d'observation sur le toit auquel il accédait par un escalier étroit.

— La période des Perséides est commencée, mes amis ; ce soir, ce sera un bon moment pour observer les étoiles filantes, clama-t-il de sa voix éraillée.

— Une autre fois, professeur, répondit le libraire. Je reviens de voyage. Nous, on se reverra demain au cercle littéraire. J'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer. Quant à ma tante…

Elle hochait négativement la tête.

— Dommage ! se désola le savant, au seuil du logement.

La porte refermée…

— Vieux fou ! commenta Bérénice. Il a l'œil sur moi. As-tu remarqué comment il me reluquait ? Je préfère qu'il continue à scruter la Voie lactée…

Elle s'affaira à la préparation du souper. La soirée serait tranquille, et elle était assurée que son neveu, qui avait prétexté une fatigue devant le scientifique, se retrancherait dans un rêve qui le mènerait bien au-delà de la voûte céleste.

* * *

Le lendemain, un samedi, Maximilien regagna son commerce. D'ailleurs, il partageait le rez-de-chaussée avec le Français M. Moisan, artiste peintre, vendeur de toiles et de matériel d'artiste, qui exposait ses œuvres dans ses vitrines de part et d'autre de l'entrée, presque une réplique de la devanture de sa librairie. En ce temps de l'année, les portes voisines demeuraient ouvertes, une invitation à s'immerger dans un bouillon de culture. Comme à l'accoutumée, il avait hâte à la rencontre mensuelle qui réunissait quelques camarades. Mais cette fois, il pressentait que la discussion dévierait des propos littéraires habituels et porterait sur son projet d'armateur.

Ce matin, Ferdinand s'était remis au classement des livres reçus la veille. De temps à autre, il sortait de l'arrière-boutique et paraissait sur le plancher pour insérer deux ou trois exemplaires d'un ouvrage sur une tablette. Bérénice était dans les rayons avec une mère et son enfant, à qui elle désirait transmettre le goût de la lecture avant son entrée à l'école. Le dos tourné, son neveu était derrière le comptoir

quand une voix retentit faiblement dans l'atmosphère étouffée du commerce.

— Salut, vieille branche ! entendit-on.

Maximilien s'était retourné. Il reconnaissait Baribeau, de noir vêtu, un condisciple du collège qu'il avait souhaité ne jamais recroiser.

— Je m'étais promis qu'un bon jour je viendrais te saluer, commença l'arrivant, et comme je passais dans les parages… Moi aussi, je suis en affaires, tu sais, plastronna-t-il, bombant le torse.

Il se vanta d'être devenu marchand de vins importés d'Espagne, de liqueurs en provenance de la Jamaïque, et de cognacs pour prévenir contre les maladies contagieuses, comme le choléra qui avait sévi en 1832 et ressurgi deux ans plus tard. Aussi était-il devenu agent d'assurance-vie, contre le feu et autres catastrophes.

— Comme ça, tu es libraire ! C'est surprenant, pour un cancre renvoyé du collège !

— J'admets qu'à cette époque j'étais paresseux, mais ce serait une injure que de me traiter d'illettré. Mon père est instituteur et m'a toujours encouragé à la lecture. Puis, ce n'est pas en m'insultant que tu vas me vendre une assurance-vie contre les incendies et autres calamités. D'ailleurs, j'ai tout ce qu'il me faut en la matière.

La repartie sèchement administrée assomma Baribeau, qui retraversa le seuil. Reprenant contenance, Maximilien repensa à sa soirée. Du reste, la bonne humeur était de mise pour accueillir la clientèle. Deux religieuses firent leur apparition. Il les reçut avec le sourire. Sur les entrefaites, un personnage étrange, bizarrement accoutré d'un habit sombre, entra. Lucien Mochon avait l'air très nerveux. Quand il aperçut les deux robes noires, il pivota sur ses talons et entreprit de ressortir.

— Un instant, monsieur ! l'interpella Maximilien.

Il confia les nonnes à Ferdinand et s'approcha de l'individu.

— Je peux sans doute vous aider, monsieur, offrit-il.

Le client avait chuchoté quelques mots à l'oreille du libraire, qui l'entraîna dans la réserve d'où venait d'émerger le commis.

— C'est L'Enfer, badina Kéroack. C'est ici que je conserve mes livres à l'index. Vous êtes à la recherche d'un titre en particulier ?

Le trentenaire se rappelait ses études au Petit Séminaire de Québec et le prêtre qui lui permettait de puiser, dans sa bibliothèque personnelle, des ouvrages censurés qu'il prêtait aux boulimiques comme lui. Sourire coquin aux commissures des lèvres, le libraire tira

Contes et nouvelles de Jean de La Fontaine et Tanzaï et Néadarné, de Crébillon.

— Malheureusement, je ne possède que le premier des deux volumes de cet auteur.

— Est-ce possible de se procurer le deuxième ? s'enquit le client.

Les traits jouissifs, il étira le cou dans la librairie. Les deux nonnes étaient à feuilleter un livre saint et bloquaient l'accès au comptoir pour payer. Maximilien lui recommanda de poursuivre son bouquinage en attendant le départ des religieuses. Car il y avait de quoi se gaver d'interdits ! Dès que le champ serait libre, Mochon pourrait payer son achat et il repasserait pour prendre possession de sa commande.

* * *

Retenue après l'heure de fermeture par une dame qui n'avait rien acheté, Bérénice s'était empressée de monter au logis. Serviette de table nouée à la gorge, son neveu était à déguster son repas.

— J'aurais souhaité te cuisiner un bon petit plat, mais M^me^ Gariépy collait au magasin, se désola-t-elle, essoufflée.

— Ne vous en faites pas, ma tante, j'ai amplement de quoi satisfaire ma faim avec de bons restes.

Elle comprenait qu'il ne pouvait pas attendre qu'elle mitonne un mets élaboré à cause de sa réunion, une rencontre qui prendrait une tournure particulière et à laquelle il accordait une grande importance. Tout en mangeant, comme pour s'exercer à sa présentation de la soirée, il l'entretenait de son projet, lui remâchant les nombreuses informations qu'il possédait. Il conserverait assurément sa librairie, d'autant plus que son vapeur ne naviguerait qu'en saison. Mais elle entrevoyait le remplacer au magasin lors de ses déplacements. Pour l'heure, elle ne lui posait aucune objection, laissant à ses camarades du cercle littéraire le soin de formuler leurs critiques. Et avec sa confiance inaltérable, il saurait les convaincre du bien-fondé de son ambitieux dessein.

Le souper terminé, c'est avec une hâte fébrile que Maximilien redescendit à sa librairie. Il disposa quelques chaises paillées – rangées dans l'arrière-boutique – autour d'une table sur le plancher du magasin. Cette fois, il avait choisi de ne pas mettre à la vue les cendriers, une invitation à s'abstenir de griller des cigarettes ou à fumer la pipe. Il avait trop souvent toléré cette pratique déplaisante. Car il préférait l'odeur des livres à celle du tabac grillé et détestait qu'on enfume son local avec les risques qu'il soit consumé par le feu.

L'air satisfait, les lieux respirant un certain décorum, il ajusta sa tenue et s'en fut déverrouiller son commerce.

En peu de temps, la petite société d'intellectuels – des notables, pour la plupart – était réunie dans la place. Il ne manquait que le professeur Kopernik. Honoré Mercier, Pierre Bachand, Louis Delorme, Louis Taché, Adolphe Chicoine et quelques autres s'engouffrèrent avec un ouvrage dans la librairie ouverte. Un bruit confus s'éleva. Rapidement, des sous-groupes se formèrent. Afin de se donner contenance, Delorme posa son bouquin sur le meuble, s'alluma une cigarette et chercha un endroit pour déposer son allumette. Il se tourna vers l'hôte qui le gronda des yeux.

— Si l'envie vous démange, c'est toujours possible de sortir, proféra Maximilien à voix haute.

Sous le regard des participants, insulté et incapable de supporter la remarque, l'interlocuteur franchit le seuil. L'hôte les invita à s'asseoir.

— Je m'étonne que le professeur Kopernik soit absent, observa le président Mercier. C'est pourtant lui-même qui a suggéré d'aborder le thème de la science, un sujet qui le passionne, plutôt que de toujours parler de Confédération et de politique…

— Il est encore perdu, celui-là, s'amusa Chicoine.

Le président rappela que, cette année, le but de leurs réunions consistait en des discussions sur des sujets scientifiques et exhorta chacun à éviter les digressions, les apartés et les parenthèses inutiles afin de ne pas prolonger indûment la rencontre. Il précisa que chacun devait présenter un compte rendu et donner son opinion sur le livre De la Terre à la Lune, un roman d'anticipation de Jules Verne. Puis il pria les membres de commenter l'ouvrage.

— Mes amis, intervint Kéroack, je profite de l'occasion pour vous donner des nouvelles de mon projet. Vous savez tous que, depuis quelque temps, j'ai effectué maintes démarches…

Adossé au chambranle du magasin, Delorme éteignit sa cigarette avec la pointe de son soulier et entra :

— Vous n'allez pas nous entretenir de votre utopie de bateau à vapeur ? s'indigna-t-il sur un ton dubitatif.

— Permettez-moi de vous dévoiler où j'en suis, objecta Kéroack, cherchant une approbation.

En tant que président du cercle, Honoré Mercier autorisa l'exposé de la situation.

Le promoteur brossa un historique des faits. Deux tentatives

infructueuses avaient été faites. La première avec un modeste steamer appelé Le Tranquille, qui barbotait sur l'eau. D'une lenteur abominable, il avait découragé les voyageurs ; il avait peu navigué et il finit ses jours à Saint-Césaire, dans son port d'attache. La seconde, Le Gaudette lancé en grande pompe, avait connu le même triste sort après que des malchances se furent acharnées sur ce dernier ; il s'était finalement immobilisé dans le même cimetière naval après quelques saisons de navigation.

L'étalage de catastrophes avait soulevé le doute chez les participants. Maximilien, cependant, avait confiance que cette fois serait la bonne. D'abord, la science avait perfectionné les techniques de fabrication : des bâtiments à vapeur traversaient l'Atlantique, des compagnies possédaient une flotte de steamers circulant sur le Saint-Laurent et le Richelieu. Pourquoi n'y en aurait-il pas sur la Yamaska, de Saint-Hyacinthe à Saint-Césaire, pour le transport des habitants, des touristes, des marchandises et de la poste ?

Jusque-là, la présentation de Kéroack souleva un certain enthousiaste, mais l'incontournable question monétaire fit surface. Bien sûr, il avait étudié le sujet ! Il engagerait ses économies et des souscriptions publiques seraient sollicitées. À cet effet, les villages de Saint-Pie et de Saint-Césaire étaient prêts à favoriser l'entreprise et à le soutenir financièrement. Il attendait la réponse venant d'autres paroisses. Et pour ce qui était de Saint-Hyacinthe, c'était une formalité : la ville n'aurait d'autre choix que d'emboîter le pas à ses voisines.

Une rumeur, mêlée de pour et de contre, émana de l'assemblée. Pour Pierre Bachand, l'argent ne semblait pas être un obstacle au projet. Le territoire environnant avait avantage à s'embarquer. Il formula une proposition de nature à soutenir le promoteur :

— Comme vous le savez tous, j'ai mes entrées au séminaire. Éventuellement, si cela s'avère nécessaire, je pourrais demander à la direction qu'elle concède le droit de quai sur sa propriété d'en haut.

Puis on aborda la construction du steamer, de l'embauche du personnel, des salaires à payer, des dépenses engagées pour le fonctionnement et l'entretien. À tous ces points discutés, Maximilien avait réponse. Mais il restait beaucoup de travail à faire, d'autres démarches à effectuer.

— En tout cas, moi je n'adhère pas à ce projet-là, conclut Delorme. Il est trop ambitieux, à l'image de notre ami Kéroack !

Le président Mercier décréta la levée de l'assemblée. Sur les entrefaites, le professeur Kopernik s'amena, s'excusant pour son léger retard. En vue de sa nuit d'observation des Perséides, il s'était assoupi

dans une courte sieste. Il avait manqué la réunion, soit, mais il invitait tout de même ses amis à le retrouver à la belle étoile sur le toit.

* * *

C'était un vendredi matin. L'année scolaire approchait. Comme à l'accoutumée avant le début des classes, Léon-Solyme Kéroack aboutissait en calèche à la librairie de son fils afin de prendre possession de sa commande de livres pour ses élèves de l'École Modèle qu'il dirigeait, à l'angle de l'avenue Mondor et de la rue Sainte-Marguerite. Connaissant les délais de livraison, le prévoyant instituteur s'était présenté quelques semaines plus tôt avec une liste exhaustive de manuels. Et aujourd'hui, chapeau rond sur la tête, le Breton d'origine se présentait avec une bouteille de vin qu'il déposa sous les yeux de sa belle-sœur en arrivant. Un brin énervée, Bérénice alla mettre la bouteille de blanc au frais et se précipita au marché pour acheter quelque victuaille. Son beau-frère étant un fin gastronome, elle choisirait dans les fromages de brebis ou au lait cru. Pour ce qui est du reste, le visiteur devrait se contenter de sa cuisine ordinaire. Puis elle regagna le logis.

Pendant ce temps, au magasin…

Après un échange de nouvelles avec Maximilien, le pédagogue s'employait à fureter dans les rayons et finissait toujours par dénicher des œuvres canadiennes-françaises pour enrichir sa culture. Au besoin, il s'adressait au jeune Ferdinand afin de mettre à l'épreuve ses connaissances acquises au collège et de vanter son institution pour la qualité exceptionnelle de son personnel enseignant. Ensuite, il monterait sous les combles pour le dîner, un rituel immuable qu'il chérissait tout particulièrement.

— Je n'ai jamais lu Une de perdue, deux de trouvées de Georges Boucher de Boucherville. Quand on pense que c'est un de nos compatriotes, un avocat au barreau de Saint-Hyacinthe, c'est une honte ! confessa le père.

— J'en ai quelques exemplaires, répondit son fils. À mon avis, on gagnerait à connaître l'auteur, vous savez. C'est son premier roman, publié l'an passé ; il est excellent ! Dommage que les lecteurs ne s'intéressent pas à notre histoire ! Quand nous étions jeunes à la maison, vous nous avez beaucoup parlé de la Belgique et des événements qui se sont déroulés dans notre village à Saint-Charles et sur les rives du Richelieu en 1837. L'auteur a plein de choses à raconter. C'est un de nos patriotes qui s'est exilé à La Nouvelle-Orléans. Maintenant, vous allez devoir m'excuser…

Une cliente richement habillée de rose, affublée d'une ombrelle,

s'amena. La femme empâtée était bloquée au seuil en essayant de fermer son petit parasol.

— Est-ce que je peux vous aider, madame ? suggéra aimablement Maximilien.

— Non ! répondit-elle sèchement. D'ailleurs, est-ce à ce monsieur la calèche devant l'immeuble ? s'enquit-elle en pointant M. Kéroack. Ce n'est pas très accueillant de garer sa voiture devant le commerce.

Elle arborait un air hautain qui glaça le libraire. Son père, bombant le torse, s'empressa vers la dame. Il ôta son chapeau.

— Permettez-moi de vous aider, proposa-t-il avec un sourire.

Un sac à main au pli du coude, elle se débattait avec son ombrelle de soie blanche ornée de dentelle, coincée dans l'encadrement. D'un coup sec, elle la dégagea et, la démarche altière, fonça vers le comptoir avec son trognon.

— J'aimerais parler à M^lle^ Bérénice et à personne d'autre ! Elle m'a très mal conseillée.

Maximilien lui signifia que cela était impossible, que son employée était temporairement absente, et il lui recommandait de repasser plus tard, en après-midi.

Vexée, elle disparut du commerce en maugréant. Dans un recoin, des femmes déblatéraient sur cette dame, l'épouse d'un notable de la place, une pimbêche qui ne gardait pas ses domestiques. Du reste, on se demandait ce qu'elle faisait en ville avant la fin de l'été qu'elle passait à sa maison de campagne, plus belle, paraît-il, que sa résidence de Saint-Hyacinthe. Elle avait un garçon qui étudiait au collège et qui se destinait à embrasser la profession de son mari. Il était sa fierté ! Aussi répandait-on qu'elle avait des racines campagnardes, une parvenue que le notaire avait dénichée lors d'une lecture testamentaire à la suite d'un parent défunt.

Bien sûr, Maximilien aimait qu'on fréquente sa librairie. Cependant, les colporteuses de potins abondaient et ne se gênaient pas pour occuper le plancher. C'était justement parmi celles-là que se trouvait celle qui assurait ses camarades que l'employée appelée Bérénice habitait avec son jeune amant, qu'elle entretenait depuis quelques mois.

M. Kéroack poussa un grognement rauque, consulta sa montre de gousset. Son fils s'en aperçut.

— Nous allons dîner, père, dit-il.

Le temps d'en aviser Ferdinand, Maximilien pria son paternel de le

devancer. Bientôt, les deux hommes gravissaient les escaliers. Le souffle court et les entrailles affamées, aspiré par les arômes qui s'exhalaient aux portes des locataires, le quinquagénaire bedonnant parvint aux combles de l'immeuble.

Le tablier noué à la taille, Bérénice attendait sur le pas du logis. Le couvert était dressé. M. Kéroack se laissa choir sur une chaise et déplia sa serviette dont il enfila une pointe derrière son col blanc amidonné. Ensuite, comme un cérémonial, avec le plat de la main, il l'étala sur son ventre rebondi. Car l'instituteur prétendait avoir de la classe et enseigner les bonnes manières à ses élèves, comme il l'avait fait auparavant pour ses enfants. Mais son appétit parfois le dominait à en oublier l'étiquette.

— D'abord, l'apéritif ! affirma-t-il.

Maximilien ouvrit la bouteille de blanc, en versa dans les verres. Puis il ajouta de la liqueur de cassis.

Les verres de kir s'étaient entrechoqués à la santé de l'année scolaire ; mais, sachant que le sujet était incontournable, Bérénice ne désirait pas passer sous silence l'intention qui animait son neveu.

— À la santé de son entreprise ! proposa-t-elle.

— Où en es-tu, fils ? se réjouit le père. La dernière fois que tu nous en as parlé, à ta mère et moi, ça remonte au mois de juin lorsque tu nous as rendu visite.

Avec un enthousiasme débordant, le promoteur récapitula les principaux faits relatifs à ses démarches et mentionna quelle serait la prochaine étape à franchir.

— Je me rendrai bientôt à Sorel, à la Maison Beauchemin et Fils, pour discuter de mon projet, expliqua-t-il. Aussi, j'ai plein d'autres gens à convaincre, pas seulement mes amis des rencontres littéraires…

Le directeur d'école et instituteur admirait le dynamisme délirant de son fils qui se manifestait dans un domaine tout autre que le sien, mais qui s'apparentait à la même fibre entrepreneuriale. Le steamer serait puissant et pourrait transporter cent cinquante personnes pour le rentabiliser. Si tout se produisait comme prévu, la mise en chantier débuterait au printemps et il prévoyait sa mise en service quelque part au cours de l'année 1869. Une chose, cependant, attiédissait son élan de ferveur : les capitaux ! À cet effet, Maximilien rétorqua qu'il avait songé à une contribution de la ville et des paroisses environnantes souhaitant être desservies par le bateau à vapeur. Aussi, au cours des prochaines semaines, il envisageait de rencontrer les maires des alentours, notamment ceux de Saint-Pie, Saint-Damase et Saint-

Césaire.

Captivé, Kéroack avait suivi avec un intérêt croissant les explications. Maintenant tenaillé par une faim grandissante, il s'adressa à la cuisinière :

— Dorénavant, vous allez être indispensable à la librairie…

— Je le suis déjà ! précisa-t-elle en badinant. Et puis, il y a Ferdinand.

L'instituteur avait ricané, et ses prunelles dardaient à présent le réchaud du poêle où il devinait la présence de crêpes savoureuses qu'il engouffrerait dans son estomac gourmand. Bérénice avait perçu le regard de convoitise de l'homme qui lui dictait le moment de les servir. Elle en apporta un monticule dans une assiette chaude. Dès la première bouchée…

— Mes compliments ! chère Bérénice, apprécia-t-il. Votre sœur Éléonore n'en fait pas d'aussi délicieuses.

Maximilien n'aimait pas la comparaison de sa mère avec sa tante. C'était chez l'invité une manière de complimenter celle qui lui donnait à manger, peu importe le talent de la cuisinière. On passa aux fromages.

Le repas terminé, M. Kéroack voulut faire une sieste. La panse pleine, il s'allongea sur le canapé à volutes et piqua un petit roupillon. Vers les deux heures, il se réveilla en sursaut, constata qu'il s'était assoupi et qu'il était seul au logis. Il descendit au magasin.

Dans le feu du combat, l'impressionnable adolescent Ferdinand s'était retranché dans l'arrière-boutique, et son fils tentait d'apaiser Bérénice aux prises avec une plaignarde. Kéroack reconnut celle qui s'était pointée le matin avec son ombrelle. Elle brandissait Les paradis artificiels, un livre de Charles Baudelaire, poète français qui s'était commis avec un essai :

— Cet auteur est un dépravé, un pervers, un débauché, vous auriez pu m'en prévenir, ragea-t-elle.

— Je gage que vous l'avez lu au complet, en cachette de votre mari, et que vous aviez peur qu'il le découvre, riposta l'employée. Et puis, je ne vous ai pas vendu Les Fleurs du mal, vous en auriez été doublement scandalisée…

Jusqu'à un certain point et sous un certain angle, Maximilien s'identifiait à l'étudiant renvoyé du collège, mais la ressemblance avec l'écrivain s'arrêtait là : contrairement au libertin aux mœurs dissolues, il ne dépensait pas pour de futiles plaisirs. Surtout avec le sérieux

projet qui l'animait.

— Je peux vous rembourser, la coupa Maximilien. Qu'en dites-vous ?

Mais la cliente n'entendait rien. Elle continuait d'argumenter. M. Kéroack, demeuré en retrait, observait la scène, tournée en altercation, comme il en avait rarement vu entre les élèves dans la cour de son institution. Il crut de son devoir d'intervenir.

— Je peux vous reconduire à la maison, proposa-t-il à la dame.

— Vous, fichez-moi la paix ! se fâcha-t-elle.

Au milieu de sa repartie, elle avait lancé avec désinvolture le livre sur le plancher et se dirigeait en trombe vers l'extérieur du commerce. Consterné, le libraire ramassa l'œuvre, la feuilleta. Il remarqua que la lectrice avait annoté le texte et souligné des passages croustillants.

— Quelle effronterie ! commenta-t-il. Elle a griffonné dans les pages…

— Ça m'apprendra ! s'accusa Bérénice.

La pauvre admettait qu'elle avait mal conseillé la cliente, qu'elle aurait dû lire l'œuvre de Baudelaire avant de la recommander ; elle s'en souviendrait !

Maximilien découvrait la combativité de sa tante qui démontrait sa capacité à défendre ses intérêts. Repoussé par l'épouse du notable, froissé dans son orgueil, son père demanda que les boîtes de manuels soient chargées dans sa calèche. Il remercia ses hôtes et prit congé.

2

Maximilien avait lentement poussé les volets rouillés. Les mains appuyées à la lucarne, il contemplait le charme des alentours. La ville était calme, encore engourdie par le sommeil de ses habitants. Il pensa qu'aujourd'hui il brasserait de bonnes affaires et que son projet de vapeur continuerait d'assiéger tous ses moments libres de la journée. Ce samedi matin là, cependant, le libraire éprouvait l'indéfinissable sentiment que quelque chose de singulier se produirait.

— Ah ! bien, mon neveu.

Honteuse, dans son étroit lit de fer, Bérénice venait de se redresser comme un ressort. Elle rectifia sa coiffure, étira le bras vers sa table de chevet et chaussa ses lunettes. Puis elle repoussa les draps et bondit hors de sa couche.

— Qu'est-ce que je vous sers pour déjeuner, tantine ? s'amusa-t-il.

Le temps de le dire, elle s'était précipitée à la dépense, se refusant à être servie par lui : c'était une question de dignité !

* * *

Jusque-là, la matinée s'était assez bien déroulée. Des lève-tôt s'étaient procuré Le Courrier de Saint-Hyacinthe. Une cliente, assoiffée de lecture, avait soulagé les tablettes des titres d'Eugène de Mirecourt : La Dernière marquise et Horace Vernet s'étaient écoulés comme des petits pains chauds. Et Lucien Mochon, l'impatient trentenaire boulimique qui avait retonti au magasin, était retourné bredouille : le deuxième volume de Crébillon n'était pas arrivé. Somme toute, la matinée avait été assez agréable et bien remplie.

Soudain, au début de l'après-midi, une forte clameur se répandit aux alentours. Un flot indescriptible de passants couraient dans la rue, poussant des cris effrayés. Une dame qui n'avait jamais traversé le seuil du commerce apparut, cherchant refuge, tout énervée.

— Les cheminots sont là et font des ravages au marché public ! se récria-t-elle à la cantonade.

Au milieu de son effarement, elle raconta que des Irlandais, employés de la Compagnie de chemin de fer Grand Tronc, étaient débarqués à la gare locale le matin pour leur pique-nique annuel. Le convoi avait régurgité des centaines de fêtards. D'habitude plutôt civilisés, ils se limitaient à danser, boire, s'enivrer, circuler dans les

rues et s'administrer entre eux taloches et coups de poing. On tolérait le spectacle désagréable pour les citoyens paisibles. Mais à présent, il en était tout autrement…

Après le dîner, sous l'emprise de joyeuses libations, le cerveau imbibé d'alcool, les bambocheurs s'étaient livrés à des gamineries, et les désordres avaient commencé. Au marché, des étals de bouchers, des stands de fruitières et plusieurs échoppes avaient été pillés : on avait emporté sans vergogne des quartiers de mouton, des paniers de framboises, de mûres et de bleuets… Qu'un seul pillard avait été appréhendé par la police dans la rue Girouard !

— Vous auriez dû voir ça ! s'indigna la dame, terrorisée.

Effrayé, Ferdinand s'était retranché dans l'arrière-boutique. Sur les entrefaites, le marchand de toiles et de matériel d'artiste, qui partageait le rez-de-chaussée de l'immeuble, fit irruption à la librairie. Revêtu d'un sarrau de toile blanche maculé de couleurs, Moisan avait délaissé en catastrophe son pinceau et sa palette.

— Vous savez ce qui nous arrive, Kéroack ! s'énerva-t-il.

Le boutiquier subodorait le pire et réfléchissait à une façon de protéger sa devanture avant de se barricader au fond de son magasin.

— Ces écervelés ne s'intéressent pas à la lecture ni aux œuvres d'art, rétorqua Maximilien. Mais on ne sait jamais ! Pour mal faire, un groupe de festoyeurs peut se livrer à n'importe quel débordement ! Surtout s'ils sont en boisson…

L'artiste prit congé. La dame se rendit au seuil du commerce ; l'œil effaré, elle regarda de part et d'autre de la rue et se fondit dans la cohue. Prenant sur lui…

— Le mieux est de faire accroire que nous sommes fermés, ma tante, décida le libraire. Bon, où est-ce qu'il s'est terré encore, celui-là ?

Comme on déterre un livre rare dans un rayon, Ferdinand sortit de sa cachette et se joignit au patron et à la tante Bérénice pour étaler des pages de journaux dans les vitrines. En moins d'une heure, la pile du Courrier de Saint-Hyacinthe avait fondu et toute la devanture de la librairie était placardée, couverte de tous les exemplaires invendus du numéro. Les deux employés furent libérés, la porte, refermée et verrouillée. Alors que l'artiste clouait des planches en travers de sa porte pour bloquer toute intrusion malveillante des étrangers, Ferdinand prit la poudre d'escampette. Bérénice, elle, se dirigea vers le logis. Elle interpella son neveu, qui s'éloignait sur le trottoir :

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas en restant ici que je vais empêcher les bambocheurs de se livrer à leur charivari ! soutint-il.

Elle l'exhorta à la plus grande prudence, des bagarreurs pourraient lui briser le nez et ce serait drôlement plus grave que de faire fracasser ses vitrines.

Il était reparti à contre-courant vers le marché, où un cortège de manifestants ivres et débraillés s'élançaient sur des Cascades. Tout au long du parcours, des portes claquaient, des volets se fermaient. La curiosité l'entraîna sur l'avenue Laframboise, en face de l'hôtel Dubord, où s'attroupaient les joyeux lurons. Puis le rassemblement dégénéra : pour s'amuser, une quarantaine de gaillards commencèrent à battre des passants. Une panique éclata. D'honnêtes gens se sauvèrent, pourchassés par une grêle de pierres. Enhardie par son succès, la misérable canaille, criant et blasphémant, se dirigea vers L'institut des artisans. Monsieur le maire était là, flanqué d'un groupe de policiers, appelant au calme des manifestants. Mais rien n'y faisait : sous une bordée de jurons, une pluie de cailloux assaillit l'édile municipal. On sonna le tocsin ! Le libraire eut peur : il regagna son commerce !

Sur le trottoir, devant l'immeuble, l'artiste était assis dans un amas de vitres éclatées et pleurait à chaudes larmes. Des cheminots avaient déraillé et fracassé ses vitrines. Mais la devanture de la librairie avait été épargnée.

— Pauvre M. Moisan ! compatit Maximilien. Ah ! ces incultes bâtards !

Le malheureux tenait une de ses toiles aux couleurs bariolées, défoncée par la main d'un saccageur : une œuvre inestimable qui recelait une valeur sentimentale, dont il avait haussé le prix pour ne pas la vendre.

— Tu n'as rien, toi, au moins ?

Maximilien hocha la tête en signe de négation. Penchée à la fenêtre, la voix inquiète, la tante Bérénice s'assurait du bien-être de son neveu sans se préoccuper de l'état de la librairie.

Un homme s'amena, habillé de noir, élargissant un sourire à mesure qu'il approchait.

— Tiens, le corbeau qui arrive sur les lieux d'un désastre ! exprima le libraire.

Semblable au grand oiseau sombre, le sinistre Henri Baribeau tournoyait dans les parages, en quête de tragédies. Il s'adressa au marchand de tableaux :

— Les malheurs sont imprévisibles, mon cher monsieur Moisan, croassa-t-il.

L'artiste avait épongé ses larmes avec la manche de son sarrau maculé de magenta et il écoutait le boniment de l'agent d'assurance qui lui proposait un plan des plus avantageux. Il prétendait qu'aucun compétiteur n'offrait une meilleure couverture, allant des catastrophes naturelles – inondations, séismes, raz-de-marée, avalanches, éruptions volcaniques, glissements de terrain – aux invasions barbares. Il avait, sous le bras, un formulaire à remplir qui irrita Maximilien :

— Ce n'est pas le moment, Baribeau ! ragea-t-il. Ça s'appelle « profiter de la vulnérabilité des victimes ».

— Je reviendrai !

L'agent avait tourné les talons et repartait sur la rue des Cascades où, l'espérait-il, d'autres marchands auraient besoin de réconfort…

En bon Samaritain, Maximilien aida M. Moisan à ramasser les débris. La folie passagère des manifestants obligerait des commerçants à remplacer des vitres, à effectuer des réparations. Pour l'heure, le libraire attendrait pour redonner à sa devanture un aspect plus invitant. Il remonta à son logis.

La tante avait posé sa valise sur son lit de fer et vidait un tiroir de sa commode.

— Que faites-vous là, tantine ? s'enquit-il dès la porte. J'ai besoin de vous à la librairie et personne d'autre que vous saura mieux me remplacer quand je naviguerai sur mon steamboat !

— Je m'en retourne à Saint-Charles ! répondit-elle. Saint-Hyacinthe est devenue trop dangereuse.

Un souvenir douloureux ressurgissait dans sa mémoire. Bérénice était dans un état d'une extrême nervosité. Elle se remémorait les troubles de 1837 qui l'avaient traumatisée, trente ans auparavant : les fermes incendiées, les récoltes brûlées, les habitants dépossédés de tous leurs biens se sauvant presque nus sur les grands chemins. Son neveu tenta de la rassurer, de lui dire que la débandade des cheminots n'était pas du même ordre que la rébellion des patriotes et que de revivre avec ses deux sœurs la replongerait assurément dans une existence orageuse qu'elle ne méritait pas.

Un peu plus tard, après un souper plaisant qui les avait fait rigoler tous les deux, ils entendirent des bruits de pas croître lentement dans l'escalier. Maximilien ouvrit.

— Professeur Kopernik ! s'exclama-t-il.

Au seuil de l'effondrement, le vieillard avait le visage tuméfié, les yeux hagards, et une expression d'hébétude qui ne sied pas à la figure d'un savant. Soutenu par le neveu et sa tante, il fut remorqué jusqu'au sofa, où on l'invita à s'allonger. De sa faible voix éraillée, il rapporta qu'il avait été emporté par le flot de Maskoutains qui fuyaient la horde sauvage des employés du Grand Tronc.

Après l'alarme du tocsin, les forces de l'ordre et des volontaires aux trousses, les soûlons s'étaient enfuis vers la gare, où ils grimpèrent à bord de l'engin à vapeur. De là, par les portes et les vasistas des wagons, ils se mirent à lancer des projectiles. Et ce fut dans un soulagement général que la locomotive s'ébranla, crachant dans l'air sa fumée charbonneuse…

3

Quelques jours plus tard, Maximilien repartait de Saint-Hyacinthe. Cette fois, il quitterait le port de Chambly sur le vapeur à destination de Sorel. Afin de faire mousser leur négoce, des hommes d'affaires ambitieux souhaitaient que la ville devienne un lieu de correspondance des voitures publiques qui feraient le trajet. Mais ce n'était pas demain la veille ! Faire un détour par Saint-Césaire, qui bénéficiait déjà d'un tel avantage, relevait d'un pragmatisme douteux. En attendant l'instauration d'un service de diligences, il se contenterait de la calèche de son père. Ce matin-là, il s'achemina chez ses parents où Célestin, le domestique noir, était à resserrer la sous-ventrière de la jument.

— Bonjour, monsieur Kéroack, salua-t-il, gratifiant l'arrivant de ses belles dents blanches.

Maximilien esquissa un sourire de contentement, lui remit son bagage, et entra dans la maison. L'instituteur sirotait son café en lisant Le Courrier. Éléonore, sa femme, se réjouissait de revoir son fils. Elle le trouva très élégant dans sa tenue seyante, son chapeau haut-de-forme, ses moustaches lissées à la pommade hongroise et sa canne à pommeau d'argent.

— Assois-toi, mon garçon, l'accueillit-elle. T'as le temps de jaser un peu avant de prendre la route, non ?

La mère lui servit une tasse. Kéroack déposa son journal. Le petit périple que son fils s'apprêtait à réaliser lui remémora un de ses voyages alors qu'il vivait en France. Éléonore le prévint :

— Non, Léon-Solyme, tu ne vas pas lui radoter ça…

— J'étais à l'École normale…

Il s'était lié d'amitié avec deux collégiens, des Bretons comme lui, rencontrés en voyage à Paris. Jamais il n'avait vu deux jumeaux aussi mal assortis. Mathieu n'était pas favorisé par la nature : laid et rabougri, il haussait les épaules pour éviter que ses bras trop longs ne traînent par terre. Mais il roulait de petits yeux vifs et intelligents. L'autre, Léonce, jouissait d'une beauté aristocratique. Grand, la taille mince, il avait le profil grec, la moustache fine et une chevelure qui s'apparentait à la crinière d'un lion. Ils avaient un oncle, riche armateur pour la pêche aux sardines, plusieurs bateaux et une jolie résidence sur le port d'Auray. Généreux et sans enfant, il désirait que

ses neveux puissent bénéficier de sa fortune. Les jumeaux avaient invité l'étudiant à loger avec eux.

Ils étaient descendus à l'hôtel Corneille, un hôtel princier du Quartier latin. Ensemble, le gîte et le couvert grugeaient deux cents francs par mois. Agrémentée de rideaux de couleur jaune paille et d'un tapis vert émeraude, la chambre était dotée d'un immense foyer et meublée de deux grands lits d'acajou, de deux fauteuils et d'une armoire vitrée pour ranger les livres : du Balzac, et ceux de la romancière George Sand.

— Tu le retardes ! le rabroua Éléonore à l'adresse de son mari. Et pourquoi tous ces détails que tu répètes sans cesse chaque fois ?

— Moi, je descendrai dans un hôtel bon marché, père : les dépenses pour mon projet s'accumulent, voyez-vous ?

— Dans ce cas, tu as intérêt à ce que les gens qui vont te recevoir à la compagnie Beauchemin l'ignorent. L'élégance de ta tenue vestimentaire est de mise. Ils ne doivent pas croire qu'en réalité tu es un sans-le-sou qui possède à peine de quoi acheter une chaloupe…

— J'en prends bonne note, père, acquiesça Maximilien. Maintenant, vous devrez m'excuser, je dois quitter.

Le voyageur posa affectueusement un baiser sur le front de sa mère, sortit dans la cour et monta dans la voiture. Guides aux poings, Célestin harcela la bête, et la calèche s'ébranla vers Chambly.

* * *

Le domestique de M. Kéroack était reparti vers Saint-Hyacinthe avec la promesse de revenir le surlendemain. Aux abords du bassin, sur le quai encombré de barils et de caisses de marchandises, une foule bigarrée de voyageurs attendaient le signal pour l'embarquement. Maximilien observa le fabuleux décor qui s'offrait à sa vue : à l'avant-plan, le vieux fort avec ses pierres chargées d'histoire dominait la pointe et, à l'arrière, l'imposant mont Saint-Hilaire, dans toute sa majesté. Puis, dans la rumeur confuse du port, son regard se reporta sur les passagers. Sans doute de simples quidams, des marchands, quelques bourgeois avec leur dame endimanchée, aux larges robes flottant sous la brise.

On s'engagea sur la passerelle.

— Bienvenue à bord du Chambly !

Le capitaine Lamoureux, toujours aussi affable, avec son urbanité d'une politesse exquise, accueillait chacun de ses passagers. On disait de lui qu'il avait gravi tous les échelons de la navigation. D'abord à 16

ans, en tant que mousse, puis comme pilote sur le vapeur Saint-Ours. Ensuite sur le Richelieu, le premier steamer en fer construit au Canada et, plus tard, avec le grade de capitaine sur le Chambly. Il était reconnu pour sa prudence et son habileté. Un matelot, qui adorait travailler sous ses ordres, avait rapporté que le capitaine Lamoureux était tellement habile dans ses manœuvres qu'il pouvait accoster à un panier d'œufs sans faire d'omelette. Le son strident du sifflet perça l'air du bassin.

On largua les amarres.

Les entrailles du bateau poussèrent un grondement sourd. Une bouffée de fumée noire s'échappa de la haute cheminée. On s'éloigna du quai. Maximilien adorait cette sensation de glissement sur l'onde, l'avancement du navire, avec son mécanisme ingénieux actionnant ses immenses roues à aubes qui rappelaient le mouvement retrouvé dans un moulin à farine hydraulique.

Accoudé à la rambarde du navire, il contempla les berges, les oiseaux qui virevoltaient autour des barques de pêcheurs et les bateaux amarrés dans le port. Puis il monta sur le pont afin de mieux profiter du panorama. Deux femmes dans la vingtaine étaient assises sur un banc et lisaient. L'une, vêtue d'une jupe et d'un corsage lacé, envieuse de son amie, souhaita qu'il la regarde. Remarquant qu'il approchait, elle abaissa son livre et papillonna des cils.

— Est-ce possible de m'asseoir, mesdemoiselles ? s'enquit-il.

— Volontiers ! accepta-t-elle.

— Je peux savoir ce qui vous absorbe ? demanda-t-il, s'assoyant près de l'autre, habillée de rose saumon.

— Moi, c'est Le choix d'une femme et ma compagne, Le coq du clocher, répondit-elle.

— Deux excellents bouquins ! Je suis libraire, vous savez.

— Que voulez-vous que ça me fasse ? rétorqua platement la première.

Elle se leva brusquement et alla se perdre dans la nuée épaisse de voyageurs. Maintenant seuls, Maximilien et la jeune femme en rose se plurent à faire plus ample connaissance. Lui, sans dévoiler le but précis de son voyage, se rendait pour affaires à Sorel, et elle, accompagnait son amie pour visiter une vieille tante malade qui la réclamait à Saint-Marc.

Mais elle, se refusant à se complaire et à illusionner le beau jeune homme qui la courtisait, préféra déclarer qu'elle était fiancée à un médecin. Il déchanta.

Il s'était éloigné de la passagère. Les mains agrippées à la rambarde, il fixait l'onde troublée par le clapotis des aubes. À vingt-huit ans, il était toujours célibataire et il essuyait un autre revers. Désolé, il se retourna en songeant au bien-aimé qui épouserait la belle : l'amie s'était détachée de la nuée de passagers et, les poings sur les hanches, semblait la réprimander.

* * *

Le personnel aida courtoisement les passagers à débarquer du Chambly. Estimant qu'il avait un peu de temps à perdre, Maximilien flâna sur les quais à observer les activités portuaires. Puis, bagage au poing, il déambula à proximité du port, rue Augusta. Un marin émergea joyeusement d'une maison. Une voix doucereuse l'interpela ; il se retourna. Une aguicheuse appuyée au chambranle d'un châssis l'invitait à son appartement pour se reposer de la fatigue du voyage. Les plaisirs faciles ne l'intéressaient pas ! Il s'éloigna et s'engagea dans les rues de Sorel. Après quelques minutes à s'attarder devant des éventaires de marchandises exposées sur le trottoir, il longea un magasin de verrerie et de vaisselle et tomba sur la librairie de La Gazette, rue du Roi, où il pénétra tout naturellement : un total ravissement ! En plus de livres d'histoires, de grammaires latines et de lecture, il trouva cahiers de musique et partitions, journaux, almanachs et calendriers, et tout un assortiment de fournitures scolaires ou de bureau : cartons, papier à dessin et à musique, ardoises, crayons et plumes avec manches, plumes d'oie, de l'encre, etc.

Un commis s'empressa vers lui.

— Vous avez besoin d'aide ? demanda-t-il, la respiration sifflante.

— Je vous remercie, je suis moi-même libraire.

Maximilien continua de se délecter dans les titres offerts et dans ceux qu'il ne connaissait pas et qu'il pourrait proposer à sa clientèle. Il dépensa deux heures trop brèves à bouquiner. Le temps s'écoulait, et il n'avait pas cherché un endroit pour passer la nuit. Il sortit du magasin.

Il revenait maintenant vers le port, reluquant les établissements hôteliers, éliminant les devantures sales, vétustes et décrépites. En face du marché public, il repéra un immeuble de belle apparence avec ses odeurs discrètes d'écuries ; il s'engouffra dans le hall de l'Hôtel Royal Victoria. L'endroit respirait le luxe. Un âtre, des meubles, de riches tentures, des toiles et un tapis somptueux complétaient le décor. Engoncés dans des fauteuils, deux individus semblaient se prélasser dans leurs beaux atours, sirotant un apéritif en attendant le souper. À

la réception, le commis remarqua l'homme élégant qui venait d'entrer. Il s'adressa à lui avec une gentillesse affectée :

— C'est pour une nuit ? interrogea-t-il.

— Je compte loger deux soirs ! répondit le voyageur.

La chance lui souriait. À l'heure qu'il était, une chambre spacieuse était disponible.

Le coût lui parut onéreux, mais, se rappelant les recommandations de son père, il accepta. Le séjour ne l'appauvrirait pas, mais il devrait se montrer prudent dans ses dépenses. Un employé en livrée lui proposa de monter sa valise. Il gratifia le groom d'un généreux pourboire.

* * *

Maximilien avait pris un succulent repas et s'était ensuite retiré dans sa chambre qui donnait sur le port. Un Balzac entre les mains, il avait lu quelques chapitres de La Duchesse de Langeais avant de s'endormir sur l'histoire qui ne le passionnait pas. Mais ce matin, après le déjeuner, il se sentait frais et dispos. Devant le miroir, il ajusta sa veste et sa boucle, et s'achemina au chantier naval.

Dès son arrivée, un fils Beauchemin se présenta avec tous les égards que l'on témoigne à des armateurs. Il invita le visiteur dans une bâtisse où se trouvaient son bureau et ceux des dessinateurs et des ingénieurs. Sans lui accorder la parole, il commença à vanter les mérites du vapeur Canada, un joyau, la plus récente acquisition de la Compagnie du Richelieu. Le vaisseau qui naviguait de Montréal à Québec était pourvu d'une solide coque en acier de deux cent cinquante pieds de longueur, de trente-deux de largeur et de onze de profondeur. La machinerie et les mouvements étaient comme ceux de L'Europa, un brillant travail d'ingénierie. Et que dire de l'aménagement intérieur et des ornements, spécialement conçus pour les voyages d'agrément sur le Saint-Laurent ?

— Si je ne m'abuse, monsieur Beauchemin, selon ce que l'on m'a appris, le Canada n'a pas été fabriqué par vos employés. D'ailleurs, je projette de faire construire un bateau beaucoup plus modeste pour naviguer sur la Yamaska.

— Bien, voyez-vous, monsieur Kéroack, je donnais le Canada à titre d'exemple. Simplement pour vous mentionner que notre maison est capable de rivaliser avec d'autres !

Le constructeur entraîna le promoteur vers une armoire vitrée, où reposaient des maquettes de steamers. Selon les modèles réduits en montre, il se livra à des explications techniques et détailla les

différentes possibilités d'aménagement pour le confort des voyageurs. Ensuite, il invita Maximilien à prendre place à son bureau. Il tira vers lui une tablette et un crayon à mine, prêt à noter toutes les caractéristiques essentielles : la longueur de quille et les autres dimensions, les commodités pour les passagers, les cabines, les chambrettes, les toilettes, le transport de la marchandise, la salle des machines, puis le tirant d'eau et la puissance requise en chevaux-vapeur pour propulser le bâtiment.

Lorsque tous les détails utiles furent consignés, on aborda la question du coût engendré par la réalisation du projet. Sur ce point précis, Beauchemin préféra ne pas s'avancer. Il fallait d'abord que les ingénieurs élaborent plans et devis. On lui soumettrait bientôt le tout. Il devait s'attendre à une somme importante ! À cette étape-ci, un montant était exigé pour la description des travaux et une estimation des coûts.

Presque trois heures et demie furent nécessaires à cette première rencontre. Affamé, mais fier de son avant-midi, Maximilien faiblissait et le constructeur réalisait que l'attention de son client diminuait. Il emprunta un ton engageant.

— Je vous offre à dîner, monsieur Kéroack. Je vous raccompagne à votre hôtel.

Les deux hommes marchèrent d'un pas leste vers le Royal Victoria. Étant donné le retour du Maskoutain prévu pour le lendemain, Beauchemin voulut s'assurer que son passage à Sorel soit des plus agréables. Malgré la faim qui le tenaillait, il fit un crochet par la rue du marché et s'arrêta devant la boutique de M^me^ Hortense. La modiste vendait également un assortiment de tissus, de toiles, de broderie, de soie, de velours et de laine. La devanture laissait croire à un magasin ordinaire de fournitures, mais des couturières travaillaient à l'étage pour la satisfaction des clients. Tous les résidents du coin savaient que, lorsqu'un individu, marin ou débardeur, entrait seul dans l'établissement, ce n'était pas pour se procurer de la laine et des broches à tricoter.

— Alors, si vous désirez vous désennuyer en soirée… Officiellement, M^me^ Hortense est ouverte jusqu'à 7 heures.

Ils aboutirent à la salle à manger somptueuse de l'hôtel. Un serveur maniéré, qui reconnut l'homme d'affaires de la place, se libéra et s'amena sans tarder pour installer les deux arrivants à la seule table disponible, sous un candélabre de bronze.

— Du bon poisson frais du jour, ce midi, monsieur Beauchemin ?

— Je vous le recommande, monsieur Kéroack, suggéra-t-il à son invité. Et nous prendrons une bonne bouteille de blanc.

Quant à bénéficier de temps, l'hôte entreprit de débiter ses connaissances. Il se reporta cinquante ans en arrière. À cette époque-là, le Lady Sherbrooke, propriété du fondateur de la brasserie Molson, était le plus gros et le plus puissant à naviguer sur le fleuve. Construit à Montréal, son ossature était formée d'une coque en bois dotée d'un pont. Croyant à l'intérêt soutenu de son client, il aborda le système d'alimentation d'une chaudière, le gouvernail et tout le gréement. Les passagers de première classe – destinée aux aristocrates, gens d'affaires et hauts fonctionnaires – bénéficiaient du charme et de l'intimité des cabines privées, ces chambrettes meublées d'une couchette. Les deuxième et troisième classes étaient réservées aux autres voyageurs.

Dans un long monologue, le vin aidant, le causeur avait pratiquement reconstitué l'historique des bateaux à vapeur sur le Saint-Laurent et les assiettes n'étaient pas encore servies. Assommé par une surabondance de détails…

— Le Lady Sherbrooke navigue-t-il encore ? demanda Maximilien.

— Non, il a été mis hors service en 1826, alors qu'on a sorti la salle des machines de ses entrailles. Après, il est mystérieusement disparu du paysage.

Mal à l'aise, le serveur s'approcha de la table. Il se confondait en excuses : le poisson était trop grillé ! À la cuisine, le chef avait raté la cuisson et la maison offrait gracieusement une seconde bouteille de blanc. Le fils Beauchemin poussa un petit grognement de déplaisir. C'est alors qu'il entama un sujet qui le concernait très personnellement : lui-même ! Bien que son travail consistât à construire des bateaux, il confessa sa peur morbide de l'onde et les horribles soulèvements d'estomac qui l'assaillaient chaque fois qu'il embarquait sur un vaisseau. Dès qu'il posait le pied sur la passerelle, il était pris d'un tremblement maladif qui s'apparentait à la danse de Saint-Guy. L'origine de son étrange malaise remontait à son enfance ; un jour, la gouvernante avait rempli la baignoire jusqu'à ras bord. Ainsi, depuis, souffrait-il de vertiges et cela expliquait pourquoi il demeurait dans un rez-de-chaussée et s'abstenait de grimper à l'étage d'une habitation. Car cela occasionnait immanquablement des démangeaisons dont il réussissait à se débarrasser, moyennant des onguents qu'il payait très cher.

Le serveur revint avec deux assiettes.

— Pas de la barbotte ! s'offusqua le constructeur. Vous le savez que

j'aime pas ça, de la barbotte.

— C'est selon les arrivages du moment, se désola l'employé.

— Dans ce cas, servez-nous des rillettes de veau !

Il n'en restait plus ! Des clients ressortaient de la salle à manger, la panse pleine, regardant celui qui renvoyait son plat, comme un enfant capricieux qui repousse de la bonne nourriture du revers de la main.

— L'addition, s'il vous plaît !

Le serveur retourna vers la cuisine. Le fils Beauchemin se recula et, le pas chancelant, se rendit au comptoir où il régla la note. Il salua civilement son invité en espérant le revoir bientôt et franchit le seuil de l'établissement.

Le repas escamoté avait affaibli Maximilien et lui ôtait le goût de chercher un autre endroit pour se restaurer. Il se rassit à une table et commanda de quoi satisfaire sa faim, un mets vite préparé qui le soutiendrait jusqu'au souper. Ensuite, il remonta à sa chambre pour quérir son Balzac et repartit vers le port. Là, il repéra un banc ombragé qu'il partagerait avec La Duchesse de Langeais.

Il venait d'en reprendre la lecture. Mais, fasciné par les activités portuaires, il déposa son livre, et son esprit vagabonda. Des voiliers mouillaient dans la rade alors que d'autres levaient l'ancre et s'éloignaient avec marchandises ou passagers. Où allaient-ils ? À Montréal ou ailleurs ? Il n'aurait su le dire ! Mais il enviait ceux qui se rendaient à Québec et prendraient le large pour atteindre la France, la mère patrie qui avait donné au monde Honoré de Balzac, Gustave Flaubert, Victor Hugo, Alfred de Musset et tous les autres génies français de l'encre et de la plume. Un moment, il s'imagina à Paris, sur les quais de la Seine, s'adonnant au plaisir paisible de bouquiner parmi les anciens livres écornés, jaunis, lus et relus tant de fois, puis refilés à des vendeurs qui les offraient aux bouquineurs pour une bouchée de pain.

Avant longtemps, il naviguerait à son tour sur le bateau à vapeur dont il était le promoteur. Cependant, ce serait sur une rivière tranquille, sans écueil périlleux, sans véritable danger, sans lutter contre les éléments déchaînés et contre les vagues monstrueuses qui engloutissent les vaisseaux. Des oiseaux piailleurs interrompirent sa rêverie. À cette heure, les voyageurs avaient gagné leur auberge ou leur hôtel. Lui, il avait raisonnablement faim ; il résolut de manger un morceau dans une gargote.

Une marche bienfaisante l'avait conduit dans les rues de Sorel pour mieux se familiariser avec la ville qu'il reverrait. En se promenant rue

Augusta, il avait songé à la suggestion du fils Beauchemin de se vautrer dans le lit d'une couturière de Mme Hortense, mais il se refusait, ne serait-ce que pour une nuit, de se livrer à la débauche et risquer d'entacher son âme et sa réputation. Il revint vers le port où s'alignaient des buvettes. D'un geste impulsif, il entra à La Marinière.

Il regretta son choix dès la porte. Que de tapage, de rires et d'esclaffements ! Sur le coup, l'ambiance lui déplut. Elle ne lui semblait pas comme celle de la Brasserie de Saint-Hyacinthe, qui rassemblait les travailleurs des moulins et des fonderies de la rue des Cascades, où il avait mis les pieds deux ou trois fois. Mais devait-il s'attendre à autre chose que des tablées de buveurs, débardeurs ou employés dans l'équipage de bateaux, puant la sueur à pleins naseaux, venus fraterniser ou apaiser leur soif ? Eux étaient vêtus de salopettes ou en costumes de marin, lui, habillé de chic, détonnait. On le remarqua.

— Viens t'assire, lança l'un à la trogne avinée.

— On est pas des aristocrates, juste du monde ordinaire, renchérit un autre.

— Volontiers ! accepta Maximilien.

Parmi eux, un gaillard dans la soixantaine au teint hâlé, à barbe hirsute et coiffé d'une casquette de marin ; devant sa chope de bière, il bourrait sa pipe en le regardant d'un œil méfiant. La provenance de l'étranger l'intéressa.

— D'où viens-tu, jeune homme, on a pas coutume de te voir dans les parages ? s'enquit-il d'une voix tonitruante.

Il s'appelait Magloire Cormier, un ancien capitaine de voilier qui avait, prétendait-il, bourlingué sur tous les océans du monde. Le vieux loup de mer s'embêtait depuis que la société de navigation l'avait mis au rancart comme un navire abandonné et qui buvait pour avaler sa frustration. Pris de compassion, Kéroack hésitait à dévoiler son dessein. Cependant, le parcours du marin aguerri l'interpella.

— Je ne veux rien promettre, mais…

Magloire Cormier craqua une allumette et l'enfonça dans le fourneau de sa pipe. Il commanda une chope de bière pour l'étranger. À mesure que le promoteur exposait les détails de son projet à peine ébauché, toute la tablée de camarades se réjouissait. Des questions furent soulevées sur le navire qui serait construit, l'équipage requis, les conditions de travail, le salaire. Mais il était trop tôt pour engager du personnel. De toute manière, il reviendrait pour la signature du contrat et pour suivre éventuellement l'évolution du chantier.

4

— Bon voyage à Sorel, monsieur Kéroack ?

Célestin était au rendez-vous à son débarquement du vapeur au port de Chambly. Il était dans un état presque euphorique. La veille, l'Imperial Circus, de passage dans la ville, avait charmé sa trâlée d'enfants. Toute la famille avait assisté au spectacle équestre des plus enlevants et aux numéros époustouflants de haute voltige par des acrobates de renom. Maximilien soupçonnait fortement la généreuse contribution de son père afin de permettre leur entrée sous le chapiteau. Le joyeux événement lui remémora le pique-nique annuel des cheminots : un bien triste épisode, celui-là, qui s'inscrivait en lettres majuscules dans les annales de la municipalité !

Le domestique de l'instituteur le déposa devant sa librairie. D'un revers de la main, il épousseta son habit, empoigna son bagage et salua Célestin. La calèche s'éloigna, et il monta aux combles de l'immeuble.

— Ah ! bien, professeur Kopernik !

— Il avait hâte que tu reviennes pour connaître les récents développements…

La mine confuse, par son attitude désemparée, Bérénice laissa deviner qu'elle n'avait pu contrer l'insistance du savant. Elle avait dressé trois couverts. Le repas serait frugal, car le professeur s'alimentait peu et simplement.

— Et puis ? demanda l'ascète.

— Je ne vois pas pourquoi vous bénéficieriez d'un privilège avant le prochain cercle littéraire, badina Maximilien.

Le regard désapprobateur de sa tante l'incita à livrer le contenu de ses échanges avec M. Beauchemin. Avec un plaisir non dissimulé, il dévoila tout ce qui avait fait l'objet d'une discussion concernant la construction d'un vapeur. On mangea. Puis le scientifique se recula et se rendit à la petite table où il avait déposé un croquis enroulé en arrivant. Bérénice s'empressa de dégager la nappe et il le déroula. Il avait dessiné le plan d'un navire qui fonctionnait au charbon avec sa cheminée et ses roues à aubes, mais qui avait la particularité d'être pourvu d'une double coque : une brillante innovation !

— Un vaisseau insubmersible ! se glorifia-t-il. Ça éviterait des

naufrages, des pertes humaines et financières.

Le savant se référait à un drame survenu tout récemment, au cours de la nuit. Le Lac Saint-Pierre et Le Secret étaient entrés en collision. Le premier steamer avait sombré dans une profondeur de dix-huit pieds, alors que le second avait légèrement été endommagé à la proue. Les équipages avaient été sauvés ; mais le vapeur coulé n'était pas assuré.

— Oui, mais, professeur Kopernik, vous n'y pensez pas, rétorqua le promoteur. Une double coque augmenterait substantiellement les coûts. Vous et vos inventions !

La rebuffade n'avait pas découragé le savant : les bateaux ne constituaient pas son domaine d'expertise. Néanmoins, il désirait apporter sa modeste contribution au projet. Il se mit à caresser sa barbichette de chèvre.

— La navigation est-elle possible pour un tel navire sur la Yamaska ? rebondit-il. Qu'est-ce que tu en sais ?

Maximilien se mit à jongler. La pertinence des questions ramena chez le promoteur le débat sur les tentatives infructueuses de canalisation de la rivière. Le Tranquille était de faible tonnage, mais Le Gaudette, jaugeant 30 tonneaux, circulait tout de même sans ambages. À une certaine époque du développement industriel, les bateaux à vapeur répondant aux besoins, on avait privilégié les voies navigables plutôt que le chemin de fer. C'est ainsi que le canal de Lachine et l'aménagement du Richelieu s'étaient imposés. Dire que les Maskoutains avaient alors souhaité relier leur ville au Richelieu par le dragage de la Yamaska et de canaux !

— Faudrait peut-être procéder à des vérifications, concéda Maximilien. Mais dites-vous bien, cher professeur, que je n'investirai jamais dans un chemin de fer qui nous relierait à Saint-Césaire !

Le bâtiment qu'il s'apprêtait à faire construire méritait toutes les analyses dignes de ce nom. Bérénice, qui avait suivi la conversation entre les deux hommes, avait apprécié l'intervention du savant et la sagesse de son neveu d'en tenir compte sérieusement avant la signature du contrat.

— Je suis prêt à procéder à des études, offrit le scientifique.

* * *

Depuis les balbutiements, et dans l'emballement qui avait habité son dessein, Maximilien avait omis de considérer la navigabilité de son vapeur ; il s'en accusait. Il imaginait les immenses roues à aubes draguant le lit de la Yamaska pour avancer, tout le limon et les

sédiments charriés, aussitôt rejetés dans l'eau boueuse.

C'était un dimanche et le temps était favorable : un soleil timide et un vent doux et caressant agrémentaient la matinée. Bérénice avait préparé le panier-repas. Les hommes étaient partis de bon matin dans l'espoir d'une activité profitable : faire le plus de relevés possible ! Tandis que le savant, chapeau de paille sur le crâne et carnet de notes à la main, était habillé de vêtements défraîchis, le libraire, apportant le panier de provisions pour le dîner, avait revêtu une tenue légère très convenable. Quand ils parvinrent au bord de l'eau, deux individus étaient sur le quai où étaient amarrées quelques embarcations. Le plus jeune en culottes courtes, sans doute un collégien, retenait une chaloupe dans laquelle le père Théodule, une Robe noire du séminaire, s'apprêtait à embarquer.

— Holà ! s'écria Maximilien.

Surpris, l'étudiant avait relâché son emprise. Comme une monture piquée par un solide coup d'éperon inattendu désarçonne son cavalier, l'embarcation vacilla et se vida brusquement de son passager. Telle une tache d'encre qui se propage, la robe de l'ecclésiastique sembla flotter. Au beau milieu de la catastrophe, le prêtre se débattait. Bientôt, on le vit disparaître et ressurgir à la surface, avalant de l'eau, par goulées dangereuses, cherchant son air pour respirer. Kéroack se souvint de l'enseignant au penchant vicieux envers les garçons de son âge.

— Tenez bon, père Théodule ! lança-t-il.

L'esprit présent, il saisit une rame et la tendit au désespéré qui s'accrocha à deux mains. À l'aide du collégien, il le hâla sur le quai.

Comme une épave échouée sur la rive après la tempête, le bon prêtre était immobile. Vitement, afin d'évacuer l'eau des poumons, le professeur Kopernik proposa d'exercer les pressions nécessaires à la survie. Maximilien était à califourchon sur le dos de la victime lorsqu'un filet d'eau affleura à la bouche de l'éducateur. Semblable au glouglou qui s'échappe d'une bouteille, le liquide se libéra. Puis, la respiration haletante, crachant et toussotant, il revint lentement à la normale.

Le visage effaré, le collégien avait assisté au processus de sauvetage. Maintenant que le prêtre était ressuscité, il galopait vers le séminaire.

— Je vous dois la vie, Dieu vous le rendra ! murmura l'ecclésiastique.

— Avons-nous la permission d'emprunter votre embarcation ?

demanda Kopernik. Ça serait essentiel pour l'étude que nous devons mener.

Les deux chercheurs avaient toute la latitude pour voguer sur l'onde. Restait à trouver une longue perche ; ils en repérèrent une, vraisemblablement abandonnée par des gamins sur la rive. Le membre du clergé n'était pas pressé de rentrer au bercail. Pour l'heure, une occupation prioritaire le retenait au bord de l'eau : sécher !

Dans l'étude exhaustive qu'ils entendaient réaliser, la première étape consistait à sonder la profondeur au bout du quai. La perche marquée d'une encoche à tous les pieds fut plongée dans l'onde et le résultat consigné dans le calepin. Puis, avec d'infinies précautions et des recommandations, les deux explorateurs s'embarquèrent, et bientôt l'observateur n'entendit plus le clapotement de l'eau battue par les rames.

Comme une figure de proue, Kopernik s'était posté à l'avant de la chaloupe. C'était lui, le chef d'expédition, qui ordonnait au gondolier de s'immobiliser pour piquer la gaule aux endroits qu'il déterminait. Maximilien se levait alors avec prudence et procédait à de nouvelles mesures. Il imaginait les riverains qui le surprendraient à s'adonner à un drôle d'exercice avec son compagnon chevronné, réputé pour sonder la voûte céleste plutôt que les abîmes de la rivière.

Au fil de l'eau, les prospecteurs avaient croisé des plaisanciers et des pêcheurs, et effectué des relevés en remontant la rivière Noire jusqu'à la hauteur de Saint-Pie. Pour le gondolier, chargé de manier la gaule pour tâter les fonds, cela faisait grand bien de déposer les rames pour se reposer et avaler une bouchée. Quant au scientifique, obnubilé par la collecte de données, il aurait volontiers poursuivi jusqu'à Saint-Damase. Contents de leur avant-midi, ils avaient accosté au petit port encombré de quelques chaloupes amarrées et dégusté leur dîner dans l'herbe, près du quai. Jusqu'alors, les chiffres étaient de bon augure et rien ne laissait présager des obstacles qui entraveraient la libre circulation du vapeur. La fois prochaine, ils atteindraient Saint-Césaire. Après le repas, le retour s'avérerait facile avec la descente du courant.

* * *

Le dimanche suivant, encouragés par leur expédition précédente et pressés par l'étude en cours à la Maison Beauchemin, les explorateurs remontaient à nouveau la Yamaska depuis Saint-Hyacinthe. Entre-temps, Maximilien s'était rendu au séminaire pour rencontrer le père Théodule. Lors de leur entretien, il lui avait demandé d'intercéder auprès de la direction pour obtenir le droit d'utiliser leur quai.

D'abord réticent, le prêtre avait décliné la requête, mais, par la suite, subodorant une dénonciation de son escapade avec le collégien, il s'était docilement ravisé et il avait démontré d'étonnantes dispositions à collaborer étroitement. Ensuite, les démarches auprès du supérieur s'étaient avérées fructueuses, d'autant plus qu'il se montrait largement favorable à l'idée de participer au projet de steamer du libraire.

Partis à l'aube d'un matin brumeux, les prospecteurs espéraient que le ciel se dégage. Pour le moment, la remontée se faisait sous un soleil jaunâtre dont la chaleur diffuse n'incommodait pas le rameur. Sous l'impulsion puissante de Maximilien, une heure et quart avait suffi pour atteindre le quai de Saint-Pie, où ils avaient dîné la semaine précédente. Ce serait un endroit convenable pour s'arrêter avant de reprendre la voie d'eau, le temps que le libraire frictionne ses biceps endoloris et que le professeur dégourdisse sa vieille carcasse.

Or, les nuages s'amoncelaient et les cieux s'obscurcissaient. L'astronome scrutait le ciel menaçant.

— Je crois que nous devons renoncer à monter plus haut, observa-t-il.

Désormais, ils étaient confrontés à un dilemme : poursuivre l'expédition ou retourner avant l'orage.

— Pour ma part, je pense qu'une ondée nous attend, interpréta le rameur. Tout ce qu'on risque, c'est de se faire mouiller un peu.

Contre son gré, Kopernik prit place dans l'embarcation qui remontait derechef vers Saint-Damase et Saint-Césaire. Le gondolier recommença à prélever des échantillons de profondeur avec son indispensable perche, qui se butait parfois à des hauts-fonds, et son assistant à consigner les données dans son calepin. Puis le vent souffla, se dépensant en petites bourrasques, faisant vaciller la chaloupe, semblable à un marin en état d'ivresse.

Un lointain tonnerre gronda. Des éclairs fracturèrent les sombres nuages. L'embarcation dérivait. Affolé, craignant que le bateau ne se fracasse, le professeur s'agrippait aux bordages. La pluie commença à se déverser. En bras de chemise, le visage et les cheveux dégouttant, le rameur luttait avec acharnement contre les éléments qui se déchaînaient aux quatre vents. On risquait de chavirer à tout instant !

Soudain, comme au bout de ses forces, le temps se calma. La chaloupe s'était réfugiée sous le feuillage touffu des arbres, à deux longueurs de perche de la rive.

— On est sains et saufs, professeur Kopernik. On peut continuer notre périple.

Le savant se déplia, scruta les cieux apaisés. Maintenant qu'on s'était aventurés sur les flots tumultueux, il était du même avis que le libraire. Pour aujourd'hui, il acceptait de se rendre à Saint-Damase.

* * *

Tout compte fait, les coups de sonde dans les entrailles de la Yamaska avaient consommé plus de temps que Maximilien ne l'avait prévu. C'est ainsi qu'il reprit sa gaule – qu'il appelait son bâton des profondeurs – et Kopernik son carnet de notes, le jeudi, plutôt que d'attendre au dimanche suivant. Les prélèvements sur la rivière Noire étant suffisants, il ne s'avérait pas nécessaire de faire escale à Saint-Pie. Le bateau se rendrait donc au quai de Saint-Damase et, de là, repartirait pour le dernier tronçon de la Yamaska qui le mènerait à Saint-Césaire, son ultime destination.

Semblablement à une acclamation, les navigateurs aboutirent au village au son de l'angélus du midi. Sur le quai, non loin de l'église, un garçon d'une quinzaine d'années battait l'air comme un désespéré, son galurin au bout de ses bras maigres.

— Bienvenue chez nous ! s'écria-t-il.

La veille, on avait aperçu les deux hommes au « port » de Saint-Damase. Le bruit avait couru qu'ils faisaient des études pour le passage éventuel d'un vapeur. La nouvelle étant venue aux oreilles des villageois, l'adolescent avait été mandaté par le curé pour qu'on l'avertisse de leur arrivée et pour qu'on les mène au presbytère, peu importe l'heure du jour.

Agacée par le frappement sur la galerie, tablier serré à la taille, la servante Rose de Lima se rendit à l'entrée. Un des étrangers portait un panier recouvert d'une nappe.

— Bonjour, nous venons d'accoster, il paraît qu'on nous attend, dit Maximilien.

— Personne ne m'a prévenue de votre visite, messieurs ! rétorqua-t-elle, sèchement. Revenez plus tard !

Missionné par son supérieur, le gros vicaire Malhiot surgit en trombe, la bouche barbouillée de moutarde.

— Entrez donc, les accueillit-il sur un ton très amène.

Il les conduisit dans la salle à manger. Messire Provençal, le curé de la paroisse, déposa ses ustensiles, se tamponna les lèvres.

— Vous dînez avec nous, j'insiste !

La servante, qui avait suivi les trois hommes, poussa un soupir de

soulagement quand elle devina ce que l'un des visiteurs transportait.

— Nous arrivons à l'improviste, s'excusa Maximilien.

— Pas de faute, monsieur Kéroack. Et je présume que Monsieur est un collaborateur…

Messire Provençal avait été avisé du projet de vapeur par monsieur le maire. Il voyait d'un très bon œil le transport de passagers par la voie privilégiée qui reliait sa paroisse à l'évêché de Saint-Hyacinthe et tous les échanges que le bateau faciliterait. Le bon pasteur, qui avait fondé le couvent des religieuses pour l'enseignement aux jeunes filles et qui envisageait la fondation d'un collège commercial pour les garçons, parlait comme un entrepreneur ambitieux, dévoué au bonheur spirituel et au bien-être matériel de ses âmes, qu'il gardait sous son aile depuis dix-sept ans.

5

Dès le lendemain de son retour à son antre de savant, Kopernik s'était employé à dessiner un plan de la Yamaska, depuis Saint-Hyacinthe jusqu'à Saint-Césaire. Au fil de l'eau, mine de rien, il avait cartographié les abords de la rivière avec ses tronçons droits, ses nombreuses sinuosités, coudes ou méandres, et transcrit des données recueillies sur les profondeurs. En début de soirée, il toqua au logis de Maximilien.

— Ah ! cher professeur, montrez-moi ça !

Bérénice se dépêcha de débarrasser un coin de table. Avec l'emballement d'un enfant qui déballe un cadeau, le promoteur déroula le carton.

— Magnifique ! s'exclama-t-il. Mais il manque des informations, se ravisa-t-il du même souffle.

Il y en avait suffisamment ! L'érudit avait méticuleusement inscrit les relevés dont la profondeur était susceptible de poser problème pour la navigation du vapeur. Avec une telle précision, le pilote le moindrement expérimenté saurait contourner les difficultés et ainsi éviter des écueils sans mettre en péril la sécurité de l'équipage et des passagers. Autrement, le plan aurait été illisible et inutile, un fouillis indécodable de chiffres.

C'était encourageant ! La veille, à son retour de Saint-Césaire, sa tante lui avait remis une troisième lettre d'un village avoisinant désireux de contribuer au financement du projet. D'autres réactions restaient à venir. Transporté, Kopernik ne put s'empêcher d'entrevoir l'horizon :

— Bérénice, nous pourrons faire une belle promenade !

— Il ne faut surtout pas précipiter les événements, vous savez, repartit-elle.

Elle ne lui avait même pas offert de s'asseoir pour siroter un thé. D'ailleurs, il lui semblait que les excursions en chaloupe des derniers jours avaient asséné un autre coup de vieux au savant courbaturé et le rendaient d'autant plus indésirable. Elle qui s'avouait attirée par les jeunes hommes plutôt que par les personnes qui périclitent !

* * *

Depuis les relevés effectués sur les rivières, il ne se passait pas une

journée sans que Maximilien s'impatiente : son petit bagage était fin prêt, et la simple réception d'une lettre de la Maison Beauchemin le ramènerait illico à Sorel. Un bon matin, alors que Bérénice était allée au bureau de poste, Lucien Mochon, le trentenaire qui s'était procuré le premier tome de Tanzaï et Néadarné, retontit au commerce de livres. En voyant réapparaître l'énergumène, le libraire pointa le menton vers son commis.

— Vous avez reçu mon Crébillon ? s'enquit-il.

— Je regrette, monsieur, pas encore, se désola Ferdinand.

L'air débiné, le trentenaire fit part de sa déception, alléguant qu'il attendait fiévreusement la suite du premier tome, et s'éclipsa. Bérénice, qui venait de croiser l'énergumène déçu, s'engouffra dans le commerce et se dirigea prestement vers son neveu derrière le comptoir. Elle déposa devant lui une liasse de lettres.

— Enfin ! s'exclama le libraire. Merci, ma tante !

Il dépouilla convulsivement son courrier. Entre autres, une lettre de La Présentation, un bourg des alentours, sans doute un mot pour souscrire au projet de steamboat, et un envoi en provenance de Sorel. Il s'empressa de décacheter le pli et lut.

Monsieur Kéroack,

Au cours de l'élaboration de plans et devis, nous avons réalisé qu'il serait préférable d'appuyer votre demande sur une étude sérieuse relativement à la navigation du vapeur sur la Yamaska. En effet, il serait regrettable de poursuivre votre projet sans tenir compte de cette réalité. En conséquence, nous avons dû suspendre le travail d'évaluation entrepris.

Nous attendons une réaction de votre part.

Bien à vous,

La Maison Beauchemin et Fils

La missive souleva l'ire du libraire.

— Je vais leur en faire, moi, une étude sérieuse sur la Yamaska ! s'enragea-t-il.

— Si je te comprends bien, mon neveu, tu pars pour Sorel dès demain, affirma-t-elle.

Sans délai, il se rendit chez son père afin de s'assurer de la disponibilité de la calèche et de son domestique.

* * *

Célestin était fort apprécié du libraire pour sa fiabilité et sa serviabilité. Avec quelqu'un qui le mettait en confiance, il livrait parfois des pans plus sombres de sa vie d'esclave dans une plantation de sa lointaine Virginie natale. Chemin faisant, il raconta sa fuite avec sa femme et leur premier enfant pour éviter d'autres coups de fouet de son maître. Les fugitifs avaient trouvé refuge sur une terre accueillante. Maximilien avait été captivé par le récit bouleversant du domestique et il se promettait de ne pas abuser des Noirs ni de les exploiter, si jamais il en engageait.

— Nous sommes rendus à destination, monsieur Kéroack.

La voiture arrivait au port de Chambly. La passerelle était jetée et on procédait à l'embarquement des passagers. Ils convinrent de se revoir deux jours plus tard.

Le vapeur avait accosté à Sorel. Le voyage lui avait semblé plus agréable que la dernière fois. Il avait reluqué deux belles jeunes filles avec qui il s'était entretenu, surtout celle qui rosissait en agitant son éventail de plumes pour éviter de s'évanouir devant lui.

Valise au poing et document enroulé sous le bras gauche, canne à pommeau d'argent empoignée à la main droite, il s'éloigna du port et déambula le long de la rue Augusta. On devinait que le gentilhomme aux moustaches pommadées, élégamment vêtu, descendrait dans un établissement hôtelier. Embarrassé par tout ce qu'il transportait, il résolut de se diriger vers l'hôtel. Il toqua du pommeau aux portes du Royal Victoria. Un garçon habillé d'une livrée de valet lui ouvrit.

— Déchargez-moi de mon bagage, pria Maximilien. Non, pas le carton, précisa-t-il. Seulement ma valise !

Tout au cours de son voyage en calèche et sur le vapeur Chambly, il avait veillé sur son précieux dessin comme on prend soin d'un objet d'une inestimable valeur. Des passagers l'ayant questionné, il leur avait répondu qu'il était architecte de métier et qu'il se rendait à Sorel pour affaires, pour présenter son plan.

Le temps de réserver sa chambre – moins dispendieuse que celle occupée la dernière fois, mais agrémentée d'une vue imprenable sur le port –, il repartait vers les installations portuaires. Il demanda à rencontrer le fils Beauchemin.

— Monsieur Kéroack ! Vous n'aurez pas été long à rebondir… Qu'avez-vous en main ?

— Justement ce qu'il vous faut, répondit Maximilien. Mon assistant et moi avons procédé à des mesures de profondeur de la Yamaska et

de la Noire. Voyez par vous-même…

Sous des yeux avides, il déroula le carton sur le buvard, offrant un relevé cartographié complet qui parut satisfaire le constructeur. Cependant…

La compagnie avait suspendu l'étude en cours pour accorder la priorité à un autre projet pour lequel des retards imprévisibles s'étaient accumulés. Comme elle devait composer avec la main-d'œuvre disponible, la mise en chantier du steamer risquait donc d'être reportée au printemps. En attendant, les plans et devis des ingénieurs seraient achevés. De surcroît, il s'avérait impensable que l'estimation des coûts soit disponible le lendemain. À cet égard, la Maison Beauchemin aviserait en temps et lieu. Il resterait ensuite à déterminer la date pour la signature du contrat.

Une tiède poignée de main scella l'entente entre les deux hommes. Le constructeur perçut la physionomie dépitée du promoteur. Afin d'atténuer le choc de sa déception, il offrit de le reconduire à l'hôtel.

Tout au long du raccompagnement, la démarche lente, Beauchemin débita un interminable monologue de sourd. Parfois même, souhaitant la compassion, il ralentissait pour insister sur un fait, un événement qui l'avait troublé. Ses craintes, ses appréhensions, ses doutes, ses peurs émaillaient son discours. Il se confiait à Kéroack comme on se livre à un ami intime, sans se rendre compte que son auditeur ne l'écoutait plus, peu intéressé par les états d'âme du causeur.

Soulagé de voir s'éloigner le constructeur, Maximilien repensa à réorganiser son séjour à Sorel. Le fils Beauchemin lui avait clairement laissé entendre qu'il était inutile de se présenter le lendemain à leurs bureaux, qu'il recevrait une missive une fois l'étude terminée. Cette alternative s'offrait maintenant à lui : loger seulement une nuit au Royal Victoria, et repartir après pour Chambly, ou ne rien modifier dans sa réservation. Il détestait ces situations déroutantes qui le plaçaient devant un dilemme. Pourtant, en libraire qu'il était, il avait souvent pesé le pour et le contre et, en tant qu'homme d'affaires ambitieux, dans les mois et les années à venir, il serait appelé à prendre des décisions plus malaisantes. Il trancha !

La réception de l'hôtel une fois avisée qu'il écourtait son séjour, il repartit vers la librairie de La Gazette, où il se procura le dernier numéro de son journal. Canne au poing, le papier replié sous le bras et la tête pleine de pensées lubriques, il se rendit à la place du Marché ; il repéra un endroit pour se poster. Près d'un étal de fruits et légumes, il occupait une position privilégiée pour surveiller la boutique de M^me^

Hortense et qui lui permettrait de guetter les allées et venues des passants. Son haut-de-forme incliné sur l'imprimé de quatre pages, il attendait patiemment qu'une femme de son âge, seule, entre au commerce. Il avait toujours écarté les activités de débauche, mais, cette fois, des images licencieuses le dominaient.

Une laideronne, richement habillée de mauve, s'engouffra dans la boutique. C'était le moment ! On croirait que l'élégant jeune homme accompagnait la demoiselle. Il replia La Gazette et traversa le seuil du magasin. Habillée d'une toilette au décolleté généreux, une dame à la figure grimée et à la chevelure bichonnée survint.

— On peut vous aider, cher monsieur ? demanda-t-elle.

— Je fais escorte à mademoiselle qui vient d'entrer, répondit Maximilien.

— Vraiment ? Mademoiselle est une cliente de la maison. À ce que je sache, elle n'a pas de prétendant. Apprenez que vous parlez à Mme Hortense et qu'elle a déjà vu passer le train…

Confus, Kéroack bredouilla que sa veste était décousue, qu'elle avait perdu un bouton, qu'il n'était pas certain d'en trouver un identique et que son vêtement nécessitait une réparation. La dame lui rétorqua que c'est elle qui avait formé les employées de la maison et que ses couturières étaient toutes disposées à répondre aux besoins particuliers de la clientèle.

Il consulta nerveusement sa montre de gousset.

— Vous m'excuserez, dit-il, je vais manquer le départ du vapeur.

Il avait tourné les talons. Mme Hortense regardait l'élégant jeune homme filer vers les installations portuaires. Un autre qui avait essayé de lui faire avaler une excuse bidon ! Car elle connaissait par cœur les heures des arrivées et des départs des steamers. Maintes fois, à la dernière minute, elle avait assisté à des reculs. De loin, elle avait une préférence pour les clients de la gent masculine qui se présentaient à deux ou trois et qui semblaient se défier avec leur mine audacieuse de puceau.

Maximilien était retourné vers le port et s'était engouffré instinctivement dans La Marinière. À la grande tablée, entre deux buveurs mous comme des mollusques, il consomma une chope. Curieusement, malgré son habillement et ses manières bourgeoises, il se sentait à l'aise avec des débardeurs et des marins aux allures rustres et brouillonnes. Magloire Cormier, ancien capitaine de voilier au long cours, était heureux de retrouver celui qui lui avait fait miroiter un emploi sur son bateau. Le promoteur lui expliqua que le projet était en

voie de réalisation, qu'il avait été obligé de revenir à Sorel pour fournir un document manquant. Après deux chopes goulûment englouties, il salua les compagnons. L'un d'eux l'interpella :

— Plutôt que de t'ennuyer en soirée, tu peux rentrer à la boutique de Mme Hortense, elle est bien recevante…

La tablée entière s'était esclaffée. Non, il n'irait pas chez la modiste ! Il avait résolu de se baguenauder dans les rues de la ville, de souper dans un établissement abordable et de terminer son séjour dans sa chambre au Royal Victoria, dans l'intimité, avec La Duchesse de Langeais.

* * *

Célestin était absent à son retour hâtif au port de Chambly, une journée plus tôt que prévu. Au quai, dès sa descente du vapeur Chambly, il s'informa pour la location d'une monture. Renseigné, il empoigna sa canne et sa valise, puis se dirigea vers une auberge à proximité du bassin. Il trouva une vaste écurie où on logeait et louait des chevaux pour la commodité des voyageurs.

Maximilien n'était pas habitué à chevaucher. Il avait demandé au palefrenier une bête docile, mais pas une haridelle en fin de vie qui prendrait une journée entière pour se rendre à destination. Le cavalier avait attaché son maigre bagage derrière la selle et il avait enfourché sa monture. Les inconforts du voyage seraient nombreux, certes, mais avait-il le choix ? Il aurait préféré le confort de la voie ferrée ou de la navigation à vapeur, mais cela s'avérait impossible. Et quant à la diligence, le voyageur assistant à une dégradation des véhicules avec ses inconvénients routiers, elle l'obligeait souvent à se contenter d'une charrette ou d'une patache, sauf sur les petites lignes de desserte des gares ou des quais.

Célestin était à la récolte de légumes du potager, quand il entendit le pas décroissant d'un cheval.

— Monsieur Kéroack ! Comment est-ce possible ? Ce n'est pas ce que nous avions convenu !

Il en avait échappé son panier de tomates mûres et demeurait les yeux écarquillés, la lippe pendante, en attente d'éclaircissements. Maximilien lui expliqua brièvement ce qui était arrivé et la nécessité pour le domestique de retourner à Chambly, avec le cheval loué au bout d'une longe, attachée à la calèche de son père. Pour l'heure, la bête harassée avait besoin de se reposer et de recevoir une bonne ration d'avoine.

6

Quelque temps après, comme à l'accoutumée, la petite société savante se réunissait dans le cadre éminemment culturel de la librairie Kéroack. Outre Maximilien, Kopernik et le président Mercier, les Bachand, Delorme, Taché et Chicoine étaient présents. À la précédente rencontre, les comptes rendus de lecture sur le roman De la Terre à la Lune de l'écrivain français Jules Verne ayant été évacués, on croyait que le sujet serait remis à l'ordre du jour. Cependant, dans les circonstances joyeuses qui avaient apporté de la joie à Honoré Mercier et son épouse, il convenait de souligner l'événement. Pierre Bachand s'adressa à lui :

— Au nom de mes camarades du cercle littéraire, j'aimerais vous exprimer, à vous et à votre épouse, mes plus sincères félicitations pour la naissance d'Élisa, votre premier enfant.

Le président avait abaissé la tête en signe de remerciement. Le bonheur se lisait sur son visage souriant. Cependant, il désira aussitôt passer à autre chose. Cette fois, ce fut Louis Delorme lui-même qui ramena le projet de vapeur sur la table.

Selon lui, dans la ville et les alentours, une rumeur persistante se propageait. Grâce à l'initiative du libraire Kéroack, avant bien des lunes, la population locale et des environs jouirait d'un service de navigation sur la Yamaska. Et, semblait-il, les élus municipaux étaient prêts à soutenir financièrement l'idée.

— Seriez-vous disposé à investir ? blagua Maximilien.

Tous avaient saisi l'allusion destinée au vire-capot qui, tout récemment, s'opposait au projet. Devenu la risée du cercle, Delorme s'était tu. Mais devant le véritable engouement, il se voyait dans l'obligation de reconnaître humblement la réalité. Mieux valait maintenant que plus tard !

Pour Maximilien, le moment était venu de rassembler les forces montantes et de présenter l'idée à l'hôtel de ville, précisant que même le curé Provençal donnait son aval au projet. Kopernik, se remémorant son dîner au presbytère de Saint-Césaire, opina de sa barbichette pour en témoigner. Puis, le promoteur fit le point sur les derniers développements et se chargea de rédiger un document en bonne et due forme pour messieurs le maire et ses conseillers, dès que toutes les données seraient disponibles. À ce stade de la réunion, inspiré par ce qui se tramait au conseil municipal, l'avocat Adolphe Chicoine prit la

parole :

— Je pense que, si nous voulons que la ville nous appuie, on doit d'abord convaincre Georges-Casimir Dessaulles, proposa-t-il. C'est un conseiller influent. D'ailleurs, je l'entrevois comme prochain maire de Saint-Hyacinthe.

La proposition sembla rallier tous les participants. Devant l'assentiment général, Maximilien se chargea de contacter la personnalité publique. Il n'avait pas de temps à perdre…

* * *

La tante Bérénice commençait à croire que son neveu se désintéressait de sa librairie. Ce matin encore, sans l'avoir prévenue, il était sur le point de repartir en remettant son haut-de-forme.

— Tu pourrais au moins me dire où tu vas ! exprima-t-elle, un tantinet fâchée.

— Au manoir, répondit-il, je vous en reparlerai.

La réponse laconique l'avait ulcérée. Pourquoi la résidence seigneuriale de la famille Dessaulles, une propriété qu'elle aurait volontiers visitée ? Elle adorait son neveu, mais la lourdeur de son quotidien lui pesait. Du logis à la librairie, le chemin était court, un peu comme sa vie étriquée de vieille fille. Elle s'imagina les vastes pièces, la somptuosité des lieux, les domestiques…

Afin de se rendre à destination, il était passé par la maison paternelle pour se faire voiturer par Célestin, qui conduirait la calèche. On n'arrive pas à dos de cheval chez le seigneur, pensa-t-il.

Il avait abouti à une imposante construction à trois étages en pierre des champs, au long toit percé d'une double rangée de lucarnes et mansardes, et flanquée de bas-côtés, un peu en retrait. Conscient qu'il risquait de se buter à une absence, il toqua au butoir. En attendant au portail, il admira les plates-bandes fleuries d'héliotropes et la jolie terrasse ombragée d'arbres matures. À l'ouest s'étendait un grand jardin planté d'ormes et de peupliers, et à l'est, une vaste cour au milieu de plusieurs dépendances. Puis il s'assura que la calèche était immobilisée devant le manoir.

Une domestique, coiffée d'un bonnet de dentelle, ouvrit et le pria de patienter. Quelques instants lui suffirent pour revenir.

— Suivez-moi, Monsieur vous attend.

Il salua Célestin d'un sourire entendu et elle l'entraîna au seuil du cabinet, le libéra de son chapeau et de sa canne, et se retira.

Les deux hommes s'échangèrent une cordiale poignée de main. L'entretien commençait bien.

— Je devine ce qui vous amène, dit l'hôte.

Georges-Casimir Dessaulles n'était pas le portrait de son père. Jean Dessaulles était courtaud et portait souvent son habit de drap bleu, un gilet de drap jaune et son jabot brodé, et un pantalon de nankin retenu par un ventre rebondi couvert de breloques. Le petit monsieur, affublé d'une perruque poudrée, tout imbu de son titre d'honorable, aimait déambuler avec son air digne, la canne de jonc à pommeau d'or à la main, fumant une longue pipe hollandaise. L'hôte qui s'adressait à Maximilien était petit, soit, mais il était sobrement vêtu, d'un commerce agréable et sans prétention.

Il rapporta ce qu'il savait du dossier « vapeur », de l'entreprise du libraire, une initiative louable qu'il encourageait fortement. En tant qu'héritier, il consacrait beaucoup de temps à l'administration et au développement de la seigneurie Yamaska, mais il désirait soutenir les projets qui favorisaient la communauté maskoutaine. Par conséquent, il userait de son influence au conseil pour que les élus municipaux en facilitent la concrétisation.

L'affaire s'était vite réglée. Avant de se retirer, Maximilien remercia Dessaulles et le complimenta sur l'aménagement paysager de la propriété.

— C'est grâce à ma mère, elle aimait beaucoup la nature, vous savez, monsieur Kéroack. Pauvre elle, voilà maintenant douze ans qu'elle nous a quittés. Mais elle n'aimait pas que les arbres et les fleurs ! Elle était débordante de charité et de bonté envers les gens qu'elle secourait…

Afin d'illustrer la compassion de la seigneuresse pour l'être humain, Dessaulles donna l'exemple de ce qui était survenu en 1832, pendant que sévissait l'épidémie de choléra. À l'époque, il avait 5 ans. Alors que le fléau gagnait Saint-Hyacinthe, sa mère, la châtelaine, s'était isolée de lui, de sa sœur et de son frère, dans un coin du manoir ; elle accompagnait le médecin dans ses visites à domicile. Aussi, elle accueillait tous les malades qui cognaient à la porte ou ceux qu'elle ramassait en chemin. Et ce, même si la parenté lui reprochait d'exposer son mari et ses enfants au péril mortel !

Il ne savait pas exactement comment elle soignait. Probablement qu'elle se bandait le nez et la bouche d'un mouchoir pour empêcher les miasmes contagieux de transmettre la maladie. Elle devait aussi se laver souvent les mains et le visage, et faire aérer les hardes des cholériques. Enfin, comme la pratique le voulait, elle devait étendre

de la chaux vive dans toute la maison et laisser la fumée se répandre dans les appartements.

— Je vous avoue qu'il fallait une solide constitution pour résister à cette médication ! commenta-t-il. Et je ne vous parlerai pas de mon oncle Louis-Joseph Papineau, le frère de ma mère, et de tous les patriotes qui ont séjourné ici pendant la rébellion pour se cacher des Habits rouges. En les accueillant, ma mère était consciente de jouer avec le feu. Les soldats britanniques avaient perquisitionné les lieux à plusieurs reprises. Elle savait pertinemment qu'un mandat d'arrêt avait été lancé contre plusieurs chefs patriotes et que ceux qui atterrissaient chez nous étaient les rebelles les plus recherchés.

La conversation aurait pu se prolonger. Mais Maximilien ne voulait pas abuser du châtelain. Il le remercia pour son appui et du temps accordé. Ils convinrent de se revoir, quelque part en janvier, lors d'une assemblée municipale, pour entériner le projet de vapeur. Il récupéra son haut-de-forme et sa canne à pommeau, et sortit dans la cour.

Célestin était disparu, laissant la calèche sans conducteur. Un domestique, qui s'acheminait à une maisonnette, perçut la sortie du visiteur. Du menton, il lui indiqua où se trouvait le caléchier. Célestin s'était affalé à l'ombre d'un peuplier, les mains jointes sous la nuque, et ronflait. Il se réveilla à l'approche de Maximilien.

— Toutes mes excuses, monsieur Kéroack ! sursauta-t-il.

— Pas de faute, Célestin ! rigola son interlocuteur. Tu n'as pas perdu ton temps.

Bientôt la voiture repartit et Maximilien put regagner sa librairie. La tante Bérénice était occupée avec un client. Un homme vêtu de noir comme un corbeau se tenait devant le comptoir et s'entretenait avec le commis. C'était Henri Baribeau !

— Merci, Ferdinand, tu peux disposer, le congédia Maximilien.

— J'ai une offre sérieuse à te faire, Kéroack !

— Concernant l'assurance de mon vapeur, je présume ?

Selon ses dires, l'agent proposait un prix avantageux pour une couverture complète du bateau. Il s'était informé auprès de constructeurs de la valeur de ce type de navire. Le tableau qu'il tirait de son porte-documents dressait une liste de coûts d'après l'envergure et le tonnage du bâtiment.

— Je n'ai même pas reçu les devis de la firme qui va construire le vapeur, rétorqua Maximilien. À part ça, je ne suis pas certain que tes propositions m'intéressent…

Rudement expédié, le corbeau se retira de la librairie.

— Bien fait ! approuva la tante.

Son client venait de payer pour son achat et repartait avec deux briques françaises, des bouquins empoussiérés qui avaient tout à coup suscité son intérêt. Car le lecteur aimait se distinguer en lisant ce qui n'était pas à la mode du jour.

— Et puis ? s'informa-t-elle. Ta visite au manoir…

— M. Dessaulles était au courant du projet et il est prêt à en faire la promotion au conseil municipal. C'est un homme charmant et très hospitalier. Je vous en reparlerai au dîner.

Une vieillarde décatie, en appui sur un sexagénaire affable, se présenta.

— Ma mère aimerait acheter des billets pour se rendre à Saint-Damase à bord de votre steamship, déclara le sexagénaire.

— Vous êtes en avance, monsieur, le vapeur ne sera pas en service tout de suite, expliqua le promoteur. Ce sera possible d'ici deux ans.

Ils avaient de la parenté au village voisin et ils espéraient la revoir avant que la vieille ne s'éteigne. Bérénice, s'apitoyant sur l'âge avancé de la mère, lui offrit de se procurer un livre de lecture pour se distraire, une belle histoire de l'ancien temps qui la ramènerait dans le passé. Mais le fils précisa que sa mère avait la vue basse et qu'elle était incapable de lire à moins de prendre une loupe pour grossir les caractères, ce qui lui causait des désagréments.

* * *

C'était septembre, et la saison de navigation avançait. Le promoteur avait reçu une lettre de la Maison Beauchemin et Fils l'invitant à se rendre sur place, afin de prendre connaissance des plans et devis achevés, et à signer le contrat pour la construction du steamer. Il s'était rendu chez son père pour lui emprunter sa calèche et réserver les services de son domestique. Cependant, le directeur de l'École Modèle avait commencé ses cours et il avait réquisitionné Célestin pour des travaux à domicile…

— Tu ne vas pas m'enlever notre commis ! s'indigna Bérénice. Comment je vais faire, toute seule à la librairie ?

— Ferdinand sera de retour au plus tard à la fin de l'après-midi. Quant à moi, je serai absent seulement deux jours. Et puis, ne vous inquiétez pas ! S'il y a quelqu'un qui peut assurer la bonne marche de mon commerce, c'est bien vous, ma chère tantine.

Maximilien et son commis s'acheminèrent à la maison de l'instituteur. Ils furent ravis de constater que le domestique avait attelé le cheval à la calèche, prête à s'ébranler. Le poing à la bride, Célestin parlait à la bête qu'il confiait aux bons soins de Ferdinand.

— Ne la pousse pas trop ! recommanda-t-il avec émotion.

— J'y verrai, Célestin ! le rassura Maximilien.

* * *

À sa descente du Chambly, un homme au collet relevé, qu'il avait cru reconnaître pendant le voyage, se pressait devant lui sur la passerelle. À quelques reprises, il l'avait aperçu sur le pont du vapeur, essayant de se dissimuler la figure. L'individu, très modestement habillé de gris, lui rappelait un professeur du collège au nez prodigieux qui lui déparait le visage. Il ne lui avait pas enseigné, mais il était apprécié de ses étudiants et comptait parmi les plus compétents de l'institution. Le pied sur la terre ferme, il se perdit dans la nuée bourdonnante du quai.

Maximilien descendit à son hôtel. Sa chambre louée et son bagage déposé, il repartit vers le port et se présenta dans les bureaux du chantier naval. Une secrétaire aux cheveux plats et graisseux le reçut. M. Beauchemin fils était absent pour cause de maladie et serait vraisemblablement de retour le lendemain. De toute façon, Kéroack passait pour prendre rendez-vous. Il disposait donc de temps pour musarder dans les installations portuaires ou dans les artères de la ville ; il résolut de s'asseoir sur un banc de parc jusqu'à l'heure du souper. Puis il alla s'engouffrer dans La Marinière où les copains s'étaient rassemblés.

— Les choses progressent ? l'interpella Magloire Cormier.

— Il semble que oui, répondit Maximilien. Justement, capitaine, j'aurais peut-être une petite demande à vous faire…

Il s'était attablé et dévoilait sa proposition :

— Seriez-vous d'accord pour m'accompagner, demain, chez le constructeur ? hasarda-t-il. Votre avis me paraît indispensable.

Emballé, le capitaine accueillit la requête comme un honneur accordé à son expérience. Enhardi par la confiance du promoteur, il voulut fêter l'événement. Les copains entonnèrent une grossière chanson paillarde. Le loup de mer entraîna ensuite son compagnon sur la place du Marché. Avide de plaisirs, il pénétra chez la modiste. La face rouge de jouissance, l'individu croisé sur le vapeur descendait l'escalier qui menait aux couturières…

— Sois bien à l'aise, Maximilien, dit le capitaine. Un jour ou l'autre, faudra que tu deviennes un homme…

La scène avec le passager du steamer avait dégoûté le voyageur. Il préféra poireauter sur la place du Marché à lire La Duchesse de Langeais, apporté dans la poche intérieure de sa redingote déboutonnée.

Ses exploits à l'étage avaient affamé le loup de mer. Il rejoignit son jeune compagnon. À présent, il désirait casser la croûte dans une gargote du port.

* * *

Les deux amis s'étaient rejoints devant les installations du chantier naval. L'air ravigoté après sa soirée de la veille, le capitaine était prêt pour la rencontre. Maximilien le précéda dans les bureaux où l'attendait le fils Beauchemin.

— Votre principal actionnaire ? s'amusa-t-il.

Tout le monde connaissait le marin qu'on avait l'habitude de voir flâner sur les quais ou à La Marinière. Il était comme ce loup de mer déchu, ce rafiot abîmé, sa vie rejetée sur un récif, à qui on avait enlevé la dignité et qui aimait raconter ses exploits sur l'océan. Les seuls vrais souvenirs qu'il désirait conserver ! Il naviguait dans des eaux bien tranquilles, trop calmes maintenant.

Sans autre préambule que des échanges de poignées de main, Beauchemin déroula sur une grande table destinée à cet effet un premier devis sur les aspects techniques du bateau. Le rouleau, qu'il appuya avec un livre de marine aux quatre coins, fournissait des mesures précises de la proue à la poupe, sur la quille, la carlingue, l'arcasse, ses estains et l'étambot, de la cale au pont supérieur en passant par les cabines et la salle à manger, de quoi étourdir et donner le mal de mer même à un bourlingueur. Sans oublier le gouvernail, la barre, toute la ferronnerie, la vitrerie et la plomberie.

— Tout ça, c'est très bien, commenta Magloire Cormier. Mais je connais rien sur les roues à aubes, comme celles qui actionnent le mécanisme d'un moulin à farine hydraulique.

Là s'arrêtait l'expertise du navigateur. Il écouta religieusement les explications du constructeur. Incidemment, les capitaines chevronnés qui avaient navigué sur des bateaux à vapeur étaient des perles rares. Beauchemin donna un aperçu sur les roues et reviendrait sur le sujet.

— Et puis, y aura-t-il une embarcation de sauvetage ? s'enquit Maximilien.

Certainement ! Il assura qu'un skiff en chêne serait logé à la poupe du navire, pour la sécurité des passagers et de son équipage.

Le constructeur déroula le devis du moteur. Défilèrent alors des renseignements sur la cylindrée, les pompes à air garnies de laiton, les soupapes, les tuyaux d'alimentation de la chaudière en fer et l'armature rayonnée des roues avec l'espace requis pour les loger.

— Bien ! fit le constructeur. Allons dîner !

Beauchemin mentionna qu'il ne s'était pas complètement rétabli de l'ennui de santé qui l'avait retenu au foyer la veille. Ils s'acheminèrent au Royal Victoria.

C'était l'heure à laquelle la salle à manger était presque bondée.

— C'est pour trois, ce midi ? s'informa le maître d'hôtel.

Beauchemin et Kéroack avaient ôté leur haut-de-forme, mais Cormier ne se décoiffait pas de sa casquette de capitaine. L'employé promena un regard sur la salle, cherchant un endroit à l'écart où installer ses clients avec le loup de mer qui sentait le tabac à pipe et dégageait une odeur iodée de varech. Un serveur apporta le menu.

— J'ai l'estomac à l'envers, je vais dîner légèrement, précisa Beauchemin. Pour moi, ce sera un poisson bien sec avec une salade verte et un verre d'eau. Pour ces messieurs, vous apporterez une bouteille de votre fameux vin espagnol.

Les deux invités choisirent l'assiette du pêcheur, un plat recommandé par le serveur pour les fins gourmets, friands des fruits de la mer.

Le vin coula dans les coupes qui s'entrechoquèrent avec le verre rempli d'eau du constructeur. Habitué de trinquer avec les copains, Cormier porta un toast au projet qui franchissait une étape de plus vers sa réalisation.

— J'ai une faim de loup ! affirma-t-il.

Dans la salle à manger bondée, en attendant son plat, il bavardait. De temps à autre, il divaguait : à travers ses propos incohérents, il remplissait sa coupe, se versant du liquide espagnol. Il faillit même empoigner à deux mains le contenant pour boire à même la bouteille. Des hoquets le secouèrent qui embarrassèrent le coin de la salle. Maximilien tenta une diversion :

— Ce matin, nous avons étudié les devis pour le bateau et le moteur, mentionna-t-il. Cet après-midi, on regardera pour les cabines et l'aménagement intérieur, même si les documents ne sont pas tout à fait complétés.

— Et si tout est à votre convenance pour ce matin, monsieur Kéroack, on pourra procéder à la signature du contrat pour la construction du bâtiment. Parce que jusqu'ici, je vous le rappelle, il s'agissait seulement d'une entente pour la phase préliminaire du projet.

Des chansons paillardes et d'autres divagations du soûlaud fusèrent de la tablée et incommodèrent les dîneurs. Avisé par des clients irrités, le maître d'hôtel s'approcha.

— Serait-il possible de contenir ce monsieur mal distingué ? s'enquit-il. Nous ne sommes pas dans une guinguette du port !

Un serveur apporta les assiettes. D'une voix avinée, le capitaine profita de l'occasion pour montrer que le contenant achevait d'être vidé. Maximilien s'empara de la dive bouteille et la remit à l'employé. Honteux et navré, il reconsidéra l'engagement éventuel du marin, se demandant comment il serait possible de lui attribuer la responsabilité première à bord du vapeur. On mangea.

Beauchemin grignota son poisson sec. Les assiettes du pêcheur furent appréciées. Le repas terminé, l'addition réglée, les convives quittèrent la salle à manger. Le capitaine, devant, louvoyait entre les tables, accrochant les dîneurs. Suivait le promoteur, pressé de libérer la place. Et le constructeur fermait la marche, remercié par le maître d'hôtel.

Les convives avaient regagné les locaux de l'administration. Dès leur arrivée dans le bureau, le soûlard repéra un cabinet de boisson.

— Je prendrais bien un digestif ! dit-il effrontément.

— Je pense que vous feriez mieux de vous en abstenir, monsieur Cormier, rétorqua le constructeur.

Il déroula le devis que les sous-traitants, menuisier, ébéniste ou décorateur, n'avaient pas eu le temps de compléter. Debout, flanqué de ses visiteurs, il expliqua que les cabines lambrissées de planches de pin rainurées de la meilleure qualité, avec bancs et petite table à console couverte de tissu vert, seraient fermées d'une porte coulissante suspendue par le haut. Les couchettes seraient dotées d'un rideau glissant le long d'une coulisse.

Le capitaine songea à ses périples en mer, au matelas de bourre sur lequel il s'allongeait dans sa cabine personnelle et aux oreillers de plumes d'oie sur lesquels il reposait sa tête de commandant.

— Je m'endors, exprima-t-il.

De ses yeux vitreux, il chercha un endroit où s'affaler. L'air

malheureux, il alla s'affaisser sur la chaise du constructeur, la bouche ouverte, les bras abandonnés sur les accoudoirs.

Beauchemin poursuivit ses explications sur la salle à manger, les toilettes et les marches en chêne, les balustrades et les mains courantes en acajou. La roue à gouverner serait en acajou et sertie de laiton. Maximilien posa de multiples questions qui amenèrent le constructeur à rectifier certains détails à la satisfaction de son client. Puis, revenant sur les devis concernant le bateau et le moteur, le manufacturier procéda à un récapitulatif du dossier, qui se conclut par la signature dudit contrat.

Un double de documents sous le bras, Maximilien avait remorqué le capitaine et l'avait largué sur un banc du port, où il dégriserait. Il s'était ensuite approché du chantier naval avec sa fonderie, sa salle de traçage et sa cale sèche flottante. Puis il se prit à imaginer le jour où son vapeur se propulserait sur l'onde avec ses roues motrices, comme un oiseau s'élance hors du nid en déployant ses ailes toutes neuves. Depuis le quai, après d'imprenables moments de contemplation, il s'achemina au Royal Victoria.

À cause de ce qui s'était déroulé le midi, il avait hésité avant de retourner souper à son hôtel. Il repassa à sa chambre pour déposer ses documents et descendit au rez-de-chaussée. Mais quelle ne fut pas sa surprise de constater que le capitaine Cormier se trouvait dans la salle à manger : assis à une table, arborant sa casquette de capitaine au long cours, le marin trônait au centre de la pièce et semblait attendre quelqu'un ! Un serveur s'approcha et le conduisit jusqu'à lui.

— Assis-toi, Maximilien, ce soir, je te ferai pas honte. Regarde, j'ai de l'eau à boire.

— Je veux bien, Magloire, mais qui va payer pour votre repas ?

— Toi, évidemment ! L'expertise d'un vieux loup de mer, ça se paye, pardieu !

Le promoteur sentit la nécessité de mettre cartes sur table. Il n'engagerait pas un capitaine, fût-il expérimenté, pour le mener à la ruine ! À ce jour, il estimait que le coût total du vapeur se chiffrerait autour de sept à dix mille dollars, somme qu'il ne pouvait se permettre de lancer par les hublots.

Le serveur revint avec des menus.

— Pour moi, ça va être la même chose que la dernière fois, mais sans la bouteille de vin, commanda le capitaine.

— Pour moi également, ajouta Maximilien.

Le serveur ne se souvenait que trop de la tablée du midi et de son choix de plats.

Le repas fut agréable. Le capitaine Cormier voulut redorer quelque peu l'image ternie qu'il avait laissée. Malgré son accoutrement négligé et sa casquette sur le crâne, il se montra tout à fait correct pour le reste. Puis, au moment de se retirer de table, le marin insista pour que son compagnon le suive dans son antre, qu'il aimait appeler son « liteau », un gîte pour le loup de mer qu'il était.

Il avait entraîné son compagnon sur la rive, à quelque distance du village, où l'on se rendait facilement à pied. Il ne faisait pas nuit noire, mais tout au long de la marche, Maximilien se demandait comment il retrouverait son chemin. Il avait remarqué un petit hameau formé de maisonnettes ancrées au bord de l'eau, des habitations d'allure chétive avec des toits de tôle et des chaloupes amarrées à des quais de fortune. Puis le capitaine bifurqua dans un sentier caillouteux bordé d'aubépines et aboutit au fleuve.

— C'est ma maison ! déclara-t-il.

Une carcasse d'ancien voilier échoué sur la rive dominait la place. Ses mâts d'artimon et de misaine pointaient tout droit vers le ciel grâce à des tins, ces supports de bois qui redressaient le bâtiment en soutenant ses flancs. Une échelle de cordages permettait d'accéder à la dunette, une cabine qui devait servir de logement, dans la partie arrière du pont gaillard. Dans la nuit naissante, des volutes de fumée émanant d'un feu de bois se dessinèrent sur la berge, près d'un canot d'écorce de bouleau renversé.

— Elle m'attendait ! proféra le capitaine.

Une vieille Indienne aux cheveux tressés apparut, une pipe de plâtre entre ses dents gâtées.

— C'est elle qui fume comme ça ! commenta naïvement Maximilien.

Le marin éclata d'un rire très sonore. Il présenta la femme, sa compagne de vie, qui partageait la dunette, leur modeste logis. L'Abénaquise était habillée de peaux d'animal et chaussée de mocassins. Outre sa langue maternelle, l'autochtone baragouinait la langue de Molière, celle de Shakespeare et un mélange des deux. Elle les invita à s'asseoir autour du feu. Pendant ce temps, elle se rendit au voilier, grimpa dans les cordages et entra dans la dunette.

Le capitaine médisait sur les habitants des environs avec qui il entretenait peu de rapports. Selon lui, c'étaient de pauvres gens mal logés, établis depuis longtemps et qui lui avaient âprement disputé

l'espace sur lequel le voilier avait échoué.

Ils entendirent un bruit venant du bateau. La Sauvagesse était sur le pont et actionnait un palan, un dispositif de levage sur un tréteau, pour la manœuvre de marchandises. Une caisse en bois suspendue à une chaîne rouillée descendait lentement.

— Elle nous apporte du p'tit blanc, annonça le capitaine. La squaw sait recevoir…

Au bas de l'échelle de cordages, sur la terre ferme, l'Amérindienne s'approcha avec des gobelets emboîtés et un contenant en grès. Elle s'assit au sol, croisa les jambes, remplit les verres et les distribua. Les flammes dansaient sur sa figure burinée. Elle semblait déguster le boire des Blancs et savourer la beauté sereine du soir qui chassait le jour. Curieux, Maximilien s'informa à son camarade sur la femme allongée à son flanc, qui buvait à petites goulées en sapant : son origine, sa tribu, ses occupations quotidiennes. Elle demeurait muette aux questions de l'étranger, laissant à son partenaire le soin de répondre à sa place. La Sauvagesse savait confectionner des paniers de bois de frêne qu'elle vendait au marché. Elle aimait la pêche, se nourrir de poissons, et cultivait un jardin près de la berge, riche du limon du fleuve. Cette année, la jardinière avait récolté beaucoup de blé d'Inde avec lequel elle préparait la « sagamité », ce plat autochtone composé, pour sa part, de maïs et de poisson.

La cruche vidée, elle se leva pour quérir un autre contenant de grès plein dans la boîte en bois, une précieuse cargaison. À présent chez lui, le capitaine ne s'empêchait pas de boire et devenait plus joyeux. Mais l'heure s'écoulait au rythme du liquide qui s'ingurgitait. Le chapeau haut-de-forme branlant, mais la tête assez solide, Maximilien commençait à songer à quitter les lieux. Il s'imagina la Sauvagesse se mettre à danser autour du feu et à lui jeter de mauvais sorts en criant dans sa langue maternelle. Il préféra déguerpir de l'agape qui risquait de virer en débauche tapageuse : il remercia civilement ses hôtes, épousseta ses vêtements, ramassa sa canne et repartit.

Il avait repris la piste balisée d'aubépines épineuses qui le ramenaient dans le sentier malgré lui. Parfois, cherchant dans les ténèbres, il tâtait de sa canne pour s'assurer qu'une grosse roche n'affleurait pas et qu'elle ne le ferait pas trébucher. Un hibou hulula ; une chouette chuinta. Il avait oublié de demander si des loups, des renards ou des coyotes vivaient dans les parages. Il s'inquiéta, se doutant que le pire était à venir ! Mais le pire qu'il avait anticipé n'était pas celui qu'il avait appréhendé : dès qu'il prit le chemin longeant les maisonnettes de tôle, des rires canailles fusèrent du boisé. Des torches enflammées apparurent…

Le temps de le dire, on l'avait assailli par-derrière, roué de coups, ligoté, bâillonné, et on l'entraînait de force. Après, ce fut un affreux néant dont il ne garda que de très vagues souvenirs…

7

Au matin, Maximilien s'était réveillé à l'aube, aux abords de la ville, amoché, les vêtements salis, dépouillé de son argent, de son billet de retour, de sa canne et de sa montre de gousset. Le capitaine Cormier l'avait découvert dans un fossé bourbeux, allongé sur le flanc, tabassé, l'œil tuméfié, cherchant à se déprendre de son bâillon et de ses poignets liés dans le dos. Très navré, le marin s'accusa d'être responsable du fâcheux événement. Il regretta de l'avoir entraîné dans les parages où il habitait avec les risques que cela comportait, le danger de se frotter à une peuplade hostile aux étrangers. Puis les deux hommes étaient repassés au voilier pour prendre un peu de quoi payer l'hôtel, et le loup de mer avait ramené avec empressement son camarade au Royal Victoria.

Le préposé à l'accueil vit paraître son client dans un piteux état.

— Il vous est arrivé quelque chose, monsieur Kéroack ! commenta-t-il, estomaqué.

— Vous comprendrez que j'ai subi un effroyable malheur, rétorqua Maximilien. Je n'ai pas le temps d'en parler, je veux récupérer mes documents et ma valise, et régler mon compte au plus vite, sinon le vapeur va partir sans moi.

Le jeune groom de l'hôtel fut envoyé sur-le-champ dans la chambre de M. Kéroack.

Alors que le capitaine tirait de l'argent de sa poche, encore sous l'effet de l'énervement, la victime raconta brièvement qu'il avait survécu à une mésaventure rocambolesque survenue la veille au soir. Quelque malandrin l'avait assailli.

Dans le hall de l'hôtel, il inspirait la pitié. Des clients s'étaient agglutinés autour des deux hommes : un capitaine à l'air négligé, mal attifé, qui avait déposé des billets froissés sur le comptoir et un gentilhomme aux habits souillés, coiffé d'un haut-de-forme à demi aplati.

Un obèse au nez camard se détacha du groupe de curieux.

— J'espère que vous avez porté plainte, risqua-t-il.

— Je vous donne ceci, ça vous aidera à vous rendre au quai, fit un gentleman âgé, tendant sa canne.

Le groom revint dans le hall, essoufflé, les précieux documents

sous le bras et la valise mal fermée, d'où s'échappaient des pans de chemise. Cormier agrippa le bagage. Navrée d'empoigner la canne du vieillard compatissant, la victime repartit avec le capitaine, se hâtant vers le port d'où retentissaient des sifflements de bateaux. La conscience troublée en pensant au retard occasionné par sa faute et celle de sa compagne la Sauvagesse, le remorqueur traînait à présent son camarade courbaturé. Sous le chant des sirènes qui s'accentuaient, Maximilien progressait par petites enjambées, se plaignant, poussant des cris de douleur, imaginant un retour probable au Royal Victoria. Parvenus aux installations portuaires, ils se pressèrent vers la rade. Le Chambly avait largué ses amarres et s'éloignait…

Mais le capitaine Cormier n'en était pas à ses premières prouesses de marin…

— Va acheter ton billet ! s'écria-t-il.

Il avait repéré une embarcation légère amarrée ; il emprunta l'échelle de fer fixée à la paroi du quai, saisit les avirons et propulsa le skiff vers le vapeur.

Le rameur s'épuisait à ramer comme un forcené. Sa culpabilité augmentait et ses forces diminuaient avec l'espoir. Et le steamer battait les flots !

— Ohé ! cria une voix. Tenez bon !

À la poupe se tenait un matelot, les mains placées en cornet sur la bouche. L'instant d'après, un autre membre de l'équipage déclencha une alarme. Le vapeur ralentit sa course, puis s'arrêta.

— Vous apportez une dépêche importante ? s'enquit le matelot de pont.

— Non, mais je vous en supplie, attendez-moi, je vais chercher un passager resté sur le quai.

— Je crois qu'il s'en vient, constata le jeune marin, pointant du doigt.

Derrière s'amenait une barque avec un rameur et Kéroack à la proue, les dents serrées, cramponné au bordage. L'embarcation accosta le vapeur. Afin de s'assurer que tout se déroulait bien, Cormier avironna vers le steamboat et surveilla son camarade qui, de peine et de misère, escaladait l'échelle pour accéder au bateau. Le bagage et la canne furent ensuite acheminés par le secourable rameur. Kéroack remercia tous ses bienfaiteurs.

Accueilli comme un rescapé sauvé de la noyade, le gentilhomme amoché, au visage bleui d'ecchymoses, et qui avait sans doute

beaucoup à raconter, fut accueilli par des passagers qui le dévisageaient. Mais le matelot qui avait aperçu le skiff voulut le soustraire au harcèlement des voyageurs. Il saisit la valise et l'entraîna dans une cabine.

— Je ne sais comment te remercier, jeune homme, exprima Maximilien.

Le dos endolori, il s'était écrasé sur un sofa garni de coussins de damas. Malgré les événements qu'il avait vécus, il louait le ciel pour son secours. Il arriverait à l'heure à Chambly, où l'attendrait la calèche conduite par Ferdinand, son employé.

* * *

Le retour à Saint-Hyacinthe ne s'était pas effectué sans heurts. Les inconforts de la route n'avaient pas permis à Maximilien de se rétablir, loin de là ! Avant de rendre la voiture à l'instituteur, Ferdinand avait aidé son patron à regagner son logis. Mais la vue du libraire débarquant malaisément de la calèche avait ameuté des badauds. À travers ses lunettes épaisses et la vitrine, Bérénice perçut le rassemblement. Elle surgit sur le trottoir.

— Qu'est-ce que c'est que cet attroupement ? interrogea-t-elle.

— C'est M. Kéroack, il a l'air mal en point, expliqua l'un.

La tête effarée, elle considéra l'habitacle inoccupé de la calèche. Elle voulut monter au logement pour s'enquérir de la situation. Cependant, elle ne pouvait laisser le commerce sans surveillance. En attendant le retour de Ferdinand, elle écoutait les commentaires, et la foule de curieux grossissait : le libraire revenait apparemment de Montréal, où des détrousseurs l'avaient roué de coups et roulé dans le caniveau infect d'une ruelle. Au milieu des rumeurs, un petit homme sec claquant des talons apparut, carnet et crayon à la main.

— Auguste Clapin, du Courrier de Saint-Hyacinthe, se présenta-t-il. Quelqu'un peut-il me renseigner ?

Dès son premier abord avec une personne pour un entretien important dans le cadre de son travail professionnel, il commençait par se raconter un peu. Il avait le goût des voyages. Alors collégien et sans prévenir ses parents, à l'époque où on émigrait aux États-Unis, il s'était permis une escapade romanesque avec deux camarades pour s'engager dans la marine américaine. Lui, il avait persévéré, mais ses copains étaient revenus sans manger à la gamelle du bord. À son retour, après quelques années d'exil, il avait travaillé dans des bureaux pour le gouvernement avant d'aboutir au Courrier. Et puis, il aimait écrire des textes et rapporter des événements, comme celui qui

l'amenait aujourd'hui.

Autour du journaliste, on se bousculait. Chacun tenait à s'identifier avec son nom et débitait ensuite sa version, prétendant avoir vu le libraire descendre de la calèche dans un lamentable état et connaître la raison de son voyage dans la métropole. On savait tous que l'homme d'affaires projetait la construction d'un vapeur et certains étaient d'avis que des concurrents déloyaux de la Compagnie de navigation du Richelieu avaient essayé de le décourager de son entreprise.

Bérénice entendait tous ces racontars dictés au journaliste et s'énervait. Clapin, qui fréquentait le commerce, releva la présence de l'employée de M. Kéroack, étreinte d'émotion. Il s'approcha de la vieille fille.

— Que pouvez-vous nous dire, mademoiselle Létourneau ?

— Je m'abstiendrai de commentaires ! répondit-elle sèchement.

Ferdinand fendit l'attroupement et s'adressa à Bérénice.

— Toi, enfin ! s'exclama-t-elle. Occupe-toi de la librairie, je cours au chevet de mon neveu.

Maintenant, on agrippait le conducteur de la calèche qui devait être en mesure de détailler les faits, une source fiable et irremplaçable.

— Que pouvez-vous nous dire, jeune homme ?

— Je dois m'occuper du magasin, repartit-il.

Le journaliste aux trousses, Ferdinand s'était faufilé entre les fureteurs pour gagner la librairie. Mais certains d'entre eux, plus opiniâtres, pénétrèrent dans le commerce. Importuné par ceux qui l'avaient suivi comme des mouches collantes…

— Vous lirez le journal ! s'exclama le courriériste.

Exaspéré, Ferdinand s'était retranché derrière le comptoir et, les bras croisés, fixait avec insistance le chroniqueur.

— Avec tout ce que vous avez dû recueillir comme information, vous avez amplement de quoi écrire votre papier ! lança-t-il.

Le journaliste rangea carnet et crayon, et ressortit de la librairie en claquant les talons.

Aux combles de l'immeuble, Maximilien avait tout fait pour rassurer sa tante. En entrant au logis, elle l'avait trouvé allongé sur son lit, le visage grimaçant de douleur, et constaté l'état de ses habits. Il n'avait d'autre choix que d'admettre qu'il avait été victime d'une attaque sauvage, tabassé par des brigands, alors qu'il s'était aventuré

en dehors des limites de la municipalité, mais qu'il s'en remettrait.

— Maintenant, laissez-moi, tantine ! Vous avez mieux à faire que d'assister à l'agonie de votre neveu, railla-t-il.

La tête pleine de questions demeurées en suspens, elle était redescendue prendre son poste à la librairie pour permettre à Ferdinand de se rendre chez le père de Maximilien. Friands des ragots que la rumeur colportait, comme accourus sur les lieux d'un drame, des passants avaient franchi le seuil du magasin.

— Allez-vous-en ! brama-t-elle.

Bérénice les avait tous foutus à la porte, y compris Ferdinand à qui elle intimait l'ordre de rapporter la calèche à son propriétaire. Elle n'avait rien de mieux à faire que de se précipiter au chevet de son neveu : elle ferma le magasin et remonta au logement. Kopernik l'avait devancée, constatant les dégâts. Il s'était absenté, et d'autres locataires de l'immeuble l'avaient informé au sujet du branle-bas survenu au cours de l'après-midi.

Vers les six heures, on toqua doucement au logis. M. et M^me^ Kéroack paraissaient dans l'encadrement de la porte, la face longue, interdits, atterrés par l'événement.

Bérénice se précipita vers Éléonore. Elle prit les mains de sa sœur dans les siennes.

— Je devine que Ferdinand vous a avisés, exprima-t-elle d'une voix altérée.

La mère s'approcha de son fils alité, qui s'éveillait. Les yeux creux au fond de la figure violacée l'inquiétèrent.

— Mon garçon ! dit-elle, s'élançant vers le lit.

Le mari avait retenu sa femme, qui s'effondra en pleurs dans ses bras. Au milieu de ses sanglots, elle exhortait son fils à renoncer à son projet insensé, soulignant que, persistant dans la même voie, il n'était pas au bout de ses peines et qu'il devrait se contenter de mener sa petite vie paisible de libraire.

— Fils, je pense au contraire que tu dois persister, affirma le père. Je t'encourage à retourner à Sorel et à poursuivre tes démarches. Ce n'est pas un petit incident comme celui-là qui doit empêcher un rêve de se réaliser !

À présent, prise entre deux feux, Bérénice essayait de tempérer l'échange entre les époux qui s'obstinaient.

— Ça suffit ! s'interposa Maximilien. Rien ne peut m'arrêter !

Il venait de trancher. Cependant, les larmes affleuraient de nouveau aux yeux d'Éléonore, qui se rejeta dans les bras de sa sœur pour se faire consoler.

* * *

Au matin, inerte dans son lit, Maximilien avait dessillé les paupières sur la lumière du jour qui s'infiltrait entre les fentes des jalousies. La pièce était paisible. Le corps courbaturé, il tourna la tête et reporta son regard sur le cadran de sa table de chevet. Il se leva et se rendit au miroir. Des couleurs de l'arc-en-ciel irisaient sa figure hideuse. Il se sentit repoussant.

Ses ablutions matinales terminées, il déjeuna et s'habilla. Puis il entreprit de gagner son commerce. Bérénice et Ferdinand étaient au comptoir, penchés sur Le Courrier de Saint-Hyacinthe.

— Je devine ce que vous lisez ! déduisit-il.

— C'est une abomination ! se fâcha la tante. Comment peut-on écrire autant d'absurdités ?

Au demeurant, Kéroack se moquait de la véracité de l'article et du journaliste peu scrupuleux qui l'avait rédigé. C'était de la belle publicité gratuite pour sa librairie et son éventuel steamer qui lui importait ! Pour l'heure, son périple à Sorel l'ayant retardé, il s'enfermerait dans son arrière-boutique afin de s'absorber dans sa comptabilité en souffrance, précisant à sa tante qu'on ne le dérange sous aucun prétexte. Mais il se méprenait singulièrement…

Ils étaient trois notables qui firent irruption ensemble au commerce. Honoré Mercier, Louis Delorme et Pierre Bachand venaient s'enquérir de l'état de santé du libraire. Le troisième résuma ce qu'ils avaient lu dans le journal local.

— Désolé, messieurs, mon neveu est invisible ce matin : il se repose au logis, mentit Bérénice.

Il fut pris d'un toussotement qu'il tenta d'étouffer. Les yeux se tournèrent vers le fond du magasin. Mercier amorça le pas vers la pièce en retrait.

— N'entrez pas, s'il vous plaît ! interdit-elle.

Son neveu émergea de l'arrière-boutique, le pas hésitant.

— Pauvre ami ! s'exclamèrent les notables.

Maximilien se voulut rassurant, il se rétablirait. Puis il s'obligea à départager le vrai du faux, de ce que le journaliste avait prétendument rapporté comme la vérité dans son article. En tant qu'avocat, Delorme

offrit de s'occuper de la cause si une plainte était adressée à la justice. Mais l'agressé refusait catégoriquement d'effectuer la démarche, alléguant qu'il perdrait un temps précieux, qu'il avait d'autres chats à fouetter que de débusquer ses assaillants.

L'excuse sembla satisfaire les trois hommes, qui l'encouragèrent à poursuivre son projet de vapeur. Les notables repartis, le libraire se retira dans son antre.

Ce jour-là, le numéro du Courrier de Saint-Hyacinthe s'écoula jusqu'à l'épuisement des exemplaires du commerce. Plusieurs avaient lu sur place l'article, puis, touchés par les événements, ils avaient versé une contribution.

8

Maximilien s'était complètement rétabli de ses courbatures, et un teint frais avait remplacé le violacé de son visage meurtri. Il s'était couché en songeant à la journée très occupée à son commerce : les affaires prospéraient et le nombre de contributeurs désireux de prendre part au mouvement pour la réalisation de son projet augmentait ! Mais il se morfondait à attendre une lettre des Beauchemin sur l'avancement des travaux, les devis pour les cabines et l'aménagement intérieur. Septembre achevait et la saison de navigation tirait à sa fin. Bientôt, il ne pourrait reprendre le Chambly pour retourner à Sorel.

Le cerveau trituré, il se releva de son lit et alluma une lampe discrète. Dans la pénombre éclairée de la pièce, il promena un regard. Bérénice semblait se reposer. À pas feutrés, il s'achemina à sa bibliothèque, où il avait rangé plans et devis. Les yeux pétillants de convoitise, il les déroula sur la table. L'élégance alliée à la robustesse du bateau lui plaisait. Comme il l'avait plusieurs fois rêvé, il s'imagina à la barre du navire bondé de passagers, brouillant les flots.

« BOUM ! »

— Mon Dieu ! s'apeura la tante.

La poitrine haletante de peur, elle avait bondi de sa couche et s'approchait de son neveu.

— J'ignore ce qui s'est produit ! balbutia-t-il, je vais descendre.

Vitement, il se rhabilla, sortit de son logis. Moisan était là, la tête effarée dans l'entrebâillement de sa porte. Maximilien lui mentionna qu'il allait voir, puis il dévala l'escalier qui menait des combles au troisième étage. M^me^ Jourdain, une femme âgée, était sur le palier. Elle l'apostropha :

— Je le savais donc ! devina-t-elle. Je gage que c'est ce vieux fou avec ses folleries…

Le soir, depuis un certain temps, des locataires avaient remarqué de la lumière jaillissant des soupiraux du soubassement. On soupçonnait Kopernik de se livrer à des expériences fabuleuses. Il avait, prétendait-il, une entente avec le propriétaire qui lui permettait d'utiliser les lieux, à condition qu'il paye pour le charbon consommé. Curieuse, mais inquiète, M^me^ Jourdain avait interrogé le savant sur l'objet de son travail. Il lui avait mentionné que ses recherches

portaient sur les engins à vapeur et qu'il était alors sur le point de trouver une façon d'augmenter leur efficacité. Selon lui, il était possible de récupérer une partie de l'énergie perdue.

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux ! commenta Maximilien.

Il déboula les escaliers et parvint au laboratoire du chercheur. Dans l'atmosphère surchauffée et cuisante, le scientifique jonchait le sol, une chaudière de charbon renversée à son flanc. Près de lui, une installation qui reconstituait la salle des machines d'un steamboat avec sa tuyauterie et tout le reste. Maximilien se précipita vers le professeur, allongé au sol, face contre terre.

Le corps dolent, les yeux hagards, Kopernik montra sa figure noircie et la retourna. Son bienfaiteur prit le petit homme dans ses bras et quitta les lieux. En remontant, des portes s'étaient ouvertes sur les bruits provenant de la cage des escaliers. Des enfants apeurés, agrippés à la jaquette de leur mère, pleuraient, des locataires plaignaient le vieillard, espérant que les dommages à l'immeuble soient négligeables. Maximilien estima qu'il n'y avait pas matière à ameuter le quartier, recommandant à tout le monde de se recoucher.

Il avait regagné les combles, ahanant à chaque marche. Sa tante était là, la main sur la poignée du logis…

— Tu ne vas pas le recueillir chez nous ! se désespéra-t-elle. Il n'a pas l'air à l'article de la mort.

C'était bien regrettable, mais, dans les circonstances, le neveu céderait son lit à la victime et on se devait de lui prodiguer les meilleurs soins possible.

Il ne semblait pas blessé, seulement ébranlé. Bérénice lui débarbouilla le visage, qui devenait peu à peu souriant. Il confessa qu'il avait sous-estimé la puissance de l'engin et s'excusa pour les émois qu'il avait suscités.

Maximilien et sa tante écoutaient « le vieux fou », obsédé par l'entreprise du bateau à vapeur. Après les plans imaginés et fort de la cueillette de données sur les profondeurs de la Yamaska, voilà qu'il s'ingéniait à créer un engin plus performant que ceux des inventeurs. Il avait lu sur le sujet les travaux de Thomas Newcomen, de James Watt et d'autres prédécesseurs, et assisté quelques années plus tôt, dans la salle de récréation des collégiens, à la démonstration d'un jeune prodige de Saint-Hyacinthe d'une locomotive à vapeur miniature qu'il avait construite.

— Vous avez failli faire sauter l'immeuble ! s'indigna Bérénice.

— N'exagérez pas, ma tante, rétorqua Maximilien. Cela dit, il faut mettre un terme à ce type d'expérience, n'est-ce pas, professeur ?

Kopernik opina, promettant de démanteler son laboratoire du soubassement et de se concentrer sur un autre sujet de recherche. Car il avait la tête pleine d'idées révolutionnaires qui feraient progresser la science ! Ce qui n'augurait rien de rassurant pour la suite…

* * *

Au matin, après le déjeuner, Maximilien et sa tante reconduisirent le savant à son logis. Ensuite, Bérénice, s'acheminant à la librairie par le côté de l'immeuble, trouva un petit monsieur à plat ventre devant un soupirail. C'était Auguste Clapin qui, de toute évidence, lorgnait le soubassement à travers une vitre embuée.

— Encore vous ! se récria-t-elle.

— Je viens aux nouvelles, expliqua-t-il. J'ai appris ce matin ce qui s'est produit tard, hier soir : une terrible déflagration, paraît-il !

D'abord perplexe, Bérénice songea à renvoyer le journaliste. Le retour remarqué du voyage de son neveu à Sorel avait créé une commotion et amené plusieurs curieux au commerce ; elle craignait que l'incident de la veillée ne connaisse un tel retentissement. Elle se ravisa : croyant que l'occasion était favorable pour donner une nouvelle impulsion à la publicité, elle se prêta volontiers aux questions du courriériste.

Il épousseta ses habits, prit son crayon et son calepin, et consigna les détails qu'elle lui fournissait. Elle avait le sentiment d'être écoutée. Son neveu n'était pas malintentionné, mais il avait quelquefois des préoccupations qui l'empêchaient de prêter l'oreille à sa vieille tante. Elle avait tout dit, mais elle se plut à faire des suppositions, à imaginer des faits.

— J'ai amplement de quoi rédiger mon article, mademoiselle Létourneau, dit-il avant de s'éloigner.

— Ne mentionnez pas mon nom ! s'écria-t-elle.

Clapin était reparti, se hâtant comme s'il détenait une primeur d'une ampleur inédite à mettre à la une dans les colonnes du journal.

Toute la journée, des clients, des passants et des badauds affluèrent en nombre à la librairie. Maximilien s'était étonné de ne pas voir apparaître le journaliste dès l'ouverture. Comme la dernière fois, il s'était retiré dans son arrière-boutique pour éviter d'avoir à affronter les curieux et de répéter la même rengaine. Quant à Ferdinand, il reprenait les explications de Bérénice, qui se bornait à dire l'essentiel.

Mais le lendemain matin…

Le livreur avait laissé un nombre impressionnant d'exemplaires au commerce. Fébrile, Bérénice avait aussitôt chaussé ses lunettes épaisses et s'était précipitée sur le papier. Le visage blêmissant et le commis à son épaule, elle lisait les lignes de Clapin, truffées de mensonges et de demi-vérités.

Les oh ! et les ah ! fusaient. Le libraire sortit de son antre.

— Qu'avez-vous, ma tante ? s'enquit-il.

Afin de permettre à son neveu de lire, elle se recula.

— De pures fabulations ! se rebiffa le libraire. J'aimerais bien savoir de qui Auguste Clapin tient ces informations mensongères. Des malfaiteurs ont tenté de faire sauter l'immeuble, voyons donc ! Encore une histoire de concurrents véreux qui s'acharnent sur moi pour me dissuader de mon entreprise. Que des faussetés !

Indigné et en colère, il se lança dans une diatribe contre les journalistes assoiffés de lecteurs et qui écrivaient des articles brouillons et fallacieux pour vendre leur torchon.

— Calme-toi, Maximilien ! tempéra la tante. Des plans pour faire fuir la clientèle !

Il se retira dans son arrière-boutique. Les demoiselles Dufresne, deux vieilles filles qui tenaient pension au coin de la rue Girouard et de l'avenue Laframboise, traversèrent le seuil du magasin. Elles se braquèrent devant le comptoir. La petite donna un coup de coude dans les côtes de la grande, qui extirpa dix dollars de son sac à main.

— On désire investir dans la compagnie de navigation de M. Kéroack, déclara la première. On n'a pas beaucoup d'économies, mais on croit en son projet.

Elles souhaitaient devenir actionnaires et profiter de rabais pour se rendre à Saint-Césaire en saison. Alors qu'elles discutaient avec Bérénice, une bourgeoise d'un certain âge chargée d'embonpoint, accoutrée et maquillée comme une jeune fille, entra et s'inséra entre les deux sœurs. La citadine qui recevait Le Courrier de Saint-Hyacinthe à domicile avait manifestement lu l'article de Clapin. Elle tira un chéquier de sa bourse.

— Avez-vous une plume ? demanda-t-elle à Ferdinand.

— Je n'ai pas terminé avec M^lles^ Dufresne, madame Barsalou, la pria poliment Bérénice.

Insultées par le comportement discourtois de la bourgeoise, les deux sœurs quittèrent prestement le magasin. L'arrogante rédigea un

chèque et précisa que le montant lui permettrait de bénéficier des meilleures places et de tous les avantages à bord du vapeur.

Des clients qu'on ne voyait presque jamais se procurèrent le numéro du journal, et l'achalandage de la librairie ne dérougit pas du reste de la journée. Au soir, Maximilien avait renoué avec une humeur plus plaisante. L'engouement pour son entreprise ne se démentait pas.

Bérénice sirotait un thé tiède à la fin du repas et son neveu s'apprêtait à sortir pour prendre l'air du soir. On toqua au logis. Bérénice se leva et se rendit à la porte.

— C'est pour vous !

Avec le sourire, Kopernik tendit un bouquet coloré et odorant. Il s'excusa pour tout le désagrément causé par son expérience ratée et la remercia pour son hospitalité et les soins prodigués. Après le démantèlement d'une partie de ses installations au soubassement, il s'était promené en bordure de la rivière pour cueillir ces fleurs d'automne.

— Entrez donc, professeur, l'invita Maximilien, je vous laisse ensemble tous les deux.

Il décocha une œillade moqueuse à sa tante et passa le seuil.

* * *

Un matin, aux premiers jours d'octobre, Bérénice déposa une lettre de Sorel sur le bureau de son neveu. Maximilien saisit le coupe-papier posé sur le buvard et s'empressa de l'ouvrir. La Maison Beauchemin et Fils le conviait à constater l'avancement des travaux et à prendre connaissance des devis pour les cabines et l'aménagement intérieur du bateau.

— Si je ne me trompe pas, le Chambly part dans deux jours, rappela-t-elle.

— En effet, tantine !

Le soir même, il se rendit chez ses parents afin de s'assurer de la disponibilité du domestique. M^me^ Kéroack nourrissait quelque réticence relativement au voyage de son fils. Elle craignait qu'il ne se fasse tabasser par des voyous, qu'un regrettable incident étant arrivé une fois, il était dans le domaine du possible qu'il se reproduise. Il argua qu'il descendait dans un hôtel respectable et promit qu'il ne traînasserait pas sur les quais et emprunterait des rues recommandables de la ville. Mais elle ne démordait pas de son idée, ajoutant qu'il tenait de son mari pour sa tête dure.

— Père, parlez-lui ! capitula-t-il.

Piqué au vif dans son orgueil, l'instituteur mentionna sans nuances qu'il avait toujours raison lorsqu'il s'agissait d'instruction et d'inculquer les bonnes manières. C'était lui, le spécialiste en la matière ! Il reconnaissait qu'elle leur avait enseigné le nom des oiseaux, des plantes, des arbres et des légumes du potager et montré comment les identifier. Cependant, il prétendait que, grâce à lui, leurs enfants avaient bénéficié d'une bonne formation générale parce qu'il supervisait leurs travaux scolaires à la maison. Sans cela, ils auraient été comme leur nièce de dix-huit ans, une bêtasse pleine de lacunes qui ne savait pas écrire le français sans fautes, qui ne connaissait pas suffisamment d'arithmétique pour ne pas être déroutée devant les fractions avec des dénominateurs différents, qu'elle ignorait le nom des planètes et les principaux faits marquants de l'histoire. Et il se mit à étayer son dire de plusieurs exemples qui portaient à rire. Tous les trois s'esclaffèrent et le père répondit favorablement à la demande de son fils.

* * *

Il brumassait. La calèche conduite par Célestin était repartie de Saint-Hyacinthe. La route hasardeuse obligeait à avancer prudemment. On avait évité de justesse une autre voiture en sens inverse, mais on venait de buter sur une roche. Le conducteur sauta à terre et constata les dégâts :

— Monsieur Maximilien ! se désola-t-il. La roue est brisée et nous avons un mille à parcourir. Ce n'est pas ma faute…

— Ah ! Ces chemins pleins d'ornières, mal entretenus ou défoncés. Pourtant, nous ne sommes qu'en octobre ! commenta le promoteur.

Ils convinrent d'attendre en bordure de la route, les oreilles dressées, les yeux perçants la brumasse. Soudain, une voiture à quatre chevaux allant vers Chambly émergea comme d'une nuée bleuâtre. Le carrosse s'immobilisa à la hauteur de la calèche. Une dame baissa un mantelet de l'habitacle, coula un regard hautain vers la voiture en panne, et ordonna au cocher de repartir.

— C'est M^me^ Barsalou, une de mes contributrices ! s'exclama Maximilien. C'est là qu'on se rend compte que c'est plus facile de faire un chèque que de dépanner quelqu'un dans l'embarras. Ah, la vlimeuse !

Le temps s'écoulait et l'heure du départ du steamer approchait. On entendit un bruit de roues mal graissées. Deux chevaux tirant une charrette se dessinèrent sur la voie.

— Vous me semblez mal en point, constata le conducteur.

Le bon Samaritain, un guenilleux aux favoris fournis, proposa aux deux hommes de monter avec la roue brisée. Il amènerait d'abord le gentilhomme au port et se rendrait chez un forgeron avec le domestique.

* * *

Le ciel avait dissipé la brumasse, et la charrette avait pu atteindre le quai juste à temps pour le départ du Chambly. Sur le bateau, on avait remarqué le gentleman de Saint-Hyacinthe avec son chapeau haut-de-forme qui s'amenait dans une voiture grinçante en agitant sa canne à pommeau.

— Vous êtes chanceux, monsieur Kéroack, commenta le préposé à l'embarquement.

— Pouvez-vous me dire si une certaine Mme Barsalou est dans la liste des passagers ?

Elle était bel et bien du nombre et s'était retirée dans une cabine confortable. Maximilien, qui avait appréhendé de revoir la bourgeoise, était soulagé de ne pas la rencontrer. Ça m'étonne qu'elle ne se soit pas retrouvée avec ses semblables, dans la cale avec les rats ! s'amusa-t-il.

Les aléas du voyage avaient suscité quelques émois. Il s'en fut au petit bar et commanda une consommation qu'il sirota doucement. Ensuite, il se rendit sur le pont, trouva un banc libre et déposa son bagage. Il en retira La Duchesse de Langeais, sa compagne voyageuse, qu'il traînerait jusqu'au dernier mot.

À sa descente du vapeur, il se dirigea au Royal Victoria, réserva une chambre avec une fenêtre qui s'ouvrait sur le port. Un rendez-vous pour le lendemain à la Maison Beauchemin et Fils s'imposait. Puis il gagna La Marinière. En entrant dans la buvette…

— Si c'est pas notre ami Kéroack ! s'étonna l'un, la casquette de travers.

Maximilien s'approcha de la tablée de buveurs et s'informa à celui qui l'avait interpellé de l'absence du capitaine Cormier. Vilmaire avait la stature d'un colosse, une joue balafrée et le bras gauche tatoué d'une ancre. Il lui manquait cependant le cache-œil, la jambe de bois et le crochet de fer au bout d'un moignon pour mieux ressembler à un pirate !

Le bourlingueur avait accepté une offre pour remplacer temporairement un officier de marine. Il s'était embarqué sur un steamboat pour naviguer sur le fleuve. Comme cela, il prendrait de

l'expérience avant de s'engager sur le vapeur de son ami Kéroack.

La déception se lisait sur le visage du promoteur.

— Tous les gars savent que tu dois de l'argent à Magloire, on peut le prendre à sa place, ironisa le goliath. Pis que tu t'es fait ramasser par la bande de macaques de son voisinage.

La tablée proposa que Vilmaire l'accompagne à l'épave du capitaine où il trouverait l'Indienne, qu'il avait quelquefois rencontrée. Le colosse y consentit avec plaisir.

Entraîné par lui, Maximilien repartit de la buvette. Il avait confiance en celui qui le menait aux abords de la ville et l'aiderait à traverser le hameau peuplé de malfaisants. Cependant, attentif au moindre bruit, il ne pouvait s'empêcher de fouiller les buissons d'un air méfiant et d'imaginer un assaut de macaques fondant sur eux pour les étriller et les voler.

De temps à autre, le meneur se retournait ; Maximilien n'était jamais bien loin. Il marchait la mâchoire tremblante, la canne tâtant le sol pour ne pas trébucher, se rattrapant lorsqu'il ralentissait. À un tournant du sentier, Vilmaire s'arrêta et pointa le menton vers le haut. Sur la gauche, comme un éclaireur grimpé sur un rocher, un individu semblait surveiller les mouvements des étrangers.

— Je pense qu'on est mieux de renoncer, dit Maximilien.

— Certainement pas ! rabroua le meneur.

Sur ces mots, il était reparti vers leur destination, persuadé que l'éclaireur aviserait les siens de leur présence. Mais peu lui importait ; il avait déjà rencontré quelque résistance en échouant sur une île habitée par une tribu hostile. Il se remémora ses jours passés avec le reste de l'équipage, à attendre du secours, à épuiser les réserves de nourriture du navire jusqu'à ce qu'un trois-mâts battant pavillon français les aperçoive. Le récit n'eut rien de rassurant pour son compagnon.

Ils aboutirent sans autre contrariété à la carcasse de l'ancien voilier. L'Indienne était sur la grève à préparer la sagamité. Son œil de faucon distingua le promoteur accompagné de Vilmaire, un ami de Magloire. Elle leur adressa un mot de bienvenue et les invita à s'asseoir autour du feu pour déguster son plat de maïs et de poisson.

Peu de paroles s'échangèrent pendant le souper. Puis elle s'achemina au voilier, grimpa dans les cordages et accéda à la dunette, d'où elle sortit avec une cruche de p'tit blanc qu'elle lança à Vilmaire. Mais Maximilien se souvenait de la petite beuverie nocturne qu'il avait évitée la dernière fois.

— Si ça ne te fait rien, j'aimerais m'en retourner à l'hôtel, préféra-t-il.

Cependant, son camarade appréciait l'offre de l'Abénakise. Elle descendit le cordage, tisonna le feu et s'assit à l'indienne près du promoteur. Puis, elle fit circuler le contenant. On ne s'embarrasserait pas de gobelets, on boirait à même le cruchon !

Vilmaire se plaisait. Comme à La Marinière avec les copains, il se mit à lancer des grivoiseries que la squaw semblait comprendre en le relançant avec des mots qui le faisaient rire aux éclats. Le visage plissé de rides, elle souriait alors de ses dents gâtées par le tabac à pipe. Et ils rigolaient à gorge déployée, comme de gais lurons que rien ne freinait.

L'Indienne venait de s'éloigner pour quérir un autre cruchon. Maximilien se leva, irrité par tant d'insouciance.

— Où vas-tu ? demanda Vilmaire, on commence à s'amuser.

— Tu donneras ça à la squaw, c'est ce que je dois à Magloire !

Le promoteur avait tendu des billets au meneur, ramassé sa canne et fonçait rageusement dans l'obscurité.

— Pas par là, tu vas te perdre, innocent !

Têtu, Maximilien s'engagea dans le sentier épineux, progressa d'une centaine de pieds et s'immobilisa. Des hurlements terrifiants lui glacèrent la colonne. La noirceur lui avait montré ses crocs dangereux ; il revint sur ses pas. L'argent dans les mains, l'Indienne conversait avec Vilmaire.

— Elle veut que tu couches dans la dunette, dit-il.

— Ah, bien non !

— T'inquiète pas ! Elle ne dormira pas avec toi, ricana-t-il. Nous, on va passer la nuit à la belle étoile, près du feu.

L'arrangement lui déplaisait. Pour l'heure, il s'accommoderait de la proposition de l'Indienne.

9

Maximilien s'était levé en pleine nuit avec une envie pressante de se soulager la vessie. Engourdi de sommeil, il se rhabilla et progressa à tâtons vers l'échelle de cordages. Dans la fraîcheur du soir, sous la pâleur d'un croissant de lune, il s'apprêtait à les agripper quand il réalisa que Vilmaire et l'Indienne reposaient côte à côte près des flammes mourantes sur la grève. Se ravisant, il se dirigea vers l'avant, à la poulaine, cette plate-forme d'étrave servant de latrines à l'équipage des anciens navires en bois.

Il regagna la dunette et se recoucha avec le sentiment qu'il avait abandonné un rêve pour satisfaire un besoin naturel. Un vague souvenir affleura à son esprit. L'expérience de Vilmaire l'avait pourchassé pendant la nuit et son subconscient lui avait fabriqué un songe. En plein océan, au milieu de nulle part et seul dans une embarcation, il ramait. Sous un soleil de plomb, il avait faim, il avait soif, et personne n'était à l'horizon. Au couchant, il s'était endormi, découragé, épuisé. Il se réveilla dans la forêt équatoriale, au centre d'un village, en train de bouillir dans une marmite gargouillante, entourée de pygmées armés de piques, affamés.

Une odeur de poisson grillé atteignit la cabine. Maximilien éloigna la peau de bête qui le couvrait et se tira du lit. Il consulta sa montre de gousset, se rhabilla, rassembla ses effets et quitta le navire.

Vilmaire et l'Indienne observaient le promoteur agenouillé sur les galets, la canne et le chapeau sur la grève, se mouillant la figure. Ses ablutions complétées, il s'approcha du feu et la squaw lui tendit un poisson grillé et du pain banique qu'il grignota avec appétit.

— Je dois partir si je veux être à temps à mon rendez-vous, déclara-t-il.

Vilmaire accepta sans se faire prier. Maximilien remercia la femme pour son hospitalité et devança son guide sur le sentier. Il marchait, se pressant pour sortir du bois, avec la certitude que des yeux de brigands suivaient ses pas et la peur latente d'être roué de coups. Mais son compagnon, satisfait de sa nuit, déambulait nonchalamment derrière en le surveillant de loin, prêt à intervenir.

Parvenu à l'hôtel, il gagna sa chambre et se montra au miroir. Il consulta sa montre : il manquait de temps pour rafraîchir sa barbe. Il ajusta sa boucle. En se dépêchant, il serait au rendez-vous.

Un gros homme bien portant le reçut dans son bureau, laissant la porte ouverte. M. Beauchemin père échangea avec le Maskoutain une poignée de main à faire craquer les os, et précisa que la petite nature de son fils l'avait obligé à s'aliter depuis quelques jours.

— Vous êtes venu vous enquérir de l'avancement des travaux et les devis pour les cabines et l'aménagement intérieur ! C'est bien cela, monsieur Kéroack ? Comme je ne suis pas un spécialiste dans le domaine, je vous confie aux bons soins de mon épouse. C'est elle qui fait affaire avec les sous-traitants. Quant à moi, je vous amènerai pour constater l'évolution des travaux après le dîner.

L'échine cassée, une femme bien en chair entra dans la pièce, et son mari la présenta au promoteur qu'elle entraîna dans le local attenant. Des échantillons de bois et de tissus étaient étalés, et des prix avaient été établis selon les choix retenus. De ses mains baguées d'or, elle gesticulait, se faisant un plaisir incommensurable de fournir toutes les explications nécessaires et de répondre aux interrogations de son client.

Deux heures bien remplies s'étaient écoulées dans la salle adjacente et la rencontre avait culminé par la signature du contrat avec le mari.

— Je vous invite à dîner à la maison, dit-il.

— Je ne voudrais pas vous offusquer, monsieur Beauchemin, mais quelqu'un m'attend à mon hôtel, mentit-il. Une autre fois, peut-être…

— À votre convenance, monsieur Kéroack !

Sans savoir pourquoi, le constructeur et son épouse l'intimidaient, et Maximilien ne voulait pas s'imposer un repas avec des hôtes qui le mettaient mal à l'aise. Cependant, il aurait mangé gratuitement et cela aurait en partie compensé pour sa nuitée à héberger stupidement ses bagages. De l'argent jeté par les hublots ! Et un dîner à l'hôtel coûtant cher, il résolut donc de s'acheminer dans une gargote du port.

Comme une voile gonflée par un vent soudain, une rumeur s'amplifia quand le gentleman traversa le seuil avec son haut-de-forme et sa canne à pommeau pour venir frayer avec les débardeurs et les marins. La déferlante avait atteint la grosse tenancière qui, un large couteau à la main, releva son bras dodu pour s'essuyer le nez avec son poignet.

— Vous êtes sûr d'être au bon endroit ? avisa-t-elle.

Les hommes s'étaient esclaffés. Maximilien s'amena silencieusement au comptoir et commanda un plat de poisson, pêché le matin même. Un individu à l'air louche s'approcha et se jucha sur

un des tabourets libres à côté de lui. Le débraillé de sa tenue donnait à penser qu'il était pauvre ou qu'il accordait peu de soin à son habillement. Il extirpa de son pantalon une montre de gousset qu'il fit miroiter à la face du gentleman.

— Je l'ai trouvée, affirma l'individu. Ce ne serait pas la vôtre, par hasard ? défia-t-il.

C'est la mienne, assurément ! pensa Maximilien. Il se borna à hocher la tête en signe de refus. Rompre l'entretien amorcé avec pareil loustic lui sembla la meilleure chose à faire.

Une gueuse mêlée aux clients du restaurant s'installa au comptoir et s'adressa au loustic. Pour narguer le promoteur, elle parlait à voix forte du spectacle qui s'était déroulé la nuit précédente sur la grève et qui le mettait faussement en scène avec l'Indienne. On se mit à débiter des railleries mordantes et des grossièretés. Sa barque était pleine ; elle coulait sous le poids des injures. Il était tenté d'intervenir pour rectifier les faits, pour clamer qu'on se méprenait sur la personne, mais il continuait de manger son poisson. À écouter ces énormités, il faillit faire semblant de s'étouffer avec une arête et de réfuter les allégations insultantes. Cela devenait intenable ! Il régla la note et libéra prestement les lieux.

Maximilien regagnait les bureaux administratifs, regrettant son dîner à la gargote. Les insultes, les humiliations l'avaient assommé. Et il détenait à présent la preuve que l'homme et la femme qui l'avaient côtoyé habitaient bel et bien dans le voisinage du capitaine Magloire Cormier. Cependant, les pénibles moments ne devaient pas teinter son après-midi. L'heure suivante s'annonçait plus heureuse.

M. Beauchemin père l'attendait à la porte.

— Alors, ce dîner, monsieur Kéroack ?

Maximilien apprécia la marque de politesse du constructeur, mais éluda la question sur le repas fort désagréable qu'il n'avait pas pris à l'hôtel. Puis, s'approchant des installations, le patron fit remarquer avec une fierté non dissimulée les maisonnettes du faubourg des ouvriers au service de l'entreprise. Il était constitué d'une panoplie d'employés : menuisiers, charpentiers, forgerons, calfats, fabricants de cordes, de voiles, de poulies et de tout le gréement.

Le constructeur amena son client sur le chantier, près du port. Les deux hommes passèrent entre des piles de planches et de madriers, et débouchèrent sur un décor anarchique, semblable à un abattis. Des squelettes de navires en construction soutenus par des perches emmêlées rappelèrent à Maximilien l'épave du capitaine. Puis des rails et des lisses de lancement, des voiliers en bois prêts pour la mise à

l'eau. À proximité, des quais, des ateliers. Puis des dizaines de travailleurs affairés : une ruche bourdonnante d'activité où chacun avait son importance.

— Bien le bonjour, monsieur Beauchemin !

C'était le père Lemire, un des calfats embauchés pour insérer de l'étoupe goudronnée dans les interstices et les joints des navires en bois afin de les rendre étanches. Il trimait dur pour nourrir sa famille nombreuse avec son emploi saisonnier. Il travaillait soixante-dix heures par semaine, le dimanche et les jours de fête compris. Et pareillement à quatre-vingts pour cent de ses camarades, il chômait six mois par année, sans compter les jours de mauvais temps.

— Comme vous pouvez le constater, observa Beauchemin, on ne construit pas seulement des steamers : il y a encore une demande pour les voiliers. Maintenant, allons à la salle de traçage…

Les deux hommes pénétrèrent dans un vaste endroit consacré au dessin des coques de navire à l'échelle dans lequel les charpentiers de marine fabriquent une maquette en bois pour tracer les lignes du navire à construire.

— Que ça ! Une ossature ! se récria Maximilien.

Le constructeur s'excusa pour le retard occasionné par un mouvement de travailleurs qui appréhendaient des mises à pied et une baisse de salaire en raison d'un carnet de commandes qui se dégarnissait. Cependant, il gardait l'espoir que la firme s'entende avec ses employés. Devant la déception de son client, Beauchemin fit valoir les qualités exceptionnelles du contremaître, un meneur d'hommes expérimenté qui avait construit plusieurs grands voiliers pour une compagnie des chantiers navals de Québec et qui se spécialisait à présent dans la construction de vapeurs.

Une grosse émotion étreignait Maximilien. Si cela avait été possible, il se serait embarqué sur Le Chambly. Sur le coup, il désirait repartir, s'éloigner du chantier et se perdre dans les rues de Sorel. Il ramassa ce qu'il avait de gentillesse, souleva son chapeau pour saluer le constructeur.

La démarche erratique, il emprunta une artère que ses pas n'avaient pas foulée. Il déambulait en plein dans le quartier des ouvriers où s'agglutinaient des habitations délabrées, comme si la misère détenait le pouvoir de rapprocher les plus défavorisés. C'étaient ces gens du bas peuple qui besognaient à la construction de son bateau et de voiliers. Il se trouva chanceux de demeurer dans un petit logis aux combles d'un immeuble, loin de la pauvreté, et d'être un libraire dont la prospérité et le sens des affaires lui permettaient de

réaliser ses ambitions.

Des chiens apeurés avaient ameuté le voisinage : un étranger avait pénétré sur leur territoire. Certains faubouriens, parmi ceux qui le regardaient passer dans la rue, crurent que le gentleman s'était égaré. Il osa s'arrêter, se tourner, détailler la façade d'une maison. À la fenêtre, une femme au visage amaigri avait soulevé son rideau de cotonnade et semblait l'implorer du fond de ses yeux tristes. Son mari était peut-être parti travailler et viendrait les rejoindre après ses dix heures de travail, elle et leur trâlée d'enfants. Il l'imagina se précipiter dans la rue, se jeter à ses pieds, quémander quelques sous. Mais la pauvresse avait sa dignité : elle referma les volets sur son dénuement.

Cinq heures sonnèrent au clocher d'une église. Il songea à rentrer à l'hôtel ; il pivota sur ses talons. Mais le ciel s'était assombri et le tonnerre grondait. Dans quelques instants, il pleuvrait. Il souhaita que le temple soit ouvert ; il pressa le pas et alla s'engouffrer dans le lieu saint.

Dans le vestibule, le souffle haletant, il ôta son chapeau mouillé. Puis il promena un regard sur la maigre assistance. La crainte de troubler un exercice de piété l'envahit. Il progressa doucement et se glissa dans le dernier banc. Un voile sur la tête, des paroissiennes agenouillées s'étaient retournées, un chapelet entre les mains, les lèvres continuant de murmurer des prières. Et elles se détournèrent. La vue de ces femmes redevenues immobiles comme des statues funéraires lui inspira un recueillement. Il pensa à implorer la protection divine, à la bénédiction de son vapeur et au nom qu'il lui donnerait. Il n'y échapperait pas : c'était une tradition !

Une pluie violente s'abattait sur le parvis. On l'entendait par la porte demeurée ouverte et le couinement des souliers trempés qui franchissaient le vestibule. D'autres passants, des éclopés pour la plupart, s'étaient réfugiés dans l'église, dans l'attente d'une accalmie. Comme lui, ils n'étaient pas venus pour prier : ils s'abritaient. Peu après, des voix murmurèrent, des pas crûrent dans la nef et stoppèrent à sa hauteur. Casquettes sur la caboche, deux gamins pauvrement habillés dardaient des yeux effrontés en esquissant un sourire malicieux. L'image de deux jeunes disparaissant à l'angle d'une habitation lui revint. On l'avait épié. Canne et chapeau à la main, Maximilien se glissa à l'autre extrémité du banc, se leva, s'avança dans l'allée latérale et s'immobilisa. À la lueur des lampions, il tira une pièce de son gousset et alluma une mèche.

Une priante, distraite par la scène, cessa d'égrener son chapelet : les deux gamins se dirigeaient vers le gentleman. Elle délaissa son banc, s'approcha de l'étranger et l'entraîna près des confessionnaux.

— Je vous conseille de quitter les lieux, recommanda-t-elle. Ces enfants ne sont pas malins, mais ils quémandent aux étrangers. Il ne faut pas leur en vouloir, leur père est sans emploi depuis qu'il a été victime d'un accident à la compagnie Beauchemin. Il paraît qu'il travaillait à la salle de traçage…

Maximilien exprima sa reconnaissance à la dame et s'achemina dans un coin du vestibule, à l'écart des passants abrités. Il résolut d'attendre les deux garçons qui, bientôt, le rejoignirent. Il s'étonna de leurs vêtements usés et de leurs pieds nus dans des bottines trouées. Un sentiment de pitié l'attendrit. Il se recoiffa de son chapeau ; sans écouter leurs doléances, il leur tendit quelques billets.

— Ne me remerciez pas, les enfants ! C'est pour votre famille. J'espère que votre père se rétablira le plus tôt possible.

Mais d'autres faubouriens, adultes pour la plupart, reluquaient le porte-billet. L'un s'avança vers le généreux bienfaiteur, tendant la main. Maximilien évalua ce qui lui restait d'argent pour payer son hôtel et son retour à Chambly. Il en retira la plus petite coupure, tout de suite arrachée des doigts. Une femme aux cheveux grichés, fin soixantaine, se précipita vers le donateur.

— Je suis vraiment désolé, ma chère dame, affirma-t-il d'une voix altérée.

Au milieu de tous ces regards de nécessiteux, il se sentait captif, désemparé et impuissant à mettre un baume sur la plaie sociale de l'indigence. Il chercha à se dérober. Dehors, il pleuvait des cordes. Il esquissa un sourire compatissant et retraversa le seuil du lieu saint.

Dans la rue boueuse, avec ses souliers trempés, il se sauva, évitant les flaques qui s'agrandissaient, longeant les corniches qui pourtant ruisselaient. Dans sa course effrénée, il songea à s'arrêter, mais la peur d'être rattrapé le motivait. Une porte s'ouvrit sur sa galopade : une voix suppliante retentit. Essoufflé, il ralentit, s'immobilisa et se retourna.

Une main à la porte entrouverte, un sexagénaire au crâne dégarni l'invitait à entrer. D'un geste impulsif, Maximilien se dirigea vers la masure et franchit le seuil de pauvreté. Une vieille âme couverte d'un édredon se berçait près du poêle. L'habitant lui proposa de s'approcher. Il s'apprêtait à faire une attisée pour sa mère qui grelottait, une vieillarde à la figure ratatinée qui frôlait les quatre-vingt-dix-huit ans. Depuis quelques années, il prenait soin d'elle. Replongée dans son enfance, elle radotait la même histoire, celle de sa jeunesse, mille fois répétée, et ne reconnaissait plus son monde. C'est pourquoi la famille ne venait plus.

Maximilien s'était départi de sa redingote, accrochée à un clou, et de son haut-de-forme, gondolé par la pluie. Pendant que le passant séchait ses vêtements, l'habitant lui offrit à souper, de bons restants de nourriture consommée plus tôt, à l'heure des vieux. L'hôte avait besoin de s'exprimer. À force de parler à un mur, il craignait de devenir dingue, comme sa mère. Il confessa que, du temps où il travaillait à la fonderie des Beauchemin, il ne dédaignait pas la bouteille, qui lui rafraîchissait le dalot, après des journées à se liquéfier, semblable à du métal en fusion.

Mais le passant, apostrophé dans sa course folle, commençait à être embarrassé par certaines questions plus personnelles sur sa visite chez les Sorelois. Et la vieille à la chevelure aplatie sous un bonnet jauni qui plissait les lèvres et les paupières en lui dardant des yeux hostiles et soupçonneux ! Elle se mit à grogner des sons rauques qui l'effrayèrent. Il lui semblait qu'elle reconnaissait un membre de sa famille de qui elle avait conservé un amer souvenir. L'interpellé appréciait l'hospitalité de son hôte, qui continuait de déverser son vécu. Au risque de paraître irrévérencieux envers l'aïeule et son fils, il se leva, se rendit à la porte, regarda par les carreaux. La pluie avait cessé de ruisseler. Le ciel essoré dégouttait d'eau.

Reconnaissant, il ne savait comment remercier l'habitant avec sa grandeur d'âme, lui qui l'avait restauré et assurément sauvé d'une consomption ou empêché de devenir pneumonique.

— Le temps se remet au beau, je vais devoir repartir, dit Maximilien.

Il serra la main de l'homme et quitta la maisonnette. Et le soir, dans l'intimité de sa chambre, il ressassa les événements de la journée. Ensuite, il se cala dans le fauteuil avec La Duchesse de Langeais.

Au matin, il prit son déjeuner à l'hôtel. Ensuite, il regagna sa chambre pour rassembler ses effets et redescendit à la réception avec son bagage pour régler sa note. Une clameur s'élevait sur la façade de l'établissement.

— Qui sont tous ces gens à l'extérieur ? demanda le voyageur.

Le commis, un garçon frêle et timoré, tremblant dans ses vêtements de groom, avait supplié son patron de demeurer à l'intérieur et d'envoyer les gros bras au front pour négocier. La direction, cachée dans son bureau, avait réquisitionné presque tout le personnel de l'hôtel pour contenir les manifestants. Des guenilleux de tous âges, chômeurs estropiés et mal en point, s'étaient attroupés et attendaient un certain M. Kéroack, un riche armateur de Saint-Hyacinthe, qui possédait plusieurs navires. De passage à Sorel, il était,

paraît-il, venu s'enquérir de la progression des travaux au chantier naval des Beauchemin.

Sous la recommandation de la direction, il était conseillé au promoteur de s'esquiver par l'arrière et de prendre ses jambes à son cou. Cependant, Maximilien, ne se voyant pas s'enfuir comme un lapin, évaluait ses chances d'atteindre Le Chambly sans être rattrapé par un impotent plus rapide que les autres. Auquel cas il serait retenu par le collet de sa redingote et obligé de discuter avec eux. Il résolut de les affronter.

— Monsieur Kéroack !

Atterré, le garçon en livrée regardait son client se diriger vers la sortie et franchir le seuil de l'hôtel. On l'accueillit comme un ministre, de qui dépendait le sort des faubouriens.

Il ne promettait rien, sauf de presser les dirigeants d'embaucher de la main-d'œuvre supplémentaire, à l'automne si possible, sinon aux premiers jours du printemps. Cela permettrait d'ailleurs d'accélérer le chantier. Par le fait même, il en profita pour préciser certains faits. Notamment qu'il ne détenait pas le pouvoir d'embaucher des travailleurs, n'avait aucun contrôle sur les salaires et qu'il n'était pas l'armateur qu'on croyait, mais un simple promoteur pour un projet de steamboat sur la Yamaska. Tout en s'adressant à la petite société de miséreux, il se surprenait à les soutenir, comme un politicien bien intentionné, qui avait à cœur le bien-être de la population. Parmi eux, il avait distingué l'habitant chez qui il avait mangé et séché, et de qui on avait soutiré des bribes d'informations sur ses activités de libraire, dont le rayon d'action s'était limité jusqu'à présent aux murs de sa librairie.

On avait applaudi l'orateur comme un défenseur du petit peuple.

— Le steamer va partir sans moi ! proféra-t-il.

La plupart des manifestants se débandèrent. Encadré par les employés de l'hôtel, Maximilien rentra pour quérir ses effets. Puis il ressortit. Des figures réjouies suivaient les pas de l'homme qui s'éloignait vers le quai avec l'intention d'écrire à M. Beauchemin…

Embarqué sur le vapeur, isolé dans un coin tranquille, Maximilien s'employa à rédiger le brouillon d'une lettre qui serait expédiée peu après son retour de voyage. Mais il se déplaisait à penser qu'il avait livré un discours populiste, dont les seuls buts étaient de calmer les esprits échauffés et de satisfaire les revendications immédiates des chômeurs…

Il transcrivit son brouillon au propre, le déchiqueta en petits

morceaux et adressa le pli au président de la compagnie navale. Après, il amassa les déchirures qu'il enfouit dans la poche de sa redingote. L'âme en paix, il allait se lever afin de remettre l'écritoire empruntée pour rédiger son texte. Une sexagénaire rondouillarde, accompagnée d'une jeune femme d'une grande beauté, l'aborda.

— Nous cherchons un endroit tranquille sur ce navire, exprima-t-elle. Puis-je m'asseoir avec ma fille ?

— Volontiers ! balbutia Maximilien.

Ses joues s'étaient teintées de rouge. Il se recula pour tirer un siège aux dames, en commençant par la plus âgée. Plus tôt, elles étaient sur le pont à admirer les coloris d'automne, lorsque le vent souleva leur robe et menaçait d'emporter leur chapeau. C'était leur baptême de l'eau ! Inaccoutumées à prendre le bateau, elles ne s'étaient pas imaginé à quoi cela pouvait ressembler de naviguer sur le Richelieu. La mère jurait que c'était la première et la dernière fois qu'elle montait à bord d'une grosse embarcation qu'elle jugeait inconfortable et peu sécuritaire pour les personnes de son âge. Cela avait été une mauvaise idée de sa fille de l'amener pour voguer sur les eaux. Elle préférait le confort et la sécurité de sa maison… Mais la jeune femme rappela à sa mère que sa demeure familiale avait déjà subi une inondation, les forçant à déménager dans les terres, loin des cours d'eau et des lacs.

Mécontente qu'on lui rappelle l'événement, la dame se releva, amorça quelques pas incertains et revint sur ses pas, se rassoyant sous l'impulsion d'une brusque secousse.

— Et puis, vous, jeune homme, vous voyagez souvent ?

— De temps à autre, pour affaires !

Elle désirait connaître le genre d'affaires qu'il brassait et qui l'obligeait à s'éloigner. Il se borna à parler de sa librairie, du nombre impressionnant de livres et des trésors de la littérature qu'elle renfermait dans ses murs. La dame révéla alors ses préférences littéraires. Elle avait un faible pour Madame Bovary et L'éducation sentimentale de Gustave Flaubert, mais elle lisait justement La Duchesse de Langeais, qu'elle considérait comme un chef-d'œuvre.

Une discussion s'était engagée. Elle avait fortement recommandé le livre à sa fille qui, rebutée dès les premières pages par le personnage de la duchesse, en avait abandonné la lecture.

— Si vous me permettez, madame…

Maximilien était de l'école de ceux qui croient qu'on n'impose pas une lecture à quelqu'un. Avec tout le tact dont il était capable, il

expliqua franchement son point de vue. Lui, c'était par choix qu'il désirait se rendre à la fin de l'histoire qui ne le captivait pas réellement, mais dans laquelle il se replongeait au cours de ses voyages avec la hâte d'en finir. D'ailleurs, par son métier, il se faisait un devoir de bien connaître un auteur, pour mieux conseiller sa clientèle. Pendant ce temps, la bouche ouverte à avaler des mouches, la jeune femme couvait de ses yeux délavés le libraire qui la défendait.

Maximilien sentait couler sur lui ce regard qui le gênait. Sur un ton de badinage, il poussa une plaisanterie. Mais elle se taisait comme une dinde qui n'a rien compris, n'émettant à tout propos que de petits gloussements nerveux que son esprit faible ne contrôlait pas. La dame abaissa les paupières sur le pli posé sur la table.

— Une lettre d'amour, je présume ! supposa-t-elle.

— Si on peut dire, mais on peut aimer bien des choses, et de bien des façons, vous savez…

La mère se désola. Elle cherchait un prétendant pour sa fille, un bel homme de qualité, de sa trempe à lui, un être distingué qui savait se comporter avec la gent féminine. Tout à coup, elle était contente d'avoir pris le bateau. C'était incroyable les rencontres qu'on pouvait faire sur un navire ! Elle avait donc bien fait d'écouter sa fille !

Puis elle s'empara de l'écritoire, restée là, à côté de l'enveloppe. Avec audace, elle tira effrontément le pli vers elle, puis écrivit son adresse. Tout en considérant son interlocuteur qui remisait la lettre dans la poche intérieure de sa veste…

— Quand vous repasserez à Sorel, mentionna-t-elle, vous saurez où loger. Je serais très honorée de vous offrir le gîte et le couvert. Si cela vous convient, bien sûr !

Il n'en avait que faire, de cette invitation qui ne l'intéressait pas. Quitte à payer pour loger au Royal Victoria, il ne souhaita pas revoir ni la fille ni la mère, une impertinente, d'une familiarité particulièrement déplacée. Et puis, quel sans-gêne avec sa lettre !

La belle manifesta alors le besoin de se rendre aux lieux d'aisances. Pour Maximilien, le moment était venu de tirer sa révérence. Il se déporta sur le pont, un peu d'air frais lui ferait du bien. Enfin seul, réfléchissant à la lettre, il observait les remous derrière le vapeur en marche. Fasciné par le sillage du bateau qui crevassait l'onde, il fouilla dans sa redingote et en ressortit tous les fragments de papier qu'il lança dans les flots. Il passa un moment à contempler les mouchetures, le brouillon déchiqueté qui se noyait lentement dans l'eau.

Lorsqu'il fut satisfait, il repensa aux lignes écrites pour le soutien

des travailleurs de la Maison Beauchemin exploités et des faubouriens impotents qui soupiraient dans la misère. Il avait entendu leurs doléances et il conclut que sa requête n'aurait aucune incidence sur le sort des ouvriers revendicateurs. Dans un geste de parfait détachement, il extirpa la missive de sa veste. Et le vent l'emporta au bout de son bras, comme le cerf-volant enguirlandé qu'on lâche, affolé et virevoltant quelques secondes avant de piquer du nez et sombrer dans la flotte.

10

Sur le quai, Célestin assistait au débarquement des passagers. Des débardeurs avaient hâte que tout ce beau monde mette pied à terre afin de manœuvrer la marchandise. Sur le pont, des femmes attendues saluaient ceux qui les accueillaient à leur voiture. Parmi la faune bigarrée des voyageurs, le domestique au teint d'ébène surveillait les chapeaux hauts-de-forme qui avaient emprunté la passerelle.

— Monsieur Maximilien ! s'exclama-t-il, exhibant ses dents blanches comme de l'ivoire.

Le serviteur s'était emparé du bagage et entraînait le fils de M. Kéroack vers la calèche. Grâce à la bienveillance d'un charretier, la roue brisée avait été réparée chez un forgeron de Chambly et il avait pu s'en retourner sans ambages à Saint-Hyacinthe. Il espérait que le périple à Sorel ait été profitable.

L'habillement de Célestin rappela au promoteur l'accoutrement des haillonneux du faubourg. Il n'avait jamais remarqué son linge usé, peu convenable pour braver l'automne, et jamais vu les piles de vêtements élimés que la mère devait entretenir avec son battoir de lavandière. Et jamais il ne se plaignait avec son maigre salaire et le peu qu'il avait pour nourrir sa progéniture, que le potager de son patron contribuait à alimenter.

Maximilien se compara à lui. Il était conscient de vivre dans une certaine aisance. Lors de ses voyages, il logeait dans un hôtel de première classe, avec tout le confort possible : lit de plumes, sofa et tapis, une table abondamment garnie, approvisionnée au marché public, ses vins en cave et sa pompe à bière à la barre. Assurément, il envisageait d'embaucher des fils du domestique et désirait apporter sa contribution aux démunis.

En débarquant à son commerce, le libraire vit Bérénice et Ferdinand aux prises avec un lecteur enragé : Lucien Mochon, le trentenaire boulimique qui rappliquait ! La veille, la tante avait dû le mettre à la porte. Le commis lui avait maintes fois répété que le deuxième volume de Crébillon demeurait introuvable et qu'il devrait se contenter du premier. Mais l'entêté ne le croyait pas ! C'est pourquoi il avait résolu de faire le pied de grue dans l'espoir de parler directement au libraire.

— Je suis persuadé que mes employés ont tout fait pour bien vous servir, mon cher monsieur, renchérit Maximilien. Si cela peut vous

contenter, j'irai fouiner à la librairie de La Gazette lorsque je retournerai à Sorel…

Bérénice glissa un mot à l'oreille de son neveu.

— Ah ! oui, j'oubliais : le cercle littéraire ! lança-t-il.

Le toqué franchit le seuil du commerce, très désappointé.

* * *

Après le mot de bienvenue du président Mercier, à la demande du professeur Kopernik, chacun des participants avait livré son compte rendu de lecture sur l'odyssée De la Terre à la Lune, de l'écrivain français Jules Verne. Le savant s'était réservé le privilège de terminer le tour de table. Les opinions étaient partagées. Certains étaient fâchés de s'être laissé embobiner par la suggestion de l'érudit excentrique dans une histoire abracadabrante qui manquait de réalisme et de sérieux, et qui s'adressait à la jeunesse. Comment était-ce raisonnable de penser qu'un projectile habité par trois humains puisse atteindre la Lune ? Et en quatre-vingt-dix-sept heures et vingt minutes. Cela relevait de l'imagination débridée de l'homme !

Kopernik persistait à croire que cela n'était peut-être pas réalisable dans l'état actuel de la science, mais qu'un jour la mission spatiale deviendrait possible et qu'on cesserait de prétendre que les plus puissants télescopes du monde perdraient la trace de l'engin interplanétaire, qu'il graviterait pour l'éternité autour de l'astre lunaire dans une orbite elliptique avec une rapidité vertigineuse, ou qu'il tomberait en poussière dans les océans après s'être pulvérisé dans l'atmosphère. Pour la plupart, c'étaient de pures prétentions des créatures terrestres et une offense au Créateur !

Le ton avait monté, on se déchirait. Au milieu de la débandade, Maximilien intervint :

— Mes amis !

Il se récriait contre les positions féroces et les affrontements. On était en train de détruire l'ambiance de franche camaraderie qui avait l'habitude de régner dans le cercle littéraire et c'était regrettable. Delorme et Bachand s'étaient levés et se tiraient aux cheveux. D'autres s'étaient engagés dans une bataille verbale. Kopernik, lui, demeurait plein de sérénité, calme et résolu. Il était persuadé qu'au-delà des enfantillages, c'est la science qui triompherait. À preuve, la révolution industrielle qui avait bouleversé le monde moderne et qui n'avait pas fini de surprendre. Par contre, soudainement atteint par un éclair de réalisme, il était d'avis qu'il fallait demeurer prudent. De mémoire, il cita une mise en garde de Jules Verne :

— « À force d'inventer des machines, les hommes se feront dévorer par elles ! Je me suis toujours figuré que le dernier jour du monde sera celui où quelque immense chaudière, chauffée à trois milliards d'atmosphères, fera sauter notre planète ! »

De fait, l'ambiance de la librairie était devenue surchauffée. Maximilien s'en fut dans son arrière-boutique. Il en rapporta des rafraîchissements. Cela permit au climat de se détendre. On le questionna sur son dernier voyage à Sorel, un sujet d'actualité emballant, beaucoup moins explosif, qui intéressa tous les membres de la société savante.

La rencontre terminée, les autres confrères avaient quitté la librairie. Alors que Bérénice ramassait les débris de ces messieurs en faisant le ménage de la place, Maximilien s'entretenait avec Kopernik du prochain sujet scientifique à mettre à l'ordre du jour. Visiblement, le petit homme singulier s'était délecté de l'embrasement des participants et proposait la lecture d'un second ouvrage de Jules Verne, son écrivain préféré. Ça tombait bien ! L'assemblée de décembre pourrait débattre d'un article du journal qui venait de paraître : un physicien prétendait qu'il n'était pas impossible que l'immense brasier qui brûlait au centre de la Terre produise assez de vapeur pour faire voler la planète en éclats. Intéressé par le style remarquable de l'auteur et par le propos dans une moindre mesure, le libraire fouilla dans les rayons. Il en revint avec un exemplaire de Voyage au centre de la Terre.

— Il me semblait que j'en avais deux, mentionna-t-il.

— Bien oui, mon neveu, c'est le professeur qui a acquis l'autre pendant ton voyage à Sorel !

Maximilien feuilleta le bouquin.

— Ma chère tante, vous pourrez en commander une douzaine d'exemplaires, décida-t-il. Nous en aurons suffisamment pour mes confrères du cercle…

Un brin contrariée, elle s'en fut derrière le comptoir pour noter la commande. Puis, elle remonta au logis avec des tasses vides, où elle attendit son neveu.

Elle était plongée dans la vaisselle quand Maximilien réapparut.

— Je n'ai pas à te dire quoi faire, mais je trouve que tu te laisses emberlificoter un peu trop facilement par le professeur Kopernik…

— Peut-être, tantine, mais il apporte des idées neuves, qui valent la peine d'être discutées.

* * *

Le lendemain matin, quelques minutes avant l'ouverture, Maximilien était sur le point d'entrer dans son commerce et demeurait sur le seuil. L'espace d'un court instant, il se remémora la soirée orageuse de la veille. Le calme était revenu ! L'endroit réputé pour être tranquille comme dans une église s'était animé d'échanges vigoureux. Il aimait faire cette analogie entre le lieu de culte et l'enceinte d'une librairie. On se prosternait devant un livre comme devant une statue. Lorsque nécessaire, on se parlait à voix basse, comme on murmure une prière du bout des lèvres. Chez lui, on n'y célébrait pas la messe, mais on glorifiait la lecture. Il entra.

Sur la devanture, une femme gesticulait. Le visage cramoisi, M^me^ Dumouchel avait cet air mécontent des chicaniers qui ont un compte à régler, prêt à s'engager dans une lutte impitoyable. L'index dressé, il lui indiqua par un signe d'attendre, qu'il arrivait dans la seconde. Le bras solide, elle secoua la porte. Il ouvrit. Elle monta aux barricades :

— Vous me devez de l'argent, monsieur Kéroack ! affirma-t-elle.

Sa main enragée avait tiré Histoire des Abénakis de son gros sac à main et réclamait un remboursement de cinquante cents. Elle avait acheté le bouquin de l'abbé Maurault à un dollar et demi, juste avant de voir l'annonce du rabais dans le journal. Maximilien expliqua qu'un homme d'affaires a des décisions à prendre sans consulter sa clientèle et qu'un ouvrage qui ne se vend pas est parfois offert à prix réduit.

Mais elle regimbait. Il était de ces marchands malhonnêtes qui profitent du pauvre monde et qui se construisent une mauvaise réputation. Et ça finirait par se retourner contre lui…

— En tous les cas, je m'embarquerai jamais dans votre bateau, monsieur Kéroack ! Pis vous aurez pas une mosus de cenne de ma part pour financer votre projet. C'est elle qui me l'a vendu !

M^me^ Dumouchel pointait la coupable qui l'avait exploitée et qui entrait à l'instant avec le commis.

— Écoutez-moi bien, madame…

Malgré les insultes proférées, il était ouvert à un règlement immédiat, sans autre discussion. Bérénice, qui arrivait avec le tiroir-caisse, procéda au remboursement demandé. Contente, la cliente entreprit de relater l'histoire de son arrière-grand-mère maternelle, de descendance abénakise, dont elle n'avait malheureusement trouvé aucune trace dans le livre. Elle exigeait maintenant une restitution d'un dollar. L'ouvrage était presque comme neuf. Par maladresse, elle avait renversé quelques gouttes de café au début du premier chapitre,

sans importance, selon ses dires, mais ce n'était pas grave puisqu'elle avait déchiré et arraché proprement la page.

Maximilien jugea que la dame allait trop loin. Il ne pouvait reprendre la publication considérée comme usagée et incomplète, et désirait en rester au prix d'un dollar. Ulcérée, Bérénice s'en fut à la porte, l'ouvrit.

— À présent, madame Dumouchel, vous allez nous faire le plaisir de quitter la librairie.

— Ah ! Me faire mettre à la porte ! On aura tout vu ! éructa la cliente, remettant bêtement le bouquin dans son sac à main.

Elle libéra le plancher.

— Ça en prend du culot ! soupira Maximilien avant de se retrancher dans l'arrière-boutique.

Chacun reprit ses occupations. Quelques minutes plus tard, Célestin franchit le seuil du magasin. Porteur d'un message, le domestique s'adressa à Bérénice :

— Mme Kéroack me prie de vous aviser que vos deux sœurs de Saint-Charles sont en visite chez elle. M. Maximilien et vous êtes invités à souper ce soir.

— Tu lui diras que nous serons présents tous les deux, décida-t-elle, la voix tombante.

Elle avait hésité avant de répondre par l'affirmative. Graziella et Gloria l'énervaient au superlatif. En quelque sorte, elle s'était réfugiée chez leur neveu à Saint-Hyacinthe précisément parce que la vie quotidienne de trois vieilles filles était devenue insupportable. Elle s'était promis de ne plus les revoir. Cependant, elle croyait qu'à leur âge, les deux mégères n'entreprendraient plus le voyage.

Maximilien appréhendait le souper. Il n'y avait pas si longtemps qu'il avait pris le vapeur Chambly pour se promener sur le Richelieu et qu'il avait fait escale au port de Saint-Charles pour une nuit dans la parenté. Il avait été reçu avec tous les égards possibles pour le gîte et le couvert, mais au-delà de ces considérations matérielles, les deux vieilles s'étaient parfois montrées très déplaisantes, s'exprimant trop souvent sans filtre et sans mesurer la portée de leurs paroles.

Avec bienveillance et distinction, Célestin avait fait monter Maximilien et Bérénice dans la calèche de M. Kéroack et les conduisait fièrement chez son maître. Il avait le sentiment d'amener un couple d'aristocrates à un banquet dans un carrosse princier attelé à quatre chevaux blancs. D'ailleurs, les passagers s'étaient prêtés au jeu du

cocher. Une fois qu'ils furent descendus de la voiture, la main au pommeau de sa canne et la démarche altière, le gentilhomme entraîna sa tantine vers la maison bourgeoise.

— Madame est parvenue dans la haute société, asteure, railla Graziella. Les gens importants se font attendre pour le souper.

— Ça sert à rien de prendre des grands airs, renchérit Gloria. Pour nous deux, tu vas toujours rester une habitante comme nous autres !

— C'est fin pour notre sœur Éléonore, elle qui est mariée à un instituteur, rétorqua Bérénice.

Pour l'occasion, l'hôtesse avait engagé Violette, la fille aînée de Célestin, habile aux chaudrons. Les deux sœurs de Saint-Charles avaient envoyé une lettre les prévenant de leur visite à Saint-Hyacinthe et Léon-Solyme Kéroack n'avait eu d'autre choix que de se résigner à les recevoir, ne serait-ce que pour faire plaisir à son épouse, qui ne les voyait pas souvent.

Un délicieux fumet de gibier se dégageait de la salle à manger. Éléonore ôta son tablier et parut au vestibule ; elle embrassa son fils et sa sœur, puis les invita à la suivre. Elle distribua les places. D'un côté, les visiteuses. En face, Bérénice et Maximilien, réservant ainsi les extrémités de la table pour elle et son mari. On s'approcha.

— C'est du faisan, mais il y a rien pour remplacer la tourte d'autrefois, commenta Graziella. Tu te rappelles ?

Elle s'adressait à Gloria. C'était au temps où les tourtes abondaient. Dans les champs, elles apparaissaient en bataillons et fondaient sur les semences de blé et de sarrasin. Avec leur père, fusil à la main, les chasseuses se hâtaient de les abattre.

— Ce n'était pas une manière très gentille de procéder, contesta Bérénice.

Elle et Éléonore détestaient la poudre et les armes. Elles préféraient la technique plus raffinée des oiseleurs qui, équipés de filets, les jetaient sur les voleuses appâtées par les semences et emprisonnées en grand nombre.

— Pis après, penses-tu que les tourtes étaient gentiment relâchées dans la nature ? demanda Graziella. C'était aussi brutal ! Elles finissaient en ragoût comme les autres…

— Moi, c'est pas tellement aux tourtes que je pense quand on parle de fusil, affirma Gloria. Une chance que Graziella et moi, on savait tirer ! soupira-t-elle.

Autour de la table, on savait ce qu'elle ressassait. Les armes

l'avaient replongée trente ans auparavant, à l'époque de la rébellion. Un soir de décembre 1837, par un froid épouvantable, elle et Graziella avaient repoussé des Habits rouges à la recherche de fuyards. Chaque fois que ces sauvages tombaient sur la propriété d'un patriote, ils incendiaient la maison et ses dépendances. Mais lorsqu'ils passèrent chez la voisine, ce fut tout autrement…

Mme Gagnon, dont le mari blessé lors d'un engagement s'était sauvé aux États-Unis, veillait près de l'âtre, entourée de sa mère et de sa ribambelle d'enfants. Soudain, les brutaux défoncèrent la porte et firent irruption dans la chaumière. Au nom de la reine, ils venaient confisquer les biens de son mari. Elle avait trois heures pour réunir ses effets personnels et pour décamper avec l'aïeule et sa marmaille. Mais les pilleurs n'en avaient pas fini avec leurs sauvageries. Les pleurs et les supplications n'eurent d'autre effet que d'exacerber leur barbarie. La pauvresse, s'étant mise en route, alla toquer chez des voisins, qui lui refusèrent l'asile de peur de subir le même sort. Puis la caravane repartit dans les ténèbres, dans la neige et la froidure, avant de trouver refuge pour la nuit.

Le lendemain, reprise par un courage héroïque, ravitaillée de provisions et de quelques hardes, elle se remit en route avec deux voitures empruntées. Mais, l'ayant pourchassée, les abominables barbares la dépouillèrent de tout ce qu'elle possédait et l'abandonnèrent sur le chemin de l'exil vers les États-Unis.

— C'est grâce à nous deux que tu es encore en vie, renchérit Graziella.

Bérénice s'était fait rabaisser le caquet. Elle aurait pu riposter, mais elle aurait déterré de vieilles chicanes et les rivalités qui les opposaient à l'époque. Alors qu'elle et Éléonore s'adonnaient à la lecture, apprenaient la cuisine, à filer au rouet, à tricoter, à tisser et comment tenir maison, les deux autres filles s'échinaient à laver les planchers, à travailler aux champs, à traire les vaches, à nourrir la volaille et à engraisser les cochons.

L'hôtesse, elle, se taisait. Elle avait souvenance que les voyageuses n'avaient jamais démontré d'intérêt pour la chose scolaire. À peine savaient-elles lire, écrire et compter. D'ailleurs, son mari l'instituteur se félicitait d'avoir déniché la perle rare parmi les quatre campagnardes. Belle et délurée, Éléonore lui avait plu dès le croisement des yeux.

— Et toi, Maximilien, où en es-tu avec ton idée de bateau ? demanda Gloria.

Il leur avoua que la construction du navire était au ralenti, que le

projet accusait un peu de retard. Cependant, il entretenait l'espoir d'un déblocage au printemps prochain, alléguant que les étapes étaient longues à franchir. Et que, dans le pire des cas, le vapeur serait mis en service à la fin de l'année suivante.

— Si Dieu le veut, nous serons présentes au lancement, affirma Graziella.

— En attendant, vous pourriez participer au financement pour encourager notre neveu, proposa Bérénice.

Elle donna l'exemple de citadins de la ville ou d'ailleurs qui, par leur modeste contribution, soutenaient l'entreprise du libraire. Mais les deux habitantes de Saint-Charles ne se sentaient pas concernées. Bérénice les traita de radines, d'avaricieuses, de mesquines, et de tous les synonymes qu'elle connaissait. Gloria se défendit en s'adressant au neveu :

— J'espère que tu t'arranges bien avec notre sœur, exprima-t-elle, elle n'est pas facile à vivre, celle-là…

Bérénice coupa Maximilien, qui se préparait à répondre. Elle étala sur la table toutes les frustrations dont elle avait fait l'objet. Notamment les reproches continuels qui avaient ponctué leur vie de tous les jours et un retour dans un passé plus lointain alors que les deux chipies jalouses s'étaient liguées pour éloigner un prétendant qu'elle aimait. Par la suite, elle en avait gardé un amer souvenir qui l'avait éloignée des hommes. Aussi se demandait-elle pourquoi elle avait attendu si longtemps pour déguerpir de la maison familiale. Elle remémora à la tablée qu'il y avait bien eu cette saine rupture avec ses sœurs, à l'époque où elle avait racheté la boulangerie artisanale du village. Après quelques mois d'activités, le commerce avait déclaré faillite. Ses prix trop bas pour aider les pauvres avaient fini par lui asséner le coup de grâce et par l'obliger à retourner avec celles qui la faisaient souffrir. La malheureuse était alors rentrée de reculons, couverte de honte, en proie à toutes les moqueries.

Bérénice avait mis ses entrailles sur la table. Elle prétendait avoir maintenant trouvé le bonheur avec son cher neveu. Cependant, elle appréhendait le jour où elle serait forcée de réorganiser son existence. Car, tôt ou tard, une femme entrerait dans la vie de Maximilien et la délogerait…

— D'après ce que je peux voir, le mariage n'est pas pour demain, persifla Graziella sur un ton doucereux.

— Que voulez-vous, ça ne s'est pas adonné ! justifia-t-il.

Directement interpellé sur sa condition de célibataire, il eut le

sentiment d'être piégé, qu'on le soupçonnait de se désintéresser des dames. Il avait souvent conversé avec les clientes de la librairie ou les passagères au cours de ses voyages, mais les échanges s'étaient abruptement terminés. Il cessa d'avoir l'air de se défendre, l'occasion viendrait de rencontrer une demoiselle de bien, jolie et cultivée, qui avait l'intention de fonder une famille. À cet égard, il repoussa l'idée de mettre sur le nez des deux habitantes de Saint-Charles leur état de vieilles filles périmées, obsolètes depuis longtemps et, au surplus, attirées par la boisson. Cependant, il ne voulait pas froisser sa chère tantine, un trésor non réclamé, que les circonstances n'avaient pas favorisée, entre autres à cause d'elles, les deux chipies du bord du Richelieu.

La conversation était devenue un peu trop personnelle, et on ne s'était presque pas adressé aux hôtes. Comme si le repas avait permis à deux clans de s'affronter en terrain neutre, sans modérateur pour intervenir. Avant que la coupe ne déborde, Bérénice recula sa chaise.

— J'aimerais regagner le logis, déclara-t-elle.

11

La Compagnie du Richelieu avait annoncé ses derniers voyages de l'année. Démangé par l'envie de retourner à Sorel, Maximilien avait repris le Chambly, quelques jours après ses tantes de Saint-Charles. Comme à l'accoutumée, il était descendu à l'Hôtel Royal Victoria. Son bagage déposé dans sa chambre, il s'en fut à la Maison Beauchemin afin de prendre rendez-vous pour le lendemain. Ensuite, il se dirigea à la librairie de La Gazette, rue du Roi, pour s'informer des nouveautés en magasin. Dans un effort ultime pour satisfaire Lucien Mochon qui repassait souvent à son commerce, il en profita pour s'informer du deuxième tome de Tanzaï et Néadarné, de Crébillon. Il mit la main sur le seul exemplaire disponible.

Revenu vers le port, il s'engouffra à La Marinière. Parmi les copains à la gorge sèche qui éclusaient leur bière, il repéra la haute stature du colosse Vilmaire qui, ravi de revoir le promoteur de Saint-Hyacinthe, leva son bras tatoué d'une ancre pour l'inviter à sa table. L'homme à la joue balafrée l'informa du capitaine Cormier qui était venu à la buvette le matin même. Il avait complété son remplacement temporaire d'un officier de marine sur le fleuve.

— À la bonne heure ! s'exclama Maximilien. J'aurais souhaité le rencontrer ici, mais…

Des ricanements cyniques s'échappèrent de la tablée. On connaissait le curieux voisinage de Magloire Cormier où peu d'étrangers s'aventuraient.

— Je peux t'accompagner, proposa le tatoué.

Le colosse avait achevé son bock d'un trait et emboîtait le pas au Maskoutain. Les deux hommes se dirigèrent vers les écuries de l'hôtel pour louer des chevaux. Maximilien songea que, s'il avait été seul, il se serait élancé à bride abattue vers le hameau, mais, dans les circonstances, les cavaliers envisagèrent de chevaucher leur monture docile sans se presser.

L'Abénakise revenait à l'épave, émergeant de la forêt, tenant un lièvre par les oreilles. Elle était contente pour son homme qui recevait peu de visite. Elle s'entretint avec eux, le temps que le capitaine se réveille. Mais, embarrassée, elle hésitait pour les garder à souper. Pendant qu'elle préparait le petit gibier, Magloire Cormier sortit de la dunette et descendit sur la terre ferme par l'échelle de cordages.

— Me semblait que j'avais entendu des voix, exprima-t-il.

Il s'était allongé pour une sieste. De plus en plus souvent, il piquait un petit roupillon après le dîner. La squaw étant partie à la chasse, il s'était profondément endormi. Il s'empressa de relater son expérience sur un steamboat. Il avait appris les rudiments de la navigation à vapeur, bien différents de ceux de la voile, et savait que le fait de naviguer en eau douce ne nécessitait pas de gratter le sel de mer accumulé dans la chaudière…

— Êtes-vous toujours intéressé par ma proposition ? s'enquit Maximilien. Mais il ne faudrait pas sommeiller à la barre…

On avait bien ri. Le loup de mer s'approcha du feu qui mourait, activa la flamme et regarda l'Indienne qui épluchait le gibier.

— Que ça, la squaw !

Il se désolait de n'offrir qu'un maigre butin à partager en quatre. À lui seul, Vilmaire était capable d'en engloutir deux, bien gras et bien rôtis, et cela, sans être affamé.

L'automne était entamé. Maintenant rassuré par la réponse du capitaine, Maximilien ne reviendrait à Sorel qu'au printemps. Il ne voulut pas s'attarder. La nuit tombait, lentement. Il résolut de quitter les lieux.

Des hennissements brisèrent le silence. Puis on entendit un piétinement de chevaux effrayés qui s'enfuyaient.

— Malheur à nous ! se fâcha-t-il.

Il lui avait semblé que des malfaisants du voisinage les épiaient. Désemparé, ne sachant où donner de la tête, il emprunta un sentier, suivant les bêtes effarées derrière Vilmaire. Le colosse avançait à grandes enjambées, écartant les branches trop basses qui lui cinglaient le visage. Maximilien, qui l'avait perdu de vue, progressait à tâtons, la peur au ventre, regrettant déjà son aventure risquée sur le territoire enclavé.

Vilmaire s'écria. Il avait rattrapé les chevaux, immobilisés dans une clairière, broutant l'herbe folle. Les bêtes ramenées à l'épave, ils saluèrent le capitaine et l'Indienne. Puis ils regagnèrent les écuries de l'hôtel.

— Un peu tard, vous trouvez pas…

À la clarté d'une lampe fumeuse qui lutinait son visage, le palefrenier grogna son mécontentement. Il y aurait des frais pour le non-respect de l'heure convenue, il en discuterait avec M. Piché, le patron de l'établissement.

Affamés, les deux cavaliers s'en furent à la salle à manger. Ils se butèrent au maître d'hôtel qui remerciait ses derniers clients.

— Dommage ! fit-il, la cuisine est fermée.

Vilmaire bougonna son désappointement. Maximilien lui serra la main et monta à sa chambre.

Tenaillé par la faim et condamné à patienter jusqu'au lendemain, il avait sorti l'exemplaire empoussiéré de Tanzaï et Néadarné de sa redingote et s'affala sur son lit. Il avait apporté La Duchesse de Langeais dans son bagage, mais il voulut se distraire avec sa nouvelle acquisition.

Il ne connaissait pas l'histoire déroulée dans le premier tome. Cependant, il réalisa qu'il s'agissait d'un conte qui critiquait, de manière à peine voilée et sévère, la situation politique et religieuse de l'époque. Le récit présentait Tanzaï, un jeune prince désireux de se marier, mais que les muses lui déconseillaient de faire avant quelques années.

Le liseur devina que Tanzaï deviendrait inévitablement amoureux de la belle Néadarné et qu'une malédiction s'abattrait sur eux. Au fil des pages, il songea à sa propre quête de l'amour, se demandant s'il déployait tous les efforts pour dénicher lui aussi sa perle rare…

* * *

Au matin, il était tôt lorsqu'il se présenta aux portes de la salle à manger. Après une nuit reposante et un déjeuner copieux, il alla battre le pavé, flânant dans les rues de Sorel, évitant le faubourg de miséreux, pour ne pas être happé par quelque quêteux qui lui demanderait de cracher des sous en déposant une obole dans le creux de sa main.

Après un dîner à l'hôtel, il repartit vers les quais et entra dans les bureaux du constructeur. On le fit patienter quelques instants. Une dispute retentit dans la salle d'attente. Le fils et le père Beauchemin paraissaient en désaccord sur le rendement des ouvriers qui stagnait sur le chantier. Selon le premier, le paternel avait engagé des incompétents qui entravaient la progression des travaux. La porte s'ouvrit sans ménagement.

– Allez au diable, père ! brama-t-il.

Les traits contractés, le jeune Beauchemin regarda son paternel qui franchissait les murs de l'établissement. Se retournant…

— Ah ! Vous êtes là !

Mal à l'aise, il enjoignit à Kéroack de le suivre et de prendre place

dans son bureau. Il s'excusa d'abord pour son emportement. Un désaccord existait entre les deux dirigeants au sujet de l'embauche de nouveaux employés. Alors que le père prônait l'engagement de personnel, le fils se prononçait en faveur d'une hausse de salaires, ce qui aurait pour effet d'augmenter la productivité des travailleurs.

Maximilien écoutait l'homme à la santé fragile qui se tenait fermement devant lui et qui, en quelque sorte, soutenait les revendications des ouvriers. En terminant son entretien, le constructeur s'affligeait de la guerre intestine qui avait éclaté sous les yeux du promoteur, et Maximilien n'eut d'autre choix que de croire au bon rendement de la minorité d'engagés qui conservaient leur emploi pendant la période hivernale qui se profilait.

* * *

Retourné dans sa chambre, il avait repris la lecture de Tanzaï et Néadarné. Engoncé dans un fauteuil, l'estomac dérangé par un repas trop vite ingurgité, il ne parvenait pas à s'absorber dans le texte de Crébillon. Il posa le livre à l'envers sur le guéridon, allongea le bras et tira le cordon qui actionna la clochette à la réception.

Quelques minutes plus tard, on toquait à sa chambre. Il ouvrit sur une jeune fille qui exhiba un charmant sourire. Son inconfort digestif disparut par enchantement ; un autre malaise l'indisposa. Il demeurait là, dans l'embrasure de la porte, oubliant son intention première.

— Vous désirez…

C'était d'elle qu'il avait le goût ! Le regard trouble, il contemplait son beau visage aux yeux doux. Gênée, elle pencha la tête, montrant sa chevelure châtaine, relevée en chignon. Il commanda un digestif.

Elle était remontée, quelques minutes après, la consommation posée sur un cabaret. Il prit simplement le verre, mais il l'aurait volontiers invitée à s'asseoir pour converser. Celle-là, il lui aurait conté fleurette, l'entretenant de propos galants. Il lui aurait demandé de raconter sa vie, si elle provenait du faubourg des miséreux, si son père était à l'emploi de la Maison Beauchemin et Fils, et si elle souhaitait travailler sur son bateau…

Elle était repartie, ses grands yeux de madone abaissés, un gros pourboire sur son plateau d'argent.

Il eut envie de se rendre chez M^me^ Hortense, mais il arriverait à une heure indue. Renonçant à l'idée, il prit le bouquin renversé sur le guéridon pour en poursuivre la lecture. Cette façon de traiter un livre l'horripilait. Non, ce n'est pas comme cela qu'on doit manipuler un imprimé, comme si on lui cassait les reins ! s'accusa-t-il.

Le lendemain, il ferait ses bagages, réglerait son ardoise en n'oubliant pas la location des chevaux, avec un supplément pour son retard à l'écurie. Quand on descend dans un hôtel de qualité, il ne faut pas s'attendre à payer chichement ! raisonna-t-il.

* * *

Maximilien avait largué son bagage dans son logis avant de gagner son commerce. Bérénice l'agrippa dès le seuil de la librairie. Cette fois, l'hurluberlu était passé et il avait laissé à son attention un épais document enveloppé de papier brun et entouré d'un cordonnet, qu'elle avait soigneusement rangé.

— J'ai trouvé le deuxième tome, mentionna-t-il. Il va être content…

Elle se rendit dans l'arrière-boutique, en revint avec le paquet qu'elle déposa sur le comptoir. Il le déballa, le feuilleta et lut à haute voix la page frontispice :

— Le Sopha, de Lucien Mochon ! Si je ne m'abuse, il a choisi le même titre que Claude-Prosper Jolyot de Crébillon pour son récit.

Le nez collé dans la vitrine, l'énergumène se déporta à l'entrée, fit tinter la clochette et s'amena joyeusement.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Kéroack ?

— Que voulez-vous que j'en fasse, Mochon ? Ce ne sont pas tous les libraires qui publient, vous savez. Il faut présenter votre manuscrit à une maison d'édition, mon brave. Et puis, ce titre, c'est du déjà vu !

Le garçon défendit son texte. Il jura qu'il n'avait rien de commun avec l'ouvrage de Crébillon, que c'était une œuvre de génie dont le monde se priverait si elle n'était pas publiée. Avec son livre, il se révélerait aux lecteurs, les libraires feraient des affaires d'or et lui-même, en tant qu'auteur, pourrait se consacrer à l'écriture et mener une belle vie.

— Le mieux que je peux faire, c'est de noter quelques commentaires de lecture. Pour ce qui est de l'édition, vous verrez par la suite.

Ravi, le garçon se félicita d'avoir trouvé un connaisseur pour relire le manuscrit et le conseiller. Et tandis qu'il était là, Maximilien lui remit le deuxième volume tant attendu de Tanzaï et Néadarné.

— Finalement, je ne le prendrai pas, déclina l'écrivain. Maintenant que j'ai moins de temps pour lire, je préfère me consacrer à mon art…

Au septième ciel, l'exalté repartit les mains vides, mais la tête

remplie d'espoir.

* * *

Maximilien avait délaissé ses lectures personnelles au profit du Sopha, de Lucien Mochon. Il n'avait pas commencé son Voyage au centre de la Terre, mais il avait consommé plusieurs chapitres de La Duchesse de Langeais et effectué une brève incursion dans le second tome de Tanzaï et Néadarné. Cela lui suffisait ! Il estimait que lire un ouvrage d'une couverture à l'autre n'était pas nécessaire pour le recommander à ses clients, puisqu'il était préférable de ne jamais en dévoiler la fin. C'était, pour ainsi dire, inscrit en lettres capitales dans le manuel du parfait petit libraire !

Ainsi, aux soirs pluvieux et sombres de novembre, il s'affalait dans son fauteuil et s'absorbait dans Le Sopha. L'exercice était laborieux. À travers des ratures, des zébrures et des taches d'encre, c'était un embrouillamini de phrases pâteuses qui n'aboutissaient pas, où le lecteur cherchait l'idée directrice. Par moments, il suivait le personnage principal avant de se perdre dans un dédale de redites, de descriptions inutiles et de conversations oiseuses. En fait, on croyait comprendre que le narrateur, transformé en « sofa », voyait défiler sept couples d'amoureux qui s'adonnaient aux plaisirs de la chair. Bref, un délire libidineux de quatre cents pages !

Puis décembre surgit avec ses rigueurs, ses courtes journées et ses longues soirées de froidure. Et toujours, Maximilien se remettait à la lecture du manuscrit. Bérénice, qui pourtant aimait lire, trouvait qu'il prenait la requête de Lucien Mochon trop au sérieux. Elle le voyait souvent sursauter dans son fauteuil, notant ses commentaires. Chaque fois, il prenait la plume et noircissait rageusement du papier.

— Entre toi et moi, mon neveu, il y a tellement de bons livres dont on peut se délecter. Je peux te suggérer quelques titres, s'amusa-t-elle. J'ai l'impression que tu perds ton temps à relire un texte médiocre. D'ailleurs, ton écrivailleur revient souvent à la librairie pour savoir où tu en es rendu dans ta relecture. Tu devrais lui avouer que tu souhaiterais t'occuper autrement !

— Je n'en ai pas le courage, tantine. Je ne veux pas tuer un talent qui émerge. Ce garçon a besoin de s'exprimer. Mais, réfléchit-il, il faudrait bien que je me résolve à lui dire la vérité…

— Puis n'oublie pas ta réunion avec le cercle littéraire dans quelques jours. D'après ce que j'ai pu remarquer, tu n'as même pas commencé ton Voyage au centre de la Terre de Jules Verne.

— Une chance que vous êtes là, ma chère tante…

La remarque l'avait brutalement ramené à la réalité. Il se mit à rédiger un compte rendu de sa lecture. Sans étouffer l'écrivain naissant, il releva quelques points forts. Les personnages étaient assez bien campés, parfois colorés, et le vocabulaire riche et varié. Cependant, il recommanda de restructurer son texte, de le resserrer en supprimant les redites et les phrases qui s'étirent, dont on perd le sens en cours de route. Il hésitait à se prononcer sur le caractère licencieux de l'œuvre… L'éditeur en jugerait, éventuellement.

Dès le lendemain, le libraire était préparé à recevoir Lucien Mochon. Si l'apparition inopportune du scribouilleur le portait sur les nerfs, il était néanmoins parvenu à revenir du Voyage au centre de la Terre en trois jours, à temps pour la rencontre de la société littéraire.

Le commerce verrouillé, alors que la tante Bérénice s'était occupée des rafraîchissements pour ces messieurs du cercle, Kéroack et son commis avaient disposé les chaises dans la place.

— J'aimerais ça, rester pour assister à la rencontre, manifesta ce dernier.

— Bien sûr ! acquiesça son patron.

Ferdinand avait dévoré Voyage au centre de la Terre. Il s'était mis dans la peau du garçon fiancé à la jeune héroïne du récit d'aventures. Aux yeux de son entourage, il menait une existence platonique derrière ses lunettes de myope. Le jour, il travaillait à la librairie et, le soir, il s'enfermait dans sa chambre chez ses parents, fiers de constater que l'aîné de leur fils avait un goût prononcé pour la culture. Il avait une vie rangée, comme un célibataire endurci, que rien ne fait déroger de ses habitudes tenaces.

On cogna à la vitrine.

— Pas lui, il arrive toujours au mauvais moment ! se révulsa Maximilien.

Il mit ses gants blancs et prit quelques minutes pour formuler, de mémoire, certains commentaires judicieux de nature à enrichir le texte. Aussi l'invita-t-il à le peaufiner, quitte à recourir à une tierce personne digne de confiance. Il précisa aussi qu'il débordait d'ouvrage, que son métier de libraire, son projet de vapeur et ses activités littéraires lui grignotaient beaucoup de temps et que, pour cette raison, il n'avait pu terminer la relecture du manuscrit. Il mentionna cependant que le sujet du roman demeurait délicat et que l'ouvrage pourrait connaître une période clandestine avant sa publication officielle, comme Le Sopha de Crébillon.

— Bougez pas !

La physionomie avenante, Bérénice sortait de l'arrière-boutique et s'amenait avec le paquet de feuilles enrubanné d'un cordonnet. Elle le remit entre les mains de l'auteur, qui jeta un regard sur la présence de chaises disposées en ovale.

— C'est ça ! Vous m'invitez à prendre la porte, fit l'écrivain.

La mine déçue, la tête renfoncée entre les épaules, il ressortit du magasin.

— Bon débarras ! dit Bérénice. Maintenant, si tu ne veux pas être en retard, allons souper.

Le repas terminé, Maximilien réapparut à sa librairie avec son Voyage au centre de la Terre. Sur la devanture, faiblement éclairés par le crépuscule du soir, ils étaient au moins trois membres du cercle qui attendaient qu'on déverrouille, dont Kopernik, qui revenait d'une de ses rares promenades. Par respect pour l'âge du savant, Mercier et Bachand cédèrent le pas à l'érudit. Les autres se présentèrent peu après. Des poignées de main s'échangèrent et on s'installa.

Comme il se doit, Honoré Mercier prit la parole, soulignant la présence du commis de la librairie et rappelant les buts premiers de la société. Ensuite, afin de resituer les lecteurs, il procéda à un résumé de l'histoire… Un éminent géologue, amateur d'anciens livres, est en possession d'un parchemin codé. Son neveu, d'abord peu enthousiaste, finit par s'intéresser et trouve par chance la clef du message d'un alchimiste islandais, qui affirme avoir découvert un passage qui mène au centre de la Terre…

Kopernik était dans son élément. Sur le dernier mot du président, il enchaîna avec l'expédition exaltante qui s'ensuivit pour valider les différentes hypothèses sur la chaleur existante au centre de la planète. On écoutait le pseudo-savant qui avait monopolisé l'attention et qui, dans un flot incessant de paroles, débitait avec emphase son monologue.

— Et vous, cher professeur, quelle théorie préconisez-vous ? railla Delorme.

Kopernik était d'avis que le seul fait que l'expédition ait pu descendre par le cratère d'un volcan et accéder aux galeries souterraines révélait que la température ambiante était supportable. Il ajouta qu'il avait été étonné par la présence d'une mer intérieure enfermée dans une caverne éclairée par des phénomènes électriques et que les berges étaient jonchées d'ossements fossilisés et de champignons gigantesques.

— Dans l'état actuel de la science, personne ne peut corroborer ces

élucubrations de visionnaire aux idées tordues, commenta Bachand. Ce ne sont que des spéculations !

Le savant sentit qu'on le rabrouait, qu'on lui reprochait de prendre la fiction pour la réalité. Au milieu des notables du cercle littéraire, Ferdinand, emporté par les propos de Kopernik, souhaita que la prochaine rencontre soit consacrée à une autre œuvre de Jules Verne, publiée quelques années plus tôt. Il osa s'exprimer :

— Pour entamer l'année qui vient, on pourrait commencer par Cinq semaines en ballon, proposa-t-il.

Maximilien trouva l'idée exaltante.

— Je suis tout à fait d'accord, approuva-t-il. Ensuite nous aborderons un autre sujet. Maintenant, tu peux servir les rafraîchissements…

* * *

L'année 1868 s'annonçait pleine de promesses. Depuis la naissance de l'idée de vapeur sur la Yamaska, plusieurs localités environnantes et des particuliers enthousiastes s'étaient montrés intéressés. Il restait à recueillir l'assentiment de la municipalité de Saint-Hyacinthe, qui avait démontré de la lenteur à suivre le mouvement populaire. Maximilien ressentait une grande fébrilité. Pas moins de mille dollars prélevés par des souscriptions publiques auprès des municipalités voisines enrichissaient les coffres du promoteur, s'ajoutant ainsi à une partie de ses économies personnelles pour concrétiser le projet. Entre-temps, Georges-Casimir Dessaulles avait été élu maire de la ville. Favorable au steamboat, malgré quelques voix discordantes au départ, il avait persuadé les conseillers municipaux réticents, et l'assemblée publique ne serait qu'une simple formalité pour son approbation officielle.

Son neveu élégamment vêtu, une brosse à habits en main, Bérénice passait en revue sa tenue vestimentaire.

— Faut que tu sois impeccable, mentionna-t-elle.

Avec ses démarches auprès de la Maison Beauchemin, il comptait ne pas reculer et il ne pouvait se permettre de décevoir ceux qui le soutenaient. Comme un élève docile, il avait préparé son allocution, répétée maintes fois devant sa tante. Il revêtit sa redingote. On cogna au logis.

— Ah ! C'est ce bon Kopernik ! s'exclama-t-il.

— Vous ne désirez pas nous accompagner ? demanda le savant.

Bérénice s'empressa de donner le chapeau et la canne à son neveu, dans l'espoir que les deux hommes quittent prestement les combles.

Le promoteur se dirigea lentement vers l'hôtel de ville, au rythme du vieil homme qui l'accompagnait. Il marchait, l'air altier, avec le sentiment qu'il portait en lui une noble cause pour le bien-être de ses concitoyens. Le pire qui pouvait survenir, c'est qu'il serait obligé de puiser plus profondément dans sa poche de libraire. En ce début de janvier, la température le favorisait, bénéficiant d'une période hivernale clémente pour le rassemblement.

Une assistance nombreuse était déjà massée dans la salle du conseil. Parmi elle, Maximilien reconnut les Bachand, Delorme, Mercier et Chicoine. Sans doute quelques autres notables membres du cercle littéraire étaient présents ; cela l'encouragea. On avait dû rajouter des chaises et, malgré cela, il n'y avait pas de sièges pour tout le monde. M. le maire en personne vint accueillir Kéroack et son accompagnateur. Il les entraîna à l'avant de la salle. Tout au cours de leur déplacement, on entendit des bruits confus de voix, des marmonnements sourds et indistincts. Maximilien comprit qu'une certaine opposition grondait, que l'assemblée risquait d'être houleuse…

La réunion commença. Flanqué de ses conseillers, Georges-Casimir Dessaulles souhaita la bienvenue à tout le monde et remercia ceux qui lui faisaient confiance en tant que nouveau premier magistrat. Après quelques points usuels à l'ordre du jour, il rappela que la rencontre porterait essentiellement sur le projet de navigation de M. Maximilien-Aimé Kéroack. M. le maire l'invita à faire sa présentation. Le libraire se débarrassa de sa redingote, de son chapeau et de sa canne, et monta sur la scène avec son texte.

Il promena d'abord un regard sur l'assistance, remercia les édiles municipaux de lui permettre de s'exprimer publiquement. Il se racla la gorge et entama sa lecture. À peine avait-il lu quelques lignes…

— Vous allez nous mettre dans le trou, et les taxes vont augmenter !

Un citoyen s'était levé pour décrier le projet. Une dame, pauvrement vêtue, l'appuyait, précisant qu'on n'était pas tous des notables, que c'était une idée de riches, et qu'on n'aurait pas tous les moyens de s'acheter des billets, même ceux de deuxième classe, pour prendre le bateau.

Sur la défensive, le promoteur rétorqua que le vapeur accommoderait plusieurs concitoyens et des habitants des alentours, et qu'il favoriserait non seulement les déplacements, mais aussi les

échanges commerciaux. Comme un avocat de la défense, Honoré Mercier plaida en faveur de la proposition intéressante du libraire, qui ne comportait que des avantages.

Kéroack avait renoncé à terminer la lecture de son papier. Le maire Dessaulles était intervenu pour transmettre à l'assemblée la position de la municipalité. Favorable à la belle initiative de son promoteur, il mentionna que le conseil la soutenait à la mesure de ses moyens.

Un tonnerre d'applaudissements éclata, faisant trembler la salle des séances.

L'assistance s'était débandée. Maximilien, couvé du regard par Kopernik et entouré de ses autres supporteurs du cercle littéraire, remerciait chaleureusement monsieur le maire et ses conseillers.

— Maintenant, allons célébrer l'événement à la brasserie de Saint-Hyacinthe, proposa Honoré Mercier.

Le groupe avait sobrement festoyé. Kéroack et Kopernik étaient revenus sous les combles. Comme une mère inquiète, Bérénice attendait le retour de son neveu.

— Te voilà ! lança-t-elle. Je me demandais où tu étais passé.

— Je ne suis pas du genre à traîner dans les rues, ma tantine, badina-t-il. Mes camarades et moi sommes allés fêter ensemble.

Elle confessa qu'elle avait assisté à la réunion, noyée dans l'anonymat de l'assemblée, et qu'elle était repartie avant la fin pour éviter la cohue. Il la gronda pour être venue à l'hôtel de ville, c'était risqué pour une femme de son âge, se déplaçant seule à la noirceur. Néanmoins, elle le félicita pour sa présentation écourtée et se réjouit de l'accueil favorable reçu au conseil et l'enthousiasme des participants.

12

Presque vingt mois s'étaient écoulés depuis la fameuse assemblée déterminante à l'hôtel de ville. Les travaux au chantier naval de Sorel s'étaient étirés, mais le vapeur à présent amarré au quai du séminaire attendait le jour de sa bénédiction pour actionner ses roues à aubes et s'élancer dans les eaux maskoutaines de la Yamaska. Pendant tout ce temps et malgré des vents contraires qui avaient retardé son projet, Kéroack s'était tenu solidement au gouvernail. Comme dans toute entreprise, certains esprits pessimistes et mal tournés avaient prédit une catastrophe financière et que le steamer s'échouerait avant d'aboutir à Saint-Hyacinthe.

Pour Maximilien, la mise en activité du navire avait nécessité l'embauche de personnel, du capitaine – déjà engagé – aux simples matelots de pont, en passant par les employés à la chaudière dans la cale, un mécanicien et un chauffeur qui ferait également office de matelot. Pour l'heure, il manquait une cuisinière aux chaudrons de la cuisine, aussi préposée à l'entretien ménager. À la veille du grand événement, le promoteur ne tenait plus en place. Pour l'aider à se calmer, sa tante Bérénice révisait avec lui les principaux points.

— Je crains d'oublier quelque chose d'important, lui confia-t-il. S'il fallait…

— Je comprends qu'on ne lance pas un vapeur tous les jours, mais tu as toutes les raisons de croire que ce sera un succès retentissant.

Elle était plus nerveuse que lui. Mais elle tenta de le rassurer en lui rappelant que l'équipage serait au poste, que monsieur le curé Lecours, les dignitaires, les membres de la famille et ses amis du cercle littéraire avaient avisé de leur présence, et que le corps de musique agrémenterait les pauses entre les discours. Il lui semblait qu'elle n'avait rien négligé de tout le déroulement de la fête et de la réception qui suivrait sur la terrasse de M. Gaouette, indéfectible supporteur du projet.

Malgré toute l'attention et le temps qu'elle lui avait accordés pour partager ses inquiétudes, il n'en dormirait pas. Il sentit le besoin de sortir sur-le-champ…

— Qu'est-ce que tu fais ?

Dans la pénombre de la pièce, il avait rôdé à proximité de la patère et attendu l'instant propice pour empoigner son chapeau et quitter

fugacement les combles.

Il se dirigeait vers le quai des Messieurs du séminaire où était amarré le majestueux vapeur. Il marchait d'un pas alerte, en songeant à la nuit qui venait, à la sécurité entourant le navire, comme si une bande de voleurs pouvaient s'en emparer ou lui infliger des dommages. Mais Magloire Cormier était là, logeant à bord, comme dans sa carcasse de bateau rafistolé à Sorel, pour en assurer la surveillance.

— Qui va là ? s'enquit le marin.

— Kéroack !

Il emprunta la passerelle et monta sur le navire. Le loup de mer s'était assoupi. Mais comme des veilleurs de nuit, le capitaine et sa squaw se relayaient à la vigie, et l'œil de faucon de l'Indienne avait perçu le propriétaire dans les ténèbres à l'approche du monstre. Tout était normal ! En soirée, des curieux avaient reluqué la bête aux amarres solides, que tout un équipage dompterait.

* * *

C'était un jeudi, le lendemain matin, à la librairie. Bérénice et Ferdinand ne reconnaissaient plus leur patron : Maximilien était d'une humeur insupportable ! Ses tempes battaient d'épouvante. Il avait tendance à tout bousculer sur son passage. Après plusieurs remarques de sa tante, il avait troqué son bougonnement contre une manie plus subtile, tout aussi énervante : celle de replacer continuellement les livres dans les rayons. Sursautant chaque fois qu'un client franchissait le seuil en entrant dans son magasin, il avait une forte envie de les mettre tous à la porte, de décréter une fermeture temporaire pour cause d'agitation excessive et d'angoisse. Plusieurs étaient rentrés en faisant semblant de fouiner sur les tablettes, sans rien acheter, juste pour voir la tête du libraire et s'enquérir de son état mental. Cela l'irritait au possible ! Son condisciple du collège, le détestable Henri Baribeau, était réapparu afin de lui offrir une couverture complète pour son steamboat. Comme un prophète de mauvais augure, habillé de noir, l'oiseau de malheur avait prédit une catastrophe et que ce dernier devait s'en prémunir. Maximilien lui avait rétorqué que le navire était déjà couvert par l'entremise d'un agent de confiance pour la moitié de sa valeur et qu'il n'irait pas plus loin. Alors, Baribeau lui rappela qu'il était aussi marchand de vins importés d'Espagne, de liqueurs en provenance de la Jamaïque et de cognacs pour prévenir contre les maladies contagieuses, comme le choléra qui avait été amené en 1832 sur les bateaux en provenance d'Irlande, et que cela lui ferait un immense plaisir d'être le fournisseur attitré de boissons

sur le vapeur. Avant que la rencontre ne dégénère en altercation, les yeux grossissants derrière ses lunettes épaisses, Bérénice intervint en fixant le vendeur :

— Vous ne voyez pas que vous indisposez le libraire, monsieur Baribeau ?

La question avait mis un terme à l'échange, et le corbeau s'était finalement envolé dans un battement d'ailes épouvanté. La tante se pencha à l'oreille de son neveu.

— Non ! se désola-t-il.

Elle lui avait annoncé que M. Roy de Saint-Pie, l'honorable Chaffers de Saint-Césaire et le Dr Morin de Saint-Damase, trois des augustes invités qui parrainaient l'événement, brilleraient par leur absence.

— Que voulez-vous que je vous dise, ma tantine ? commenta-t-il.

Comme un promoteur dévasté à l'aboutissement d'un projet, il avait poussé un soupir exaspéré.

— Si ça continue, on va se retrouver fin seuls avec le curé de la paroisse et son servant de messe, proféra-t-il. Pourvu que le baptême ait lieu avant que tout le monde se désiste !

Elle eut une image pour l'amuser :

— Quand on est rendus à baptiser un enfant, il est trop tard pour le retourner dans le ventre de sa mère…

Il avait émis un bref ricanement qui paraissait l'avoir détendu. Elle lui proposa de prendre l'air au-dehors et de chasser ses idées pessimistes. Il avait acquiescé à la suggestion de sa tante et il s'était orienté dans le sens opposé au quai. Mais un peu partout, on arrêtait le libraire pour lui mentionner que la foule serait nombreuse au lancement, que la ville se gonflerait de visiteurs, que les établissements hôteliers accueillaient des étrangers à pleines portes.

* * *

Peu avant les huit heures du soir, les dignitaires s'étaient rassemblés à la proue, sur le pont supérieur du navire. Avec Maximilien et ses proches, ils se tenaient en demi-cercle autour du célébrant, le curé de la paroisse Notre-Dame. Plusieurs d'entre eux étaient venus des alentours, accompagnés de leur dame, endimanchée de leur jolie toilette, pomponnée et poudrée. À la lumière des lampes, sous les ribambelles de fanions et d'oriflammes aux couleurs vives qui décoraient le bateau, on procéda à une cérémonie d'usage.

Vêtu d'un surplis blanc, coiffé d'une barrette et une étole au cou, le révérend Lecours surplombait une foule innombrable sur la terre ferme. Comme monté en chaire au prône le dimanche, à l'occasion du grand événement qui l'énervait, il ânonna quelques phrases décousues. Sorti de son église, devant fidèles et impies, avec sa voix faiblarde d'orateur qui ne portait pas, un seul mot avait retenti dans la masse : le Notre-Dame !

Ainsi que le voulait la tradition, l'ecclésiastique fut le premier à sonner la cloche et à déposer une offrande. Le geste du curé fut suivi par les marraines et parrains présents et monsieur le maire Dessaulles, qui versèrent leur tribut d'hommage et d'argent à la sonnerie. Puis, le camarade Delorme du cercle littéraire parla en termes élogieux du courage et de l'esprit d'entreprise de son ami Kéroack. Ensuite, il invita tous les spectateurs à sonner la cloche du vapeur et à apporter leur contribution. Et pour agrémenter le tout, pendant qu'on se pressait à l'instrument de bronze, le corps de musique de la ville épuisa son répertoire. Des coups de canon furent tirés.

Puis, on assista au moment solennel tant attendu. Des marins avaient enlevé la passerelle et largué les amarres. Comme un monstre qui se réveille, un ronflement sourd grandit. Une fumée noire salissant le ciel s'échappa de la haute cheminée. Le vapeur glissa avec majesté sur l'onde, franchit une courte distance et revint au quai, où il s'amarra. Au milieu de l'exaltation, des demoiselles et leur cavalier demeurés sur le pont se déchaînèrent en dansant des quadrilles. On se déporta sur la terrasse de M. Gaouette.

Environ deux cents personnes s'étaient réunies sur la propriété riveraine. De grandes tables nappées de blanc avaient été disposées dans l'herbe, sous le feuillage des arbres. Le champagne, le sherry et l'eau-de-vie coulaient, favorisant l'éloquence. Parmi les invités, deux femmes, qui n'étaient plus dans leur prime jeunesse, les tantes Gloria et Graziella, venues de Saint-Charles. Elles estimaient que leur contribution au tintement de la cloche leur permettait de profiter des rafraîchissements. Alors que les conviés s'adonnaient à de joyeuses libations, des admiratrices adulaient Maximilien, la vedette du jour. Un homme s'imposa dans le cercle des demoiselles.

— J'aimerais vous parler, dit-il.

C'était Auguste Clapin, du Courrier de Saint-Hyacinthe. Il avait ouvert son calepin et notait les réponses à ses questions. Kéroack estimait que l'événement était un vif succès. Il remerciait les organisateurs, son personnel, les dignitaires, et la foule nombreuse qui avait assisté à la bénédiction, tout en espérant qu'elle se rende à l'inauguration, un voyage de plaisir qui suivrait dans quelques jours.

Et surtout que tout le monde emprunte éventuellement ce moyen de transport pratique et peu coûteux, somme toute. À cet effet, le grand public pouvait dès maintenant se procurer des billets pour la première promenade à bord du Notre-Dame. Le nombre de places étant limité, on avait intérêt à se dépêcher à la librairie.

* * *

— Aujourd'hui vendredi, maintenant que la bénédiction est passée, tu pourrais prendre congé, mon cher neveu !

Bérénice le connaissait mal : il était infatigable ! Il désirait retourner au Notre-Dame pour saluer le capitaine et son Indienne, et pour s'assurer qu'ils ne manqueraient de rien pendant leur séjour à Saint-Hyacinthe. Ensuite, il voulait republier une annonce dans le journal pour compléter son personnel. Il avait besoin d'une cuisinière !

Il avait franchi le seuil de son commerce quand une costaude d'âge mûr entra d'un pas résolu dans son magasin.

— Je peux-tu parler à M. Kéroack ? s'enquit-elle à Bérénice.

— C'est à quel sujet ?

Mme Rabouin avait su par un de ses proches que le propriétaire du vapeur était à la recherche d'une cuistot, bonne pour faire aussi un peu de ménage sur le bateau. À présent veuve, la maîtresse femme avait élevé un mari et réchappé sept garçons bien dodus, nourris à la viande grasse et aux desserts sucrés. Sa marmaille avait quitté le nid, elle avait encore de l'énergie à revendre et s'estimait très capable de se remettre aux chaudrons pour la commodité des voyageurs, moyennant un salaire décent. Car elle avait travaillé dans la chaussure pour un manufacturier qui l'avait accusée de soulever les ouvriers contre le patronat avec ses idées subversives dangereuses d'employée sous-payée. Elle parlait avec une candeur d'enfant bien intentionnée, désireuse de gagner quelques sous pendant la saison de navigation, précisant qu'elle n'accepterait pas moins de quatorze dollars par mois pour touiller de sa braoule la soupe dans la marmite, passer le plumeau et torcher les planchers sur le navire.

— En ce moment, M. Kéroack est absent, mais vous pouvez revenir à la fin de l'avant-midi pour lui offrir vos services, suggéra la tante. Je suis certaine que votre candidature va l'intéresser. Seulement, si j'ai une petite recommandation à vous faire…

Afin d'accroître ses chances d'être embauchée, elle lui conseilla de taire son passé d'ouvrière revendicatrice, que le patron n'avait pas l'habitude des soulèvements et qu'une mutinerie à bord du Notre-Dame serait très dommageable à son entreprise.

Midi approchait et Mme Rabouin avait rappliqué à la librairie. Dans l'attente du propriétaire, elle faisait semblant de fouiner dans les rayons, elle qui ne savait ni lire ni écrire. Le commis – que la dame semblait terrifier par sa prestance – l'interpella :

— On peut vous aider, madame ?

Embarrassée, elle se refusait à dévoiler son analphabétisme. C'était le dixième bouquin qu'elle tirait de la tablette. Chaque fois, elle mouillait son index boudiné pour en tourner les pages et le ranger à sa place comme un lecteur avisé capable de juger de la valeur d'un texte et du style de son auteur. Mais, en réalité, elle cherchait des images dans lesquelles s'absorber pour la faire patienter jusqu'au retour du libraire. Elle se déporta dans les articles religieux et les souvenirs de première communion qu'elle tâta de sa main potelée.

— Nous avons un beau choix de chapelets, de statues et de médailles, madame, mentionna Ferdinand. Nous pouvons aussi commander calices, ciboires, ostensoirs et bénitiers, mais je ne pense pas que cela vous intéresse…

— J'ai-tu l'air d'une religieuse ? rétorqua-t-elle. Je suis une bonne mère de famille, savez.

Elle n'avait rien acheté, mais voulait faire bonne impression. Avant que l'armateur ne survienne, elle agrippa cinq boîtes de chapelets et s'approcha de la caisse.

— Ça va être pour mes petits-enfants. J'en ai pas encore, ça viendra, dit-elle. Jamais je croirai que j'en aurai pas avec sept enfants en âge de procréer…

Elle se procura du papier à quarante sous la rame et demanda à Ferdinand d'emballer les cadeaux. Le commis était à l'œuvre lorsque Kéroack fit irruption dans son magasin.

— Une dame, pour toi…

Bérénice s'était penchée à l'oreille de son neveu. Mme Rabouin était prête à travailler sur le vapeur. Elle avait été du nombre des curieux à assister, la veille, à la bénédiction du navire. Elle n'avait pas sonné la cloche et pas fait une offrande, mais son achat témoignait justement de son intérêt pour la chose religieuse. Elle avait appris que le personnel était incomplet et qu'elle était la personne tout indiquée pour faire la cuisine à une flopée d'usagers sur un bateau. Puis elle ne manqua pas de préciser qu'elle excellait dans la préparation de la soupe aux choux.

Maximilien considéra la candidature de la femme. Elle avait des dehors un peu rustres, certes, mais elle saurait s'imposer dans sa

cuisine et remettre à leur place les voyageurs inconvenants. De plus, elle bénéficierait d'une aide, Violette, une Noire habile aux chaudrons, pour la seconder. Restait à savoir si on s'entendrait pour les gages !

Une entente fut conclue pour les quatorze dollars demandés. Le jour même, on se rendrait sur le vapeur afin que l'engagée prenne connaissance de son milieu de travail.

L'armateur en avait profité pour faire les présentations. Certain qu'ils formeraient une belle équipe, le capitaine avait apprécié le côté rustaud de la grosse veuve et ses manières de se comporter.

Maximilien parut fier de sa journée, d'autant plus que la cuistot engagée lui inspirait confiance. À priori, ce n'était pas forcément le genre de personne qu'il recherchait, mais Marthe Rabouin l'avait favorablement impressionné.

* * *

Quelques jours s'écoulèrent. La soirée s'annonçait tranquille. Kopernik avait fait un crochet au logis pour inviter ses amis à l'observation des étoiles filantes avec ses installations sur le toit de l'immeuble. Maximilien avait décliné l'offre, préférant s'accorder un repos bien mérité. Or, tôt après le souper, on toqua chez lui.

— Éléonore !

Bérénice avait ouvert à sa sœur désemparée.

— Je n'en peux plus ! soupira la visiteuse.

Elle hochait la tête en la prenant à deux mains. La présence constante de Gloria et Graziella à la maison lui pesait. Parfaitement inutiles dans la maison, elles ne se gênaient pas pour faire des remarques désobligeantes, n'ayant rien d'autre à faire que de critiquer. En particulier, elles profitaient de l'absence de Léon-Solyme pour déblatérer contre lui et parler dans son dos. Il faut dire qu'elles avaient conservé des souvenirs amers qui les ramenaient à leurs années d'école et qu'elles en avaient contre les enseignants qui abusaient de leur autorité pour faire entrer dans la cervelle des élèves des choses qui les dépassaient et qui ne les intéressaient pas. Et leur beau-frère, « le Belge de Belgique », avait un parler fatigant et une figure qui ne leur revenait pas…

— Pauvre Éléonore ! compatit Bérénice. Je voudrais bien les recueillir ici, mais le logis est minuscule. Pourquoi s'entasser à quatre ? Ça me rend malade rien que d'y penser. Non, je ne veux pas !

— Mère, peut-être pourrions-nous les engager à la librairie ? Elles sont capables de vendre des billets et d'accomplir de petites tâches pas

trop exigeantes, risqua Maximilien. Elles retourneraient pour coucher à la maison. Pour quelques jours seulement, en attendant l'inauguration du Notre-Dame.

— Autant demander à un âne de servir les clients, rétorqua sèchement Bérénice. Elles ne savent même pas lire et elles se fient l'une sur l'autre pour compter…

Elle comprenait le désarroi d'Éléonore, qui n'en pouvait plus de supporter leurs sœurs, elle-même les avait quittées pour venir s'établir avec son neveu. Mais elle consentit à la décharger. La visiteuse exhala un soupir de soulagement. Pour l'heure, elle regagnerait son domicile. Le dévoué Célestin était en bas, dans la rue, et patientait dans la calèche.

* * *

Bérénice avait rassemblé tout ce qui lui restait d'amabilité pour tolérer ses sœurs de Saint-Charles au magasin. Elle les affecta toutes les deux à la caisse, ce serait un moindre mal…

Le matin était tranquille. Maximilien était sur la devanture, en train de deviser avec M. Moisan, le marchand du commerce voisin, peintre, vendeur de toiles et de matériel d'artiste. Ferdinand était à vider une boîte de nouveautés littéraires. Gloria et Graziella s'étaient installées derrière le comptoir sur des tabourets et disputaient une partie de cartes. Elles venaient de déballer un jeu pris sur une tablette du magasin. Une cliente habillée de mauve entra et s'adressa aux joueuses.

— Avez-vous reçu le calendrier ecclésiastique du diocèse pour l'année 1870 ? s'informa-t-elle.

— Allez donc demander ça à la vieille sur le plancher, répondit Graziella. Nous autres, c'est pas notre département, on est là juste pour accommoder les clients qui achètent des billets pour l'inauguration du bateau !

La vieille, c'était Bérénice qui lui dardait des flammèches d'un œil réprobateur. Elle renseigna la dame sur l'arrivée imminente du calendrier et s'approcha de ses sœurs.

— Vous avez vendu combien de billets, ce matin ?

— Une bonne douzaine, répondit Gloria. Mais on est pas mal tannées de toujours être dérangées par quelqu'un quand c'est pas pour des tickets !

Bérénice leur rappela que c'est surtout pour ça qu'elles avaient été embauchées, mais que c'était normal que, dans cette librairie, on

puisse répondre à tous les clients. Dans les circonstances, leur neveu étant fort occupé à préparer l'événement et à contacter les dignitaires, leur apport serait apprécié. Plutôt que de jouer au « dix » et de répondre bêtement aux gens qui rentraient au magasin, elles les invitaient à demeurer disponibles pour la clientèle. Aussi leur rappela-t-elle de mentionner l'importance de respecter l'heure du départ du Notre-Dame et qu'aucun remboursement ne serait effectué.

Elle s'était retournée pour répondre à deux individus qui venaient de pénétrer dans la librairie.

— C'est pour des tickets ! dit l'un d'eux, s'adressant à elle.

C'était un petit grassouillet à figure rubiconde, avec un air effronté. Il était accompagné d'un grand échalas – qui dépassait d'une tête son compagnon –, à la mine réservée, pour ne pas dire timide. Bérénice les référa au comptoir et s'en fut dans l'arrière-boutique.

— Je vas en prendre vingt-cinq, affirma le rougeaud.

Tout énervées, les joueuses déposèrent leurs cartes.

— Attendez un moment ! fit Graziella. Je vas consulter la patronne. Ça commence à faire des gros chiffres, ça !

Mais l'orgueilleuse Gloria l'en empêcha ; les deux ensemble, elles seraient en mesure de calculer le montant total de l'achat. Le front plissé, elle prit un bout de papier, mouilla la pointe de son crayon et calcula.

— À cinquante centins chacun, ça va faire… cinq piasses. Ça fait-tu votre affaire ?

— Comme vous en prenez vingt-cinq, je peux demander à notre sœur s'il y a pas moyen de vous faire un meilleur prix, proposa Graziella.

— Non, non, se rebiffa l'échalas.

La bouche tordue, il précisa que c'était pour un voyage de groupe, que chacun payerait sa part pour participer à un événement historique sur le Notre-Dame. Le rougeaud déboursa le montant demandé, son compagnon s'empara des billets et ils s'enfuirent au plus sacrant.

Bérénice réapparut sur le plancher.

— Si ça continue, on va tout vendre dans le temps de le dire, commenta-t-elle. Il y a un tel engouement pour l'inauguration ! Ces messieurs auront pris deux billets de première classe, j'imagine. Ça fait un dollar de plus dans la caisse…

Les deux joueuses se débattaient, s'accusant l'une l'autre d'avoir

mal calculé. Elles avaient le sentiment de s'être trompées. Au milieu des obstinations, Bérénice perçut l'erreur de calcul et la perte d'argent qui n'avait pas abouti dans les coffres. Elle essaya de démêler le tout pour le faire comprendre à ses sœurs. C'était peine perdue !

Maximilien rentra dans son commerce, la physionomie très fâchée. Il déposa ses emplettes sur le comptoir.

Il s'était arrêté au marché pour acheter du pain et de quoi dîner. Deux individus à la mine suspecte l'avaient interpellé pour lui offrir des billets à un dollar chacun, précisant qu'ils pouvaient lui en fournir autant qu'il en désirait.

Un monsieur dans la cinquantaine, à l'allure très distinguée, poussa la porte du commerce. Il conduisait une jeune femme au teint de pêche mûre, accrochée à son bras. Une intense émotion étreignit Maximilien. Il s'adressa à celui qui paraissait être le père :

— Vous désirez ? balbutia-t-il.

— J'avais affaire en ville, vous reste-t-il deux billets pour l'inauguration du vapeur ?

— Certainement ! coupa Bérénice.

La demoiselle avait abaissé les paupières et elle écoutait son paternel qui disait venir de Saint-Pie et qu'ils désiraient être du nombre des privilégiés qui prendraient le Notre-Dame lors du voyage inaugural. Le regard braqué sur elle, Maximilien admirait la beauté qui éclatait devant lui. Il n'écoutait plus le père, notaire dans son village, qui encourageait ses concitoyens à utiliser le moyen de transport sur la Yamaska.

— Ma fille Malvina et moi…

Elle se prénommait donc Malvina ! Le prénom avait accéléré les battements de cœur du jeune homme qui avait reporté son regard sur sa tante Bérénice, qui veillait sur ses sœurs Gloria et Graziella pour s'assurer que la transaction se conclue correctement.

Le notaire félicita le promoteur pour sa remarquable initiative, salua civilement les trois employées et ressortit du commerce avec sa fille.

— Une chance que j'étais là ! commenta Bérénice.

Insultées, Graziella et Gloria se défendaient d'être des incapables, inaptes à vendre des billets. Mais Bérénice précisa que sa remarque concernait leur neveu, qui avait l'air de convoiter la fille du notaire. Dès la porte du magasin refermée, il s'était élancé vers la vitrine pour contempler la demoiselle qui traversait la rue. Il sentit que les

employées l'observaient ; il se retourna.

— Elle te fait de l'effet, plaisanta Gloria.

La situation avait déclenché une franche rigolade. À présent, les trois employées ricanaient ensemble. La situation était rarissime. Quelques secondes, elle avait réuni les sœurs en un même plaisir. Le plus souvent, dans la famille Létourneau, le rire était empreint de moquerie, enrobé de méchanceté, destiné à la vexation et à l'écrasement.

Embarrassé, Maximilien souhaita dîner bientôt. Il désira récupérer ses emplettes sur le comptoir. Bérénice s'en empara et monta aux combles pour la préparation du repas.

Maintenant, c'était l'occasion de manger ensemble. Maximilien confia le commerce à Ferdinand, qui se débrouillerait bien tout seul en prenant une bouchée derrière le comptoir entre deux clients. Puis il entraîna ses tantes de Saint-Charles à son logis, d'où s'échappait un fumet de graisse brûlée.

— Tu vas pas nous faire avaler ça ! regimba Graziella à la cuisinière.

— Nous avons toutes les deux des problèmes digestifs, renchérit Gloria.

— Vous êtes toujours aussi capricieuses, commenta Bérénice, c'est fâchant !

Elle hacha un oignon. Puis elle sortit rageusement un plat et des œufs qu'elle battit en omelette à la fourchette. Maximilien s'était retiré dans un coin pour s'asseoir dans la berçante. Le visage de la jeune fille de Saint-Pie affleura à sa mémoire. Il avait contemplé le charme de sa figure, ses traits délicats, mais il n'avait pas connu le bonheur de découvrir ses yeux. Sous les paupières abaissées de gêne, il devinait un regard beau et intelligent qu'il désirait revoir, absolument !

Les visiteuses s'étaient installées à table et formulaient des critiques sur l'aménagement des lieux et sur le choix des couleurs drôlement agencées. Bérénice prenait sur elle les remarques, même si elle n'avait presque rien changé à la garçonnière de leur neveu depuis son atterrissage à Saint-Hyacinthe.

— Approchez-vous !

Par égard pour la visite, la cuisinière servit d'abord les mégères. Mais, absorbé par ses rêveries, Maximilien fixait le vague d'un air égaré. Elle le rappela à la réalité :

— C'est à ce point que tu en as l'appétit coupé ! s'exclama-t-elle.

Cette fois, personne n'avait ri. Tandis qu'il mâchouillait ses saucisses grasses, les visiteuses avaient le nez dans leur assiette et grignotaient le pain de ménage avec des betteraves marinées. L'omelette persillée était savoureuse, mais aucune des invitées n'était capable d'apprécier le talent de l'hôtesse. Gloria préféra ressasser de mauvais souvenirs :

— Éléonore et toi, vous portiez toujours de belles robes que maman vous confectionnait, remémora-t-elle.

— Vous n'en aviez pas besoin pour soigner les cochons ! rétorqua sèchement Bérénice.

Sous la phrase anodine de Gloria se cachaient de petites jalousies. Et la discussion sur des faits depuis longtemps enterrés par la cuisinière refaisait surface. Chez les filles Létourneau, deux clans s'opposaient : il y avait celles qui se barricadaient à l'intérieur pour de menus travaux, et les autres qui préféraient le grand air, le dur labeur dans les champs et le soin des animaux. Deux mondes irréconciliables !

Il demeure que pas une n'avait tenté de réels rapprochements. On se livrait à des guéguerres stupides et stériles, dans des conflits mineurs de « picosseuses » qui revenaient sans cesse. Prise entre deux feux, dépassée par l'ambiance délétère qui régnait, leur pauvre mère avait baissé les bras. Après sa mort, les regrets avaient surgi. On crut que c'était cela qui l'avait emportée. Quant au père, il ne tranchait jamais. Il se distanciait des chicanes, retournait aux bâtiments, en se faisant accroire qu'elles se régleraient d'elles-mêmes.

Le dîner terminé, les visiteuses se hâtèrent vers le magasin et se juchèrent sur leur tabouret pour vendre leurs billets en jouant au « dix ». Maximilien débarrassa les couverts et les rejoignit bientôt. Il tenta de s'absorber dans son ouvrage de libraire, repensant à Malvina qu'il reverrait assurément. Si cela avait été possible, il aurait devancé la date de l'inauguration. Il se remémora le jour de la bénédiction du Notre-Dame, entouré de demoiselles qui admiraient le célibataire et de parents qui cherchaient un bon parti pour leur fille. Les hommes d'affaires de sa trempe ne couraient pas les rues sur les trottoirs de bois !

Cependant, parmi celles qui semblaient l'aduler, il n'avait remarqué aucune candidate intéressante. Comme on classe les livres, il avait effectué un tri de soupirantes. Dans son esprit, il avait écarté les maigrichonnes et leurs extrêmes, les trentenaires fanées avant l'âge et celles qui avaient un air niais, même si elles arboraient un joli minois. Il se prit à imaginer comment il approcherait la discrète et réservée Malvina, qui n'avait même pas levé les yeux vers lui.

L'après-midi s'égrena et l'heure du retour des visiteuses sonna. Le domestique des Kéroack parut au magasin. Graziella rassembla les cartes. Par une maladresse que personne ne put expliquer, Gloria dégringola de son tabouret.

— T'as pris une méchante débarque, dit sa sœur. Grouille pas, on va t'aider !

Maximilien, Ferdinand et Célestin s'amenèrent pour relever la malheureuse qui, sur le plancher, se plaignait de s'être rompu les os, fracassés en mille miettes.

— On va vous transporter dans la calèche et vous ramener à la maison, assura le domestique. Mon bourgeois vous fera examiner par un docteur. Avant de quitter les lieux, monsieur Kéroack, permettez-moi de vous remercier encore pour l'engagement de ma fille Violette et de mes deux garçons, Tim et Tom, pour travailler sur votre navire. Ils ont très hâte au jour de l'inauguration.

— Prends toutes les précautions nécessaires, Célestin ! recommanda Maximilien.

Des cris de douleur retentirent de l'habitacle. Le caléchier harcela la bête, et la voiture s'ébranla.

13

À l'approche de l'inauguration, les derniers billets s'étaient envolés très rapidement. Gloria se rétablissait de sa malencontreuse dégringolade, mais elle nourrissait une peur bleue des tabourets, ces petits sièges surélevés sans bras ni dossier, que désormais elle maudissait. Cependant, elle requérait de l'assistance. Elle avait obligé son entourage à supporter ses caprices de vieille fille convalescente, exigeant à tout instant de l'aider à changer de position dans son lit, d'ajouter ou d'enlever des oreillers à plumes, ou de lui apporter une boisson chaude pour apaiser ses douleurs. Aussi avait-elle ses particularités culinaires, exigeant qu'on lui prépare des mets pour son estomac fragile, car elle souffrait depuis longtemps de malaises diffus à l'abdomen.

Éléonore vivait dans l'espoir de l'arrivée du grand événement. Sans doute, après le voyage inaugural à Saint-Césaire, ses pensionnaires regagneraient le bord du Richelieu, un souhait partagé par son mari, dont la santé mentale était affectée par leur séjour prolongé à Saint-Hyacinthe. Il avait même déboursé pour faire soigner sa belle-sœur, avec de l'argent dont il ne reverrait plus jamais la couleur. Au moins, il avait eu droit à un remerciement, balbutié du bout des lèvres, dont la sincérité était douteuse.

De son côté, outre ses visites régulières à la victime, Maximilien avait rassemblé quelquefois son équipage à bord du vapeur. Le capitaine Cormier avait alors débité ses instructions et entraîné chacun dans l'accomplissement de ses tâches. Car la première impression est souvent indécollable : le bateau ne devait pas connaître de ratés qui, dans l'esprit de certains usagers, seraient plus mémorables que les succès de l'événement. À cet effet, il devait prévoir le ravitaillement suffisant en nourriture, boisson et charbon, pour l'aspect logistique du voyage. De surcroît, il s'agissait pour l'armateur de s'assurer que les dignitaires et les passagers seraient bien traités et que le port de Saint-Césaire se préparait à accueillir le Notre-Dame.

Forcément, le libraire négligeait son commerce. Il comptait sur Bérénice pour gérer le magasin pendant ses absences et, inversement, le capitaine Cormier remplacerait l'armateur au besoin. Au milieu de son agitation, il lui restait peu de temps pour songer à la belle Malvina. Néanmoins, chaque jour qui s'écoulait activait les battements de son cœur. Mais au cours d'un avant-midi de septembre, quel ne fut

pas son étonnement d'entendre le tintement grêle de la clochette du magasin et de voir apparaître la grâce qui entrait.

— Bonjour, mademoiselle ! dit Ferdinand, plein d'aménité.

— Hum ! Hum !

Le patron s'était raclé la gorge et, d'un geste de la main, congédia son employé. Après tout, il considérait que la jeune fille n'était pas pour le garçon au visage anguleux et aux lunettes de myope. Comme une apparition fugitive, elle s'était dirigée vers une tablette et lui tournait le dos. Maintenant qu'il était seul avec elle, Maximilien contempla sa chevelure couleur miel qui tombait en frange sur ses épaules couvertes d'un châle de laine. Doucement, il s'approcha d'elle.

— Je peux vous aider, mademoiselle ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Non ! Je passais par là, j'ai un peu de temps à dépenser pendant que mon père a affaire chez un de ses clients. Une histoire de succession…

— Vraiment !

En répondant, de sa fine main gantée, elle faisait semblant de chercher un titre. Elle tirait un livre, l'ouvrait et le parcourait, tournant grossièrement les pages en ayant l'air de lire quelques extraits.

Un autre client avait franchi le seuil. Chassé par son patron, Ferdinand s'était retiré dans l'arrière-boutique. Maximilien souhaita que Bérénice prenne en charge celui qui venait d'entrer. Mais la tante avait perçu l'intérêt de son neveu pour la fille du tabellion. Amusée, elle prit quelques secondes avant de réagir.

Malvina s'était enfin retournée et conversait avec Maximilien. Elle se disait impressionnée par son métier de libraire, qui avait entrepris la construction d'un vapeur, au service de la population. Elle l'admirait. Troublé, il l'écoutait débiter ses compliments en la fixant droit dans ses yeux bleu pervenche qui brillaient avec éclat. Le regard caressant, il la désirait. Cependant, le seul fait de son âge l'indisposait. Il était dans la trentaine alors qu'elle n'avait pas atteint vingt ans.

La conversation cessa.

— MALVINA !

C'était M. Gauthier, le père, qui paraissait et jetait de gros yeux désapprobateurs sur le couple. Sa fille avait subitement perdu sa mine enjôleuse et s'était redressée. Reconnaissant qu'elle était allée trop loin, elle bafouilla quelques mots qui ressemblaient à des excuses. Il

lui reprocha l'inconvenance de sa conduite, de s'être mal comportée. Aussi se félicitait-il d'être apparu à l'improviste et de la prendre sur le fait. Le bourgeois qu'il devait rencontrer pour une succession étant hospitalisé, il remerciait le ciel parce que les événements lui avaient permis d'intervenir pour sauver l'honneur de sa fille.

Tandis que le notaire, les traits convulsés, se livrait à une colère contenue, Bérénice essayait de distraire son client avec de nouvelles publications. Ferdinand, dans l'embrasure de l'arrière-boutique, savourait secrètement la scène. Maximilien gardait le silence. Il partageait le blâme, comme un adulte qui avait failli à ses responsabilités.

— À présent, fais tes adieux à M. Kéroack ! intima le notaire, sarcastique.

Furieux, il désirait regagner son village ; il la remorqua vers la sortie, remettant en question leur voyage sur le vapeur.

Bérénice, libérée de son client, s'imposa auprès de son neveu.

— C'est regrettable qu'un père agisse publiquement de la sorte ! soupira-t-elle.

— Je souhaite seulement que la relation ne soit pas rompue avec Malvina, confia-t-il, éminemment désappointé.

En guise de conclusion, c'était tout ce qu'il avait à dire. Elle comprenait qu'il avait mal, qu'il ressentait un déchirement, une blessure qu'elle crut irréparable.

* * *

Depuis les manifestations de désapprobation du notaire André Gauthier, ce dimanche de l'inauguration avait pris un autre sens. Un petit espoir de revoir Malvina, cependant, survivait. Serait-elle parmi les cent cinquante passagers du voyage ? Et encore, comment serait-il possible de l'approcher dans les circonstances ? Il serait fort occupé avec les dignitaires, sollicité de toutes parts, causant avec l'un et l'autre, souriant à chacun, tâchant de n'oublier personne, comme un politicien attentionné, avant les élections.

— Arrête de bouger, un vrai petit diable ! Je vais te piquer avec mon épingle.

Bérénice avait ajusté la boucle au collet de son neveu et elle ornait d'une fleur la boutonnière de son habit en drap bleu. Bientôt, canne à pommeau à la main et chapeau haut-de-forme sur la tête, accompagné de sa chère tantine, il déambulerait fièrement le long de la rue pour se rendre au quai d'embarquement.

Un tonnerre de vivats et d'acclamations éclata sur la terre ferme. Une foule immense, débordant sur le terrain des Messieurs du séminaire, s'était rassemblée sur les lieux. Près de la passerelle s'étaient massés les passagers détenant un billet. Déjà montés sur le vapeur – qui avait conservé ses fanions aux couleurs vives depuis sa bénédiction –, M. et Mme Kéroack, les tantes Graziella et Gloria, celle-ci rescapée de sa fâcheuse dégringolade, tous arrivés de bonne heure pour éviter de suffoquer et d'être foulés, saluaient les arrivants. Puis, le professeur Kopernik, proche collaborateur du projet. Au bastingage de tribord, l'équipage au complet, aligné comme des soldats au garde-à-vous. Derrière eux, le corps de musique local, chacun tenant son instrument.

En distribuant des bonjours et des serrements de main à monsieur le maire Dessaulles, ses conseillers, l'abbé Lecours – qui avait béni le steamer – et les membres du cercle littéraire, Maximilien et sa tante Bérénice accédèrent au Notre-Dame, où ils furent accueillis par le capitaine Cormier. En retrait, l'Indienne, sa compagne de vie. Afin de ne pas décevoir la foule, le promoteur et monsieur le maire prononcèrent un discours. Puis l'édile municipal frappa la proue du navire avec une bouteille de madère décorée d'une guirlande de fleurs. Il prononça les paroles d'usage :

— Que Dieu bénisse le Notre-Dame et tous ceux qui naviguent à son bord !

Pour agrémenter l'événement, des pièces de musique entrecoupées d'applaudissements nourris furent exécutées. On procéda à l'embarquement en recueillant le billet des passagers. Au moment où les matelots retiraient la passerelle…

— Heille !

Le cri primal et désespéré d'Auguste Clapin avait retenti. Le journaliste du Courrier de Saint-Hyacinthe griffonna à la hâte la fin d'une phrase. Empêtré, il remisa nerveusement carnet de notes et crayon. Puis il monta à bord du bateau. Le capitaine Cormier tira la tige du sifflet. On largua les amarres.

Le monstre d'acier émit un vrombissement sourd, crachant dans l'air une fumée noirâtre, et le vapeur glissa sur l'onde. Il s'éloigna du quai dans une nuée de curieux agitant la main.

Sitôt, la plupart des passagers se distribuèrent un peu partout sur le navire. Ressentant l'inconfort d'une brise fraîche, Bérénice était allée retrouver ses sœurs Éléonore, Gloria et Graziella ainsi que son beau-frère Léon-Solyme au salon. Sur le pont, un rafraîchissement à la main, le maire Dessaulles et les amis du cercle littéraire entouraient

l'armateur. Des femmes, bientôt désintéressées par le défilement du décor, s'étaient regroupées pour placoter.

— Avez-vous remarqué les trois Noirs qui nous servent ? s'enquit l'une, habillée de bleu.

— Ce seraient les enfants du domestique de M. Kéroack, le père du libraire, répondit une compagne. J'ai demandé leur nom à leur sœur, tantôt. Les matelots, des jumeaux, s'appellent Tim et Tom, et l'aînée, Violette, aurait été engagée pour assister la cuisinière, une certaine Marthe Rabouin. Mais je ne pourrais pas dire d'où vient leur père. Peut-être de La Nouvelle-Orléans, aux États-Unis ? Là-bas, il paraît qu'on achète encore des esclaves sur le marché. Un garçon de vingt ans en bonne santé se vend dans les deux mille dollars, savez ?

— Tu m'as l'air bien renseignée, commenta une troisième.

— T'as juste à lire Le Courrier de Saint-Hyacinthe, rétorqua la seconde. Parles-en à M. Clapin, le journaliste, c'est lui qu'on a failli laisser sur le quai.

Cette dernière, qui avait recueilli l'attention de ses compagnes, voyait s'amener le promoteur qui, l'esprit obnubilé par la présence incertaine de Malvina, s'était détaché de ceux qui l'entouraient. En circulant sur le vapeur, il s'assurait du confort de chacun. Elle leur mentionna que l'homme était cultivé, entreprenant, charmant et très attirant de sa personne physique. Elle précisa qu'il était célibataire et que celle qui aurait son cœur serait la plus chanceuse au monde. Le galant homme s'inclina civilement devant le rassemblement de dames et monta sur le pont.

Sous un ciel grisâtre qui se chagrinait, une petite foule compacte et bruyante occupait tout l'espace disponible. Le maire d'un village avoisinant, un malingre à la figure osseuse et qui louchait de l'œil gauche, aperçut Maximilien, pourchassé par Auguste Clapin, qui le suivait comme une queue de veau. Tandis que l'armateur était aspiré par la joyeuse masse, il jugea qu'un article qui parlerait de lui serait bon pour son prestige personnel. Il interpella le journaliste :

— Qui êtes-vous, monsieur ? s'étonna ce dernier.

— Le premier magistrat de mon village, précisa-t-il. C'est beaucoup grâce à moi et à la contribution de mes concitoyens que le steamboat de M. Kéroack a pu se concrétiser, je tiens à vous en informer.

Et il mit l'accent sur son intuition de visionnaire et son rôle déterminant de rassembleur pour réunir les gens autour du projet. Mais Clapin n'avait pas sorti son calepin pour noter les propos narcissiques de l'édile municipal, et il ne l'écoutait pas. Il cherchait à

se frayer une ouverture par laquelle s'infiltrer pour rejoindre l'armateur, avalé par la houle humaine sur le pont. Il commença à pleuvoir.

Aussitôt, le groupe se débanda. Un obèse chauve en manches de chemise s'élança pour se mettre à l'abri. Une nuée de passagers sans parapluie s'empressa derrière le meneur qui descendait par l'écoutille vers le pont inférieur. Lorsqu'il réalisa qu'il était bondé, il s'engouffra dans les entrailles de la bête, entraînant avec lui la bande de moutons. Mais dans sa course effrénée, il avait trébuché et son corps, abouti sur un palier, obstruait le passage. Suffocant, il criait à fendre l'âme aux autres de remonter, qu'il étouffait. À travers la débandade, les charbonniers, deux gaillards au visage noirci qui nourrissaient la chaudière, survinrent et dégagèrent les lieux.

Dans la clarté blafarde et la poussière suffocante qui encrassait les poumons, ils étaient plusieurs à découvrir la cale et ses installations, avec son moteur pour actionner les roues à aubes et sa réserve de charbon dans la soute.

Une voix résonna dans la cage d'escalier :

— Il fait soleil, vous pouvez remonter !

Choqués d'avoir été emportés par la ruée vers le fond, les passagers regagnèrent le pont supérieur.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter le pont et suivre la cohue, Maximilien avait résolu d'entrer dans la cabine de pilotage. L'Indienne était assise sur une étroite banquette, et le loup de mer, une chope à la main, tenait mollement la barre du navire.

— Vous ne craignez pas la dérive, capitaine Cormier ? s'enquit-il.

L'Abénakise répondit à sa place qu'elle se levait de temps à autre pour voir le rivage et surveillait les manœuvres de son homme, habitué à naviguer.

Pendant ce temps, après l'ondée, ceux qui s'étaient retrouvés dans le ventre du steamer festoyaient sur le pont supérieur en poussant des hourras de joie. Par on ne sait quelle mouche qui l'avait piqué, l'un d'eux, un extravagant dans la quarantaine de Saint-Damase, était monté sur le toit du bâtiment et dansait. Au milieu de son exaltation, un coup de feu retentit.

À nouveau, l'obèse chauve, devançant le groupe, se précipita vers le ventre du navire. Ameutés, dans la confusion la plus totale, la plupart des festoyeurs, saisis par la peur, s'engagèrent derrière lui. Maximilien surgit de la cabine de pilotage en faisant battre la porte avec fracas…

— Vous, descendez de là, sinon je vous fais larguer au port de Saint-Damase ! se choqua-t-il.

Quelques jeunes cultivateurs endimanchés, demeurés sur le pont en se riant du mouvement déclenché, grimpèrent sur le toit, maîtrisèrent l'hystérique et jetèrent son arme à l'eau. Parmi eux, un rouquin bien charpenté se chargea d'aviser ceux qui avaient quitté l'endroit au profit de la cale.

L'incident clos, Maximilien repartit pour faire une tournée de son bateau, afin de rassurer les passagers. Jusqu'à maintenant, aucun indice ne lui avait permis de confirmer la présence de Malvina. La moue dépitée, il amorça le pas vers l'arrière du navire. Le notaire Gauthier était à la poupe du vapeur, accoudé au bastingage, fumant la pipe en contemplant les contours gracieux de la rivière. C'est peut-être ma chance ! pensa Maximilien. La physionomie sereine, il entra au salon.

Dans une ambiance festive, ponctuée de coups de sifflet du steamboat, l'endroit fourmillait de gens. Ses parents et ses tantes étaient là, dans un coin. Bérénice, qui avait guetté l'apparition de son neveu, se leva et s'approcha de lui. Du menton, elle indiqua discrètement l'angle opposé de la pièce.

— Tu reconnais cette belle donzelle ? l'interrogea-t-elle, l'air attristé.

Elle désirait le prévenir. Malvina était assise sur une banquette, mais elle n'était pas seule. À son flanc, l'air pâmé, un garçon de son âge aux moustaches noires lui tenait la main. La hanche si proche, il ressentait sûrement la chaleur de sa cuisse. La jeune fille, elle, semblait demeurer impassible.

Il remercia sa tantine et, le visage assombri, voulut quitter prestement le salon. Une dame, d'une élégance aristocratique, quitta son groupe et s'empressa pour l'intercepter :

— Toutes mes félicitations, monsieur Kéroack ! s'extasia-t-elle.

Ses camarades, ne voulant pas rater l'occasion de serrer la main de l'armateur, l'approchèrent. Sur un ton compassé qui l'énerva, il reçut d'autres compliments pour la belle promenade du dimanche. Il en aura fallu du cran pour mener à bien une telle entreprise !

Cependant, tous ces mots de gratitude et toutes ces congratulations ne parvenaient pas à dissiper l'affliction qui l'accablait. Prisonnier, victime de son succès, sans le dire à personne, il aurait voulu se précipiter à la poupe du vapeur, s'embarquer dans le skiff et retourner à Saint-Hyacinthe en ramant comme un déchaîné. Seule sa tantine

aurait deviné la raison de son éloignement !

Une main lui tapota l'épaule. Il s'excusa auprès des dames et se retourna.

– As-tu préparé un boniment pour l'arrivée à Saint-Césaire ?

Honoré Mercier, président du cercle littéraire, voulut s'assurer que son ami, qui avait donné de la tête à gauche et à droite depuis le départ du navire, ne serait pas pris au dépourvu. L'arrivée à destination supposait un protocole qui s'imposait dans une cérémonie officielle. Avec un enthousiasme tempéré, il mentionna qu'il n'avait rien préparé, qu'il avait le don d'improviser, et qu'il n'était pas du genre à lire son papier.

— Qui est donc ce dégoûtant personnage ? s'informa l'une des aristocrates.

Un petit homme aux vêtements et à la figure noircis fit irruption dans la pièce. Le professeur Kopernik, emporté par la cohue qui s'était empilée dans les entrailles du bateau, avait séjourné tout ce temps aux côtés des charbonniers pour étudier le fonctionnement de la machinerie. Du foyer de la chaudière à l'engrenage des roues à aubes, en passant par le vilebrequin, il avait suivi toutes les étapes. Avec un intérêt passionné, il s'était étonné du peu de charbon requis pour générer une pression suffisante. Un des chauffeurs, le mécanicien, en attribuait l'efficacité à la qualité exceptionnelle du combustible et du cuivre des tubes pour la formation de vapeur.

Pris d'une envie irrépressible, il cherchait les latrines, ces lieux d'aisances pour assouvir les besoins primaires des passagers !

— Par là, indiqua Maximilien.

Des coups de sifflet éclatèrent. Il désira apprécier le paysage avant d'atteindre le port de Saint-Césaire, à un endroit dont les rapides avaient forcé l'emplacement. Il s'inclina devant les dames, se retira et déboucha sur le pont. Déjà, sur les berges de la Yamaska, des mains de curieux saluaient les croisiéristes.

Les cloches de l'église paroissiale sonnaient à pleine volée. Aux abords du quai, une foule impressionnante applaudissait. Le bateau amarré, tous les passagers empruntèrent la passerelle et se regroupèrent devant une tribune, érigée pour l'événement. Ému, le maire Tessier adressa un mot à l'armateur :

Monsieur,

Au nom du corps que j'ai l'honneur de représenter, nous vous souhaitons la bienvenue. Votre arrivée sur les eaux de la

> Yamaska jette au milieu de nous la joie et réveille l'idée qu'autrefois St-Hyacinthe et St-Césaire étaient du même comté, vivaient très étroitement unis sous le rapport social et sous le rapport patriotique[1].

Puis il mentionna que des événements incontrôlables avaient séparé les deux localités, mais qu'aujourd'hui, grâce à une entreprise très louable et à l'énergie de son promoteur, elles étaient à nouveau réunies.

Jusqu'alors, le discours avait régalé les oreilles de Maximilien. Toutefois, il déchanta lorsque, du même souffle, le maire rappela que, malgré de vains efforts, il poursuivait ses démarches pour établir un lien ferroviaire par la construction d'un chemin de fer. Il ajouta aussi que, n'eût été ce projet accaparant en cours, Saint-Césaire aurait davantage contribué financièrement à l'entreprise. Et il termina son discours en faisant l'éloge du progrès et en souhaitant tout le succès possible à son propriétaire.

Des acclamations fusèrent. Maintenant, on s'attendait à un mot de l'armateur. Mais Kéroack, vexé par le dérapage verbal du premier magistrat, refusa de monter sur la tribune. Son camarade Honoré Mercier, qui était à ses côtés, remarqua la déception de son ami. Par amitié, il lui proposa d'improviser en prenant sa place. Et l'habile orateur s'acquitta honorablement de la tâche qu'il s'était attribuée. On se débanda.

Le maire Tessier entraîna le promoteur et quelques dignitaires à un goûter. Escortés par la foule, les touristes déambulèrent dans le village. Ils empruntèrent la rue aux jolies maisons de notables qui menait à l'église. En face, le collège Saint-André, qui accueillerait bientôt ses premiers élèves. À côté du presbytère s'élevait le couvent des religieuses de la Présentation de Marie, vénérable institution qui faisait la fierté de la paroisse.

Maximilien n'avait pas revu Malvina depuis sa visite au salon du Notre-Dame. Mais il ne l'avait pas oubliée. Dans l'ambiance festive qui régnait, alors qu'on l'entretenait autour d'un délicieux goûter offert par la municipalité, il songeait à elle, comme un amoureux distrait, dont toutes les pensées convergeaient vers une seule. Il imagina qu'elle s'était éclipsée de son père et s'était éloignée du quai, emportée par le mouvement onduleux de la foule. Mais le garçon qu'il avait aperçu à son flanc l'avait remorquée dans une rue de travers…

La cloche du bateau résonna, sonnant le retour. Comme tous les beaux moments ont une fin, les croisiéristes se dirigèrent vers le quai d'embarquement. À l'angle d'une rue, où le garçon l'avait emmenée,

Malvina voyait les gens qui, au loin, regagnaient le navire. D'une étreinte passionnée, il la saisit et plaqua sa bouche contre la sienne. Elle le repoussa brusquement :

— On doit absolument retourner, se rebiffa-t-elle.

— T'énerve pas ! rétorqua-t-il. On a pris deux heures et quart pour remonter le courant, que la crue des eaux ralentissait. Là on va descendre la rivière à plus que dix milles à l'heure. Je me suis informé au capitaine Cormier.

Dégagée de lui, elle s'était élancée et courait, allongeant le pas de petites enjambées. Il la rattrapa, l'agrippa par le bras.

— Tu m'aimes pas, c'est ça ! Dis-le tout de suite…

Elle avait repris sa marche, redoutant la furie de son père, désappointée par la tournure des événements. Le garçon l'avait laissée filer devant lui, regrettant son empressement à l'embrasser.

En personnage privilégié, raccompagné par monsieur le maire, Maximilien avait accédé le premier au pont supérieur et surveillait le retour des passagers, reconduits sous la clameur de la foule. Ses parents et amis à bord, il suivait l'embarquement. Regardant vers la berge…

— Ah ! tressaillit-il. Je m'en doutais.

La physionomie contrariée, elle devançait le garçon aux moustaches noires, d'aussi mauvaise humeur. Eh bien ! ricana-t-il, sourire en coin.

Le Notre-Dame entrait en pression. Dans la salle des machines, le foyer de la chaudière ronflait. Le dernier passager embarqué, les matelots retirèrent la passerelle et larguèrent les amarres. Le capitaine Cormier actionna la tige du sifflet. Sur la berge, la foule se dispersa.

Le vapeur ne s'était pas aussitôt éloigné qu'une pluie abondante se déversa. Sur le pont supérieur non couvert, on chercha à se réfugier. Certains étaient entrés dans les cabines réservées, dans la salle à manger ou au salon. D'autres, tentés de se déporter à la poupe, avaient été bloqués par les immenses roues à aubes, et obligés de rebrousser chemin. D'autres encore, voyant que l'étage était bourré, se bousculèrent pour accéder à l'écoutille et emprunter l'escalier qui menait au rez-de-chaussée, lui-même débordant de passagers. Mais, se remémorant l'empilage provoqué par un obèse, aucun ne s'aventura à descendre les marches qui conduisaient à la cale.

Chanceux, le journaliste du Courrier avait réussi à se faufiler. Il déboucha malheureusement dans un endroit incongru…

Le jappement répété d'un quadrupède hargneux se répercuta sur les murs de Mme Barsalou.

— Qu'est-ce que vous faites là ? interrogea-t-elle à l'adresse d'Auguste Clapin.

Insultée, la bourgeoise, chargée d'embonpoint, informa l'intrus qu'elle avait déboursé une forte somme pour la cabine privée qu'elle occupait avec son petit roquet, qui avait besoin d'espace pour remuer. Elle assura qu'elle se plaindrait au promoteur, que son mari, un homme d'affaires qui dirigeait une fabrique d'étoffe de Saint-Hyacinthe, connaissait. Elle ajouta qu'elle le trouvait imprévoyant d'être parti de chez lui, chaussé de claques, mais sans parapluie, comme la plupart des touristes qui prenaient part à l'expédition.

— C'est quoi, votre petit nom ? interrogea-t-elle, radoucie.

— Auguste !

Tout d'un coup, elle avait cru reconnaître le journaliste du Courrier dont elle aimait la plume et qui, armé d'un calepin et d'un crayon, pourchassait l'armateur comme un chien de poche. Elle l'invita à s'asseoir.

La dame mentionna qu'elle avait beaucoup à raconter, que sa vie pouvait faire l'objet d'un feuilleton inédit de plusieurs épisodes dans le journal, que des milliers de lecteurs seraient curieux de découvrir ce que vivaient les femmes de sa condition. Elle désirait déboulonner des mythes, persuadée que, contrairement à la croyance populaire, les bourgeoises de son rang, quoique gâtées par les richesses matérielles, étaient abandonnées par leur mari, trop occupé par leur industrie. Son époux, par exemple, était tellement absorbé par sa manufacture de lainage qu'il travaillait dans son bureau à domicile, le soir et la fin de semaine. En revanche, il la gavait d'argent pour la consoler. C'est pourquoi, afin de compenser les absences de son homme, en saison, elle se promenait souvent sur le Richelieu à bord des vapeurs. Et dorénavant, elle s'adonnerait à son plaisir de naviguer sur la Yamaska, d'autant plus qu'elle y trouvait un personnel très attentionné, et l'armateur très charmant.

À l'instar de sa maîtresse, le quadrupède s'était calmé : il agitait la queue et reniflait les pantalons et les claques du journaliste, quémandant des caresses, l'implorant de lui accorder de l'attention. Le courriériste se pencha vers l'animal. Attendri par la bourgeoise, il sortit calepin et crayon et commença à prendre des notes, prêt à consigner ses confidences, sans lui promettre toutefois un article dans Le Courrier ; cela dépendait de M. Lussier, l'éditeur-propriétaire. Rempli de gratitude, le roquet se mit à lécher les claques de Clapin.

Pendant ce temps, l'air effaré, Malvina, cherchant à se terrer, s'était réfugiée dans la section des compartiments. Prise entre deux feux, elle fuyait le garçon qui l'avait embrassée sans son consentement, espérant ne pas tomber sur son père, qui la gronderait assurément pour avoir omis de lui dire où elle allait en quittant le vapeur. Elle redoutait ses foudres, le croyant capable de lui infliger une humiliation devant tout le monde. À la vitesse où le Notre-Dame descendait la rivière, elle débarquerait bientôt au port de Saint-Pie.

Mais, soudain, elle aperçut Maximilien. Déroutée, elle toqua à la porte d'une cabine et entra sans attendre.

— Désolée, dit-elle, essoufflée.

Vitement, elle avait refermé la porte coulissante et, haletante au milieu des jappements insupportables, s'entretenait avec ses occupants, aussi énervés qu'elle. Mme Barsalou la traita de grossière impertinente, de fillette irrévérencieuse mal éduquée, l'accusa d'avoir pénétré par effraction dans son compartiment, payé à gros prix. Malvina – dont le cœur allait sortir de la poitrine – se débattait, expliquant qu'elle n'était pas malintentionnée, qu'elle n'était pas la personne que la dame croyait. Elle se sauvait, tout simplement, d'un amoureux entreprenant, qui voulait l'attraper…

— Dans ce cas, mademoiselle, attendez ici le débarquement, enjoignit-elle ; avec M. Clapin et moi, vous êtes en parfaite sécurité.

Mais Kéroack, voulant s'assurer du bien-être de ses passagers au retour, cognait à toutes les portes. Alerté par les jappements incessants du roquet, il entra sans frapper chez Mme Barsalou.

— Ce n'est pas lui, j'espère ? se surprit-elle.

— Non ! exprima Malvina.

Stupéfié, Maximilien avait refermé sans ménagement et repartit. Que faisait-elle dans ce cubicule exigu, avec une dame, son animal, et ce cher journaliste qui avait cessé d'être à ses trousses, de peur d'être écrabouillé dans la bousculade des voyageurs ?

Il s'était éloigné sur le bateau, rageant, essayant de dissimuler son humeur aux gens qu'il croisait et à ceux qui n'avaient pas eu la chance de le congratuler ou de lui serrer la main.

— Avez-vous aperçu ma fille, par hasard ? demanda une voix.

— Je n'en sais rien, mon cher monsieur, mentit Maximilien.

Il venait de se buter à M. Gauthier, le père de Malvina. Embarrassé, le notaire, qui appréciait le service de navigation sur la Yamaska, souligna qu'il avait profité de la promenade pour rencontrer

d'autres tabellions à Saint-Césaire et assura l'armateur qu'il ferait d'autres voyages semblables. On accosta au port de Saint-Damase. L'homme s'excusa.

Par une inquiétude irraisonnée, vaguement tourmenté par une fugue de sa fille, le notaire s'approcha du bastingage de bâbord, d'où il assisterait au débarquement.

Sous une pluie battante, des touristes s'étaient engagés sur la passerelle et posaient le pied dans l'herbe mouillée où les attendaient des voitures couvertes. Car le village, n'étant pas situé à proximité, nécessitait un transport bien organisé. À bord du steamer, on respirait. Le bateau s'était déversé d'au moins une trentaine de passagers et le notaire Gauthier n'avait pas vu sa fille parmi eux. Soulagé, il se résigna à patienter jusqu'au port de Saint-Pie.

Le Notre-Dame redescendait le courant et la pluie crépitait sur le toit du navire. Afin de contrer la tristesse du mauvais temps, à la demande d'un groupe de fêtards enivrés, les musiciens s'étaient réinstallés pour jouer quelques pièces de leur répertoire.

En manque d'air, excédé par son enfermement et la promiscuité étouffante avec Mme Barsalou, son roquet et la jeune fille, Auguste Clapin était sorti de la cabine. Son carnet presque rempli de confidences, avec les minutes qui s'écoulaient à la vitesse du courant, il désirait recueillir les impressions de voyage de l'armateur et de quelques croisiéristes.

Au débarcadère de Saint-Pie, Maximilien s'était posté à la rambarde et saluait les voyageurs, les remerciant d'avoir participé au mémorable périple sur la rivière. Bousculée par des passagers pressés de descendre, dans une émotion confuse, Malvina s'avançait vers l'inévitable armateur. Elle se dépêcha à passer devant lui avec le sentiment qu'il aurait souhaité la retenir…

De part et d'autre de la passerelle, les deux frères matelots aidaient les passagers.

— Les demoiselles d'abord ! annonça Tim, d'une courtoisie chevaleresque.

Malvina avait pris les devants sur son père. Au bout du quai, pour éviter qu'elle ne pose le pied dans la boue, Gontran, le domestique, lui tendit la main et l'entraîna vers le cabriolet dans lequel elle s'engouffra vitement. Puis il retourna vers le débarcadère pour aider le notaire. Mais Gauthier, dans sa hâte de rejoindre sa fille et de se mettre à l'abri, avait raté son élan et, embourbé, barbotait dans la petite mare boueuse. Sur le vapeur, des gens s'étaient esclaffés. D'autres, que la pluie transperçait, immobilisés sur la passerelle,

injuriaient le tabellion.

À présent, Gontran, les deux pieds dans l'eau et les mains aux aisselles de son bourgeois, déployait des efforts désespérés pour le tirer de son mauvais pas.

— Lâche-moi, je vais m'arranger ! se récria le notaire.

Il avait réussi à s'agenouiller et, s'éloignant du trou vaseux, progressait vers l'herbe détrempée, dégageant ainsi la voie à ses concitoyens. C'est avec une mine déconfite qu'il atteignit le cabriolet.

Sur le bateau, Maximilien n'avait pas ri. Il avait étiré les lèvres d'un sourire narquois, destiné au père trop sévère. Dans le cabriolet qui s'ébranlait vers le village, il imagina les remontrances, aggravées par les habits mouillés. C'est avec une insondable tristesse qu'il le regarda s'éloigner.

Les matelots avaient retiré la passerelle, le capitaine, actionné le sifflet. Les amarres larguées, dans le mouvement puissant et gracieux qui animait les pales de ses roues latérales, le Notre-Dame avait repris sa descente sur la Noire pour rejoindre la Yamaska.

Peu après le débarquement, les nuages ne revenaient plus que sous forme de brèves averses. Content de sa récolte de commentaires auprès de touristes enchantés de leur voyage, le journaliste avait rejoint l'armateur, qu'il avait gardé pour la fin. Mais Maximilien l'attendait avec ses questions.

— Que faisiez-vous dans la cabine de M^me^ Barsalou, monsieur Clapin ? interrogea-t-il. Et cette demoiselle assise à vos côtés, la connaissiez-vous ?

Il jura qu'il n'y avait rien entre lui et M^me^ Barsalou. Quant à la jeune femme, pourchassée par son prétendant, elle avait atterri dans la cabine. Elle ne l'intéressait pas, parce qu'avec son physique désavantageux, il n'avait aucune chance de séduire une si jolie créature…

Le temps s'éclaircissait et ça sentait la fin du voyage : une déception croissante se moulait sur les visages. Afin de mieux profiter des derniers instants, la plupart des passagers avaient envahi les ponts ou, accoudés aux rambardes du navire, contemplaient le paysage qui se remettait au beau avec les couleurs pastel de son soleil couchant. Devant, sur le rivage, se profilait Saint-Hyacinthe, éclairé par un feu de joie. Ainsi, l'excursion ne tomberait pas à plat.

Les manœuvres d'accostage et de débarquement complétées, Maximilien remercia chaudement son personnel, du mécanicien et du chauffeur dans la cale au capitaine dans sa cabine de pilotage, en

passant par les matelots, la cuisinière et son assistante. Sur la propriété des Messieurs du séminaire, afin de prolonger l'événement dans une atmosphère de gaieté, plusieurs excursionnistes se rassemblèrent autour du feu. D'autres, fatigués en raison de leur âge, se dirigèrent vers les voitures. À la lumière dansante des flammes, Bérénice s'approcha de son neveu, entouré de dignitaires et de ses amis du cercle littéraire. Maximilien les remercia de leur soutien et de leur encouragement. En particulier Honoré Mercier, pour avoir pris la parole à sa place sur la tribune, devant la foule à Saint-Césaire.

— Je pense que mes sœurs et mon beau-frère veulent rentrer à la maison, affirma la tante.

Elle s'était éloignée de lui avec Graziella, Gloria, Éléonore et son mari, qui s'entasseraient dans la voiture conduite par Célestin. Un peu plus tard, le domestique reviendrait pour cueillir ses enfants, les matelots Tim et Tom, et Violette, l'aide-cuisinière de la veuve Rabouin.

Dans les ténèbres qui s'épaississaient, on vit accourir un individu vers les membres du cercle littéraire. Les traits effarés, il s'adressa à Honoré Mercier, qui transmit l'information à ses amis :

— C'est Léopoldine, elle me mande à son chevet ! exprima-t-il, l'air dévasté.

---

1. Le Courrier de Saint-Hyacinthe, le mardi 12 octobre 1869.

14

L'épouse de Mercier avait survécu quelques jours après l'inauguration du Notre-Dame. Depuis l'événement, le vapeur avait navigué à plusieurs reprises, selon un horaire régulier affiché à la librairie et dans les ports desservis, pour la satisfaction et la commodité des voyageurs. Peu après, outre l'Indienne, retournée vivre dans son voilier échoué à Sorel, les tantes Gloria et Graziella avaient regagné le village de Saint-Charles, au grand soulagement de ses sœurs et de leur beau-frère exaspérés. Octobre, avec ses paysages fabuleux aux couleurs d'automne, avait attiré des habitants et quelques touristes pour des promenades sur la Yamaska. Mais novembre, avec sa fin de saison de navigation qui approchait, comportait ses risques et ses désagréments. Ainsi, vers le milieu du mois, il se produisit un fâcheux incident que l'armateur inscrivit dans le carnet de bord de son vapeur.

Demeuré depuis deux lunes dans le désert de l'attente sans retrouver Malvina, Maximilien se morfondait. Sans que cela ne le surprenne, elle n'était pas réapparue à sa librairie, et son steamboat était à la veille d'être remisé pour l'hiver. Comme d'habitude, selon des modalités bien établies, son bateau continuait de faire la navette entre les ports, ce qui permettait d'atteindre Saint-Pie, Saint-Damase et Saint-Césaire et de naviguer entre ces localités, en faisant des allers et des retours. En ce samedi après-midi frisquet de novembre, malgré le fort achalandage prévu à son commerce à cette période de l'année, habité par un obscur pressentiment de la revoir, l'armateur résolut de s'embarquer.

Ce jour-là, le vapeur se rendait à Saint-Pie. Jusque-là, l'embarquement s'était bien déroulé. De la poste et de la marchandise avaient été chargées, la liste des voyageurs, complétée. Certains passagers débarqueraient au village de la rivière Noire et en reviendraient, d'autres monteraient à bord du navire à destination de Saint-Hyacinthe. Au fil des semaines, le Notre-Dame avait acquis une incontestable renommée. Les usagers jouissaient d'un service qu'on qualifiait de presque impeccable. Cependant, quelques critiqueuses, constamment insatisfaites, entachaient sa réputation. L'une d'elles, Mme Verville, une bonne femme au menton en galoche, s'était réfugiée dans la cuisine de la veuve Rabouin.

— J'ai dit à M. Kéroack que la chaleur ne se rendait pas dans ma cabine, bougonna-t-elle. Ça vaut pas la peine de payer 50 centins !

— Mais vous êtes pas dans votre maison ici dedans, rétorqua la cuisinière.

— Vous pouvez ben parler, vous êtes collée sur le chauffage, répliqua l'emmerdeuse.

— Entre les cas, si vous êtes pas contente de rester près du poêle, allez donc dans la cale vous réchauffer avec le charbon sur la grille du foyer.

Assommée, Mme Verville était repartie, l'air mécontent, resserrant contre elle les pans de sa veste. Mme Rabouin émit un commentaire à son assistante :

— Ce monde-là, quand ça se plaint pas pour mon manger, ça trouve toujours le moyen de chialer, se défoula-t-elle. Si on pouvait la larguer à la Pointe-aux-Fourches, celle-là, ça serait bon débarras ! Tu sais, Violette, c'est là que la Noire et la Yamaska se rejoignent. Mais ça lui coûterait 10 centins de plus, ricana-t-elle.

En haut du bâtiment, dans la cabine de pilotage, Maximilien s'entretenait avec le capitaine Cormier en se frottant les mains. Habillé de sa vareuse de marin, le loup de mer se réchauffait les doigts avec sa pipe fumante. Dans les méandres tortueux de la rivière, à l'écart du courant, ils avaient remarqué la formation d'une glace mince. Mais le marin et l'armateur ne se souciaient guère du phénomène naissant qui n'avait aucune raison d'entraver l'avancement du navire.

À la Pointe-aux-Fourches, on venait de s'engager dans la rivière Noire, ce bras de la Yamaska…

— On dirait que ça gronde, s'inquiéta Maximilien.

— Ce sont des choses qui arrivent quand je tourne la roue du gouvernail pour changer le bateau de direction, supposa le marin. C'est comme si le moteur reprenait son souffle en changeant de régime…

Mais l'étrange bruit persistait. La fumée sortait de la cheminée par bouffées, comme celle qui s'exhalait de la pipe du capitaine. L'armateur résolut de s'enquérir de la situation. Sans se hâter, afin de ne pas alerter les passagers, il descendit dans les entrailles du steamboat.

L'un des deux chauffeurs, également mécanicien, se grattait la tête. En voyant apparaître l'armateur nerveux, il formula une hypothèse :

— D'après moi, ça dépend de la pression dans la chaudière, monsieur Kéroack. Je surveille l'aiguille du manomètre.

Il ouvrit la porte du foyer, haussa la crémaillère et demanda à son

compagnon – qu'il appelait son charbonnier – de casser du charbon avec son marteau. Puis, avec sa pelle, il étala les morceaux sur la grille. Certain que la chaleur serait maintenant plus égale, il referma.

— Bien fait ! remercia Maximilien.

L'air rassuré, il remonta à la cabine de pilotage pour informer le capitaine.

Cependant, le comportement du Notre-Dame sembla redevenir problématique. Il avançait par à-coups saccadés, crachotant comme un tuberculeux. Quelques passagers, incertains d'aboutir à Saint-Pie, se rassemblèrent sur le pont supérieur. Ils étaient menés par Mme Verville. Kéroack émergea de la cabine de pilotage.

— J'aimerais bien savoir ce qui se passe sur ce navire, manifesta-t-elle sur un ton insistant. Je ne partirai pas d'ici tant et aussi longtemps que je n'aurai pas la réponse !

— Je viens tout juste de la cale, tout est rentré dans l'ordre, ma chère dame, rétorqua-t-il.

Au moment même, le bateau se mit à froisser l'onde, hoquetant dans l'air des tourbillons noirs, ses roues à aubes battant les eaux comme les bras d'un désespéré, pour atteindre le quai.

Comme sur une mer en furie, dans le mouvement irrégulier des soubresauts qui secouaient le navire, la meneuse avait été projetée sur le pont. Des manifestants apeurés la relevèrent et, la démarche trébuchante, la halèrent à sa cabine. Le reste du groupe se dispersa.

Certains étaient allés s'agripper à la rambarde et, le front plissé et les dents serrées, se retenaient fermement en regardant les volées d'outardes sillonner le ciel. C'est ainsi que, sa progression entrecoupée de sanglots convulsifs, le Notre-Dame parvint au port de Saint-Pie. Et, après des manœuvres laborieuses, expira, comme dans un dernier râle de mourant.

— Pardieu !

Le capitaine Cormier venait de lâcher un profond soupir de soulagement. Kéroack, en armateur soucieux du bien-être de ses passagers, entreprit de faire le tour de son navire. Puis il décida de rassembler son personnel. Le capitaine, la cuisinière Rabouin, son assistante, Violette, et ses frères, les matelots, Tim et Tom, étaient sur le pont inférieur. Il ne manquait que les deux chauffeurs de chaudières. Les regards étaient tournés vers l'escalier qui permettait de remonter de la cale. Ils parurent, consternés, leur personne physique entièrement empoussiérée de suie.

— Dommage, j'ai tout essayé ! s'affligea le mécanicien.

Sur le quai, Mme Verville et ses compagnes étaient disparues. Il restait ceux qui avaient affaire au village et qui devaient reprendre le vapeur, et ceux qui désiraient s'embarquer. Le vent glaçait. Dans les bras de leurs parents, des enfants gémissaient. Ils étaient tous agglutinés et grelottaient en attente des consignes. Flanqué du capitaine, Maximilien leur adressa la parole :

— Nous sommes sincèrement désolés pour les inconvénients causés et le contretemps que cela occasionne. Soyez assurés que nous mettrons toute l'énergie nécessaire pour rétablir la situation dans les plus brefs délais. D'ailleurs, le mécanicien et son compagnon le charbonnier s'affairent à la réparation.

Les explications étaient nébuleuses, des questions persistaient. L'œil méfiant, ils écoutaient l'armateur qui répondait du mieux qu'il pouvait, sans savoir si le vapeur repartirait le soir même. Car, dans les circonstances qui prévalaient, bien malin serait celui qui se risquerait à prédire l'heure du départ.

Le capitaine Cormier, qui sentait monter la grogne des passagers, murmura quelques mots à l'armateur. Dans un silence embarrassé, Maximilien se consulta et acquiesça finalement à l'idée. C'est avec une résignation dans la voix qu'il capitula :

— Nous n'avons aucune chance à prendre…

Il proposa à ceux qui avaient de la parenté au village de quémander un hébergement pour la nuit. Pour les autres, impossible de leur organiser un campement de naufragés : une nuitée à l'hôtel leur serait gracieusement fournie. La cloche du bateau signalerait l'heure de l'embarquement.

La physionomie mécontente, frustrés, les usagers s'éloignèrent. Quelques-uns avaient un maigre bagage, mais aucun d'entre eux n'avait apporté des vêtements de rechange pour le lendemain.

Une bande de trois joyeux lurons, qui avaient festoyé sur le navire, s'étaient embarqués pour un aller-retour. Ils devancèrent les autres, se dirigeant vers un établissement hôtelier. Ne sachant où se nicher, la veuve Rabouin et les trois enfants du domestique Célestin leur emboîtèrent le pas.

L'armateur et le capitaine retrouvèrent les charbonniers dans la cale. Le mécanicien, qui faisait aussi office de pelleteur comme son assistant, était à vérifier les rouages de l'engin qui actionnait les roues à aubes. Burette en main, il était accroupi devant le godet graisseur du cylindre.

— Je pense que ça manque de graisse, signala-t-il.

— Au point où on en est, on ne perd rien à essayer d'en ajouter, commenta Maximilien.

Le mécanicien essuya ses mains poisseuses sur sa salopette. Il estimait qu'il avait ensuite d'autres vérifications à effectuer, qu'il ne voulait pas faire les choses à moitié.

L'heure du souper approchait. Au lieu de s'éloigner, l'armateur et le capitaine convinrent de casser la croûte dans la cuisine du bâtiment. Après le repas, l'inspection de la machine n'étant pas terminée, habité par un besoin irrépressible, Maximilien posa le pied sur la terre ferme. Puis il entreprit de déambuler dans les rues du village.

Le froid saisissant avait allumé les chaumières, des panaches de fumée grise s'échappaient des cheminées. L'heure sombre éclairait les fenêtres embuées et jetait une lumière jaune sur la marche des passants. Il ne neigeait pas, mais le souffle expiré dans l'air dénonçait une présence…

— Monsieur Kéroack ! s'écria une voix étouffée.

À l'angle d'une maison, soupirant dans l'ombre, quelqu'un l'appelait. Intrigué, il promena un regard autour de lui. Des gens, probablement des passagers de son bateau qui avaient toqué aux portes des habitations, semblaient se diriger vers un établissement afin de se réfugier pour la nuit. Il progressa vers le côté de la maison.

Frissonnante sous sa pèlerine, Malvina l'attendait. Elle rabattit son capuchon. Il redécouvrit le contour agréable de son visage, sa bouche délicieuse, devina ses yeux bleu pervenche. Malgré le froid qui sévissait, elle avait été du nombre des curieux qui s'étaient rendus au quai, où s'attardait anormalement le Notre-Dame. Désespérée, elle avait cru ne jamais le revoir avant l'an prochain. Elle regrettait l'épisode de son passage à Saint-Césaire où elle s'était fait remorquer par un garçon entreprenant, un étourdi auquel elle avait dû résister ; elle le jurait.

Maximilien l'écoutait comme un confesseur, derrière la grille du confessionnal. Mais il ne la jugeait pas, ne la condamnait pas, ne lui infligerait aucune pénitence. Il remerciait le saint ciel de la panne de son vapeur. S'il s'était embarqué précisément ce jour-là, c'était avec un dernier espoir de la retrouver avant l'hiver, la saison des longs et mornes silences. Elle lui proposa de s'écrire.

Mais l'idée avait suscité une objection : comment faire pour correspondre en secret, sans exciter la fureur de son père ? Elle avait pensé à tout ! Chez un voisin qu'elle visitait souvent, quelqu'un

servirait d'intermédiaire. Du reste, à l'heure qu'il était, Maximilien pourrait être hébergé chez lui. Une chose, cependant, la retenait : la fille de la maison, un bâton de vieillesse plein de rancœur, n'était pas particulièrement plaisante à supporter…

— Qu'est-ce qu'elle me veut encore, celle-là ? Ayez pas peur, popa ! C'est Malvina qui arrive avec un monsieur.

Elle s'appelait Euphrasie, un nom à coucher dehors, qui sonnait comme une maladie. Depuis la fin de l'après-midi, elle s'était postée à la fenêtre pour épier le va-et-vient des « naufragés » qui cherchaient à s'abriter pour la nuit. Elle avait bien assez de s'occuper de son père, alité, un fossile à l'esprit déclinant, retombé en enfance, qui lui siphonnait beaucoup d'énergie et sur lequel elle passait ses frustrations de vieille fille enragée, que personne n'avait réclamée. Malvina soupçonnait que les contusions et les ecchymoses observées au front et sur la peau de l'aïeul décharné n'étaient pas étrangères au comportement d'Euphrasie, qui s'apprêtait à déverrouiller.

On cogna au chambranle de l'habitation. Au même instant, on entendit une pétarade de gaz intestinaux, une suite de détonations brèves qui sourdaient de la couche de Zéphirin.

— Entrez donc, on chauffe pas le dehors ! s'écria la grébiche.

Les traits du vieillard s'illuminèrent dès l'entrée de Malvina. La visiteuse prit un temps pour expliquer ce qui en était de l'incident du vapeur qui avait forcé les passagers et son équipage à trouver refuge auprès des âmes hospitalières de Saint-Pie. Elle présuma qu'il n'y avait plus de place à l'hôtel pour l'armateur qui apprécierait sans doute le confort d'une chaumière, et éviter ainsi de côtoyer ses passagers. Elle, qui avait subodoré des signes de réticences, s'étonnait de voir s'élargir un sourire accueillant sur les lèvres d'Euphrasie. Impressionnée par l'importance du personnage et par l'effet qu'il produisait sur elle, la vieille fille était prête à le loger. Elle lui céderait volontiers une chambre à l'étage. Mais pendant que les femmes discutaient, l'aïeul se plaignait et une odeur forte émanait du lit.

De coutume, Euphrasie aurait laissé son paternel mariner dans son jus pour le punir avant de le nettoyer. Cette fois, devant la visite, l'appel de détresse serait récompensé.

— Je peux vous aider, j'ai une tante d'un certain âge qui demeure avec moi, offrit Maximilien.

Il souhaitait ravaler ces paroles aussitôt émises, prononcées sans réfléchir, à l'égard de sa chère tantine, des paroles qu'elle ne lui aurait jamais pardonnées. Euphrasie enfourna d'abord quelques rondins dans le poêle de fonte, où des tisons se mouraient.

Après un nettoyage et un changement de draps, le bonhomme marmonna quelques sons de reconnaissance. Malvina, reprise par l'autre question qui la chicotait…

— J'ai une autre demande à te faire, exprima-t-elle à l'hôtesse.

Avec les interminables mois d'hiver qui venaient, Maximilien et elle avaient convenu de s'écrire. Euphrasie, connaissant le caractère du notaire Gauthier, avait tout de suite compris son rôle d'intermédiaire essentiel dans la correspondance des deux tourtereaux ; elle accepta. Maintenant, Malvina devait regagner sa maison. Avec audace, comme en attente d'un tendre adieu, elle dévisagea Kéroack, qui lui répondit par un simple mouvement de paupières.

Sept heures sonnèrent. Puis huit heures. Et le mécanicien n'avait pas fait tinter la cloche pour rappeler les voyageurs. De toute manière, il était trop tard pour reprendre le bateau et naviguer à la noirceur, à tâtons dans la Noire, pour éviter les écueils. Le vieux étant maintenant assoupi, Maximilien s'était accroupi devant le fourneau du poêle, tisonnant le feu, songeant à Malvina.

— Ne mets pas d'autres bûches, il fait assez chaud ici dedans et mon père est bien abrié, avisa Euphrasie. Et puis, il faut ménager le bois, c'est moi qui dois le transporter.

Aussi le prévint-elle que, par rapport au pépère, il l'entendrait gémir toute la nuit, et elle lui recommandait de ne pas s'en occuper, pour ne pas le gâter comme un enfant braillard auquel on accourt au moindre geignement.

Le visiteur grimpa à l'étage, une lampe à huile à la main. Il s'installa dans la chambre que l'hospitalière lui avait désignée.

Le pensionnaire ne s'était pas endormi tout de suite. Il avait repensé à tous les passagers du Notre-Dame qui séjourneraient à l'hôtel, parfaitement conscient que la nuitée, pour autant de monde, lui coûterait très cher, mais assuré qu'au matin, il repartirait vers son port d'attache.

Au saut du lit, Maximilien se rendit à la fenêtre, écarta le rideau de cotonnade. À travers le frimas des vitres, la neige s'accumulait, ornant les bordures de maries-louises blanches. Une poussière d'hermine couvrait le sol ; il s'inquiéta. Il avait dormi tant bien que mal, songeant à Malvina, souvent tiré de son assoupissement par le vieux Zéphirin, qui réclamait une présence. Il descendit. Au pied des marches, il s'étonna de la tenue inconvenante de l'hôtesse…

Il avait pris un déjeuner soutenant avec Euphrasie, qui lui avait servi des œufs sur le plat, pondus par ses poules grises, du pain de

ménage qu'elle cuisait et de la confiture maison avec un thé, dont les feuilles avaient infusé trois tasses, pour les occupants de la maisonnée. Avec une lenteur voluptueuse, elle avait parlé de son passé de vieille fille, restée sur le carreau des amours, sans personne pour s'intéresser à elle. Pourtant, selon ses dires, elle avait des attraits recherchés par les hommes, admettant du même souffle qu'aucun ne risquait de s'engager avec une tête de cochon. Quant au paternel, avec son appétit d'oiseau, elle le ferait manger plus tard, à la petite cuillère…

Il n'avait pas entendu la cloche du vapeur, mais il lui pressait de savoir ce qui en était de son état. Avant de quitter la chaumière, il s'approcha de l'alité. Au fond de ses yeux creux, Zéphirin le regardait, grognonnant, la physionomie suppliant de ne pas l'abandonner à sa fille.

— Fais-toi-z-en pas, il n'est pas très poli, t'sé, dit-elle. À son âge, c'est bien difficile de le changer…

Le chambreur se déporta au seuil de l'habitation.

— Tu m'embrasses pas ? souhaita-t-elle. Dommage que tu sois pressé…

Contraint de la remercier de cette manière, il déposa un chaste baiser sur sa joue et actionna la clenche pour sortir. Elle réaffirma qu'elle assumerait bien son rôle de complice dans sa correspondance avec la voisine. Il traversa le seuil.

Une seule chose comptait maintenant. Dans la froidure matinale, il s'empressa vers son bateau, la tête bourdonnante, éprouvant une angoisse inexprimable. Il marchait d'un pas leste, se méfiant des plaques de glace, sous la couche immaculée d'hermine. Entre les maisons, il entrevoyait la rivière qui semblait gelée, imaginant le courant sous la surface qui s'épaississait, que le froid avait saisi. L'armateur parvint au port. Tout était paralysé, rien ne bougeait. Il emprunta la passerelle, se dirigea vers la cuisine déserte. Les portes d'armoires étaient ouvertes. Choqué, il descendit à la cale…

Une bouffée de chaleur l'envahit. Devant la chaudière, où se consumait du charbon brûlant, le capitaine Cormier, le mécanicien et son assistant étaient en train de déjeuner. Des bouteilles de boissons vides traînaient au sol, roulées sur leur flanc. Les hommes, dégrisés de leurs déboires de la veille, avaient puisé dans les provisions de M^me^ Rabouin.

— D'après ce que je peux voir, constata-t-il, vous n'avez pas l'air à plaindre…

— Tu peux ben parler, riposta Magloire Cormier, c'est pas drôle de

coucher sur un plancher de métal. Toé, on sait ben, t'es allé te faire dorloter à l'hôtel, supposa-t-il.

Mais ce n'était pas le pire ! Selon le mécanicien, le Notre-Dame était « jammé ben dur » dans la glace et il était impossible de naviguer sans risquer d'endommager sérieusement le mécanisme et les roues à aubes.

Maximilien se sentit défaillir. En tant qu'armateur, il n'avait d'autre choix que de patienter, et d'espérer un adoucissement favorable qui permette le dégagement du vapeur, prisonnier des glaces. Comme s'il allait annoncer une catastrophe maritime, il monta sur le pont supérieur.

Trente fois plutôt qu'une, la cloche tinta à toute volée, ameutant la paroisse. Affolés, des villageois sortirent de leur maison, regardant partout si un incendie déclenché par une cheminée mal entretenue ou une quelconque négligence ne se propageait pas dans le voisinage. Certains étaient sortis de leur chaumière, à moitié habillés, les mains nues, un seau d'eau à la main. D'autres, hébergés dans la parenté ou par des âmes hospitalières, essayaient de contenir ceux qui couraient comme des poules sans tête, comme des aliénés échappés de l'asile. Parmi cette foule éperdue, plusieurs passagers du bateau, quittant l'hôtel, s'alignaient comme un troupeau de vaches, rappelées à l'étable pour la traite. Au milieu de tout ce branle-bas…

— Une minute ! se récria la veuve Rabouin, menant une vingtaine de « suiveux ».

Dans la rue, la cuisinière, devançant les trois enfants de Célestin qui marchaient sur ses traces comme des poussins derrière la mère poule, avait ouvert ses gros bras pour freiner le flux.

— Retournez à l'hôtel, intima-t-elle. Je vas aller voir au bateau.

Avec prudence, elle était repartie vers le navire, le pas lourd, mais déterminée à en avoir le cœur net. Parvenue au quai, elle constata l'embourbement du Notre-Dame, prisonnier, victime de sa témérité pour s'être aventuré dans la rivière Noire. D'autres voyageurs, probablement sortis des chaumières, l'avaient précédée et ils écoutaient les consignes de l'armateur, resté sur le pont.

— Hélas ! mes amis, nous ne partirons pas aujourd'hui.

En substance, il les plaça devant les faits accomplis, les invitant à constater l'impasse dans laquelle le vapeur se trouvait, et les chargeait d'informer les autres passagers de la déplorable situation. Des protestations éclatèrent. Ça tombait mal ! Les uns réclamaient un remboursement immédiat, pestant du coup contre les commerces

fermés et l'impossibilité de s'acheter du linge de rechange ; d'autres tiendraient l'entreprise responsable du retard envisagé pour le retour au travail. Bref, tout un assortiment de doléances qui assommèrent l'armateur ! À la fin des échanges, les voyageurs s'en furent relayer la contrariante information à leurs semblables. À présent, il aurait affaire à sa cuisinière.

Demeurée sur le quai, soupçonnant quelque pillage, Marthe Rabouin agrippa la rambarde de la passerelle et atteignit sa cuisine. La vue des portes du garde-manger ouvertes et des provisions manquantes l'enragea. Maximilien fit irruption sur les lieux.

— Les Saint-Piens m'ont tout raflé, s'indigna-t-elle.

Kéroack ne croyait pas à la malhonnêteté des habitants, mais plutôt à la gloutonnerie de trois de ses employés. Pour expliquer les mystérieuses disparitions, il pointa muettement la cale de l'index. Frustrée, la cuisinière dévala les marches qui conduisaient aux entrailles du bâtiment pour engueuler les hommes.

Mme Rabouin gagna ensuite l'hôtel où des voyageurs l'attendaient. Quelques-uns du groupe, informés par des villageois, étaient à déjeuner dans la salle à manger. Quitte à traverser la Yamaska en chaloupe ou en marchant sur la glace, ils avaient décidé de regagner Saint-Hyacinthe par leurs propres moyens. Mais la veuve, en femme avisée ayant perdu son mari mort dans une noyade tragique, tenta de les en dissuader. Toutefois, elle conseilla aux plus téméraires d'en informer M. Kéroack, qui veillerait à cocher leur nom sur la liste des voyageurs.

La neige, molle et fondante, s'était mise à s'accumuler. Des enfants de passagers, hébergés dans les familles, avaient emprunté vêtements, tuques et mitaines pour glisser sur les pentes, avec des traîneaux. Des liens s'étaient tissés entre des chenapans rieurs, heureux de s'ébattre dans la première bordée. En ce dimanche après-midi, dans certaines chaumières, des adultes, pour chasser l'ennui de la mésaventure du bateau, jouaient aux cartes.

Maximilien, resté sur le Notre-Dame, avait reçu la visite de quelques audacieux logés à l'hôtel, référés par la cuisinière. Exaspéré de recevoir tant de blâmes, il leur mentionna qu'il ne se portait pas garant de leur retour, que c'était à leurs risques et périls s'ils ne l'effectuaient pas à bord de son bateau. À cet effet, il prit la précaution de leur faire signer une décharge de responsabilité.

Afin de recevoir toutes les doléances et soutenir le mieux possible ses passagers, Kéroack était demeuré à leur disposition jusqu'à la fin de l'après-midi. Aussi, entre deux plaintes, pour alléger les contrariétés

qui l'accablaient, il avait songé à Malvina. Il l'imagina, à l'heure du souper, face à son père assis à l'autre bout de la table, renseigné sur le mouillage du vapeur au port, lui interdisant de se rendre au quai ou à l'hôtel, pour rencontrer l'armateur trop âgé pour elle. Car le tabellion Gauthier avait peut-être des visées sur un jeune notaire qui exerçait une profession comme la sienne, plutôt que sur un libraire excentrique et trop entreprenant.

Contre son gré, Maximilien avisa le capitaine Cormier, le mécanicien et son aide-chauffeur qu'ils pouvaient puiser dans les provisions de la cuisinière et retourna chez la voisine de Malvina. Euphrasie, en train de manger du ragoût, recula sa chaise et vint répondre.

Elle était d'une humeur gaie, pleine d'aménité pour héberger l'armateur. Dans son lit, le grabataire s'agitait, se souvenant du gentilhomme qui avait pris soin de lui, alors qu'il macérait dans ses excréments.

— Est-ce que Zéphirin a soupé ? demanda Maximilien.

— C'est pas son heure, d'habitude le bonhomme mange après moi, répondit-elle. Pis, de toute façon, pour ce qu'il fait dans la journée ! Vous devez avoir faim ; venez vous assire, il reste du ragoût.

Il déclina l'offre de s'asseoir et de se restaurer au nez du vieil homme. Au risque de se mettre l'hôtesse à dos et de compromettre sa correspondance avec Malvina, il se dirigea effrontément vers la glacière, en retira un bol où reposait une substance jaunâtre, perlée de petites boules.

— C'est du tapioca ! l'informa-t-elle. C'est le seul dessert qu'il aime…

Maximilien subodora que l'aïeul n'ait rien avalé d'autre depuis le dîner, peut-être même depuis le déjeuner. Comme une mère qui donne la becquée à son nourrisson, il prit une petite cuillère et s'installa à côté du lit avec le bol.

Affamé, le pépère avalait en sapant le tapioca qui filait sur son pyjama de bagnard, rayé de violet. À table, dans une mimique réprobatrice, Euphrasie observait son paternel qui se salissait et son regard reconnaissant pour le gentilhomme qui le gavait. Quand le bol fut vide, avec une vigueur insoupçonnée, l'alité se mit à taper sur son matelas, réclamant une pitance plus abondante. Sa fille se leva, s'approcha du lit.

— Je vous l'ai répété cent fois, son père : quand c'est fini, c'est fini ! Arrêter de limoner !

Elle avait placé ses mains sur ses hanches rondes, le visage empreint de sévères remontrances. Et elle retourna à sa chaise, chaloupant de la croupe, pour achever son repas.

Une puissante déflagration retentit dans la vaste pièce.

— Ah ! non, pas encore, je m'en occupe pas…

Elle laissait l'odieux à Maximilien de nettoyer le pépère qui s'était échappé dans ses fondements, de trouver du linge propre et de refaire le lit en changeant les draps. Ensuite, prétextant qu'il avait grignoté sur le bateau avant de partir, il choisit de le sustenter, se privant ainsi de sa portion de ragoût.

On toqua à la maison. Euphrasie se rendit à la fenêtre ; elle déverrouilla. Maximilien suspendit sa cuillère.

Malvina s'était empressée chez sa voisine dans l'espoir de le revoir avant qu'il ne reparte avec son bateau. En âme charitable, l'armateur était à nourrir Zéphirin, qui se rassasiait de ragoût, la sauce dégoulinant sur son pyjama de rechange. Euphrasie referma la porte et reporta son regard vers son père.

— Qui c'est qui va vous nettoyer encore ? s'irrita-t-elle.

Elle jetait les hauts cris pour détourner les yeux de la visiteuse, venue expressément pour son pensionnaire. Jusqu'alors, sachant que sa voisine la soupçonnait de maltraiter son père, elle s'en était accommodée. Mais aujourd'hui, elle ne faisait pas sa visite de courtoisie pour le voir !

Malvina avait profité de l'absence de ses parents, invités à souper chez des amis, pour traverser la rue. Son père lui ayant interdit de sortir pendant la journée, elle s'était réfugiée dans sa chambre pour garnir de broderies une taie d'oreiller, tout en surveillant les allées et venues des passants, au cas où elle n'apercevrait pas M. Kéroack.

Euphrasie la jalousait. Dans son désir inavoué qu'il s'intéresse à elle seule, elle souhaita que la voisine reprenne la porte. L'armateur se préoccupait beaucoup de son vieux paquet de trouble, et sans son consentement, mais au moins, il était là. Un moment, elle souhaita que le Notre-Dame soit emprisonné dans les glaces jusqu'à la fin de l'hiver ! Mais la pensée était trop bête, elle se ravisa. La belle Malvina serait toujours dans le décor…

L'aïeul était rassasié. Il avait achevé le restant de ragoût et l'armateur avait essuyé la bouche du bénéficiaire, qui grogna quelques sons de remerciement. À présent, il désignait la tasse de thé sur la table, à côté de l'assiette de sa fille. Malvina amorça le pas vers la table. Mais Euphrasie, excédée de voir les étrangers s'interposer et

s'occuper ainsi de son père, lui opposa une résistance féroce :

— Vous êtes pas tannés de le torcher pis de faire ses quatre volontés ! se récria-t-elle, très fâchée.

L'œil moins farouche, elle réalisa qu'elle était allée trop loin. Après cette scène d'une insoutenable tension, Malvina et Maximilien se consultèrent du regard et convinrent de franchir le seuil.

— C'est ça, laissez-moé donc toute seule avec le bonhomme, asteure !

L'alité s'était mis à gémir. Les deux tourtereaux étaient sortis sous les sanglots silencieux de la vieille fille. Tant de larmes elle avait refoulées, tant de frustrations elle avait subies ! Elle s'était donnée en spectacle, elle avait flanché. Elle avait étalé ses sentiments et pleurait de honte.

Dehors, sous le larmier de la corniche…

Ils exprimaient leur désolation. Lui, devant un drame humain qui le dépassait, il avait essayé de redonner au malade une certaine dignité. Pour sa part, elle croyait que, sans ses visites presque quotidiennes, personne n'aurait pu prédire ce qui serait arrivé de l'aïeul. Mais le temps s'écoulait…

— Je rêve à vous, monsieur Kéroack !

La déclaration percutante avait secoué Maximilien. Quand on est rendu à entendre qu'on est l'objet de rêveries, il faut réagir, pensa-t-il. Elle désire que je l'embrasse.

Frémissante, elle ferma les paupières. Brûlant de passion, il posa tendrement ses lèvres sur les siennes.

— Et que je ne te voie plus m'appeler monsieur Kéroack, lui dit-il en riant.

Euphrasie, qui avait épié la scène, referma le rideau, se tordant de douleur.

La voisine retraversa le pavé sous l'œil énamouré de Maximilien. C'était comme s'il prenait son temps pour l'accompagner du regard jusqu'à sa porte. Et même si elle s'était refermée derrière elle, il ne la quittait pas des yeux, en pensée. Et sa poitrine battait encore sous la pulsion de ses sentiments quand il rentra chez sa logeuse.

— Tu l'aimes vraiment, la p'tite Gauthier, han ?

Il ne répondit pas, mais son visage épanoui trahit son bonheur. Devinant que de les voir ensemble lui avait causé une vive émotion, il éluda la question :

— J'ai l'impression que la température se réchauffe, dit-il tout bonnement ; j'espère que ça sera suffisant pour faire fondre la glace.

C'était précisément ce qu'il ne fallait pas dire. Euphrasie attribuait plutôt le réchauffement qu'il ressentait à la chaleur de leurs amours, à lui et Malvina. Il s'excusa et entreprit de gravir les degrés. Le vieux, qui avait observé l'échange de sa fille avec le bienfaiteur sans comprendre tout à fait, s'était redressé sur sa couche. Il avait flairé un quelconque malentendu…

— Vous, le père, couchez-vous pis dormez ! M. Kéroack va monter se reposer.

Elle l'avait assommé avec ses paroles infâmes, proférées sur un ton acerbe. Cependant, elle s'en mordrait les pouces, Zéphirin allait gémir une partie de la nuit…

* * *

Levé à la naissance de l'aube, Maximilien s'était dépêché à la fenêtre de sa chambre. Le frimas de la vitre avait fondu, des larmes de buée pleuraient, s'évanouissant sur le châssis de bois. Au bas des marches, Euphrasie l'attendait, lui barrant le chemin.

— Tu m'as l'air pressé, mon beau, à matin, dit-elle, pourtant ta Malvina aimerait ça que tu restes à Saint-Pie. Elle va s'ennuyer à mourir, la pauvre !

Et elle commença à débiter des moqueries, toutes aussi insultantes les unes que les autres : « Tu devrais l'emmener au bout du monde, sur ta machine à vapeur ! » « Tu n'as pas honte de soupirer pour une jeune fille de treize ans ta cadette ! » Elle était en feu, se retenant de dire qu'elle dévoilerait ses amours à monsieur le notaire. Mais, tout de même, elle avait dressé les couverts sur sa nappe à carreaux, couverte d'une abondance de fruits, de pots de confitures et de marmelades, avec une corbeille de pain de ménage tranché. Elle l'invita à s'asseoir.

— Des œufs, à matin ?

Elle le questionna sur la construction de son vapeur, exprimant son envie de monter à bord, de se promener sur la Yamaska, pour découvrir les berges de la rivière et s'évader de son confinement entre les quatre murs de sa maison. Parce que, toujours, le vieux sénile la retenait, captive comme un bateau pris dans les glaces, pendant de longs et interminables mois d'hiver. Aussi, sous un couvert de mots à peine voilés, avouait-elle la disparition souhaitée du débris, qui la faisait périr de fatigue et d'exaspération. Elle se racontait, évoquant les journées pesantes qui la grugeaient lentement, à petit feu, sur la braise fumante qui finirait bien par la consumer, l'achever elle-même

avant le trépas de l'aïeul.

Maximilien chercha quelques mots de réconfort, quelques paroles de commisération. Plus il l'écoutait, plus il la comprenait. Mais il éprouvait de la difficulté à l'excuser pour ses emportements déchaînés et pour sa jalousie dévorante de vieille fille frustrée.

Puis ce fut le temps de partir. Il s'approcha de l'alité. Zéphirin, qui avait perçu un autre départ, comprit que ce serait le dernier. Avec un sourire candide, il étira sa main desséchée vers l'aimable chambreur qui lui tendait gentiment la sienne, balbutia quelques mots de reconnaissance qui ressemblaient à « merci, monsieur Kéroack ».

Au seuil de l'habitation, Maximilien fouilla dans le gousset de son gilet, en retira quelques billets qui indifférèrent la logeuse. D'un branle de la tête, elle signifia que ce n'était pas ce qu'elle avait espéré. Elle cherchait à obtenir une compensation en nature ! Devant son père, langoureuse, elle s'approcha du chambreur, offrant ses lèvres. Maximilien se recula. Avec brusquerie, elle lui arracha les coupures. Il sortit, s'immobilisa un instant. De l'autre côté de la rue, la résidence du notaire Gauthier dormait. Il esquissa un sourire et amorça le pas vers sa destination.

Le jour perçait la nuit de ses rayons de soleil levant. L'armateur marchait dans la rue, faiblement éclairée par les maisons qui s'allumaient, jetant des formes diverses sur la blancheur de la neige fondante. En ce lundi, les mères s'étaient levées pour la maisonnée, les enfants repartaient pour l'école, les travailleurs se rendaient à l'ouvrage. Des chaumières accueillantes se dégorgeraient de voyageurs désemparés, cherchant refuge au village, l'hôtel se dégonflerait de son afflux de clients imprévisibles, arrivés sans avertissement. Il s'acheminait au port, habité par l'espoir de larguer les amarres.

Comme à l'usine, une fumée charbonneuse se tortillerait bientôt en s'échappant de la haute cheminée sombre du vapeur. Le capitaine Cormier, le mécanicien et son chauffeur étaient à déjeuner dans la cuisine. Il imagina que les réserves de la cuisinière avaient fondu, comme la glace qui avait maintenu le Notre-Dame en captivité.

— Bonjour les amis ! lança Kéroack.

— C'est aujourd'hui qu'on décolle, n'est-ce pas ? répondit le capitaine.

Oui, mais auparavant, une inspection pour s'assurer de l'état convenable du bâtiment s'avérait nécessaire. Il s'agissait de vérifier les palettes des roues, que les glaces auraient pu endommager. Quant au mécanisme, il serait aisément remis en fonction avec des hommes bien nourris et bien reposés.

Le capitaine veilla à l'exécution des travaux. La tâche n'était pas mince, mais le temps radouci facilitait la périlleuse besogne. Pendant ce temps, Maximilien appréhendait une irruption massive des passagers qui s'impatienteraient de l'immobilité du bateau et de leur retour pressant à Saint-Hyacinthe. À l'hôtel, réveillés tôt, les gamins turbulents du voyage avaient toqué aux portes des chambres. Au cours de l'avant-midi, la veuve Rabouin, incapable de les contrôler, s'était arraché les cheveux. C'est pourquoi, trois fois plutôt qu'une, on vit paraître un éclaireur, mandaté par elle, venu s'informer de l'heure du départ. Mais ce n'est qu'au début de l'après-midi que la flopée de touristes regagna le navire.

15

Dans les jours suivants, Bérénice avait écopé à la librairie d'un nombre non négligeable de récriminations de la part des voyageurs malchanceux. Elle avait subtilisé dans les tablettes un cahier pour les consigner en apposant des astérisques, selon leur gravité. Une chicanière, accoutrée de bleu, était venue avec son fils – une armoire à glace faisant dans les six pieds – pour une réclamation, menaçant de traîner le promoteur en cour. La « plaignante » était ressortie du magasin avec un livre dont elle rêvait, gracieusement offert par la maison ! Le plus souvent, les mécontents se présentaient à deux ou trois pour revendiquer, ce qui leur donnait une force de persuasion pour contraindre l'armateur à les rembourser.

Maximilien s'enfermait dans son arrière-boutique pour ne pas les entendre, envoyant au front sa tante et son commis. Il avait déjà épongé une facture salée avec l'hôtelier et réglerait à la pièce chacun des cas. Et, chaque soir, Bérénice présentait le cahier de doléances à son neveu, qui analysait les demandes. À la fin de la deuxième semaine à s'adonner à cet exercice comptable fastidieux, il résolut de conclure à un règlement global et final, en remettant gracieusement aux passagers concernés un calendrier de l'année 1870.

Le Notre-Dame, quant à lui, s'était retiré dans ses quartiers d'hiver à Saint-Pie. Le capitaine avait recommandé l'endroit, plus propice pour la saison froide. À Saint-Hyacinthe, au quai des Messieurs du séminaire, il restait un tas de charbon recouvert d'une toile, que Célestin était chargé de surveiller à cause des maraudeurs et d'en vendre aux plus démunis, à tant la chaudiérée, jusqu'à épuisement du stock. Les préparatifs d'hivernage du vapeur terminés, Magloire Cormier était retourné à Sorel rejoindre son Abénakise, qui s'était ennuyée à mourir. Violette et ses frères, Tim et Tom, les trois enfants du domestique des Kéroack, travaillaient à présent au noir dans une manufacture, en attente de la prochaine saison de navigation. Avec un patron qui les exploitait, ils promettaient de reprendre du service au printemps.

Un bon matin de décembre, Bérénice était revenue de la poste avec du courrier de Saint-Pie. Elle avait déposé les enveloppes sous les yeux de son neveu, sur le sous-main, étonnée par l'adresse de retour d'une lettre.

— Qui est cette Euphrasie, tu ne m'en as jamais parlé ? interrogea-t-elle. Me semblait que tu avais logé à l'hôtel.

— Vous êtes curieuse, ma tantine…

Elle retourna sur le plancher. Fébrile, il avait aussitôt décacheté le pli et s'absorbait dans la lecture. Après tous les ennuis des derniers temps, il se consolait. La lettre, signée Malvina, redisait les bons moments passés ensemble, les sentiments affectueux qui les unissaient. Dans la maison paternelle, elle se morfondait dans l'ombre de son secret, à espérer sa présence, désormais indispensable à son bonheur. Le jour, au cabinet de son père notaire, on la prenait dans la lune, ou à commettre quelque gaffe, qui le hérissait passablement. Une fois, toute confite de maladresse, elle avait renversé l'encrier sur un document d'importance qu'elle avait dû recommencer. Et la nuit, il lui arrivait de ne s'assoupir qu'au petit matin, après des heures de rêve éveillé.

Il se délectait de la lettre, des confidences amoureuses qu'elle semblait lui murmurer à l'oreille. Mais c'étaient les mots d'une jeune fille éprise d'un homme qui avait atteint la trentaine, peut-être une toquade de demoiselle, une idylle charmante, mais éphémère, qui s'évanouirait avec le temps, comme érodée par l'absence et l'usure de l'éloignement.

Sur le plancher, la tante était aux prises avec un religieux qui fourrageait dans un rayon afin de dénicher un livre saint sur les mortifications. Il portait un béret de laine bleue, et sa soutane écourtichée et luisante surplombait des souliers éculés et des bas ravalés. Démangée par le désir de connaître l'état d'âme de son neveu, elle confia la Robe noire à Ferdinand. Sans faire craquer les planches, elle s'en fut à l'arrière-boutique. Elle se pencha à l'embrasure de la pièce. Maximilien avait l'air de nager dans la béatitude.

— J'ai affaire, mentit-elle, mais je vois que je te dérange, je reviendrai…

Il souhaita qu'elle s'attarde afin de connaître son avis. Après l'avoir mise au fait de sa liaison secrète avec Malvina par le biais de sa voisine Euphrasie, était-ce convenable de répondre à la jeune fille ? Il admettait qu'il était épris de l'amoureuse, mais un obstacle majeur s'interposait dans son bonheur : était-ce pensable d'infléchir l'opinion du notaire ?

La tante lui recommanda la patience et l'encouragea à poursuivre sa correspondance. Selon elle, ce n'était pas un détournement de mineure, la différence d'âge importait peu, pourvu que la flamme brûle entre les deux tourtereaux. « L'amour ne s'embarrasse pas des barrières de l'âge », lui dit-elle. Maximilien, qui n'était pas homme à s'emporter, se leva et déposa un baiser affectueux sur la joue de sa tantine, qui résonna dans l'arrière-boutique. Aussi contente que lui,

elle ressortit de la pièce avec ravissement.

Maximilien s'empressa de répondre à Malvina. Il lui disait tout le bonheur qu'il avait de lui écrire et que leur lien naissant s'enveloppait d'un sentiment plus grand que l'amitié. À quand les retrouvailles ? Elles paraissaient si loin. De son côté, il n'entrevoyait aucune occasion de la revoir et, en attendant de la serrer dans ses bras, il la gardait au chaud dans son cœur.

* * *

Le dos appuyé au dossier de la berçante, le cou cassé, Euphrasie relisait pour la cinquième fois la lettre destinée à Malvina. Imaginant qu'elle était l'objet de ses pensées, elle goûtait les paroles de Maximilien, comme s'il lui avait adressé le pli. Elle souriait à chaque mot doux, fermant les paupières, pour mieux s'en délecter. Dans son lit, Zéphirin observait sa fille, dont étonnamment le visage s'illuminait, comme une chandelle à la mèche rallumée, éteinte depuis longtemps. Manifestement, l'armateur avait conservé de bons souvenirs de son passage dans sa maison. Et avant la nuit, lorsque reprise par une autre séance de lecture, elle se rassoyait, elle poussait de petits gloussements de plaisir de vieille fille périmée. L'aïeul adorait ces havres de tranquillité qui l'apaisaient ; autrement, il s'agitait !

La veille, Malvina était venue. Dorénavant, ce n'était pas tellement les nouvelles de l'alité qui l'intéressaient, mais l'attente intolérable qui la consumait. Après quelques instants au chevet de l'alité, elle avait décidé de livrer ses états d'âme :

— Je ne me possède plus, avait-elle déclaré d'une voix mourante. Je ne cesse de penser à lui !

Euphrasie, en confidente désintéressée, avait emprunté une voix affectée. « S'il tient à toi, il t'écrira bien, un de ces jours ; t'es donc pas patiente ! » avait-elle affirmé. Et Malvina s'était tue, pour ne pas blesser la célibataire âgée, à qui personne n'avait expédié de lettre.

Sur ces mots, Malvina avait retraversé la rue. Elle était arrivée en plein orage, éclaté pendant son absence, un autre que les Gauthier avaient déclenché.

— Voyons donc, Éloïse, raisonne-toi, elle ne fréquentera pas le libraire, que je te dis ! tonna le notaire.

— Pourquoi pas ?

Madame argumentait. Selon ce que Malvina lui avait rapporté, c'était un charmant garçon, distingué, doté d'un sens aigu des affaires.

Ils formeraient assurément un beau couple. Dans leur entourage, il y avait aussi des jeunes mal éduqués et sans ambition, qui soupiraient après leur fille. Mais le tabellion ne parvenait pas à opposer une résistance solide à sa femme, s'entêtant comme un mulet, buté sur une seule raison : l'âge avancé du prétendant !

* * *

La fin de saison rocambolesque du Notre-Dame lui ayant suffisamment causé de tracas avec sa clientèle, Maximilien se trouva fort mécontent de lire un article dans Le Courrier à propos des déboires du vapeur enlisé dans les glaces. Il avait cru la page tournée sur l'article d'Auguste Clapin, quand le sinistre Henri Baribeau, habillé de noir, réapparut à la librairie Kéroack. Le corbeau demanda à parler à son ancien condisciple du collège. Bérénice, redoutant un accueil revêche face à l'agent d'assurance, s'en fut prévenir son patron.

— Je ne veux pas être badré par lui, je devine ce qui l'amène au magasin, dit son neveu, ulcéré.

Mais sans attendre, farouchement décidé, l'importun traversa le seuil de l'arrière-boutique. Coincée entre le chambranle et lui, la tante réussit à se déprendre, abandonnant les deux hommes dans l'arène d'un combat. Maximilien réagit d'emblée :

— Je te le dis d'avance, Henri, ça ne m'intéresse pas, ton affaire ! fulmina-t-il.

Baribeau avait lancé un contrat sur le bureau, invitant le promoteur à le lire dans les moindres détails et à prendre la plume pour le signer. Kéroack parcourut en diagonale les conditions d'une entente pour assurer son vapeur contre les incendies, les dommages ou autres calamités imprévisibles. Il lui rappela qu'il avait déjà une couverture pour son navire et que ce n'était pas parce que le Notre-Dame s'était enlisé une fois et sans avaries que l'incident se répéterait et causerait des dégâts.

— Sacre-moi ton camp, Baribeau !

L'agent reprit son document et, prophétisant une catastrophe, affirma que les négligences conduisaient fatalement au malheur. Il quitta prestement les lieux en énervant la clochette et en faisant claquer la porte.

— Qu'est-ce qui lui prend, à celui-là ? demanda Bérénice.

Le libraire était sorti de la petite pièce, se félicitant d'avoir congédié le vendeur, promettant de lui botter le derrière en cas de récidive.

* * *

Malvina se languissait terriblement de Maximilien. Les jours s'égrenaient et son espoir s'évanouissait dans un souvenir pâlissant que le temps finirait par effacer. Sa mère, qui s'inquiétait de la mélancolie songeuse de sa fille, devinait que l'amoureuse n'avait pas oublié le libraire. À table, un bon soir de décembre, n'en pouvant plus de supporter l'atmosphère oppressante…

Par simple délicatesse, Mme Gauthier avait demandé à Blandine, la servante, de leur accorder quelques moments en famille pour discuter d'une question préoccupante. Elle s'adressa à sa fille :

— Tu ne manges presque plus, tu maigris à vue d'œil, exprima-t-elle d'une voix altérée.

— J'en ai assez de te voir traîner ton humeur morose, Malvina. Va falloir que t'en reviennes, que tu te fasses une raison, décréta le père. Ce monsieur n'est pas pour toi ! Puis, change d'air, c'est pas comme ça que tu vas attirer les beaux jeunes hommes…

Et le notaire, au cœur de granit, avait continué d'avaler ses fourchetées de bœuf. Mais l'épouse, qui ne partageait pas l'opinion de son mari, avait résolu de vider le sujet. Elle hasarda une question :

— As-tu songé à lui écrire, à ce M. Kéroack ?

— Voyons, Éloïse, ça ne se fait pas… Que fais-tu des convenances ?

Gauthier était intervenu, empêchant sa fille de répondre. Ainsi coupée de la conversation, elle ne put trahir son secret. Elle avait déjà fait parvenir une lettre à un être qu'elle aimait de toutes ses forces, un pli demeuré sans retour jusqu'à maintenant.

L'échange avait réveillé son désir de retraverser chez la voisine. Depuis quelques jours, elle avait négligé ses visites à Zéphirin qui, lui, pâtissait dans son lit à longueur de journée. Elle irait le visiter après le souper. « Va, ça fait pas de mal de faire du bien à d'autres ! » avait approuvé le notaire au sortir de table de sa fille.

Malvina s'était déportée de l'autre côté de la rue en pensant qu'elle se changerait les idées. Dès la porte, comme à l'accoutumée, le décadent s'était agité sur sa couche, mais l'accueil chaleureux d'Euphrasie l'étonna. Elle avait salué la vieille fille et s'était approchée de l'alité qui s'était redressé, lui tendant sa main décharnée en poussant quelques sons de réjouissance. Néanmoins, l'hôtesse était la plus heureuse des trois. Elle se délectait de la souffrance qu'elle avait infligée à l'un et à l'autre. C'était là ce qui unissait les deux êtres sous sa férule. De maintenir l'amoureuse dans l'ignorance et le désespoir la réjouissait. Pour un rien, elle avait taloché le vieux sénile et lui avait

asséné des coups de manche à balai aux bras et aux jambes qu'il montrait à la visiteuse en repoussant les draps.

— Le bonhomme a encore essayé de se lever, justifia-t-elle, il est incapable de se tenir debout sur ses deux jambes ; c'est ça qui arrive quand ça écoute pas !

Un « vraiment » interrogatif s'était dessiné dans le regard de Malvina. Elle remettait en cause la réponse véreuse de la diablesse qui lui mentait en plein visage. Et Zéphirin, puisant dans le coffre aux trésors de ses inoubliables souvenirs, fit ressurgir un nom qui éclata comme une détonation : « Kéroack » !

— Toujours pas de lettre ? s'enquit Malvina.

— Il t'a oubliée, c'est tout ! commenta platement Euphrasie. Tu te tourmentes pour rien, tu te fais du mauvais sang.

La figure défaite de Malvina accentuait son plaisir. Tant et aussi longtemps que ce serait possible, elle se prêterait à ce petit jeu qui la grisait comme le vin du malheur des autres.

— Peut-être le courrier se sera perdu, on n'en sait rien ? s'encouragea Malvina.

Et elle était repartie, la tête basse, le cœur noyé de chagrin.

* * *

Zéphirin dépérissait. Euphrasie avait mandé quelquefois le docteur, qui s'était étonné de sa traversée miraculeuse des fêtes. Dans sa compassion, le médecin l'avait écoutée en silence, fermant les yeux sur les multiples contusions couvrant le corps du patient. À sa défense, elle avait précisé qu'elle avait renoncé à accompagner son père au cabinet d'aisances. Il se levait sans permission, trébuchait, se cognant partout sur le coin des meubles, risquant de se briser les os. Elle ne pouvait le surveiller tout le temps comme un enfant désobéissant, ce qui expliquait ses meurtrissures et ses contusions. Et quand cela s'avérait possible, Malvina le faisait marcher, faisant valoir que c'était important afin qu'il ne perde pas sa force musculaire.

D'une certaine manière, Euphrasie se désolait de voir s'éteindre son père sur sa paillasse de moribond. À mesure qu'il approchait de son trépas, elle s'angoissait. Avec la disparition de l'aïeul, elle n'aurait plus le spectacle de sa voisine, tordue de douleur devant l'alité et l'attente interminable qui la mortifiait.

Mais toujours, le dégénéré, dans sa face grimaçante de grand malade, n'ayant plus de force pour s'agiter, exprimait avec un semblant de sourire sa reconnaissance à sa bienfaitrice de l'autre côté

de la rue. Et, chaque fois qu'elle lui rendait visite, un nom lui revenait, qu'il poussait avec un gémissement rauque, comme une requête pressante : Kéroack !

Vers la fin de février, avant que son père n'expire, la vieille fille dut se résoudre à prendre la décision qui la déchirait. De revoir les deux tourtereaux ensemble la comblerait. Elle choisit d'en informer la voisine :

— Je crois que l'heure est venue d'aviser Maximilien, affirma-t-elle, d'une voix d'outre-tombe. Pépère réclame constamment l'armateur…

Avec son air factice, elle paraissait résignée. Mais, tremblante, Malvina était déconcertée. Aurait-elle la chance de le voir réapparaître, lui, l'objet de ses rêves éveillés, revenant à Saint-Pie, dans la neige et le froid, avant la reprise de la saison de navigation ? Euphrasie contemplait l'amoureuse se liquéfier devant elle, débobinée, suffoquée, ne sachant pas comment se comporter.

— Encore faut-il qu'il veuille bien accepter et que le temps soit convenable pour son déplacement, murmura-t-elle.

Elle prierait tous les saints du ciel pour que l'événement se produise.

* * *

Euphrasie avait rédigé sa lettre avec une plume frémissante de bonheur. Si Dieu le voulait, elle connaîtrait des moments de plaisir intense, une félicité certaine, dans le dépérissement funeste de son père et l'éloignement de deux êtres. Avant d'écrire, afin de se pénétrer de lui, elle avait relu pour la centième fois le pli de Maximilien adressé à la soupirante d'en face.

Malvina ne se possédait plus. Elle avait retrouvé une joie de vivre qui s'accentuait avec la fin imminente du vieillard. C'était à s'en confesser !

— Ton père et moi, on ne te reconnaît plus, ma fille, commenta la mère.

— C'est comme rien, elle doit avoir l'œil sur le fils du docteur. Ça lui ferait un bon parti, n'est-ce pas, Éloïse ?

Au fond d'elle-même, la mère souhaitait que Malvina ne soit pas éprise de ce fils prétentieux et arrogant, qui faisait les yeux doux à toutes les belles demoiselles du village. Cela dit, elle voulut forcer les confidences.

— Je ne veux pas être indiscrète, ma fille, mais j'aimerais savoir ce

qui te rend plus heureuse ces temps-ci.

— Zéphirin va de mal en pis, commença-t-elle.

Le diagnostic du médecin était sombre. Euphrasie avait écrit à M. Kéroack pour satisfaire une des dernières volontés du malade : que le bienfaiteur, une âme compatissante, puisse l'accompagner dans les moments ultimes de son existence.

* * *

Le dégénéré, dans sa condition moribonde, se sentait glisser vers le néant. À travers son habituel état de torpeur et ses périodes d'assoupissement prolongées, Zéphirin résistait. Parfois, il lui parvenait des éclairs de lucidité dans son esprit qui s'éteignait. Quelques jours avant de trépasser, lors d'une visite de sa bienfaitrice, profitant du fait que sa fille venait de monter aux chambres, il pointa son index crochu vers Malvina, lui faisant signe de s'approcher. De sa profonde voix gutturale, il mandait le notaire Gauthier auprès de lui !

Avisé le soir même de la requête urgente, souhaitant que les aptitudes mentales du mourant soient éveillées, le tabellion rebondit chez son voisin. Très mal à l'aise, Malvina était demeurée chez elle.

— Qu'est-ce que vous venez faire icitte, vous, avec vos papiers ? interrogea Euphrasie sur un ton peu amène.

— C'est moi, le notaire de votre père, rétorqua Gauthier. À sa demande, il désire ajouter un codicille à son testament.

Le grabataire, les draps remontés à son cou, subodorant les conséquences, tremblotait de tous ses membres. Émergeant de sa somnolence par la présence qui le gênait, il enjoignait à sa fille de s'éloigner. Euphrasie s'en offusqua, se recula au bas des marches, prétextant que c'était une machination de Malvina pour faire cracher le bonhomme, et que, de toute façon, le petit peu qu'il avait lui reviendrait à elle, sa fille adorée. Mais devant l'officier public, elle céda en se retirant à l'étage.

Les mots, prononcés avec effort, et scrupuleusement notés, traduisaient les intentions de l'aïeul. Afin de s'assurer de leur exactitude, le notaire dut en faire répéter quelques-uns, notamment le nom de l'armateur…

Et les yeux du grand malade s'ouvraient pour les approuver. Après le pénible exercice qu'il s'était imposé, l'illettré apposa un semblant de signature. Épuisé, ses paupières se fermèrent et Zéphirin retomba à son hébétude.

« Fichtre ! » avait lâché la grébiche en refermant sur les talons du

tabellion.

Sitôt retraversé chez lui…

— Où est-elle ? demanda-t-il à son épouse dès le seuil.

Faisant fi de la présence de la servante, comme une bête enragée, le notaire avait accroché son paletot à la patère et se délestait de ses claques en cherchant des yeux l'insoumise. À l'étage, Éloïse était avec leur fille et la serrait dans ses bras pour la mettre à l'abri des foudres du paternel. Redoutant un terrible emportement, afin de parer aux coups, elle la précéda dans l'escalier. Mais, le visage empourpré, il l'attendait au bas des degrés.

— Tu la défends encore, se fâcha-t-il.

— Tu te mets dans un tel état, mon mari, riposta-t-elle.

Élevant le regard, Malvina parut sur le palier, comme une petite fille désobéissante, une fautive perdue d'avance, dans l'impossibilité de se réfugier derrière aucune excuse valable. Les paupières baissées, elle descendit lentement, mesurant ses pas, prête à recevoir une sentence.

Il se mit à l'engueuler, maudissant son ingratitude à l'égard de tout ce qu'il avait fait pour elle depuis sa naissance. Elle avait reçu une bonne éducation à la maison, il lui avait payé des études chez les religieuses. Jusqu'à ce qu'elle s'amourache de ce trentenaire célibataire, il avait toujours été ce père aimant et attentionné. La tête baissée, le menton tremblotant et au bord des larmes, elle recevait une pluie de reproches.

— Quand tu traversais chez la voisine, c'était pour le voir, LUI…

— As-tu fini, André ?

Non, il n'en avait pas terminé avec ce qu'il avait à dire. Il croyait que leur fille était aveuglée par un amour romantique, qu'il était de son devoir d'étouffer dans l'œuf. Malvina s'était effondrée en pleurs. La mère s'interposa pour mettre fin à un déluge de larmes et pour supplier son mari de reconnaître la réalité. Pour elle, ce n'était pas un drame, mais l'expression d'un amour tendre qui crevait les yeux !

16

Dans un dernier râle d'agonisant, le bon vieillard s'était paisiblement endormi à jamais. En pleine nuit, on avait entendu Euphrasie, sortie en chaussettes dans la neige, à moitié habillée, criant à tue-tête. Au matin, on répandait que la maladie de son père avait détraqué la vieille fille. Des voisins charitables étaient venus dans la maison endeuillée pour l'assister. Selon la coutume, ils avaient d'abord reculé l'horloge à l'heure approximative du décès. Le disparu, lavé et habillé de linge propre – sans omettre la paire de bretelles qu'il chérissait tant –, fut installé sur la table massive de la cuisine, où brûlait une chandelle mourante. Ensuite, on obtura les fenêtres et alluma des cierges. Ainsi, les persiennes seraient closes comme les paupières du défunt.

Ce n'est que le lendemain que Maximilien arriva à Saint-Pie. Dans les circonstances qui prévalaient, il avait préféré le voyage en carriole à l'écriture d'une lettre qui prendrait trop de temps. Mais le trépas de Zéphirin l'avait devancé. Ramolli par les implorations de son épouse et les larmes de sa fille éplorée, le notaire avait permis à Malvina de retraverser. De sa fenêtre, elle avait d'abord épié les mouvements de la rue. Le prêtre et des habitants s'étaient engouffrés dans la chaumière du défunt, et certains en étaient ressortis. Elle avait l'intime certitude qu'il viendrait ; elle ressentit un vif émoi quand l'armateur apparut, engoncé dans son capot de chat, tirant sur les rênes d'un cheval bai attelé à un berlot. Il s'achemina à la petite écurie pour dételer la bête, l'abreuver, et lui donner une bonne ration d'avoine.

Maximilien prit le temps d'épousseter la neige de sa bougrine et de son chapeau de fourrure avant d'ouvrir la porte tendue d'un crêpe funèbre. Euphrasie s'entretenait avec les visiteurs qui, mouchoir à la main, faisaient l'éloge du disparu. D'un branle de la tête, elle nuançait les louanges dont on le couvrait, réfutant qu'il ne les méritait pas. Exaspérée de les entendre et d'affronter les contrariétés, elle les délaissa et agrippa le libraire demeuré au seuil.

— Regarde, Maximilien, comme il repose en paix, répétait-elle, comme une formule toute faite.

Dans sa robe noire qui assombrissait les lieux, elle avait emprunté une voix caverneuse pour décrire la solennité de l'événement. Le prenant par le coude, elle l'entraîna à la table où M^me^ Lagueux, une grand-mère du voisinage habillée de sombre, égrenait un chapelet.

— Vois comme il a l'air heureux, il est au paradis ! observa-t-elle. À présent qu'il est délivré de ses souffrances.

Mais au fond, la grébiche détestait l'expression de ce visage de trépassé. Un sourire mi-figue mi-raisin plissait ses lèvres, le mort semblait se moquer de quelqu'un. Elle s'était tellement dépensée pour lui, l'avait traité toute sa vie aux petits oignons. En ce jour, c'est à elle qu'on devrait chanter des louanges. Les derniers temps, surtout, il était alité, c'était à peine s'il la reconnaissait. Il avait le cerveau engourdi, habité par des idées confuses, inapte à forger la moindre pensée rationnelle.

Puis, excédé par les propos de la vieille fille, se souvenant de la lettre destinée à Malvina, Maximilien demanda comment son amoureuse l'avait reçue. Euphrasie inventa qu'elle avait rencontré quelqu'un d'autre, un garçon de son âge, instruit et de bonne éducation, très distingué, pour lequel elle avait obtenu l'assentiment du notaire.

La vieille fille se pâmait devant le noble visiteur. Elle repensait au pli, relu cent fois, imaginant qu'il était venu pour elle seule et qu'elle pourrait lui réaffirmer son amour.

Un cognement retentit dans la chaumière. Soudainement ramenée à la réalité, elle s'achemina à la porte, entraînant son bien-aimé par la main. La fille du notaire parut, vêtue d'une pèlerine, la tête encapuchonnée.

— Si c'est pas la Malvina, ton ancienne flamme ! se réjouit l'endeuillée.

Au milieu de son embarras, Maximilien tâcha de se déprendre d'Euphrasie, qui le retenait fermement.

— Tu peux ôter ton manteau, asteure que je t'ai reconnue, ricana la grébiche. Regarde qui c'est qui est icitte. Il est venu par sympathie pour moé, t'sé.

Tout le temps qu'elle parlait, elle enserrait la main du visiteur. Mais les pupilles de Maximilien erraient dans la pièce, fuyant les yeux bleu pervenche, empreintes du désir de clarifier la situation. La tête couverte, Malvina s'approcha respectueusement du défunt, et joignit sa prière à la mémé, qui achevait sa troisième dizaine de chapelet. Puis, Euphrasie remorqua son bien-aimé dans l'atelier.

En effet, désabusé par son existence misérable avec sa fille, alors que, se voyant décliner, sentant la fin et qu'il se tenait encore sur ses deux jambes, Zéphirin avait bricolé sa tombe en bois de cèdre. Dans cette pièce à peine chauffée, la grébiche vantait le talent de menuisier

de l'aïeul, qui avait construit leur modeste chaumière. D'ailleurs, avec les oublis qui contaminaient son cerveau, il n'avait pas rangé sa varlope, son marteau et ses clous, et la dernière fois qu'il avait séjourné dans son havre tranquille, c'était pour poncer les planches de sa bière et lui donner un semblant de lustre, comme le cercueil des bourgeois.

— Il fait frette icitte, colle-toé sur moé.

La tête effarée, Mme Lagueux fit irruption dans l'atelier…

— Viens, Euphrasie, s'écria-t-elle, le mort a grouillé.

On l'avait informée que la vieille fille endeuillée se trouvait dans l'appentis. Le couple, à la suite de la mémé, se déporta dans la maison. Tout le monde s'était rassemblé autour du défunt et surveillait avec attention. Des peureux, craignant que le mort ne se réveille, l'observaient, à demi retourné, la face en grimace, un œil fermé.

— Je vous jure qu'il a grouillé, assura la mémé, demandez à Mlle Gauthier.

Malvina désira se dissocier des dires de la brodeuse qui hallucinait. Maximilien constatait une fois de plus la délicatesse et l'intelligence de celle qu'il aimait, afin de ne pas ridiculiser l'illuminée. Trois petits coups résonnèrent dans l'habitation.

Un cousin qu'Euphrasie n'avait pas revu depuis belle lurette entra avec ses gros sabots. Il secoua ses bottes sur la catalogne en saluant familièrement. Il tendit les bras à sa cousine de Saint-Pie. Euphrasie, gênée par l'incivilité d'Herménégilde, s'approcha de lui.

L'homme parlait fort, comme s'il venait fêter le jour de l'An. Il ne faisait aucun cas du disparu et des personnes respectueuses qui se tenaient dans la pièce. Au bonheur de Maximilien, il avait accaparé la vieille fille. Il résolut de se retirer avec Malvina dans l'atelier. Il verrouilla la porte sur ses talons.

Sur le coup, elle ne comprenait pas pourquoi il l'avait entraînée à l'écart. Lui avait-il joué la comédie avec la voisine en attendant de s'expliquer ? Le dos tourné, d'une voix peinée, elle lui demanda :

— Pourquoi tu ne m'as pas écrit ?

— Comment ça, je ne t'ai pas écrit ? s'étonna-t-il.

Dès la réception de son pli, il lui avait fait parvenir une lettre par le truchement de leur messagère. Il lui disait des mots sincères qui traduisaient ses sentiments amoureux, sa hâte fiévreuse des retrouvailles, dans l'attente douloureuse qui le mortifiait.

Le cœur de Malvina s'était remis à battre. Elle se retourna, souleva ses paupières embuées et le darda d'un regard.

D'un mouvement coordonné, leur corps pivota, leurs yeux fixèrent la porte de l'atelier. Quelqu'un actionnait convulsivement la clenche de l'appentis.

— Ouvrez-moé, c'est ma maison, vous avez pas le droit de me faire ça, à moé, une malheureuse qui vient de perdre son père…

Elle secouait maintenant l'ouverture, s'enrageant, la frappant à deux poings. Puis le martèlement cessa. Dans la grande pièce, de l'autre côté du mur, on tentait de maîtriser la folle qui se débattait, pleurant des larmes vengeresses.

Maximilien serra Malvina dans ses bras et s'achemina à la porte ; il ouvrit.

Effondrée sur le plancher de bois, abandonnée à elle-même, Euphrasie sanglotait. Hébété, Herménégilde la contemplait, sans comprendre ce qui atteignait tant sa cousine. Il l'aida à se relever, la traîna à la berçante poussiéreuse de Zéphirin, où elle s'affala pesamment.

Désireux d'épargner la vieille fille, Malvina et Maximilien résolurent de quitter les lieux.

Sous l'influence de la mémé, ils étaient nombreux en prières autour du disparu. Cependant, le départ du couple avait incité quelques fervents à s'éloigner du mort. C'est ainsi qu'une pieuse femme décida de déclarer forfait :

— Vous êtes certaine que vous avez pas la berlue, madame Lagueux ?

Mais aucune âme n'était plus dévote que la mémé ! Elle était déterminée à veiller le défunt, d'autant plus qu'Euphrasie n'était pas en état de passer la nuit à genoux auprès de son père.

* * *

L'air serein, leurs pas foulant la neige floconneuse, Malvina et Maximilien avaient déambulé dans la rue, s'éloignant vers le bout du village. Désormais, tout malentendu, toute méprise sur les intentions de l'autre étaient dissipés. Dévorée d'une jalousie morbide, Euphrasie avait été une mauvaise messagère. Aussi Malvina avait-elle souligné que son père avait été mandé au chevet de l'agonisant pour ajouter une clause à son testament. C'était comme cela que le notaire avait appris le séjour de l'armateur dans la maison du bon Zéphirin qui, soupçonnait-elle, avait eu l'intention de le récompenser en le couchant

sur son testament, au grand désarroi de sa fille, qui réclamait légitimement la totalité de l'héritage.

Le couple était revenu à la maison du mort, à la petite écurie où Maximilien avait laissé son cheval et sa carriole. Près de lui, Malvina le regardait atteler la bête. Il logerait à l'hôtel. Ce n'était pas le goût de s'embrasser qui manquait. Cependant, ils seraient sages, ils se reverraient le lendemain matin, dans la chaumière du trépassé, avant les funérailles.

* * *

Exténuée, Euphrasie s'était assoupie dans la berçante de son père, et le cousin Herménégilde avait occupé la chambre de visite à l'étage. Mme Lagueux, fidèle à elle-même, avait surveillé le défunt, récitant des chapelets l'un après l'autre, refusant d'être relayée par une pleureuse, une habitante du 2e Rang, qui avait l'habitude des deuils. Elle avait prié, sans relâche, comme une dévote accrochée au mort, s'endormant les yeux ouverts pour surveiller le trépassé.

La pleureuse, une dame Clouâtre, était tarie de ses larmes. Devant les refus répétés de Mme Lagueux – qui se tenait encore debout malgré ses jambes variqueuses – de prendre le relais, elle s'était mise à éplucher des oignons pour s'aider à brailler. Ainsi, elle composerait une recette de son cru avec des œufs et du fromage de chèvre, afin d'aider les quelques veilleurs qui restaient à traverser la nuit sans trop faiblir.

En riche armateur possédant une flotte de vapeurs qui avait renfloué les coffres de l'établissement hôtelier avec sa bande de naufragés échoués à l'hôtel, Maximilien avait été traité avec toute l'estime et la considération qu'on accorde à un client prestigieux. Il avait dormi dans un lit de plumes moelleux, on l'avait servi en mettant les petits plats dans les grands et en lui versant les meilleurs vins de la cave. Ainsi, Maximilien arriva frais et dispos à la chaumière endeuillée. Devant l'habitation aux volets fermés, des chevaux attachés à la rambarde, une charrette attelée à deux bœufs attendaient. Il mena sa bête à l'écurie et entra.

C'était jour de funérailles. Ce matin-là, il faisait froid et la terre s'était recouverte d'un autre linceul blanc. Il neigeotait et le vent lugubre sifflait un chant monotone. Dans la maison, quelques personnes étaient là. Parmi elles, Raoul, le fils de la pleureuse, qui ramènerait sa mère après la cérémonie. Pendant que le cousin Herménégilde clouait le couvercle du cercueil, les dames Lagueux et Clouâtre se tenaient aux flancs de la berçante, où sanglotait Euphrasie. Le notaire, accompagné de sa fille, poussa la porte de l'habitation et

s'engouffra dans la grande pièce.

Les pleurs d'Euphrasie redoublèrent. Le fils de l'habitante, sanglé dans sa redingote noire, le cou étouffé d'une crémone mauve, suffoquait sous la chaleur de la pièce ; il s'impatienta :

— Bon, ben, on y va-tu, là, sa mère ? demanda Raoul Clouâtre. J'ai d'autres choses à faire à matin !

On procéda. Selon la coutume, on remit d'abord l'horloge à l'heure, puis Herménégilde, Maximilien, le notaire Gauthier et le garçon soulevèrent le cercueil et le transportèrent au seuil.

— Attention pour pas cogner les cadres, proféra madame Lagueux, ça porte malheur !

Ancrée dans ses superstitions, l'hallucinée croyait que la vieille fille, désormais seule résidente de la chaumière, était la prochaine à trépasser dans ces lieux.

Sur les entrefaites, Malvina souhaita que la bière heurte l'embrasure et fasse disparaître la grébiche. Mais, reprise par de meilleurs sentiments, elle résolut de s'en confesser à l'église.

La dépouille, ne bénéficiant pas d'un cercueil de riches dans un corbillard, fut charriée dans une bière de pauvres, dans un traîneau à bœufs. Après la cérémonie, elle serait conduite au charnier jusqu'au dégel du printemps. Après quoi, elle serait inhumée au cimetière, dans le lot familial, planté d'une modeste croix de bois…

* * *

Le notaire avait convoqué les personnes concernées à son cabinet pour l'ouverture du testament. Euphrasie, qui subodorait de ne pas être la seule bénéficiaire ou, encore pire, d'être déshéritée, entendait se défendre bec et ongles ; elle en discutait avec Herménégilde, au retour du charnier. Le cousin, qui avait volontiers accepté d'accompagner sa cousine, espérait que Zéphirin ne l'ait pas oublié. Après tout, il était le seul de la famille à le visiter de temps à autre, une fois par deux ans, quand cela adonnait.

À la porte de la résidence, la servante des Gauthier filtrait les entrées. En hôtesse charmante, M^me^ Gauthier avait accueilli Maximilien, tout heureuse de mettre enfin un visage sur un nom. Elle le trouva élégant, empreint d'une exquise gentillesse et les invita, lui et Malvina, à prendre place dans le cabinet. Mais son charme fondit quand Euphrasie apparut avec Herménégilde, effrontément infiltré malgré les empêchements répétés de Blandine, la domestique.

— Vous, monsieur, vous n'êtes pas convoqué ! lança-t-elle, en

l'interceptant.

— Je suis de la parenté, madame, riposta-t-il.

Elle regrettait, son nom ne figurait pas sur le testament. Il devrait attendre dehors malgré le froid mordant qui sévissait, ou aller s'enfermer dans la chaumière, de l'autre côté de la rue, et faire une attisée. De toute façon, elle prétexta que l'exiguïté de la pièce ne permettait pas d'accueillir autant de monde.

— Comment ça se fait que votre fille est entrée avec son prétendant, d'abord ? argumenta-t-il.

En grébiche jalouse et fille unique du défunt, Euphrasie insistait pour être assistée de son cousin, un simple témoin qui l'aiderait à mieux comprendre les clauses du testament. L'armateur et son amoureuse, n'étant pas de la famille, n'avaient pas d'affaire dans le cabinet : c'étaient de vulgaires imposteurs qui avaient profité de la naïveté de l'aïeul pour lui soustraire le peu qu'il avait. Et que « la Malvina » s'était arrangée avec son père, le notaire, pour être couchée sur le testament.

— Vous, Herménégilde, fichez-nous la paix !

En furie, le front plissé d'indignation, Gauthier avait bondi de son fauteuil et sailli de son bureau, pointant la sortie. De guerre lasse, le cousin traversa le seuil de la résidence et alla refroidir ses ardeurs dans la chaleur tiède de la chaumière du trépassé.

Les trois chaises alignées devant lui, le notaire procéda à la lecture du document. Zéphirin léguait sa maison et les biens meubles qu'elle renfermait à sa fille, sauf un petit montant, caché sous sa paillasse, qu'il cédait à ses deux bienfaiteurs, Malvina et Maximilien. Ce dernier avait regardé la face pâlissante d'Euphrasie et considéré le besoin de l'héritière…

— Je renonce à recevoir quoi que ce soit ! dit Maximilien, sans équivoque.

Malvina considéra le geste chevaleresque de son amoureux ; elle l'imita.

Euphrasie exhala un soupir de soulagement. Elle recula sa chaise et, avec l'aide de la servante, enfila son manteau de misère et, son vêtement déboutonné, s'en fut retrouver son cousin. Il avait approché sa chaise du feu où se dandinaient des flammes agonisantes.

— Ils n'ont rien eu, ces hypocrites-là, avisa-t-elle. Je me suis défendue, imagina-t-elle.

— Comme ça, il y a rien pour moi non plus, se désola-t-il.

Elle s'en était assurée, le notaire l'avait confirmé. Pour l'heure, ils mangeraient des restes destinés aux veilleurs, préparés par Mme Clouâtre, la pleureuse, retirée avec son fils Raoul, dans sa campagne du 2e Rang.

17

Maximilien avait regagné Saint-Hyacinthe sans trop d'inconvénients. Au loin, des vents soufflant de gros nuages sombres gonflés de neige l'avaient empêché de s'attarder après le repas dans la maison du notaire. Mme Gauthier, qui affectionnait déjà l'armateur, avait insisté pour qu'il reste à dîner, le temps que son mari l'apprivoise et reconnaisse les qualités qu'elle percevait chez le prétendant. Le tabellion avait apprécié ses bonnes manières, sa culture et son entregent, mais il n'était pas prêt à céder leur fille aux mains d'un ravisseur. Néanmoins, il acceptait que les tourtereaux entretiennent une correspondance, pourvu qu'elle s'étire dans le temps et ne les précipite au mariage.

Consciente qu'elle n'avait pas vaincu les réticences de son paternel, Malvina respirait quand même le bonheur. Dorénavant, son existence serait teintée de pensées ardentes, de sentiments amoureux, de rêves les plus désirables, à l'égard de l'homme qu'elle aimait. Pendant une période trop longue, elle avait survécu dans un désert de solitude et de silence, sans un mot, sans l'eau désaltérante pour étancher sa soif d'aimer. Mais à présent, elle était certaine que leur tendresse était réciproque et que pas une lettre ne serait interceptée par Euphrasie ou ne demeurerait sans réponse.

Fraîchement débarqué chez lui, Maximilien ôta ses mitaines, entoura sa tante et la souleva dans les airs. Elle ressentit le froid de son manteau tacheté de neige fondante.

— Jeune fou, va ! se récria-t-elle. Lâche-moi, je t'en prie. Pour quelqu'un qui est accouru au chevet d'un mourant…

Il la déposa par terre et enleva son capot de chat qu'il accrocha à la patère. Frissonnante, elle se frictionna les bras et attendait qu'il lui raconte ce qui le mettait de si bonne humeur.

Il avait revu Malvina et tout malentendu était dissipé. Euphrasie, chez qui il avait demeuré pendant son séjour à Saint-Pie, avait intercepté sa lettre, empêchant ainsi la destinataire d'en prendre connaissance et semant le doute sur son intérêt à lui donner suite. Le vieillard avait trépassé. Après les funérailles de Zéphirin et sa dépouille conduite au charnier du cimetière, il avait dîné avec la famille Gauthier, et le père, malgré les scrupules qui le hantaient, avait accepté qu'ils s'écrivent.

Pour la tante Bérénice, il y avait de quoi se réjouir. Mais, l'instant

d'après, elle se sentit délaissée : l'idée d'un éventuel mariage attiédit son enthousiasme. Il s'en aperçut.

— Qu'avez-vous, ma tantine ?

Reprise par ce qui la chicotait depuis le passage du savant à la librairie…

— Pendant une de tes absences, Kopernik s'est procuré Le Petit Albert, tu sais, ce fameux recueil de recettes magiques, très populaire à une certaine époque. Si je ne m'abuse, c'est justement l'ouvrage qui a inspiré L'influence d'un livre, un roman de Charles Aubert de Gaspé fils, un des auteurs canadiens-français que vous abordez à votre cercle littéraire cette année et dont vous êtes censé parler à votre rencontre après-demain…

— Mais dites-moi donc ce qu'il a l'intention de faire avec ça ! réfléchit Maximilien à voix haute.

L'achat faisait jongler. À part les curés qui en avaient un exemplaire pour apprendre comment faire apparaître le diable et ensuite châtier les pécheurs ou effrayer leurs paroissiens, les gens ordinaires qui mettaient la main sur ce grimoire de magie s'adonnaient parfois à d'étranges expériences. Le pseudo-savant était-il en train de déraper ? D'habitude, pourtant, le scientifique excentrique s'appliquait avec une certaine rigueur quand il abordait un sujet de recherche.

— Maintenant je te prépare un bon repas, décida la tante.

Ils mangèrent. Maximilien avait paru absent durant tout le souper, ayant l'air d'être dérangé, ne répondant que par de petites phrases hachées à sa tante qui tentait de le tirer de ses réflexions. Il s'éclipsa quelques minutes pour aller fouiller dans les rayons de sa librairie et en remonta avec Le Petit Albert, dans lequel il s'absorba toute la soirée.

Si la lecture du grimoire s'avéra sérieuse, elle provoqua des rires canailles chez le lecteur. Ainsi, pour combattre les effets de l'ivresse, l'auteur recommandait aux mâles de se couvrir les parties génitales d'un linge imbibé de vinaigre, et aux femelles, de se l'appliquer sur la poitrine.

* * *

Au lendemain, Kopernik faisait une dernière mise au point de son installation. Cette fois, il n'ameuterait pas tout l'immeuble. Dans son logement, fort de son expérience au soubassement sur l'efficacité du charbon dans les engins à vapeur, il avait bricolé un appareil avec une

marmite remplie d'eau aux trois quarts, reliée à son poêle alimenté au charbon. Avec ingéniosité, il avait imaginé un système de poulies accrochées au plafond qui permettait de soulever et retirer le couvercle et de le remettre en place, un peu comme un cabestan, une sorte de treuil pour jeter ou lever l'ancre. Fier de son initiative, il se frotta les mains. Habité par le désir irrépressible d'éprouver la recette du Petit Albert, il devait s'emparer d'un volatile qu'il ferait cuire à la vapeur. Dans les ténèbres des escaliers, cagoulé et poche de jute à la main, il descendit dans la rue.

Il faisait nuit close. Entre les nuages, un faible croissant de lune pâlissait les ombres. Les commerces étaient fermés, des gagne-petit se pressaient vers leur chaumière. C'est pour eux qu'il se dépensait. Se remémorant sa jeunesse et sa famille dans le besoin, il désirait trouver un moyen de les enrichir facilement. Ce serait un moyen d'épargner la société souffrante de ses nombreuses privations et de contribuer à leur bonheur.

Certains qui connaissaient les élucubrations du savant devinaient, à sa démarche singulière, que l'homme qui se cachait sous la capuche se livrait à une autre de ses divagations, sans en faire de cas.

Kopernik, lors de ses promenades solitaires, ratissait fréquemment le quartier. Il savait où prélever un spécimen à deux pattes, dans les fonds de cour sombres qui ne bénéficiaient pas d'éclairage au gaz. Or, chez les Gallichan, on gardait des poules et il y en avait une noire…

L'endroit était calme. Mais le moment n'était pas propice à l'action ; il attendait que les ombres épaisses se dissipent. Soudainement, comme dans un clin d'œil de connivence, l'astre lunaire perça les ténèbres. Muni de son sac de jute, il traversa le portillon, pénétra dans l'arrière-cour et tira la porte grillagée du poulailler. Dans un caquètement éperdu, les volatiles se dispersèrent. Il en repéra un, fondit sur le spécimen, qu'il isola dans un coin. Ah ! Ah ! ricana-t-il. Saisie par une patte, dans une volée de plumes, la poule se débattait ; il l'enfouit dans son sac et déguerpit avec son butin.

La face cagoulée, la poche sur le dos, il s'achemina à son logis. Il se délesta de son sac, ôta enfin sa capuche. Par Jupiter ! s'étonna Kopernik, la nuit, tous les chats sont gris ; et les poules sont grises ! Celle-là n'est pas noire, mais l'expérience devrait marcher quand même, raisonna-t-il. Comme un enragé, pressé de procéder à la suite, il enfourna quelques pelletées de charbon dans son poêle. De temps à autre, avec un rire sardonique, il soulevait le couvercle de son chaudron, observant les bulles qui jaillissaient à la surface, reportant son regard vers le sac de jute remuant dans le coin. Bientôt, il placerait la petite bête dans une casserole qui reposerait sur une grille,

au-dessus de l'eau, et elle cuirait à l'étuvée. Au bout de plusieurs minutes, il plaça la poule dans le récipient qu'il referma. Puis, dans un bouillonnement du liquide et une vapeur humide suffisante ainsi que dans une agitation frénétique de l'animal à plumes, il relâcha le câble de son mécanisme…

Une demi-heure s'écoula. Kopernik souleva les couvercles de sa marmite, puis de son chaudron, et déposa les restes sur sa table. Dans la clarté faiblarde de son logis, il relut des passages du Petit Albert. Ensuite, il se recueillit devant le gibier à plumes. Dans une voix empruntée, il prononça des incantations magiques afin d'obtenir de l'argent pour les pauvres. Une vingtaine de minutes passèrent et, à part la senteur désagréable de poule mouillée qui empuantissait la pièce, rien de particulier ne se produisit. Il résolut de s'acheminer chez ses voisins de palier.

— Avez-vous soupé, je vous apporte de quoi manger ? demanda-t-il dès la porte.

La mine basse, vaincu par une expérience décevante, il n'avait pas réussi à obtenir ce qu'il désirait. En tant que savant curieux, il avait appliqué sa science des machines à vapeur à la cuisson d'un volatile. Il admettait son échec et confessait sa crédulité : il s'était fait prendre par une supposée recette magique du Petit Albert. Peut-être n'avait-elle pas fonctionné à cause de la couleur de la poule – une grise plutôt qu'une noire –, chapardée chez les Gallichan ? Il promettait de les dédommager. Tout en parlant, il avait ouvert son sac de jute et une odeur nauséabonde s'était aussitôt répandue dans l'atmosphère du logis. Bérénice souhaita le départ du professeur pour aérer les lieux.

* * *

Le surlendemain, Maximilien mandata sa tante pour acheminer sa lettre à la poste. Peu de temps après son passage à Saint-Pie, il ressentait un ardent empressement à écrire à Malvina, qui lui répondrait sans doute par le retour du courrier. Aux fins de la rencontre de la petite société littéraire, il avait relu des lignes de L'influence d'un livre et se croyait prêt à débattre de ses opinions sur l'histoire et son auteur, Charles Aubert de Gaspé fils.

Kopernik était arrivé le dernier à la librairie, avec la mine repentante d'un malfaiteur qui avait confessé son crime et écopé d'une peine écrasante. Mercier, Bachand et les autres étaient à discuter de L'influence d'un livre et de la liberté que l'auteur avait prise pour construire une intrigue échevelée, pleine de péripéties et de rebondissements, difficile à suivre, où le personnage principal – qui lisait Le Petit Albert – recourait à la magie. Demeuré au seuil du

commerce, Kopernik se fâcha :

— Si vous ne changez pas de sujet, je sors d'ici, déclara-t-il.

— Restez donc, professeur, Maximilien nous a rapporté votre expérience amusante, rétorqua Honoré Mercier. Assoyez-vous ! Nous allons maintenant parler de la vie débridée de l'auteur…

Avec une certaine réticence, Kopernik consentit à l'invitation. Cependant…

— Parlons-en de votre Aubert de Gaspé fils ! s'emporta Delorme.

Il qualifiait l'écrivain de dégénéré, de scribouilleur, qui avait servi une œuvre mal bâtie, une sorte de soupe indigeste, une histoire à l'image de son existence tumultueuse. Il défendit sa thèse en s'appuyant sur ses lectures…

L'auteur, alors correspondant parlementaire pour des journaux concurrents, avait été accusé de manquer d'objectivité par un député du Parti patriote. De Gaspé le provoqua en duel. Mais plutôt que de l'affronter dans un combat singulier, le député le fit arrêter et emprisonner. L'esprit vengeur, le journaliste choisit de réagir en déposant une bombe puante à l'Assemblée législative. Pourchassé par la justice, il s'enfuit à Saint-Jean-Port-Joli et se mit à la rédaction de L'influence d'un livre. Selon un de ses critiques, il mourra à Halifax, dans des circonstances mystérieuses, brûlé par l'alcool.

— Ce n'est pas très édifiant ! commenta Bachand. On devrait s'arrêter là pour aujourd'hui. Je suggère un échange sur Philippe Aubert de Gaspé père la prochaine fois.

Le président Mercier décréta la fin de la rencontre. En libraire avisé, Maximilien s'engagea à assurer l'approvisionnement de ses camarades en nombre suffisant d'exemplaires des Anciens Canadiens.

* * *

Le jour même de la réception de la lettre de Maximilien, Malvina s'était empressée de lui répondre. Avec une effusion de sentiments, elle se répandait en compliments sur la gentillesse de son amoureux attentionné. Dans sa chambre, Blandine était à refaire le lit. Elle avait enlevé les draps froissés par l'agitation de la jeune fille pour les remplacer par d'autres, fraîchement repassés. En confidente de ses secrets, Malvina venait de lui raconter un songe enflammé. Parfois, la servante s'arrêtait pour écouter la plume fébrile qui glissait sur le papier. À d'autres moments, elle se retournait et lui jetait à la dérobée un œil envieux. Puis, le cœur blessé, elle se rappelait celui qu'elle n'avait pu retenir, un rêveur qui avait l'ambition des voyages, et qu'elle ne reverrait jamais plus.

— Tu veux que je la poste pour toi ? proposa-t-elle.

— Je te remercie, j'ai l'intention de me rendre au magasin général, rétorqua Malvina, cachetant le pli.

Malgré la confiance accordée à la domestique, elle ne se souvenait que trop de la lettre de Maximilien, malicieusement interceptée par Euphrasie, et qui l'avait plongée dans une expectative torturante.

La porte s'ouvrit sur la chambre et, dans le bruissement soyeux de sa robe, Éloïse s'approcha de sa fille.

— Ton père se rendra à Saint-Hyacinthe demain, annonça-t-elle d'une voix enjouée. Ce sera presque un aller-retour, mais si cela t'intéresse…

Un sourire extasié avait fleuri sur les lèvres de Malvina ; elle se leva. La mère prit les mains de sa fille dans les siennes. Le père et la fille partiraient tôt pour la signature d'un contrat relatif à une transaction immobilière. Mais elle aurait amplement le temps de s'attarder à la librairie.

— Comme je suis contente pour toi ! commenta Blandine.

* * *

La carriole attelée, Gontran retenait de ses grosses mains nues le fringant cheval du notaire. Vêtus de capots de chat, des briques chaudes aux pieds, le père et la fille attendaient qu'il relâche la bride de la bête.

— Soyez prudent, monsieur Gauthier ! conseilla le domestique. Surtout pour la traversée de la rivière…

C'était une recommandation qu'il respectait à la lettre et que Gontran formulait chaque fois que l'animal s'élançait sur la route qui menait à Saint-Hyacinthe. D'ailleurs, il en parcourrait un bout sur la glace épaisse et enneigée, souvent plus carrossable que le chemin, et qui n'était pas prête de céder.

Le voyage s'était bien déroulé. Au cours du déplacement, dans le crissement des patins sur la neige, Malvina avait maintes fois pressé contre son cœur le pli glissé dans l'échancrure de son corsage. Lui remettrait-elle en main propre afin qu'il la lise après son départ, ou bien aurait-elle le courage des mots qu'une amoureuse adresse à son amant avec la joie indicible de le voir pâlir de bonheur ? Cela dépendrait des circonstances…

La carriole déboucha sur la devanture du magasin. Gauthier contemplait sa fille, hésitante à descendre de voiture, comme si elle se demandait s'il lui accordait toujours la permission de rencontrer le

jeune homme.

La clochette grelotta timidement. Ferdinand l'aperçut et, tremblant de nervosité, lui adressa un petit bonjour :

— Je peux vous aider, mademoiselle Gauthier ? bégaya-t-il.

Dans son arrière-boutique, penché sur sa paperasse, Maximilien était à vérifier les comptes de l'École Modèle, l'institution dirigée par son père, qui avait commandé des livres. Embrouillé dans les calculs de son employé, il recula sa chaise, prit la facture et s'amena sur le plancher. Il trouva son commis planté devant la belle Malvina, tremblotant comme une feuille.

— Ferdinand, va m'attendre en arrière ! enjoignit-il. J'ai affaire à toi, justement…

Il lui avait remis le papier qui disparaissait de sa vue avec le commis. À présent, Bérénice étant partie faire des emplettes au marché, et le commerce, désert de clients, il se retrouvait seul avec son amoureuse.

N'eût été l'endroit, il l'aurait embrassée, tant sa surprise l'émerveillait. Il regretta d'avoir expédié son commis dans la pièce intime. Malvina était de passage et elle ne voulait pas le déranger en plein travail. Cependant, il se montra très disposé à faire un brin de causette avec elle.

— Ferdinand ! s'écria-t-il.

Quelque peu confus, le commis ressortit de l'arrière-boutique avec la facture. Maximilien la reprit des mains de son employé et entraîna la jeune fille dans son antre.

— Il fait diablement chaud, ici, observa-t-elle.

Avec une lenteur préméditée, elle ôta ses mitaines doublées et lui tourna le dos. Avec les mêmes gestes mesurés, il lui retira son capot de chat, qu'il déposa mollement sur le dossier de sa chaise. Fébrile, il la prit par les épaules et la retourna vers lui. Il se pencha vers elle pour l'embrasser. Un sourire gouailleur plissa ses lèvres ; elle le repoussa.

— Tu ne veux pas ? s'enquit-il.

Elle éclata d'un rire amusé. Puis, du bout de ses doigts fins, étirant le plaisir, elle puisa dans son corsage, en tira la lettre. Il la décacheta, la lut. Se remémorant les mots qu'elle avait écrits, elle suivait le mouvement de ses lèvres, qui redonnaient vie à son texte empreint de tendresse et de joie. Il déposa le pli sur son bureau et, dans une adoration muette, contempla ses yeux bleu pervenche. Puis, dans l'angoisse pressante du désir, il pressa ses lèvres sur les siennes…

Bérénice revenait de ses emplettes. En se rendant au marché, elle avait cru reconnaître le notaire Gauthier, seul, passant avec sa carriole. Elle s'était dépêchée de faire ses achats en espérant revoir Malvina à son retour. Les bras pleins de provisions, elle s'immobilisa devant la librairie. Puis, à travers la vitrine de la façade, elle chercha si quelqu'un pouvait gentiment l'aider. Elle aperçut Ferdinand qui, au fond du commerce, semblait zieuter dans l'arrière-boutique. Elle alla déposer tant bien que mal ses paquets qui s'éparpillèrent devant la porte, tourna la poignée et poussa ; la clochette frissonna. Le commis tressaillit, jeta un œil à la patronne qui ramassait ses achats.

— Permettez-moi…

— Qu'y a-t-il de si intéressant à épier comme tu le fais ? le coupa-t-elle.

La figure cramoisie, il s'était élancé vers l'entrée et rapaillait gauchement les denrées, assurant qu'il n'était pas un « écornifleux ». Pour se donner une contenance, il ajusta ses lunettes de myope et expliqua qu'il avait tout simplement entendu des bruits inhabituels qui l'avaient alerté. Afin de le mettre mal à son aise, elle lui demanda alors à quoi ressemblaient les sons que son oreille avait captés et d'où lui venait cette indiscrétion grossière croquée sur le vif ?

— Ah bien ! C'est vous, ma tante !

Maximilien avait paru sur le plancher, très gêné, la face aussi colorée que celle de son commis. À présent, ils étaient deux dans l'embarras dont Bérénice se moquait, l'un pour son esprit entreprenant et sa promptitude à courtiser la jeune fille, l'autre pour sa convoitise et son manque de discrétion.

Dans une démarche gracieuse, le visage épanoui, Malvina s'amena sur le plancher. Les femmes se saluèrent cordialement.

— Vous restez à dîner ? supposa Bérénice.

La question ressemblait à une invitation. La tante insista, mentionnant qu'elle venait de faire ses emplettes au marché. La jeune fille précisa que ce serait pour une autre fois, son père ayant prévu un retour hâtif à Saint-Pie.

Alors que Maximilien songeait à la prochaine rencontre, Ferdinand, perdu d'avance, évaluait ses chances défavorables et désespérait. Petit de taille, avec sa moustache naissante, sa face presque glabre quasi dépourvue de poils, il avait la fâcheuse manie de se comparer à d'autres, plus charmants et plus intelligents, de croire que l'amour n'était pas fait pour lui et d'estimer qu'il finirait sa vie en vieux garçon, désabusé et malheureux. Entre-temps, il continuerait de

fréquenter les livres, un refuge commode pour les mal-aimés.

Aux prises avec les sentiments qui l'habitaient, il émergea tout à coup de ses réflexions et commit une gaucherie :

— Il y avait quelque chose à clarifier dans la commande de l'École Modèle, monsieur Kéroack. Est-ce qu'on peut régler cela maintenant ?

— Tu ne vois pas que je suis occupé ! le rabroua Maximilien. On se penchera là-dessus après le départ de M^lle^ Gauthier.

La place tranquille inspira une idée au libraire : il intima à l'employé l'ordre de monter avec les emplettes derrière sa tante. Ainsi, il espérait que son magasin se vide de toute présence importune avant que le notaire ne surgisse…

18

Depuis que le Notre-Dame avait gagné ses quartiers d'hiver pour la saison froide, le précieux vapeur, gardé à l'abri comme dans un écrin de velours, suscitait la fierté des villageois. Malvina, lorsqu'un temps favorable le permettait, s'acheminait au quai et contemplait le navire en songeant à Maximilien. Elle se souvenait alors de la tendresse de ses mots, des regards échangés lorsqu'il la pressait contre lui, de leurs caresses passionnées. Dans son dernier pli, il promettait de se rendre bientôt à Saint-Pie, histoire de bien organiser le lancement de la nouvelle saison de navigation.

C'était à l'avant-veille de l'événement. Semblablement à une fête au village, des bénévoles avaient pavoisé le majestueux steamer. Comme à l'habitude, Malvina s'était rendue au port. Mais elle redoutait la présence dérangeante d'Euphrasie, qui attiédissait sa hâte. Sur le pont supérieur, Eugène, celui qui semblait être le responsable des bénévoles pour l'ornement, vit paraître sur la berge deux voitures, nolisées pour l'occasion. Le capitaine Cormier et tout le personnel requis pour le bon fonctionnement du bateau en descendirent, chacun avec son petit bagage. M^me^ Rabouin, la cuisinière, Violette, son assistante, les jumeaux Tim et Tom, le mécanicien et son chauffeur le charbonnier complétaient l'effectif des employés. La mégère, qui ne se tenait pas loin de Malvina, se détacha de la petite foule de curieux et s'en approcha.

— Tu vois, commenta-t-elle, à quel point ton monsieur te néglige. Ôte-toé ça de l'idée, t'es pas si importante pour lui, au fond…

Avec la description que son employeur lui avait donnée, M^me^ Rabouin repéra la fille du notaire. Elle vit que la jeune femme au bord des larmes s'éloignait ; la cuisinière s'empressa auprès d'elle.

— Mademoiselle Gauthier ! l'interpella-t-elle.

M. Kéroack était retenu à Saint-Hyacinthe et s'en désolait. Sa tante, atteinte de bronchite, s'était alitée. En conséquence, il était dans l'obligation de travailler à sa librairie. Peinée, Malvina remercia la cuisinière et s'en fut à la maison.

La mine souriante, la bouche en coin, Euphrasie observa les traits affligés de la pauvre fille. Elle reporta son regard sur le petit groupe d'employés du vapeur qui entouraient un homme d'un certain âge, au teint hâlé par le soleil et le vent, affublé d'une barbe hirsute et portant une casquette de marin. De sa voix tonitruante, il distribuait des

ordres afin d'organiser les préparatifs de l'embarquement. Lorsqu'il eut terminé, elle l'aborda avec une moue enjôleuse.

— Vous ne seriez pas le capitaine Cormier, par hasard ? s'enquit-elle.

— Pardieu ! vous en avez une manière d'accoster les gens, vous, rétorqua-t-il.

Elle insistait afin qu'il l'appelle par son prénom. Euphrasie se disait attirée par les messieurs dans la soixantaine, des meneurs d'hommes comme lui. Pour l'heure, il n'avait pas le temps de discuter, il y avait beaucoup à faire pour le grand départ du surlendemain, et le respect de l'horaire du vapeur reposait sur ses épaules.

— Vous n'allez pas dormir sur le bateau, jamais je croirai, lui dit-elle. M. Kéroack lui-même logeait chez moi, rappela-t-elle. Je demeure tout près et tout le monde me connaît au village. Faut croire que je suis recevante, hein ? Et je suis pas chérante, savez ?

L'invitation lui plaisait, il désirait y songer. Et elle regagna sa chaumière.

Sur le rivage, il restait quelques badauds qui se dispersèrent en commentant la scène du capitaine échangeant avec la mégère.

* * *

Le capitaine Cormier avait dépensé des heures à inspecter le Notre-Dame, de la cale au pont supérieur du navire, des cordages aux roues à aubes, sans oublier l'approvisionnement du vapeur en eau et en charbon chez le charbonnier, avec le mécanicien et le chauffeur. M^me^ Rabouin, avec les jumeaux et leur sœur, Violette, s'était rendue au magasin général pour l'achat de denrées alimentaires et leur livraison au bateau. La journée terminée, le loup de mer, qui avait fait escale dans plusieurs ports du monde, repensa à l'offre de la vieille fille. Il en avait connu des femmes accortes qui se promenaient dans le quartier des docks, offrant aux marins de s'affaiblir dans leur lit. Il s'informa pour la retrouver.

— Ah ! bien, capitaine Cormier.

— Appelle-moé donc Magloire, pis on va bien s'entendre !

Devinant que la proposition avait alléché le bourlingueur, elle avait dressé la table et l'invitait à s'asseoir. Le poulet rôtissait, elle préparerait des légumes. En attendant, elle leur verserait un peu d'eau-de-vie, de la bagosse que son père s'était procurée à bon marché pour soulager sa vieille carcasse. Ils trinquèrent.

— Les mauvaises langues disent que je suis folle, t'sé. Mais c'est

peut-être un peu vrai…

Elle avait éclaté d'un rire démentiel très sonore. Dans la foulée de son ricanement, elle mentionna que son paternel, un sénile en décrépitude, l'avait accaparée corps et âme, jour et nuit, comme un nourrisson, à le soigner, à le torcher, à le nourrir à la petite cuillère, à la rendre malade elle-même. Il sympathisait.

Puis, en ce qui le concernait, il expliqua qu'il vivait à l'année dans une épave restaurée de ses mains. Il s'agissait d'un voilier, un trois-mâts, sur lequel il avait aménagé un petit logis dans la dunette, pour lui et sa squaw. Ce faisant, il avait amélioré les conditions de vie de l'Abénakise, elle qui provenait d'un village de wigwams, ces cabanes rudimentaires construites de branches plantées en terre, reliées vers le haut et recouvertes d'écorce de bouleau.

— Qui c'est donc, celle-là ? réagit-elle.

Une Indienne ! Déjà, la jalousie la démangeait, comme une bactérie mangeuse d'hommes. Elle avait espéré qu'il soit seul au monde et que, lors de ses escales à Saint-Pie, il puisse loger chez elle, gracieusement. Elle avait hérité de la maison et de quelques centins de son père, mais elle avait quelque chose de plus important à offrir, une denrée qui apportait beaucoup de bien et qui ne coûtait rien. Sa chaumière deviendrait pour le capitaine un havre de bonheur où jeter son ancre…

Elle était dans un enthousiasme débordant qui frisait la démence et il profiterait de sa chaleureuse hospitalité. En d'autres mots, ainsi qu'il en est des bateaux, cela lui permettrait de se ravitailler dans une zone de mouillage !

Au matin, le capitaine, comme un vieillard encore vert, s'amena au quai du Notre-Dame, rempli d'énergie, complètement requinqué. C'était le jour de remise en fonction de l'engin à vapeur, à la veille du départ. Au printemps, comme un oiseau qui déploie ses ailes en quittant le nid pour la première fois, le navire ferait tourner ses roues à palettes dans l'onde de la rivière. Le cœur battant, avec ses spasmes de fumées noires, il s'élancerait sous l'œil des curieux comme sous la présence rassurante de la mère ; il n'irait pas très loin et reviendrait au port, réconforté par celle qui le nourrissait.

Le soir venu, après une journée profitable qui augurait bien pour le lendemain, alors que le capitaine Cormier amorçait le pas pour regagner la chaumière de la détraquée, il aperçut quatre silhouettes se découpant dans la pénombre du crépuscule. Deux individus grotesquement habillés devançaient, par de longues enjambées, l'armateur Kéroack et le journaliste Auguste Clapin, la poitrine

haletante de fatigue. Ils déambulaient dans le village et semblaient se diriger vers le quai.

— Pardieu ! s'exclama le capitaine.

Comment se faisait-il que le promoteur apparaissait tout à coup, alors qu'il était censé demeurer à sa librairie ? Et qui étaient ces deux olibrius vêtus d'un uniforme exotique à l'allure bouffonne, au chapeau plat comme un moule à gâteau renversé sur la tête, à large ceinture et aux culottes bouffantes ? Quant au quatrième personnage – on l'aurait reconnu parmi cent –, le petit homme tenace du Courrier qui, dans les grandes occasions, suivait toujours Kéroack comme une queue de veau. Le capitaine Cormier s'adressa à son patron :

— On ne t'attendait plus, dit-il.

Maximilien avait confié sa tante Bérénice aux bons soins de sa sœur Éléonore et le commis Ferdinand se débrouillerait tout seul au commerce. Il mentionna que c'était impensable de s'absenter pour le lendemain. Aussi, pour souligner de façon particulière l'événement, deux zouaves pontificaux seraient du voyage sur le Notre-Dame. Ils étaient du nombre des volontaires qui, deux ans auparavant, s'étaient enrôlés dans l'armée pontificale, répondant à l'appel de Sa Sainteté le pape Pie IX. Habitués de marcher dans la campagne romaine, les fantassins avaient résolu de faire le parcours à pied depuis Saint-Hyacinthe.

— Nos amis parlent l'italien, affirma le journaliste, essoufflé.

— Viva Il Papa ! proféra l'un.

— Veni, vidi, vici ! dit l'autre qui avait un penchant pour l'histoire. Ça signifie : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu », traduisit-il. Ce sont des mots célèbres de l'illustre César qui décrivait au sénat la rapidité de la victoire qu'il venait de remporter.

Clapin avait le don d'amplifier exagérément la réalité, ce qui énervait Kéroack, mais qui, dans ce cas, rehaussait la fierté des zouaves.

— Et vous, capitaine, où alliez-vous de ce pas ? demanda le promoteur.

— Maintenant que tout est prêt, j'allais justement dans une maison privée, chez une logeuse qui m'a été recommandée.

Maximilien devina qu'il s'agissait d'Euphrasie, la marchande de sommeil qu'il connaissait. Quant à lui, il coucherait dans son bateau avec son personnel. Pour l'heure, il reconduirait les zouaves et le journaliste à l'hôtel.

* * *

Au jour mémorable du lendemain, un attroupement de curieux encombraient le rivage. Quarante-neuf membres de la Compagnie des volontaires de la paroisse et des environs s'étaient embarqués pour accompagner les deux zouaves qui, montés sur le pont supérieur du navire, saluaient la population. La cloche pour signifier la fin de l'embarquement avait résonné dans l'air du matin. Bientôt, le vapeur, pavoisé de bannières et d'oriflammes, larguerait les amarres. Ses entrailles gargouillaient, une fumée charbonneuse fuyait par sa cheminée. Ragaillardi par sa nuit voluptueuse, la main sur la roue à poignées du gouvernail et le fourneau de sa pipe allumé, le pilote venait de saluer Euphrasie, plantée sur le quai, et s'apprêtait à tirer la tringle du sifflet. Cependant, au milieu des acclamations joyeuses, tristement agrippé au bordage, Maximilien éprouvait le sentiment d'abandonner son amoureuse. Il l'avait espérée, cherchée sans la voir. On avait dû lui dire qu'il n'était pas venu, que ce serait peut-être une autre fois ! Puis, regardant plus loin, au-delà de la foule, il vit une jeune femme qui accourait vers la berge.

— Stoppez les machines ! s'époumona-t-il.

En un rien de temps, il avait franchi la rambarde et se frayait un chemin parmi les spectateurs, s'excusant, frôlant Euphrasie au passage, courant vers le bout du quai où Malvina l'attendait, immobile, le cœur battant la chamade.

— Mon amour ! soupira-t-il. Tu sais bien que je ne t'avais pas oubliée.

Elle s'était blottie dans ses bras. Il la rassura en invoquant les regrettables circonstances qui l'avaient empêché d'arriver plus tôt. Tous les yeux étaient fixés sur l'armateur et la fille du notaire Gauthier. Dans l'ambiance festive qui régnait, on croyait assister à des noces en plein air. Le capitaine tira trois fois la tringle du sifflet. Poussés par la clameur joyeuse qui retentissait, Malvina et Maximilien s'embrassèrent. Puis, un coup de sifflet prolongé mit fin au rapprochement. Le promoteur regagna son navire, qui s'éloigna du port…

Tout au long du parcours, sous un soleil radieux, le vapeur froissa les ondes de la Noire et s'engagea sur la Yamaska dans un prolongement des festivités. Un peu partout sur les berges, dans les campagnes enchanteresses qui bordaient les rivières, des hourras et des coups de fusil retentissaient, auxquels répondait gaillardement le sifflet du vapeur.

Dès le départ de Saint-Pie, Auguste Clapin avait abordé

Maximilien. Calepin et crayon à la main, la teigne s'était accrochée afin de lui tirer les vers du nez à propos de son idylle avec la fille du notaire. À quand le mariage projeté ? L'amoureux lui avait rétorqué qu'il ne désirait pas lire dans le « Courrier du mois » un feuilleton sur sa vie sentimentale, étalée pour grossir le tas des lecteurs, même si la publicité lui attirerait des ventes de billets pour ses promenades en bateau sur la rivière. Il l'avait envoyé paître dans les champs, à brouter les herbes fraîches du printemps. Cavalièrement éconduit, le journaliste avait alors cherché une autre victime pour ses colonnes. Mais il n'y avait à bord personne d'aussi prestigieux que l'armateur. Pris d'ennui, il se procura un rafraîchissement qu'il alla siroter à la poupe du navire.

Une foule délirante accueillit le Notre-Dame paré de couleurs vives. Avec majesté, les ponts chargés de passagers et des deux zouaves pontificaux – ces chevaliers romains accoutrés de leur uniforme rutilant –, il progressait lentement vers le port, noir de monde. Les volontaires de Saint-Pie venaient se joindre à ceux de Saint-Hyacinthe et de Saint-Simon. Ils dîneraient avec des notables, à côté des maires de la municipalité et de la paroisse. Peu après, les trois compagnies prendraient les gros chars pour se rendre à Montréal.

19

Le Notre-Dame avait quitté ses quartiers d'hiver et la saison de navigation régulière de 1870 battait son plein depuis le 29 avril. Cependant, après le triomphe du voyage inaugural qui avait marqué les esprits, l'armateur songeait à organiser une promenade du dimanche, un aller-retour de Saint-Hyacinthe à Saint-Césaire dans la même journée, le 15 mai courant. Le nombre de billets limité avait suscité un engouement, mais il restait quelques places disponibles. Or, c'était le vendredi précédant l'événement et le libraire souhaitait écouler les deux tickets qui traînaient dans son tiroir.

C'était jour de chance ! Mme Veillette, une balourde dans la soixantaine, chaussée de bottines délacées, habillée d'une salopette brune et d'une chemise carreautée jaune et bleu, s'amena au commerce. Son visage épais était surmonté d'un bonnet de paysanne, et elle empestait le fumier. Elle s'immobilisa pour relacer ses bottines. Puis elle se releva et fit quelques pas vers une affiche.

POUR LE FRET

> « Il est entendu que le propriétaire du Vapeur n'est pas responsable pour les articles fragiles et cassants ou marchandises mal emballées ou encaissées ni des dommages causés par le feu ou tout autre accident quelconque de la navigation. Les liquides, les huiles et les mélasses ne sont transportés qu'aux risques de leurs propriétaires. »

Elle s'adressa à Bérénice :

— C'est peut-être un peu tard, mais j'aimerais ça me rendre à Saint-Césaire dimanche. C'est combien ?

— Ça dépend de ce que vous désirez, répondit la commis. Il me reste seulement deux places ordinaires à cinquante centins chacune. Tous les billets sur le pont supérieur et dans les cabines se sont envolés.

Cela faisait son affaire ! Elle aurait préféré une cabine, mais elle prendrait les deux tickets invendus. Elle paya et inséra ses droits de passage dans une poche creuse de sa salopette, et prit congé.

Ferdinand marcha dans les pas de la cliente. Puis il rouvrit la porte du magasin, qu'il bloqua avec un petit bloc de bois taillé en biais qu'il coinça à la base. Maximilien jaillit de son arrièreboutique, reniflant l'odeur de la paysanne.

— J'ai fait le nécessaire pour aérer, monsieur Kéroack, dit le commis.

— Elle a acheté les deux billets qui restaient, s'enthousiasma la tante.

* * *

Il était sept heures moins quart, le dimanche 15 mai au matin. La journée était soleilleuse et l'équipage achevait d'appareiller le navire. Citadins ou ruraux, des gens de tous âges et de toutes les conditions s'étaient embarqués. On aurait cru que riches ou pauvres se côtoyaient indifféremment, mais les mieux nantis préféraient payer plus cher pour demeurer dans une cabine ou sur le pont supérieur. La nuit écourtée avait obligé des enfants à moitié endormis à s'étendre sur les banquettes. Certains enfants en bas âge, pressés par le départ hâtif, n'avaient pas eu le temps de déjeuner. Mme Rabouin et son assistante, Violette, s'affairaient déjà à la cuisine. Les autres, obligés d'être à jeun pour communier, attendraient après la messe pour manger. Maximilien, heureux de profiter de l'expédition, s'était posté à bord, au bout de la passerelle, avec sa liste pour l'enregistrement des passagers. Selon le décompte des billets, deux personnes manquaient. On commençait à s'impatienter.

— Regardez-moi donc qui c'est qui s'amène ! remarqua une précieuse.

Une habitante halait une vache efflanquée vers le bateau. Âgée et dénutrie, la bête paraissait plus éreintée que la femme qui la tirait, et semblait comprendre qu'elle ne mettrait plus jamais les pattes dans la campagne maskoutaine. Tout bonnement, comme si de rien n'était, la paysanne désira s'engager sur la passerelle. Mais, résistant, l'animal se buta, se mettant à beugler son désaccord. Sur le vapeur, certains s'égayaient de la scène, d'autres s'en offusquaient.

— Monsieur Kéroack, regimba un bourgeois, empêchez-la !

La dame, cependant, protestait. Elle avait déboursé le prix de deux billets. Elle avait lu le règlement pour le fret et rien n'empêchait de transporter un animal. Et ce n'était pas sa faute si aucune cabine n'était disponible ! Elle avait promis à son cousin de Saint-Césaire, qui vivait pauvrement dans une cabane de planches, de lui donner sa Caillette. Avec son pré verdoyant, la bête engraisserait. L'armateur argumenta. Son navire n'était pas destiné au transport des animaux, et une vache, aussi famélique soit-elle, prendrait trop de place et gâcherait l'expédition. On avait déjà toléré un ornithologue cinglé qui charriait une cage d'oiseaux empaillés et c'était tout !

Au milieu du divertissement et des regimbements, le foyer de la fournaise ronflait et, grâce à une bonne vaporisation, le Notre-Dame entrait peu à peu en pression. Maximilien réfléchissait, mesurant l'acceptabilité populaire. Il décida de laisser passer Mme Veillette et Caillette. Il fit retirer la passerelle et larguer les amarres. Le capitaine tira quelques fois la tringle du sifflet et le vapeur s'éloigna du quai.

Le voyage de plaisance tourna au cauchemar ! Une onde de protestations se propagea sur le navire. Affolée, la Caillette ne savait plus où donner de la tête. Semblablement à un taureau, elle commença à piaffer, se préparant à foncer sur quiconque la défiait. On aurait juré que la vapeur qui s'échappait du steamer lui sortait par les naseaux. C'était la panique à bord ! Une folle criant « Sauve qui peut ! » sonna une alerte, faisant tinter la cloche à toute volée. Un peureux voulant être le premier à sauver sa peau s'était réfugié dans la chaloupe de sauvetage, à la poupe du bateau. Dans la salle à manger, des assiettes et des breuvages s'étaient renversés sur les belles toilettes et les beaux habits. Les femmes et les enfants hurlaient. Les uns se cramponnaient au bordage, prêts à sauter par-dessus la rambarde. Tous les passagers effrayés avaient tenté de se replier dans les cabines bondées ou avaient grimpé sur le pont supérieur avant d'être refoulés vers le bas. Certains cherchaient encore l'écoutille pour descendre dans les entrailles du bateau. Les matelots Tim et Tom, eux-mêmes agités, essayaient de contenir les flots de voyageurs éperdus.

Dans l'affolement général, Maximilien avait saisi la longe de la Caillette et l'avait attachée à la structure métallique qui soutenait l'étage. Mme Rabouin, telle une paysanne avisée habituée aux catastrophes, surgit de sa cuisine avec une caisse de légumes crus – conservés tout l'hiver dans son caveau – qu'elle déposa aux pattes de la bête. Du haut de son poste de vigie, le capitaine Cormier mêlait son rire à celui de plaisanciers du pont supérieur. Le loup de mer n'avait jamais assisté à un spectacle de la sorte. Même lors de ses débuts dans la navigation, sur un petit bateau passeur qui traversait la rivière afin que les cultivateurs puissent mener leurs animaux au pacage et faire paître leur bétail !

Dans la cale, à travers les cris de frayeur, le mécanicien et son chauffeur avaient entendu le piétinement sourd d'un troupeau, une débauche effrénée de voyageurs. Maintenant que la situation était maîtrisée, ils se remirent à lancer des pelletées de charbon dans la fournaise.

La commotion qui avait ébranlé le Notre-Dame une fois passée, un certain calme était revenu. Mis à part quelques vêtements salis et des orteils écrasés, tout semblait à peu près normal sur le navire. Mme

Rabouin et Violette s'étaient employées à ramasser les dégâts dans la salle à manger, de beaux restes qu'on avait donnés à la Caillette. En bête reconnaissante et rassasiée, elle était devenue souriante, exhibant ses dents jaunies. D'ailleurs, Mme Veillette, l'habitante, invitait les enfants de citadins à flatter son animal à présent apprivoisé.

Mais le semblant de sérénité qui régnait sur le vapeur n'avait pas rassuré Mme Liboiron, une dame obèse dans la septantaine en pleurs qui s'inquiétait pour son mari disparu. La désespérée s'était renseignée à tout un chacun en donnant le signalement de son homme, un aïeul de dix ans son cadet, qu'elle n'avait pas revu depuis l'embarquement de la Caillette. L'aristocrate, court de taille, était vêtu d'un habit marron, portait une boucle noire et un chapeau haut-de-forme. Alors que certaines épouses auraient payé cher pour se débarrasser de leur mari, elle était prête à débourser un gros montant pour quiconque mènerait à sa découverte sur le navire. Elle craignait qu'il ne soit tombé à l'eau, et il ne savait pas nager. Et elle signala qu'il prenait des médicaments qui le portaient à dormir ! À certains moments, il dormait d'un sommeil de plomb, s'évanouissant dans une phase de dormance, perdant la mémoire du temps, ne se souvenant plus de s'être endormi, ne se réveillant qu'après des heures d'un endormissement abyssal.

Maximilien organisa une battue. Montant sur le pont supérieur du steamboat, il tira la corde de la cloche d'alarme – dont le bout pendait à côté de lui –, et demanda l'attention de tous les passagers. Puis il transmit le signalement du disparu. Dès lors, les plus secourables jetèrent un œil furtif dans l'onde, reprenant vite leur conversation, prétextant que des recherches poussées s'avéraient inutiles, qu'à l'heure qu'il était, l'ancêtre avait calé, qu'il ne reviendrait jamais à la surface. Le plus vaillant de tous avait utilisé sa lorgnette pour fouiller les flots, concluant que c'était peine perdue, car il ne voyait rien de suspect qui flottait sur la Yamaska.

Les larmes de Mme Liboiron n'étaient pas taries et la Caillette meuglait. Reprise par une faim irrépressible, de ses grands yeux hébétés, elle regardait défiler les champs, réclamant du fourrage frais à se mettre sous la dent. Elle enviait ses consœurs de la classe des ruminants qui se remplissaient la panse en mâchouillant béatement leur pâture et en suivant la remontée du Notre-Dame sur la rivière. Exaspérés d'entendre ses meuglements, des passagers proposèrent de faire escale au quai de Saint-Damase et de subtiliser quelques gerbes dans les champs cultivés des alentours. On repartit ensuite pour la destination prévue.

Mais au bout d'un certain temps…

La Caillette ayant des besoins primaires impossibles à réprimer, on s'attendait fatalement à ce qu'elle les extériorise pendant le voyage. Si le pissat évacué avait ruisselé dans la Yamaska, il n'en avait pas été de même de ses excréments, plus malaisés à éliminer. Ainsi, des bouses fumantes et odorantes ayant souillé le pont…

— Vous allez me nettoyer ça ! Quelle insalubrité !

Marthe Rabouin était dans tous ses états ! Une puanteur épouvantable s'exhalait du crottin qu'une légère brise avait charrié dans sa cuisine. En tant que cuisinière et responsable du ménage, elle avait apostrophé les matelots.

Les deux frères jumeaux furent alors affectés au nettoyage et à la désinfection, une corvée à la serpillière, qui se termina par le lancement de grands récipients d'eau de rinçage. Mme Rabouin se proposait même de se plaindre à M. Kéroack des relents de crottin qui lui enlevaient de la clientèle dans la salle à manger, tout en précisant que le Notre-Dame n'était pas l'arche de Noé !

Si des bien nantis s'étaient désintéressés de participer à la battue pour retrouver le bonhomme Liboiron, en revanche, des passagers ordinaires avaient poursuivi les recherches. Persuadés d'être en possession d'un indice, deux jeunes accoururent auprès de l'armateur, en train de discuter avec la malheureuse. Cette dernière s'indignait du peu d'intérêt manifesté par les excursionnistes, mentionnant que la panse de la Caillette avait soulevé plus de sympathie que la disparition d'un vieillard.

— Voyez, monsieur Kéroack ! s'écria fièrement l'un.

L'autre exhibait un haut-de-forme aplati, vraisemblablement foulé dans le piétinement des voyageurs. Mme Liboiron assurait ne pas reconnaître le chapeau de son mari. On présuma que l'aïeul, dans sa galopade effrénée, l'avait perdu à la poupe du vapeur. Selon les garçons, la trouvaille méritait la somme promise. Cependant, la dame exigeait qu'on la lui amène pour vrai, avant de débourser quelque montant que ce soit, alléguant qu'il y avait une ressemblance avec l'original et que ce n'était pas une preuve irréfutable.

Avec tout le branle-bas provoqué sur le vapeur imputable à sa mauvaise décision, Maximilien nourrissait des regrets. Dans la cabine de pilotage, aux côtés du capitaine Cormier, il réfléchissait aux installations nécessaires pour satisfaire la clientèle désireuse de faire transporter de la marchandise lourde, mais sèche, ou des animaux.

— Ça prendrait un quai qui borde une rive avec un mur de soutènement pour permettre au Notre-Dame de s'allonger sur son flanc et de charger ou décharger le fret, exprima l'armateur. Ou

encore une jetée qui s'avance dans l'eau pour rejoindre mon bateau en eau plus profonde.

— Tu pourrais aussi construire un hangar, installer une haussière, un treuil, un cabestan ou un palan pour faciliter la manutention, ajouta le pilote.

— Ou utiliser des bœufs ou des chevaux ? Non, c'est impensable ! Je ne me vois pas demander la permission aux Messieurs du séminaire de procéder à une telle installation sur leur propriété, ça serait déraisonnable. Puis, de toute manière, ça coûterait trop cher et mon navire n'est pas conçu pour ça. Aujourd'hui j'ai voulu accommoder Mme Veillette, mais c'est la dernière fois que j'accède à semblable requête !

Plusieurs Césairois s'étaient rassemblés sur la rive. À l'approche du quai, des passagers du pont supérieur, craignant que la Caillette ne sème des bouses sur son chemin, exigèrent de débarquer en premier. Cependant, une petite masse compacte bloquait le bas de l'escalier de l'étage, entravant ainsi la circulation. Une dispute éclata. Ceux qui étaient en haut estimaient que le coût de leur billet leur accordait des privilèges, alors que ceux qui avaient payé moins cher croyaient que la richesse ne donne pas droit à tous les avantages. On accosta.

Les matelots eurent à peine le temps de jeter la passerelle que ce fut la débandade. Semblables à des rats au cours d'un naufrage, tous les passagers se ruèrent vers la sortie. Les bras en croix, Kéroack, assisté des jumeaux, tentait de contenir la ruée sauvage qui se précipitait pour évacuer le navire. Au bout de sa corde, énervée, la Caillette mugissait. Mme Veillette appelait au calme pour ne pas traumatiser sa bête. Alertée par les cris des voyageurs et les appels plaintifs de l'habitante, madame Rabouin se récriait en se tenant la tête à deux mains.

Au milieu de la bousculade, pareille à l'étroit goulot d'un entonnoir, des excursionnistes étaient parvenus à poser le pied sur la passerelle, en faisant usage de force et de coups. Livide et désemparée, charriée par le mouvement des voyageurs, Mme Liboiron s'était retrouvée sur la terre ferme avec le sentiment qu'elle abandonnait son mari et souhaitait retourner sur le bateau. Promenant un regard désabusé sur le vapeur, elle s'écria en montrant la poupe et s'effondra…

Debout, dans la petite embarcation accrochée à l'arrière du navire, un revenant s'était levé et dépliait ses membres en bâillant. C'était Liboiron qui se réveillait ! Autour de sa femme, on crut qu'une émotion trop forte l'avait emportée. Avec un certain respect, le

débarquement reprit, plus discipliné. Quelques minutes plus tard, il ne restait plus à bord que l'armateur et son équipage, Mme Veillette et sa vache. Mais l'endormi émergeant de son état de somnolence, apercevant l'animal et se souvenant vaguement de sa galopade pour se planquer en sécurité dans le skiff, recommença à frémir.

— Ne bougez pas, monsieur Liboiron, nous allons faire évacuer la Caillette, avisa Maximilien.

Le mécanicien et le chauffeur avaient surgi de la cale. L'armateur confia aux deux bons gaillards le périlleux mandat. Les matelots purent ensuite aider l'aïeul à descendre de sa chaloupe de sauvetage. Le couple Liboiron, à nouveau reformé, marcha vers l'église, noyé dans la foule de fidèles qui se dirigeaient à la messe. Ils allaient rendre grâce au Seigneur !

Comme une bête docile que l'on conduisait au pacage, la Caillette suivait le troupeau de croyants qui s'acheminaient au temple. Le quai se trouvant en aval des rapides, Mme Veillette devait remonter la rivière. Par compassion pour l'habitante, Maximilien avait résolu de l'accompagner jusqu'au domicile du cousin, plus haut sur la Yamaska.

Dès le début du sermon, fatigué de se tenir debout sur ses jambes molles, Liboiron était retombé dans une douce somnolence. Dans la moiteur des lieux saints, la tête roulée sur le torse, incertain de s'endormir, il avait perdu tout contrôle. Sa femme, prise d'une honte confuse, lui assénait des coups de coude dans les côtes afin qu'il se redresse. Il se réveillait alors, ouvrait brièvement les yeux, paraissant égaré, avant de les refermer et de s'absorber dans un sommeil des profondeurs. Du haut de sa chaire, le curé Provençal avait haussé le ton de son prêche à plusieurs reprises. Mais sa voix avait atteint son registre le plus aigu. Il se ravisa.

Puis Liboiron entra dans une autre phase. La face dolente, il avait appuyé sa tête lourde sur l'épaule de sa femme et ronflait. L'endormi ne luttait plus contre ses terribles somnolences. Tel un ours en hibernation au fond de sa tanière, il semblait entré dans un état léthargique, vivant sur sa graisse, insouciant du monde extérieur, en attente du printemps. Personne ne savait quand il se réveillerait ! Pas même sa femme, venue à l'église fêter leurs retrouvailles et louer le Seigneur pour faveur obtenue !

En haut de la rivière, au-delà des rapides, Mme Veillette halait pesamment sa vache, regardant de part et d'autre, s'interrogeant sur le domicile de son cousin. Maximilien marchait au flanc de la Caillette, l'encourageant de paroles affectueuses, la poussant parfois dans l'arrière-train pour gravir les raidillons, ces petites pentes raides qui l'épuisaient. Mais il désespérait ! Désemparée, l'habitante avait

rebroussé chemin une première fois, avant de s'apercevoir qu'elle faisait fausse route et revenir sur ses pas. Elle ne se souvenait plus tout à fait de la cabane de planches délabrée qu'elle entrevoyait jadis entre les résineux qui bordaient la chaussée graveleuse. Se parlant à elle-même, elle s'arrêtait quelquefois, soulevait son bonnet pour se gratter la tête et repartait en espérant qu'elle ne se trompe pas. Pourtant, elle avait dépassé l'ancien moulin à farine de Jean-Baptiste Bousquet, ce patriote déporté en Australie, revenu mourir dans son patelin et enterré au cimetière de la paroisse.

À l'heure qu'il était, personne ne pouvait les renseigner. Vraisemblablement, les fermiers du rang étaient tous partis à la messe. Afin de ne pas épuiser sa Caillette, elle résolut de la laisser s'évacher et de brouter quelques minutes. Elle songea à l'attacher à une clôture de perches et à lui faire ses adieux. Mais cela lui aurait arraché le cœur et c'est avec une tristesse infinie qu'elle l'aurait abandonnée. Puis, au tournant du chemin, une charrette surgit. Manifestement, le conducteur et sa famille retournaient à leur ferme. Il aperçut la campagnarde qui halait sa bête avec une corde et le monsieur bien habillé qui la côtoyait. Il s'arrêta.

— On peut-tu savoir ce que vous faites dans les parages ? s'enquit-il.

— Je cherche la cabane de mon cousin, répondit M^me^ Veillette.

Un court échange suffit à l'informer que le parent était décédé et qu'elle pouvait vendre sa bête à la criée qui se tiendrait après la célébration eucharistique. Maximilien abominait ces ventes publiques aux enchères quand il s'agissait des âmes. Ordinairement en novembre, le jour des Morts, et quelques fois durant l'année, les paysans apportaient des objets et aliments divers. Ainsi, une belle pomme de chou, une tresse d'oignons, des minots de bon grain voisinaient avec une pièce d'étoffe du pays, une bouteille de sirop d'érable ou des lapins à vendre à l'encan, et l'argent recueilli permettait d'écourter les souffrances des fidèles défunts en les aidant à sortir du purgatoire pour aller au paradis. L'habitante et sa vache repartirent vers le village.

Sur la place devant l'église, il régnait une ambiance de foire. Des dizaines de voitures attelées à des chevaux étaient stationnées. Des animaux avaient été amenés sur les lieux par des cultivateurs, dont la plupart avaient probablement assisté à la messe basse, la première et la plus brève de la journée. On se donnait les échos de la paroisse, bavardant sur les rumeurs en attendant le début de la criée. Devant la tribune, des objets de toutes sortes s'entassaient, des poules gloussaient dans des cages, des cochons grognaient dans des

charrettes, une brebis bêlait dans un tombereau, une truie se débattait dans une poche. Mme Veillette peinait à se départir de sa Caillette. La mine résignée, elle dut se résoudre à la mener au bout du perron de l'église.

Le célébrant venait de réitérer son invitation aux prières du mois de la Vierge Marie, mère de Dieu. Au son de l'orgue, le temple se déversa de ses fidèles. Au maître-autel, le bedeau moucha les cierges, dehors les hommes s'allumèrent en sortant. Parmi eux, des membres de l'équipage du Notre-Dame et des excursionnistes.

— Par ici, tout le monde !

Une fois les intéressés rassemblés…

Sur la tribune publique, le crieur convia d'abord les paroissiens à une corvée pour lever une grange chez Pierre Brasseur, qui avait passé au feu. On mit en vente la truie reproductrice, un rouleau de cinq verges de catalogne. Ensuite, exaspérée dans l'attente, Mme Veillette désira abréger ses souffrances morales…

— Asteure, c'est au tour de ma Caillette, décida-t-elle.

Le crieur, un maigre qui n'avait que les os et la peau, affublé d'un chapeau incliné et portant des moustaches, refusa. Mme Veillette, faisant valoir que sa vache avait parcouru un long voyage depuis Saint-Hyacinthe, atteignit la sensibilité du petit homme. Il considéra la bête efflanquée…

— Combien pour la belle vache de la dame ? … J'entends quarante centins !… Cinquante centins ! Mettez, mettez plus, elle vaut au moins une piasse, mettez… Dépêchez-vous, elle va partir… À qui la chance ?

Dans l'assistance, on ricanait. Les Liboiron et d'autres passagers du Notre-Dame priaient pour que la bête soit vendue au plus offrant. La grand-messe terminée, ils avaient faim et retourneraient en paix sur le vapeur. De ses grands yeux attristés de myope, figée dans un air hébété, la Caillette semblait réaliser qu'elle ne valait rien. Sa propriétaire songeait à lui infliger le périple de retour, mais ce serait de quoi l'achever. Autant lui éviter le supplice de la goutte avec une somme qui se gonflait ridiculement !

La physionomie abattue, affligé, un misérable gueux, paraissant sympathiser avec la bête, la convoitait. À ses côtés, Maximilien s'en aperçut.

— Allons-y pour cinquante centins ! lança l'armateur.

— Cinquante centins ? Une fois… deux fois… trois fois… vendue !

— Elle est à vous, mon cher monsieur, dit l'acheteur s'adressant au

pauvre hère.

Maximilien ajouta quelques dollars à son aumône et, dans un élan de générosité, remit une somme bonifiée de la vente à Mme Veillette. Souhaitant lui épargner une vue pénible, il la raccompagna à son bateau.

C'était l'heure de manger. Les excursionnistes s'étaient dispersés. Les uns, plus argentés, se rendaient à un hôtel pour se restaurer ; les autres s'acheminaient au vapeur afin de récupérer leur repas pour le grignoter sur place ou trouver un endroit paisible, à l'ombre d'un tilleul, pour l'avaler en regardant descendre le courant.

Après le dîner, une petite marche s'imposait. Certains déambulaient sans but comme des touristes, lorgnant les façades des belles maisons, sur la rue des chapeaux de soie. D'autres s'étaient enfoncés dans le village, se perdant dans les artères transversales. Les plus entreprenants avaient choisi de remonter la rivière au bord de l'eau, au-delà des rapides.

Maximilien consulta sa montre. Sur la liste d'enregistrement, il avait coché le nom de quelques passagers qui avaient regagné le navire. Mme Liboiron était revenue après un endormitoire de son mari, écrasé pour une sieste, devant les portes de l'atelier du maréchal-ferrant. Mais l'armateur commençait à s'inquiéter ; il se mit à espérer le capitaine Cormier. On repartirait dans l'heure pour Saint-Hyacinthe ; il sonna la cloche du Notre-Dame.

Lentement, comme des vacanciers en fin de séjour débarqués sur une île, les excursionnistes se dépêchèrent vers le bateau. L'un d'eux s'amenait, la démarche vacillante, une bouteille à la main.

— Auriez-vous aperçu par hasard Magloire Cormier, notre valeureux pilote ? s'informa Maximilien.

Les deux hommes avaient éclusé quelques bières, Place Gigault, où le tenancier avait trinqué avec eux. Il se disait plus raisonnable que le capitaine qui, pourtant, avait la responsabilité du navire et de ses passagers. Une fois renseigné, l'armateur remit la liste d'embarquement entre les mains d'un matelot et s'empressa vers le débit de boissons.

Deux buveurs étaient attablés devant des chopes vides et s'imbibaient de leur huitième bière.

— C'est fermé ici dedans ! fit l'hôtelier.

La voix avinée, il raconta que des déboires financiers l'avaient obligé à vendre son hôtel et que le nouveau propriétaire prendrait possession des lieux début juin. Quant à son comparse, le capitaine du

vapeur, très assoiffé, il avait forcé la porte du commerce. Il s'en prenait maintenant à l'armateur :

— Pardieu ! se cabra Cormier. Tu vas pas m'empêcher de fraterniser avec un pauvre commerçant en faillite…

Maximilien eut le réflexe de s'emporter, d'humilier son employé, de le traiter d'irresponsable, d'être inconscient de la portée de ses actes. Mais Gigault, très affecté par le malheur, n'était guère plus en état d'entendre les récriminations de l'armateur.

Les dents serrées, Kéroack marmonna quelques imprécations contre les deux buveurs. Il consulta sa montre de gousset, songea au départ qui retarderait, à l'insatisfaction des plaisanciers, à la fiabilité des horaires remise en cause, à la réputation entachée de l'entreprise. La tenancière, exaspérée par la beuverie, parut.

— Tu vois pas où ça mène, mon mari ? se révulsa-t-elle. Je te l'avais dit de laisser rentrer personne. C'est tout un bateau que tu retardes !

À présent, elle déblatérait sur le compte de son homme. C'était un commerçant médiocre ! Elle l'avait prévenu de ne pas se lancer dans une telle aventure et que c'est grâce à elle que l'hôtel avait connu de bonnes années. Et maintenant, depuis que la maladie la frappait, les affaires ayant périclité les avaient conduits à la faillite.

Mais Gigault ne contredisait pas sa femme. Il se borna à dire que l'hôtel était bien tenu, réputé pour sa bonne table, ses liqueurs de premier choix, ses lits douillets, d'un confort désirable, et une vaste écurie. Tout cela à des prix modérés. Bref, un endroit prisé par les voyageurs !

Qu'on le veuille ou non, réfléchit Maximilien, il me reste une chose à faire pour ne pas retarder indûment le départ…

Il agrippa Cormier par le collet et le hâla vers l'écurie où était une auge pour l'abreuvement des chevaux. Il lui plongea la tête dans le récipient rempli d'eau, la replongea sans lui donner le temps de reprendre son souffle. La respiration haletante, la voix suffoquée, le buveur suppliait son patron d'arrêter, prétendant qu'il dessoûlerait avant de partir et que rien ne justifiait un traitement aussi brutal.

Saisi comme un chien fautif qui retournait à sa niche après un méfait, le capitaine regagna le vapeur, l'armateur sur les talons. C'est presque dégrisé qu'il parvint au quai, chancelant, hésitant à s'aligner correctement sur la passerelle. À bord du navire, on avait désespéré dans l'attente du pilote. Les yeux mi-clos, Liboiron, demeuré craintif, avait appréhendé le retour de la Caillette.

— Vous allez pas laisser cet homme-là tenir le gouvernail, monsieur Kéroack ! exprima sa femme.

— Vous savez bien que non, madame, rétorqua Maximilien. C'est moi qui vais prendre les commandes et tenir la barre…

Le ventre du bateau gargouillait, une fumée noire s'échappait de sa gueule. Flanqué du capitaine avachi sur un banc de la cabine, l'armateur actionna la tringle du sifflet. Les matelots larguèrent les amarres et les roues à aubes du Notre-Dame s'actionnèrent pour redescendre la Yamaska.

20

C'était au cours de l'été et Maximilien rêvait d'une croisière sur le Notre-Dame avec Malvina. Les lecteurs passionnés ayant fait le plein de lectures et les activités du cercle littéraire étant suspendues pendant la saison estivale, le libraire pouvait se permettre un petit voyage d'agrément qui s'étalerait sur deux jours avant la reprise de l'année scolaire. Emballée par le projet, au terme d'une correspondance soutenue, Malvina avait obtenu la permission de ses parents, moyennant qu'elle puisse loger au couvent de Saint-Césaire.

Or, une des sœurs de Maximilien, religieuse de la Présentation de Marie, était de passage avec sa compagne, une boulotte plus âgée, sœur Saint-Cloud, à leur maison de Saint-Hyacinthe. Connaissant l'entreprise de son frère, Alphonsine avait souhaité faire une promenade sur la rivière et remonter le courant jusqu'à Saint-Césaire, afin de rencontrer des consœurs de la communauté. Les visiteuses étaient reçues à dîner chez les Kéroack. Il restait à l'instigateur à effectuer sa demande qui, selon lui, ne serait qu'une simple formalité :

— Alphonsine…

— Tut, tut ! intervint la compagne qui roulait affreusement ses « r ». Appelez-la donc sœur Marie-Gonzague, de son nom de fille consacrée. D'ailleurs, vos parents doivent être très fiers d'avoir donné une vocation au Seigneur…

— Pardonnez-moi, sœur Saint-Cloud, s'amenda Maximilien.

M. et Mme Kéroack avaient encensé la remarque de la religieuse et la bonne éducation de leur fils, qui reformula adéquatement sa requête. Elle consistait à convaincre la supérieure du couvent de Saint-Césaire de loger Malvina, son amoureuse. Lui, il nicherait à l'hôtel.

— Je n'aime pas beaucoup cette manière de forcer les portes ! s'opposa Saint-Cloud.

— Il n'y a rien d'inconvenant, ma sœur, protesta sa compagne. Ma Mère acceptera facilement.

— Et si elle refusait, argumenta Saint-Cloud, que deviendraient nos tourtereaux ?

Les deux religieuses réalisaient qu'elles étaient confrontées à un problème. Maximilien écouta les opinions de la tablée qui se mêlait à la discussion. Les Kéroack ne voyaient pas d'objections au plan de leur

garçon, très responsable ; il en allait d'ailleurs de sa réputation d'armateur. La vieille nonne, se retrouvant seule dans son camp, sentait peser sur elle le poids d'une solution. Elle dénoua l'impasse :

— En tant que surveillante d'un dortoir de couventines, je propose de veiller étroitement sur votre amoureuse, résolut-elle.

Roulant plus que jamais ses « r », la boulotte avait trouvé l'idée brillante qui ralliait les parties, et s'en félicitait. Elle aurait à l'œil les tourtereaux et « Ma Mère » en serait parfaitement rassurée.

* * *

L'idée que Malvina soit chaperonnée par Saint-Cloud lui déplaisait, mais au moins, Maximilien réalisait son voyage. Le matin du départ, une calèche transportant les deux religieuses accosta au quai d'embarquement. Le caléchier, un employé du couvent, aida les saintes femmes à descendre de voiture avec leur petit bagage. Sous un soleil radieux, des passagers attendaient déjà en ligne, leur billet entre les dents, prêts à le présenter à l'armateur.

— Excusez-nous, dit Saint-Cloud, on connaît M. Kéroack.

La boulotte s'engagea seule sur la passerelle, bousculant les voyageurs. Une fois sur le vapeur, elle se retourna vers sa compagne.

— Arrivez, sœur Marie-Gonzague ! lui intima-t-elle.

Certains s'indignaient de l'audace de cette nonne qui venait de s'embarquer devant les autres et sans avoir payé. Maximilien observait sa sœur Alphonsine sur le quai, patiente et respectueuse, à la queue de la file.

Une vingtaine de minutes plus tard, le Notre-Dame nageait sur la Yamaska, barbouillant le soleil jaune d'une suie noire.

Saint-Cloud avait entraîné sa compagne sur le pont supérieur et elle avait décidé de monopoliser un espace privé. Un couple dans la cinquantaine amorça le pas dans la petite pièce.

— Pardonnez-moi, mes sœurs, je crois que vous vous trompez de cabine, affirma courtoisement l'homme.

— Nous étions là avant vous, objecta la boulotte. Je regrette !

Le passager s'était résigné à céder la chambrette pour laquelle il avait payé. Cependant, son épouse, une mijaurée qui avait étudié chez les nonnes, avait conservé en mémoire un souvenir inaltérable des remontrances dont elle avait écopé. Les choses n'en resteraient pas là ! Elle en aviserait l'armateur qui, justement, débouchait sur le pont supérieur.

— Monsieur Kéroack ! l'apostropha-t-elle.

Le malentendu dissipé, la dame suivit Maximilien jusqu'au seuil de la cabine occupée par les deux religieuses. Il les pria de le suivre dans sa loge personnelle.

Du coup, frustrée d'être délogée, sœur Saint-Cloud fut enchantée de découvrir un compartiment moins exigu dont elle profiterait au cours du voyage, le premier lui rappelant l'étroitesse d'une cellule de moniale.

Bien installée avec son bagage, Saint-Cloud entraîna sa compagne sur le pont, l'invitant à contempler les beautés du paysage. Elle rendait grâce au Seigneur, égrenant son chapelet. Mais après une huitaine de grains, la vieille Robe noire réalisa que la voix de l'autre faiblissait. Rendue au Gloire soit au Père…

— Sœur Marie-Gonzague ! se désespéra-t-elle.

Sa compagne était cramponnée à la balustrade et dégobillait dans la Yamaska. Dans de grands arrachements, elle vomissait son déjeuner. Au poste de pilotage, Maximilien était à converser avec le capitaine Cormier ; s'apercevant de la scène, il s'empressa vers sa sœur.

— Alphonsine !

— Marie-Gonzague ne file pas, observa la religieuse âgée.

Maximilien avait extirpé un mouchoir de batiste de la poche de sa veste ; il le remit à sa sœur. Il se remémora la santé fragile d'Alphonsine, une petite nature dans la famille qui avait peur de l'eau et qui attrapait tous les microbes. Elle avait maintes fois manqué l'école, mais se raccrochait facilement grâce à son intelligence. Par conséquent, il ne s'étonnait pas qu'elle soit affectée d'une légère indisposition. On la hala dans la cabine.

Saint-Cloud connaissait l'état maladif de la jeune religieuse, mais elle était déçue. Privée du panorama bucolique, elle se résignait à la contemplation des murs de la loge et au soin de la malade. D'ailleurs, Maximilien avait apporté de l'eau afin que sa sœurette se désaltère.

— De quoi aurais-je l'air devant Malvina ? murmura la chétive.

Allongée sur la banquette, elle se désolait. De temps à autre, elle relevait la tête pour boire une gorgée qui lui faisait du bien. Dans le but de l'encourager, son frère exprima sa confiance dans son rétablissement.

Le capitaine exécutait les manœuvres d'accostage. Sur le quai, quelques voyageurs. Parmi eux, Malvina, souriante comme un soleil

dans sa robe lilas. Ses mains gantées tenaient une ombrelle et une valise. À côté d'elle, Euphrasie lui répétait qu'elle connaissait par cœur l'horaire du Notre-Dame et qu'elle ne manquait jamais son passage à Saint-Pie. Afin de se montrer intéressante, elle ajouta qu'elle avait maintes fois repoussé les invitations du capitaine Cormier à monter à bord du vapeur. Pour les convenances !

— Que veux-tu que ça me fasse ? lui signifia Malvina.

Les câbles noués aux bittes d'amarrage, on jeta la passerelle. Certains passagers débarquèrent, d'autres montèrent à bord. Puis, comme s'il avait un baluchon sur le dos, Tim, un des matelots, se dirigea vers le magasin général. Il en revint avec son sac gonflé de courrier et de colis.

— Bienvenue à bord, mademoiselle Gauthier !

Elle était magnifique dans sa robe lilas légèrement décolletée et portait un chapeau gris orné de plumes. Maximilien avait saisi le bagage de son amoureuse et, dans un froufroutement, l'avait entraînée à sa loge personnelle.

— Mon Dieu ! s'exclama la vieille nonne.

Les joues de la jeune fille s'étaient colorées d'une teinte rosacée qui s'harmonisait parfaitement avec ses vêtements. Présentations faites, Saint-Cloud avait commenté l'habillement de la voyageuse, qu'elle qualifiait d'indécent. Elle doutait que la supérieure du couvent de Saint-Césaire accepte de la recevoir dans pareil accoutrement, se demandant s'il n'était pas préférable qu'elle retourne s'habiller autrement. Malvina écoutait la religieuse vêtue de noir de pied en cap et qui roulait ses « r », tout en regardant Alphonsine, allongée et faible, qui, elle aussi, avait pris le voile.

— Pardonnez-moi, sœur Saint-Cloud, établit l'armateur. On ne peut se permettre un retard à l'horaire.

Seule dans son camp, elle était prise d'un tic nerveux qui lui tirait les lèvres et ne savait où jeter les yeux qui, eux aussi, roulaient. Au milieu de sa frustration, habituée qu'on lui obéisse, elle quitta la pièce. Chagrinée d'avoir créé une commotion chez la vieille nonne, Malvina la rejoignit sur le pont.

— Je ne pensais pas vous offusquer, ma sœur, se désola-t-elle. J'en suis navrée…

— Il est trop tard, maintenant, répondit la religieuse. Je vous ai à l'œil, mademoiselle Gauthier, faudra vous tenir…

On larguait les dernières amarres. Dès lors, Malvina ressentit qu'elle avait affaire à une femme de métier, une surveillante de

carrière, aguerrie, à qui rien n'échappait. Elle comprit qu'elle se devait d'éviter tout écart de conduite, de quémander des permissions, et qu'il était préférable de se présenter à chaque éloignement. Dans les circonstances, elle l'informa de son retour dans la loge de l'armateur.

Malvina s'était prise d'affection pour la maladive. Pendant que Saint-Cloud contemplait le décor et avalait des goulées d'air, dans l'intimité de leurs rencontres, elle l'appelait Alphonsine, à peine plus âgée. Et lorsque la surveillante réapparaissait, elle revenait au Marie-Gonzague et au vouvoiement. Les deux jeunes femmes devenaient des confidentes. La religieuse révéla qu'elle ambitionnait de devenir enseignante, mais à cause de son état de santé fragile et de l'instabilité que cela aurait occasionnée chez les couventines, on l'avait reléguée au rang de converse, l'affectant aux travaux domestiques légers ou à la buanderie du couvent pour plier du linge. Elle raconta aussi les brouilleries qui existaient dans la communauté, tout en insistant sur l'harmonie qui, d'habitude, régnait. Quant à elle, Malvina conta qu'elle s'était heurtée aux réticences de son père face à ses amours avec Maximilien et que sa mère, au contraire, avait décelé dans le jeune homme un bon parti pour sa fille.

— Les choses semblent s'être replacées, commenta la buandière, tout heureuse.

— Oui, en effet !

Alphonsine s'était redressée sur la banquette. Sa confidente précisa que les fréquentations n'étaient pas assidues, qu'on ne parlait pas encore de mariage, mais qu'au fond de son cœur de jeune fille, elle savait qu'elle et Maximilien étaient faits l'un pour l'autre.

— Ah ! Bien, s'exclama Saint-Cloud.

La vieille nonne venait de reparaître dans la loge. Elle trouva la chétive ragaillardie et l'invita à faire quelques pas sur le pont. On faisait escale au port de Saint-Damase et repartirait dans une vingtaine de minutes.

Dans la dernière portion du voyage, afin de s'enquérir du bien-être de ses femmes, l'armateur était retourné plusieurs fois à sa cabine. Cependant, chaque fois que la chaperonne n'était pas dans la loge et qu'elle le voyait surgir sur le pont, elle n'était pas longue à se montrer. Et là, elle en profitait pour infliger aux tourtereaux une leçon de conduite.

— Si vous saviez ! se scandalisa-t-elle.

Saint-Cloud avait repéré une dévergondée à poitrine largement découverte, qui se promenait sur le vapeur pour attiser le regard des

hommes, manquant ainsi à la pudeur la plus élémentaire. Elle lui avait conseillé de se rhabiller, alléguant qu'un bateau n'est pas l'endroit pour s'exposer à tout vent. Et elle était d'autant plus offusquée que la débauchée l'avait traitée de vieille nonne dépassée, accoutrée d'une voile d'un trois-mâts, et qui devrait retourner au fond de son couvent.

Maximilien commença à déchanter. À peine son amoureuse et lui pouvaient-ils, à la dérobée, s'échanger des regards complices et des sourires fugaces que la religieuse âgée ne percevait pas. Du reste, le couple s'interdisait les jeux de mains, tout à fait impensables, et qui l'auraient tout de suite condamné. Aussi s'était-il persuadé qu'elle se retenait de se soulager la vessie aux latrines, une sorte d'abstinence qui lui permettait de demeurer vigilante dans la mission puritaine qu'elle s'était imposée. Saint-Cloud devenait un obstacle à leur bonheur !

Au port de Saint-Césaire, Malvina et les deux religieuses s'acheminèrent les mains libres au couvent. Quand l'armateur en aurait fini avec le débarquement et ses instructions à donner à l'équipage, il se chargerait de leur apporter leur bagage. C'était l'idée de Saint-Cloud ! C'est ainsi qu'on vit Maximilien et les deux matelots s'amener à l'institution. Sur la rue des chapeaux de soie, en homme important, il devançait les deux Noirs qui, comme des porteurs d'eau, transportaient les petites valises des passagères. Car le libraire avait, en homme d'affaires pragmatique, sa mallette remplie de livres et d'objets de culte, à offrir aux religieux de la place.

L'angélus sonna. Le visage carré de sœur Saint-Nicéphore les accueillit. Semblable à un gardien posté à sa guérite, elle bloquait tous les étrangers qui avaient le dessein de traverser la barrière. On avait avisé la portière, courte et large, qu'un certain M. Kéroack se présenterait avec deux porteurs. La femme robuste et trapue demanda que les bagages soient déposés dans l'entrée ; ils seraient remis aux voyageuses.

— Est-ce possible de voir M^lle^ Gauthier ? s'enquit Maximilien.

— Vous pourrez la rencontrer cet après-midi au parloir, pas avant, informa-t-elle. C'est la règle de la Maison !

Le parloir ! L'amoureux pressentait déjà une petite machination orchestrée par Saint-Cloud pour empêcher Malvina de sortir du couvent. À l'heure qu'il était, on se dirigeait au réfectoire ; il avait amplement le temps de dîner. Désappointé, il regagna le Notre-Dame avec les jumeaux Tim et Tom. Ils accédèrent à la salle à manger. Les deux matelots se joignirent à la tablée du personnel. Le capitaine Cormier, le mécanicien et le chauffeur de fournaise étaient à vider

leur assiettée.

— On vous a gardé une portion, monsieur Kéroack ! observa la cuisinière. Violette va vous servir.

Il lui sembla que c'était la moindre des choses ; car il était prévisible que les religieuses se montrent peu hospitalières.

— La portière n'a pas voulu que tu rentres chez les sœurs ! blagua le pilote.

Maximilien ne releva pas la platitude. Il se borna à se restaurer. Son repas terminé, tandis que les matelots allèrent se perdre au village, il se joignit aux hommes de l'équipage pour jouer au « dix ». Après quelques parties de cartes, le capitaine manifesta le besoin de piquer une sieste. Quant au mécanicien et à son charbonnier, ils décidèrent de se désencrasser les poumons et de ne pas retourner tout de suite dans les entrailles du navire.

Maximilien était reparti avec sa mallette sur la rue des chapeaux de soie. Sœur Saint-Nicéphore le reçut.

— Je constate que le libraire a apporté sa valise, monsieur Kéroack. Notre compagne, sœur Saint-Cloud, m'a dit que vous désiriez rencontrer sœur Romuald, l'économe de la Maison.

— C'est juste, ma sœur ! Mais auparavant, serait-ce possible de…

— Elle n'est pas disponible dans le moment, coupa la portière.

Éminemment frustré, Maximilien s'engagea sur le parquet ciré dans les pas de la religieuse. Saint-Nicéphore cogna au chambranle d'une pièce. Dans l'attente, le visiteur remarqua les toiles accrochées aux murs qui bordaient le couloir. Des œuvres plutôt insolites illustraient tantôt la Vierge Marie surmontant la Terre qui craquelait sous ses pieds dénudés dans un ciel zébré d'éclairs, tantôt la Vierge, toujours aussi souriante, écrasant un serpent maléfique qui se tortillait sous ses pieds, vulgaire reptile représentant le mal, croupissant dans un décor surnaturel de ronces et de broussailles. Sœur Romuald parut, sœur Saint-Nicéphore prit congé.

— Entrez donc ! intima l'économe.

La religieuse, de taille moyenne et maigre, invita le visiteur à déposer sa mallette sur son bureau et à l'ouvrir. Elle lui signifia qu'elle avait tout son temps pour regarder l'assortiment de livres saints, de statuettes, d'images, de chapelets, de médailles, de chandelles, et d'objets de culte. Elle précisa que, par la nature même de son tempérament, elle tenait les cordons de la bourse serrés et qu'il ne devait pas s'attendre à des achats dispendieux. D'ailleurs, elle faisait habituellement affaire avec un marchand de Montréal, venu au début

de l'été pour offrir sa marchandise.

Le temps s'égrenait et sœur Romuald n'était pas pressée. Lorsqu'elle prenait un livre, c'était d'abord pour le parcourir. Mais souvent, elle s'attardait sur un passage qui semblait propice à la méditation. Elle tentait alors de s'absorber dans un pesant silence, comme elle le faisait assurément le soir à la chapelle ou devant le crucifix de sa chambre. Cependant, son ouïe fine révélait la présence de quelqu'un qui épiait à la porte. Soudain, très irritée par cet enfantillage, elle déposa brusquement le livre saint qu'elle consultait et, bondissant de sa chaise, apparut dans le couloir. Les lamelles de bois franc du plancher gémirent sous des pas qui prenaient la fuite…

— Ah ! s'exaspéra-t-elle.

C'étaient des consœurs affolées qui déguerpissaient comme des couventines. Elles étaient trois, toujours les mêmes, qui s'énervaient quand un homme franchissait le seuil de l'institution. Elle jura de les rapporter à la révérende mère sœur Saint-Ignace, la supérieure !

L'incident avait sonné le glas de la rencontre. L'économe fit quelques achats et raccompagna le libraire à l'entrée.

— Maintenant, puis-je voir M^lle^ Gauthier ? demanda Maximilien à sœur Saint-Nicéphore.

— Attendez un instant, monsieur Kéroack.

Une religieuse descendait l'escalier. La portière l'interpella et la missionna. Quelques minutes plus tard, la messagère revint. Les sœurs Saint-Cloud, Marie-Gonzague et la jeune fille étaient à causer avec des consœurs de la Maison. On lui avait dit que le monsieur n'avait qu'à revenir en soirée.

Le front de Maximilien se plissa d'une ride de déplaisir. Décidément, on se moquait de lui. Il résolut de se rendre chez les Sainte-Croix.

D'emblée, il avait le sentiment que le même marchand qui avait desservi les religieuses du couvent l'avait devancé, mais il jugea bon d'établir un premier contact avec le responsable des achats pour les étudiants et les frères de la communauté. Il traversa la rue, face à l'église.

C'est le frère Jérôme qui le reçut au collège. Bien modestement, Maximilien se présenta comme un libraire de Saint-Hyacinthe venu offrir livres et articles religieux. Dans les bruissements de la soutane, il marcha dans les pas du révérend, un grand mince, plutôt nerveux, aux épaules constellées de pellicules, qui s'arrêta net devant une porte ouverte. Frère Jérôme adressa quelques mots de présentation à son

confrère.

— Entrez, invita frère Agathon.

Kéroack précisa qu'il ne voulait pas déranger. Il était de passage à Saint-Césaire et désirait faire connaître ses ouvrages et ses articles religieux. Tout en étalant le contenu de sa mallette, il mentionna que, pour lui, il était facile d'approvisionner l'institution, que le Notre-Dame assurait un service fiable de livraison des colis jusqu'à la fin de la saison de navigation.

Le religieux semblait peu intéressé par l'assortiment de statuettes, de médailles, de chapelets et de bouquins. De ses yeux globuleux, les mains jointes sur son ventre rebondi, il observait avec détachement les différents articles. Puis il se prononça :

— Pour le moment, nous avons tout ce qu'il nous faut, informa l'économe.

Le libraire se retira et s'en fut à son steamboat. Comme à l'accoutumée, un attroupement de badauds contemplaient le monstre flottant. Il s'engagea sur la passerelle, se dirigea dans sa cabine où il largua sa mallette et empoigna sa valise.

Il s'apprêtait à quitter le navire ; la cuisinière perçut la mine contrariée de son patron.

— Tu vas coucher à l'hôtel, mais tu pourrais au moins rester à souper, commenta-t-elle. Il y a assez du capitaine Cormier qui n'est pas là. Je fais pas du bon manger, coudonc ?

— Ce n'est pas ça, Marthe, rétorqua-t-il avec affection.

Il se vit dans l'obligation de lui expliquer que la journée ne se déroulait pas comme il l'avait souhaité, que des circonstances fâcheuses l'avaient empêché de rencontrer Malvina, sans toutefois en préciser la teneur. Elle trouva qu'il était un brin cachottier, mais elle respectait son silence à cet égard.

Valise au poing, il s'achemina à l'ancienne Place Gigault où, comme il s'en doutait, il trouva le capitaine Cormier attablé devant une chope. Il loua une chambre pour la nuit et s'invita à la table du capitaine.

Après le souper, il revint au couvent. Sœur Saint-Nicéphore l'entraîna au parloir.

Réalisant qu'il était seul, il se mit à détailler les plafonds de tôle embossée, les hauts murs recouverts d'une tapisserie sombre, auxquels étaient suspendues d'innombrables toiles encadrées. Puis son regard se promena dans la salle qui, subtilement aménagée, favorisait les

rencontres intimes tout en permettant une surveillance efficace. Des bibliothèques vitrées, quelques groupes de chaises et de petites tables d'appoint composaient le mobilier. À chaque coin, des statues sculptées par un artiste de la région invitaient au recueillement, tout en rappelant le caractère religieux prépondérant de l'institution. Des fougères posées sur des socles et sur l'allège des fenêtres garnissaient la pièce.

Maximilien s'impatientait. Assis, ses doigts tambourinaient sur son haut-de-forme posé sur ses genoux. Il éprouvait le sentiment d'être venu pour rien, qu'on le renverrait, prétextant une quelconque raison insipide pour le tenir à l'écart de son amoureuse. Alors qu'il ruminait ces pensées confuses, des pas se rapprochèrent dans le couloir. Malvina parut au parloir, habillée en couventine. Elle précédait Saint-Cloud, qui arborait un sourire sadique. La religieuse dirigea la jeune fille vers le visiteur. Elle lui intima l'ordre de s'asseoir de manière que chacun soit assis de part et d'autre de la table basse.

— Comme vous le constatez, monsieur Kéroack, j'ai pris M^lle^ Gauthier en charge, dit-elle, roulant ses « r » avec agacement.

Puis elle s'éloigna et alla s'affaler sur une chaise à l'entrée du parloir, aux premières loges de la surveillance…

— Je désespérais de te voir avant demain matin, affirma-t-il la voix tombante.

— Et moi donc, exprima-t-elle d'une voix très altérée.

On l'avait soumise aux règles de la Maison. Pour commencer, elle avait hérité du costume d'une tête forte, renvoyée au cours de la dernière année scolaire pour ses insoumissions et ses tentatives de soulèvement contre l'autorité. On lui avait fait savoir qu'on ne tolérait pas de mutinerie au couvent, pas plus qu'un capitaine de navire n'endure que son équipage se rebelle contre lui.

Au parloir, la couventine devait impérativement adopter un comportement irréprochable. En face d'un interlocuteur du sexe opposé, elle devait garder le dos droit, les jambes de biais, en parallèle. En un mot, elle devait savoir se « tenirrr »…

Après le souper, au réfectoire des religieuses, elle s'était retrouvée à la salle de jeux avec sœur Marie-Gonzague, qui se raplombait. Ensemble, elles s'étaient amusées en jouant à la table de croquignole, une distraction dont toutes les deux raffolaient.

De loin, Saint-Cloud écoutait le discours de sa protégée. Parfois, lorsque son oreille n'entendait pas distinctement les paroles, elle exigeait qu'on hausse le ton. Manifestement, elle avait obligé la jeune

fille à se soumettre à ses diktats. Le passage de Malvina et de son amoureux à Saint-Césaire était planifié et rien n'échapperait à la vigilance de Saint-Cloud !

La chaperonne consulta les aiguilles de la grande horloge. Huit heures approchaient. Les yeux plissés, les dents serrées, elle se leva…

Des claquements sourds retentirent dans la pièce. À défaut de claquoir, ses mains avaient donné le signal. L'entretien prenait fin sur-le-champ, et malheur à quiconque oserait regimber ! Comme entendu, Malvina salua brièvement son visiteur. Obéissante, elle se dirigeait docilement vers la chapelle…

— Pardonnez-moi, ma révérende !

Maximilien s'approcha d'elle, lui demanda la permission de se rendre dans le lieu saint. Il avait des intentions de prières à formuler. Elle crut à un petit subterfuge pour prolonger sa présence auprès de son amoureuse. Par contre, elle avait été un peu cassante avec le jeune homme à qui, jusqu'à maintenant, elle avait imposé les tourments d'un purgatoire. Elle acquiesça.

De nombreuses robes noires assombrissaient les lieux plongés dans les ténèbres. Saint-Cloud avait pris soin de le distancer de Malvina, mais elle avait eu la délicatesse de le placer à côté de Marie-Gonzague, sa sœur Alphonsine. Il avait la nette impression que la chaperonne était en train d'enrégimenter la recrue qui était aboutie au couvent pour une courte visite. Un moment, il s'imagina à l'église paroissiale de Saint-Pie, au flanc de sa bien-aimée, le jour de son mariage, à promettre de l'aimer toujours, quoi qu'il advienne. Mais il avait d'autres étapes à franchir !

Les religieuses priaient pour la santé de la vénérable mère supérieure. Déjà affaiblie par des années de souffrance, sœur Saint-Ignace venait d'être plus gravement frappée par la maladie. Elles invoquaient saint Joseph, représenté dans un tableau appendu au-dessus de l'autel, tenant le divin Enfant dans ses bras, promenant son regard protecteur sur la communauté. Songeant à toutes ces servantes du Seigneur qui l'avaient choisi comme époux, Maximilien devinait que celle qui avait revêtu le costume des couventines pensait à lui. Bientôt, il se retirerait à l'hôtel Place Gigault. Le lendemain lui sembla encore trop loin !

* * *

Le jour du départ, après avoir réglé avec l'hôtelier, l'armateur s'était rendu à une heure matinale à son bateau. La saison de navigation étant brève et ne permettant pas des arrêts prolongés pour

rentabiliser l'entreprise, il ne pouvait s'attarder à un port pendant une semaine. En premier lieu, il s'était assuré que les membres de son équipage étaient prêts à repartir. Mme Rabouin ainsi que Violette et ses frères avaient hâte de reprendre la Yamaska. Cependant, il avait dû réveiller le capitaine Cormier, endormi dans la cale avec le mécanicien et son chauffeur, près d'un tas de charbon et de cadavres de bouteilles vides.

La cloche avait sonné le rassemblement. Des passagers qui reprenaient le vapeur s'amenaient, reconduits par des amis ou de la parenté. Puis, conduites par une délégation de nonnes, suivaient Alphonsine, Saint-Cloud et Malvina, laquelle avait troqué son uniforme de couventine contre sa robe lilas échancrée et remis son chapeau gris paré de plumes. Et, à la queue du peloton, une robuste converse rompue aux basses besognes suait. Elle était chargée des bagages, et un manchon noir noué d'un cordon contenant le courrier destiné aux compagnes du couvent de Saint-Hyacinthe pendait à sa taille. C'était comme tout un petit monde de supporteurs qui raccompagnaient les visiteurs au quai d'embarquement !

— Bienvenue à bord !

Par galanterie ou simple courtoisie, Maximilien prenait la main des dames qui montaient sur son navire. Pour plusieurs d'entre elles, c'était un privilège d'être accueillies par l'armateur lui-même, un gentilhomme dépareillé qui, répétait-on, était un homme d'affaires prospère, un célibataire bon à marier.

— Laissez donc faire, monsieur Kéroack.

Saint-Cloud était passée en premier en espérant que Malvina ne cède pas à la politesse de Maximilien. Mais la jeune fille ne put s'empêcher de tendre sa main gantée en arborant un sourire de connivence. La meneuse se retourna :

— Avancez, mademoiselle Gauthier ! ordonna-t-elle sur un ton impérieux. Vous bloquez sœur Marie-Gonzague.

Le zèle de Saint-Cloud ne se démentait pas. Elle remorqua les deux suivantes à la loge de l'armateur et continua de formuler ses recommandations à l'adresse de Malvina, précisant que celui qui prétendait être son amoureux ne perdait rien pour attendre. C'était de son devoir de le mettre en face de la réalité !

Le majestueux Notre-Dame redescendait le courant sur une eau calme et tranquille. Tout semblait bien se dérouler à bord. Mais Saint-Cloud refoulait. Depuis presque une heure, elle attendait le moment propice pour apostropher l'armateur. Et Malvina, malgré son désir indicible de le côtoyer, appréhendait un moment désagréable pour

Maximilien. Elle souhaita qu'il ne réapparaisse pas.

— Je vais lui parler ! résolut Saint-Cloud.

En roulant son « r », elle avait bondi de la banquette. Vacillante comme la flamme d'un cierge allumé, exhalant de la buée tel un engin à vapeur, elle s'était engagée sur le pont supérieur. Son œil le repéra en train de distribuer des ordres aux matelots.

— J'ai affaire à vous, monsieur Kéroack ! l'apostropha-t-elle.

Maximilien acheva de transmettre ses directives aux jumeaux et amorça le pas derrière la nonne vers la poupe du navire. Mis à part les entrailles du bateau, il appréciait moins cette partie du bâtiment qui, selon la direction des vents, s'enduisait parfois des bouffées de poudre noire. Dans le poudroiement, la religieuse leva les yeux au ciel et, semblant puiser dans les tréfonds de son esprit, inspira profondément.

— J'aimerais vous placer face à la réalité, débuta-t-elle.

Malvina n'était pas faite pour lui. D'abord, la différence d'âge était trop importante. Elle concevait difficilement que deux êtres ayant treize ans d'écart puissent se comprendre et s'aimer. Elle attribuait leur idylle à une passade. Par contre, tout dans le comportement de la jeune fille au couvent tendait à démontrer des dispositions pour la vocation religieuse : sa ferveur, sa docilité, ses relations avec autrui. Une belle âme, quoi ! C'était Dieu qui l'appelait et il n'avait pas à s'opposer à sa volonté. Lui, il était un homme gentil, et elle lui conseillait de s'amouracher de quelqu'un d'autre.

— Pardonnez ma franchise, sœur Saint-Cloud, c'est justement Dieu qui a permis qu'on se rencontre, Malvina et moi. Vous avez tout fait pour nous distancer, nous empêcher d'être ensemble. Vous l'avez tenue sous vos jupes, espérant la faire dévier de son destin. Mais l'amour est plus fort que tout !

Sur ces mots rétorqués avec aplomb, il avait déserté la poupe et s'acheminait à sa loge où la vénérable nonne le rejoignit. Et là, l'impensable se produisit…

À son arrivée à l'improviste, son amoureuse s'était levée et le contemplait, heureuse de le retrouver enfin. Leurs cœurs battaient d'épouvante. Ses yeux pervenche se perdaient dans les siens. Il se pencha vers elle et, dans une étreinte passionnée, pressa ses lèvres sur les siennes.

Tandis que la sœur de Maximilien demeurait béate d'étonnement, désemparée, la révérende avait crié au scandale. Elle ramassa ses effets et…

— C'est dégoûtant ! se scandalisa Saint-Cloud. Venez, Marie-Gonzague, nous en avons assez vu !

Comme un courant d'air, elle était sortie de la cabine avec son bagage et s'en fut à la rambarde. Elle était tellement sur des charbons ardents qu'à elle seule elle générait assez de vapeur pour faire avancer le steamboat. Au fil du courant, elle y demeura jusqu'au port de Saint-Pie, pour s'assurer que Malvina débarquerait sans Maximilien…

21

L'excursion à Saint-Césaire ne s'étant pas déroulée comme prévu, Maximilien aspirait vaguement à une croisière nocturne avec Malvina. Toutefois, les chances que ses rêvasseries se concrétisent s'amenuisaient avec la fin de la saison de navigation. À cause de son commerce qui avait pignon sur rue, le libraire avait des obligations qui le retenaient à Saint-Hyacinthe, et ses fameuses soirées littéraires le captivaient. Désormais, grâce au courrier du Notre-Dame, les échanges entre les deux tourtereaux étaient facilités : le couple s'était engagé dans une correspondance épistolaire. En fait, à une lettre sitôt reçue, le destinataire répondait avec diligence. Mais le jour vint où le besoin de se retrouver en personne surpassait tous les impératifs de la vie quotidienne…

— Où vas-tu, mon neveu ? ironisa Bérénice. Tu reviens bientôt, j'espère !

— Ne seriez-vous pas un peu envieuse, par hasard ? ricana-t-il.

L'hivernage du vapeur était un incontournable, car le gel pouvait faire éclater les tuyaux et endommager la machinerie. L'armateur se souvenait de la mésaventure de son bateau enlisé dans les glaces au port de Saint-Pie, de tous les désagréments engendrés chez les passagers et les membres d'équipage, sans compter les dépenses imprévues que l'incident avait occasionnées. Cette fois, les usagers avaient été avisés du dernier voyage de l'année et il répondait à l'invitation des Gauthier et de leur fille, dont le cœur ne cessait de soupirer pour lui, son amoureux.

Ce samedi après-midi là, le navire ramenait des voyageurs qui avaient profité de l'excursion pour se gaver des paysages multicolores de l'automne. Certains se plaignaient de la fermeture hâtive de la saison, mais le propriétaire n'avait d'autre choix que de composer avec les aléas et les caprices de la température, quitte à sacrifier quelques revenus qui ne rentreraient pas dans les coffres de son entreprise.

Si certaines passagères se pâmaient devant les attraits de dame Nature, des maris, cependant, préféraient l'ombre au soleil en prenant une consommation ou en jouant aux cartes au salon. Ils étaient quatre assis à une table. Depuis le départ, tout paraissait normal. Chacun promenait un regard amical sur les autres et la bonne entente régnait. M^me^ Rabouin observait les hommes et leur apportait à boire en

essayant de prévenir les débordements. Puis, dans la croissance de son ivresse, M. Bigonesse, un manufacturier à mâchoire de carnassier vorace qui gagnait ses parties, proposa de mettre de l'argent au jeu. Persuadés que, selon toute probabilité, le vent tournerait en leur faveur, les trois autres s'entêtèrent à continuer.

Le parieur remporta les premières mises. Pour apaiser ses tensions et montrer qu'il était bon prince envers ses concurrents, le gagnant appela la serveuse :

— Apportez-moi donc deux chopes bien remplies et une pour les perdants, commanda-t-il.

— Vous connaissez le règlement, résista-t-elle. Les paris ne sont pas tolérés sur ce navire.

Le gagnant dérapa. Il commença à s'obstiner, prétendant que son avoir lui permettait de se procurer tout ce qu'il désirait, que les gens lui obéissaient sans regimber et que ce n'était pas une simple cuisinière qui l'empêcherait d'offrir une chope à ses amis.

Sur les nerfs, Mme Rabouin mandata Violette pour quérir l'armateur. Au même instant, tout à coup habités par le désir féroce de récupérer leur argent sur la table, les trois perdants éméchés se saisirent gaiement du manufacturier, le soulevèrent et le transportèrent sur le pont. Mme Bigonesse, qui était à la rambarde en train de se faire dorer au soleil avec ses compagnes, se récria :

— Non ! Ne faites pas ça, bande d'imbéciles !

D'un geste irréfléchi, comme dans un élan d'exaltation frénétique, les trois compagnons complétèrent leur mouvement. La cloche d'alarme retentit. À la barre, le capitaine Cormier stoppa le vapeur.

Des passagers et les matelots, ameutés par le cri horrifié des épouses, s'étaient déportés sur les ponts pour voir le bonhomme prenant des bouillons. Kéroack apparut, précédant la messagère d'un pas allongé. Voyant qu'un drame se déroulait dans la rivière, il s'empara d'une bouée de sauvetage et la lança au désespéré, qui l'agrippa de justesse.

À bord du navire, Bigonesse, étendu sur le pont, râlotait en se dégorgeant de larges goulées d'eau. Autour du bonhomme, on commentait l'événement. Maximilien, au courant du litige qui avait déclenché le déplorable incident…

— Vous avez eu votre leçon, monsieur Bigonesse. Les paris sont illégaux, tenez-vous-le pour dit ! avisa-t-il.

Il invita le fabricant de meubles à redistribuer à ses camarades les

sommes pariées. Les trois perdants retournèrent au salon et revinrent à l'armateur, complètement abasourdis.

— Quelqu'un nous a volés ! s'irrita l'un d'eux.

— Sachez que je ne suis pas responsable des effets personnels perdus ou volés, souligna l'armateur.

La disparition de l'argent s'ajoutait au drame. C'était du ressort des joueurs de faire enquête pour récupérer leur bien.

À compter de cet instant, tout le monde devint suspect sur le bateau. Pendant que Bigonesse, entouré de dames, récupérait de sa baignade indésirée dans la Yamaska, ses camarades procédaient à des investigations. Ils se rassirent à la même table et commandèrent un rafraîchissement. Puis, comme des enquêteurs expérimentés, ils partagèrent le navire en trois secteurs distincts. Tandis que le premier s'informerait à tous ceux qui se trouvaient sur le pont au moment du méfait, le second grimperait à l'étage supérieur pour interpeller les passagers dans les cabines. Quant au troisième, il sonderait le personnel, sans oublier le mécanicien et le chauffeur dans la cale. Aussi, quelqu'un aurait pu se terrer dans les entrailles du vapeur.

Trois détectives étaient entrés en fonction. Ils interrogeaient systématiquement tous les voyageurs, se réservant les membres d'équipage pour la fin. Et il y avait urgence de régler la question : on devait absolument mettre la main au collet du voleur avant d'accoster au port de Saint-Pie. Cependant, à l'heure qu'il était, la prospection n'avait rien révélé, aucun élément de preuve n'avait été recueilli, et le travail était loin d'être terminé.

Au cours de l'enquête, l'armateur reçut les doléances des passagers. Mal à l'aise, il n'aurait jamais cru être confronté à pareille anarchie. Devant l'incurie du propriétaire, certains passagers étaient choqués, d'autres le pressaient d'intervenir. On les avait abordés cavalièrement, avec un manque de civilité. Des bagages avaient été fouillés. Alors qu'il discutait du climat malsain avec la cuisinière, M^me^ Verville, une bonne femme au menton en galoche, déclencha le dénouement des opérations.

— Monsieur Kéroack !

Le menton tremblant, elle relatait que M. Chalifoux, un résident de Saint-Pie, mal intentionné et en boisson, avait pénétré dans sa cabine. Il avait fourragé dans sa sacoche, l'avait tâtée…

Très émotionnée, la dame débitait des propos incohérents. Maximilien ressentait de la peine à comprendre qui, d'elle ou de sa sacoche, avait été tâtée. Au comble de la gravité des lamentations, il

résolut de mettre un terme à cette chasse au malfaiteur en ramenant Chalifoux par le chignon du cou. Il quitta prestement Mme Verville et la cuisinière. Quelques minutes s'égrenèrent…

— C'est lui ! assura la dame. Me suspecter de vol, si ça a du bon sens…

Chancelant, le coupable se défendit, alléguant qu'il n'avait pas posé de gestes inappropriés ou inconvenants, qu'il était légitime de poursuivre ses recherches avec ses camarades pour élucider le mystère. Kéroack mentionna qu'il était seul maître à bord et que, si lui ou ses compagnons de jeu ne cessaient pas leur enquête, il radierait leur nom de sa liste de voyageurs.

D'autres passagers avaient afflué à la salle à manger afin de porter plainte. Mme Rabouin, désireuse de rétablir un climat sain sur le vapeur, s'exprima :

— Dommage qu'on ne m'ait pas écoutée ! déclara-t-elle.

La remarque avait résonné comme un châtiment. L'armateur est seul maître à bord après Dieu, mais dans ma cuisine, c'est moi ! décréta-t-elle.

Bien que le voyage pût se poursuivre sans anicroche, des passagers restaient marqués par l'inconduite de Bigonesse et de ses camarades. Même si le mystère n'était pas résolu, Maximilien commença à repenser à son amoureuse. À l'empressement qu'il avait de la retrouver se mêlait par contre une appréhension : M. et Mme Gauthier désiraient-ils tout simplement faire plus ample connaissance avec le prétendant de leur fille en éternisant les fréquentations, ou étaient-ils prêts à envisager le mariage dans un futur rapproché ? C'est en se triturant les méninges avec cette pensée que son vapeur accosta au port de Saint-Pie, expirant ses dernières bouffées de la saison.

Il l'aurait juré ! Malvina était là, resplendissante, les épaules couvertes d'un petit lainage, parmi les parents et les curieux venus assister aux manœuvres d'amarrage et au débarquement. Tout près d'elle, Euphrasie, qui n'avait cessé de se morfondre en attendant le capitaine Cormier.

— Me semble que le bateau est pas à l'heure, mentionna-t-elle.

— Peut-être un pépin est-il survenu ? supposa Malvina.

En armateur avenant et consciencieux, Maximilien aidait les voyageurs à s'engager sur la passerelle, les saluant et les invitant à utiliser le Notre-Dame l'année suivante. Le regard fuyant, les quatre parieurs et leurs épouses, animés par la honte, s'étaient dépêchés à quitter les lieux comme si le navire était en perdition. Tous les yeux

étaient fixés sur Bigonesse, le manufacturier tout détrempé, toussant comme un poitrinaire, qui ne parvenait pas à se noyer parmi les arrivants.

Les voyageurs débarqués, l'armateur donna quelques instructions à ses subordonnés et s'achemina sur le quai, où il ne restait que Malvina et Euphrasie.

— Ouan ! Il y en a qui sont chanceux, commenta la grébiche.

Maximilien eut la tentation de rétorquer que le capitaine ne tarderait pas à la suivre dans sa masure, mais il ne releva point le commentaire. Frémissant de bonheur, il s'approcha de sa bienaimée. Enfin, ils étaient réunis. Leurs yeux se croisèrent. Elle était le but ultime de son voyage. Une pudeur timide les retenait de s'embrasser devant l'autre. Mais leur cœur palpitait d'une émotion trop forte ; ils s'étreignirent un long moment. Puis il relâcha son étreinte. Il devait retourner sur le bateau afin de voir au purgeage de la tuyauterie et autres opérations d'hivernage, ne rien laisser des denrées périssables et payer ses employés.

L'armateur avait réglé avec ses engagés. Il ne restait que M^me^ Rabouin qui, la mine intrigante, attendait pour recevoir ses gages. La rémunération réglée…

Elle pointa la poche de son tablier. Elle avait fait exprès pour ramasser la cagnotte des joueurs afin de se faire écouter à l'avenir. Son idée première avait été de conserver l'argent afin de compenser son maigre salaire, mais elle avait opté pour l'honnêteté.

— Vous nous avez tenus en haleine, madame Rabouin, dit-il. Mais votre geste est tout à votre honneur. Maintenant, je vais me dépêcher pour rejoindre les parieurs et leur remettre leur argent.

Il la remercia pour sa franchise, alla quérir son bagage et s'empressa de quitter le vapeur. Il s'était engagé dans la rue quand il observa un petit attroupement devant la résidence des Gauthier. Quatre passagers du Notre-Dame qu'il reconnut s'entretenaient avec le notaire. Les femmes, honteuses du comportement de leurs hommes, regagnaient au loin leur domicile. Parmi le petit groupe, Bigonesse toussait à s'arracher les poumons. Ils aperçurent l'armateur qui les rejoignait.

— Ces gens n'ont pas l'air très satisfaits de leur voyage, rapporta Gauthier. Ça vous en fait, une belle publicité…

— Je ne sais pas ce que ces messieurs éméchés vous ont raconté, mais il y a des règles à respecter sur un bateau. C'est une histoire de pari qui a mal tourné alors que les gageures sont défendues. Mais, cela

dit…

À sa connaissance, il rétablit les faits vécus entre les camarades, en insistant sur ce qui avait semé la discorde chez les joueurs. Ensuite, il puisa dans la poche de sa redingote, en extirpa quelques billets qu'il redistribua à la satisfaction des quatre parieurs. Des explications sur la disparition de l'argent s'imposaient. L'armateur laissa alors subsister le doute, se limitant à mentionner qu'un des membres d'équipage venait tout juste de découvrir la somme disparue…

Le notaire ouvrit la porte pour entrer chez lui. En hôtesse accueillante, Mme Gauthier s'amena au vestibule et souhaita la bienvenue au visiteur. Rayonnante de bonheur, Malvina parut derrière sa mère ; elle amorça le pas dans l'escalier.

— Non, ma fille, interdit sèchement Gauthier. C'est notre serviable Gontran qui va conduire M. Kéroack à sa chambre avant le souper.

— Bien, père ! se soumit-elle à regret.

En pleurs, elle alla se réfugier dans le cabinet du notaire. Dès l'abord, Maximilien avait ressenti un accueil très mitigé du tabellion. Se faire recevoir par une phrase désobligeante l'avait froissé et le plaçait à la fois sur la défensive. Et d'être appelé noblement « monsieur Kéroack » l'intimidait.

Sa chambre donnait sur la façade de la résidence ; il se rendit à la fenêtre. Quelques passants circulaient dans la rue. Des gamins curieux avaient cessé leur jeu et accouraient vers le quai du Notre-Dame. Il remarqua la charmante Euphrasie qui entraînait le capitaine Cormier à sa maison. Le loup de mer bénéficierait assurément d'un dernier séjour à Saint-Pie avant de rejoindre sa squaw à Sorel.

Il rangea ses effets personnels dans la commode et le placard, et descendit dans la salle à manger. Il trouva le notaire seul, assis à un bout de la table, la mine sévère. L'hôte entama la conversation :

— J'ai su par ma fille, monsieur Kéroack, que vous n'êtes pas seulement libraire et armateur, mais aussi partisan de cercles littéraires.

— Cela va de soi, monsieur Gauthier ; j'estime que c'est mon devoir de faire la promotion des livres. Depuis l'Union des deux Canadas, les instituts littéraires se sont multipliés. Il faut faire quelque chose pour préserver notre langue et notre culture. Les bibliothèques en milieu francophone sont encore trop rares, et notre petite société savante vise à remédier à la situation. C'est une question de survie pour la nation canadienne-française ! On doit d'abord sensibiliser l'élite et, avec le temps, on souhaite atteindre la masse ouvrière et les

paysans. Comme le disait l'écrivain français Charles Nodier : « Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées. » Et je peux vous dire que, même si on fait maintenant partie de la Confédération, il y a encore beaucoup de chemin à parcourir.

Pendant que les hommes discutaient de livres et d'auteurs canadiens-français, Mme Gauthier avait retrouvé sa fille en larmes dans l'étude du notaire.

— On dirait qu'il ne l'aime pas, se désola Malvina. Il me semblait qu'il était prêt à lui accorder ma main. Qu'est-ce que ça donne de l'avoir invité à Saint-Pie ?

La jeune fille éplorée entrecoupait ses phrases de sanglots. Pour la soutenir, la mère avoua que son mari reconnaissait les qualités du prétendant, sa gentillesse, sa bonne éducation, son indiscutable réussite en affaires, mais ces derniers jours, à l'approche de la visite, l'idée de perdre son enfant adorée le faisait reculer. Des esclaffements montèrent de la salle à manger…

Un demi-sourire erra sur les lèvres de Malvina. Une impulsion la porta à s'élancer vers son père et à l'embrasser. Elle épongea les larmes de ses yeux rougis. Que s'était-il passé pour qu'une harmonie s'établisse entre les deux hommes ? Tout n'était pas gagné d'avance, mais, au fil du temps, elle avait appris à saisir le bonheur quand il se présentait.

— Ah ! Vous voilà, se réjouit Gauthier. Ça, c'est une chose que vous devrez apprendre, mon cher Maximilien. Les dames adorent se faire désirer…

Les femmes se faisant attendre à table, le notaire était à déguster l'apéritif avant le souper. Maintenant que son épouse et sa fille étaient là, il demanda à Gontran, son domestique, de servir le repas avec une bouteille de vin corsé.

— On peut savoir ce qui vous faisait rire, messieurs, s'enquit Mme Gauthier.

— Maximilien m'a raconté l'anecdote de la vache qui avait causé tout un émoi sur le Notre-Dame, expliqua son mari.

Le fait n'intéressait pas Malvina. Elle avait esquissé un sourire fugace à Maximilien qui reprit, à l'intention de Mme Gauthier, le récit amusant de la vieille bête efflanquée qui avait entrepris le voyage sans retour de Saint-Hyacinthe à Saint-Césaire. L'épouse, d'une incomparable finesse, avait saisi l'occasion afin que l'amoureux reporte le regard sur elle plutôt que sur les yeux rougis de sa fille. Et quant à donner dans la légèreté, le tabellion relata qu'au cours d'une

affaire de succession, des héritiers bien intentionnés s'étaient partagé des haillons de la défunte dans son bureau.

Le repas se déroulait agréablement. Dans sa cuisine, Blandine s'angoissait ; elle avait hâte de savoir si elle aurait à préparer un banquet à la noce et pour combien d'invités. Et on n'avait pas encore abordé la question qui brûlait toutes les lèvres. Malvina avait songé à faire une allusion subtile, mais, connaissant son paternel, elle préféra s'en remettre à lui, qui avait coutume de prendre les décisions importantes sous le toit qui les abritait. M. Gauthier avala furtivement une lampée de vin.

— Et si on parlait de ce qui nous réunit…

Il débuta par un long préambule qui traitait d'amour, de patience et de fidélité, des vertus chrétiennes à cultiver, de la jeunesse pressée de se marier. Autour de la table, les convives s'interrogeaient sur l'aboutissement de son interminable laïus qui ressemblait à un sermon de curé. Dans la logique de l'exposé, on concluait que des années d'attente s'avéreraient nécessaires. M^me^ Gauthier manifesta son impatience :

— Vas-tu enfin nous dire où tu veux en venir, André ? fit-elle.

— J'y arrive, Éloïse…

Il épilogua sur la solidité des unions, des couples mal mariés, des regrets qui surviennent à la moindre difficulté et qui assombrissent le bonheur. Puis, avec un tremblement dans la voix…

— Mon épouse et moi éprouverons de la peine à nous séparer de notre fille, confessa-t-il, mais je consens au mariage…

Les amoureux s'embrassèrent du regard. Les coupes s'entrechoquèrent. On détermina la date la plus favorable pour la cérémonie nuptiale ; et tandis que le notaire discuta des modalités de la publication des bans, du choix du célébrant, son épouse commença à élaborer avec enthousiasme une liste préliminaire des invités.

Gontran, un brin énervé par l'annonce, s'en fut à la cuisine…

— C'est bien ce qu'on craignait, Blandine !

— On va essayer de faire honneur à notre bourgeois et à sa femme, commenta-t-elle.

* * *

La tante Bérénice avait très mal accueilli la nouvelle de son neveu. Maximilien avait fait entrevoir qu'ils seraient bientôt à l'étroit dans le petit logis. Bien qu'elle ait souvent démontré son attachement à

Malvina, elle avait secrètement espéré que la date du mariage soit repoussée le plus loin possible. Dans ses périodes les plus sombres, elle se voyait abandonnée, condamnée à retourner à Saint-Charles pour finir ses jours avec ses sœurs haïssables, Graziella et Gloria.

Depuis peu, elle avait adopté un comportement différent. Au cours de ses sautes d'humeur, elle se fâchait, avant de s'excuser et de se traiter de vieille malcommode devenue acariâtre avec l'âge. Pourtant, Maximilien ne désirait pas perdre sa précieuse employée. Il lui avait répété qu'elle était irremplaçable, un pilier de son commerce, et que sa librairie s'écroulerait si elle passait la porte. Elle lui rétorquait alors qu'elle n'était pas éternelle et que, justement, Malvina pourrait la remplacer au magasin. Une fois, durant le mois de janvier qui la déprimait, il lui avait suggéré de faire un mariage double, que le professeur Kopernik serait ravi de la proposition. Insultée, elle avait répondu qu'elle préférait mourir que de partager ses nuits avec le drôle de moineau…

Toutefois, le savant ne l'indifférait pas totalement. Il était doté d'un caractère doux, affable, sans malice, et d'une naïveté désarmante dans ses rapports humains, qui contrastait avec le doute et la rigueur d'une démarche scientifique. Tout récemment, il était descendu à la librairie pour faire part à la patronne de l'avancée de ses travaux de recherche sur un moteur à vapeur ultraléger qui permettrait à l'homme de voler comme un oiseau. Afin d'éviter de le froisser, elle avait fait semblant de l'écouter, avec la hâte d'entendre tinter la clochette du magasin. Et aujourd'hui, elle s'inquiétait confusément de l'homme qu'elle n'avait pas vu depuis au moins soixante-douze heures…

— Ne me dites pas, tantine, que vous pensez à lui ! la taquina son neveu.

— Tu serais bien aimable d'aller frapper à son logis, souhaita-t-elle. Je serais rassurée.

Maximilien, qui faisait tout pour agrémenter le quotidien de sa tante, consentit à sa requête.

Il était revenu au bout d'une huitaine de minutes, la physionomie bouleversée. Il avait trouvé le savant assis à sa table parsemée de notes et de papiers, immobile, la tête sur le plan d'une machine volante. Sa tante avait versé des larmes et les funérailles eurent lieu très modestement, en présence de quelques représentants de la société littéraire à laquelle il appartenait.

Après la perte du professeur Kopernik, le logis s'étant libéré, Bérénice reconsidéra sa retraite à Saint-Charles. Elle procéda à un

grand ménage des lieux, réservant le démantèlement des installations au soubassement et sur le toit de l'immeuble à Maximilien et à l'employé Ferdinand. Elle emménagea dans le logement du défunt, une semaine avant les noces du 27 mai.

* * *

Le Notre-Dame, décoré pour les circonstances, avait pratiquement été nolisé pour l'événement. À bord du vapeur, en plus de l'équipage, de la parenté et d'amis de la société littéraire, il y avait monsieur le vicaire général, Mgr Moreau, et quelques passagers, qui avaient tenu à se rendre à Saint-Pie pour assister à la cérémonie qui promettait d'être fastueuse. Saint-Cloud, qui accompagnait sœur Marie-Gonzague, était tout heureuse de faire le voyage avec l'éminent monseigneur. Cependant, dans la cabine que les trois religieux occupaient, la révérende s'indignait : elle se demandait si les futurs époux avaient gardé leurs distances depuis qu'elle les avait chaperonnés sur le navire, lors d'une excursion à Saint-Césaire. La jeune religieuse, sœur de Maximilien, lui avait expliqué que, pendant l'hiver, son frère avait multiplié les déplacements à Saint-Pie, les rivières gelées et les temps favorables lui ayant facilité ses voyages en carriole.

Lunette d'approche en main, serré dans ses beaux habits de commodore de la marine à l'avant du bateau, Maximilien caressait le sentiment d'un explorateur qui voguait vers des horizons lointains, tellement un monde inconnu se profilait devant lui. Il repensait à la cérémonie nuptiale, à tous ces apparats, à toute la pompe souhaitée par le notaire Gauthier, qui avait finalement délié les cordons de sa bourse afin que toute la population sache que sa fille s'unissait au respectable homme d'affaires de Saint-Hyacinthe.

Il était à jongler au voyage de retour, à la surprise de son épouse qui découvrirait leur logis. Tourmentée par l'âme souillée de l'armateur et l'innocence virginale de sa promise, Saint-Cloud émergea de sa cabine, entraînant sœur Marie-Gonzague à la proue du navire, habitée par une mission spirituelle.

— Monsieur Kéroack, avez-vous pensé à vous confesser ? demanda-t-elle sans détour.

— Oui, ma sœur, vous savez bien que c'est la coutume, répondit-il. J'avais la ferme intention de le faire en arrivant à l'église.

Il importait d'avoir l'âme pure le matin même du mariage. Elle l'incita à rencontrer Mgr Moreau sur le vapeur. Le vicaire général était disposé à écouter ses péchés dans la cabine qui ferait office de confessionnal.

* * *

La cérémonie retardait. La nef était remplie, mais le sanctuaire était vide. Le célébrant était dans la sacristie et les servants n'arrivaient pas. Comme aux jours de grande fête, Mgr Moreau avait revêtu une chasuble de soie blanche, aux reflets chatoyants, avec une large croix ornée de guirlandes de roses, brodées d'or. La mine bougonne, il attendait devant la haute armoire, face à un crucifix d'ivoire.

Le célébrant jeta nerveusement un œil dans l'église. Les bancs étaient pleins et on chuchotait beaucoup. Sur l'autel, deux cierges allumés se tordaient dans leurs chandeliers d'argent et six autres sur le balustre, près des vases de lilas odorants, devant les futurs mariés. Puis il se retourna : deux garçons poussaient timidement la porte de la sacristie…

— Dépêchez-vous, leur intima monseigneur.

Ils se précipitèrent vers le placard où pendaient leurs habits de servants. Le plus jeune s'informa à son camarade :

— Comment tu fais pour mettre ça ?

Il s'empêtra avec le cordon de sa robe noire qui lui ceignait la taille. L'aîné, au milieu de l'irritation croissante de l'officiant, aida l'autre à enfiler le surplis blanc, raidi par l'empois. Lorsqu'ils furent convenablement vêtus…

— Asteure, je vas prendre le livre, veux-tu porter le bénitier ? interrogea le plus âgé.

— C'est quoi, ça, le bénitier ?

Le prêtre grogna et, avec le menton, indiqua la table appuyée au mur. Le plus jeune s'empara du récipient d'eau bénite. L'officiant s'inclina devant le crucifix d'ivoire et ordonna d'avancer vers le sanctuaire. La porte du chœur grinça sur ses gonds de cuivre.

Malvina et Maximilien s'agenouillèrent sur la plus haute marche du balustre. L'orgue ronfla de ses tuyaux. La cérémonie débuta…

* * *

Sur la terrasse des Gauthier, on avait dressé des tréteaux et installé des planches recouvertes de nappes blanches sur lesquelles reposaient des corbeilles de pain, des paniers de fruits et des cruchons de grès. Sur la partie ombragée de pierres plates attenante à la résidence, la table d'honneur, abritée sous un porche agrémenté de lierres grimpants.

Vêtus de leurs élégantes toilettes, les invités papillonnaient dans le jardin en commentant la cérémonie nuptiale et le temps magnifique qui les réunissait à l'extérieur. Des jeunes filles, en tablier et bonnet de dentelle et sous la supervision de la domestique Blandine, offraient des rafraîchissements. Puis, à la table des nouveaux mariés et des dignitaires, le notaire Gauthier invita les convives à prendre place en suivant les directives de Gontran, le domestique.

Quand tout son monde fut assis, il leur fit part de sa joie d'accueillir un gendre dans sa famille et termina en rappelant l'adage :

— « Le soleil, un jour de mariage, semble un gage de bonheur. L'union sera sans nuages. » Remercions le ciel ! loua-t-il.

Une table était occupée par les amis du cercle littéraire avec son président Honoré Mercier, marié en secondes noces deux semaines auparavant. Une autre, retirée au fond du jardin, était réservée en priorité aux membres de l'équipage du Notre-Dame. La cuisinière, l'assistante et ses deux frères matelots étaient assis côte à côte. Le mécanicien et le charbonnier, maculés de suie, n'avaient pas assisté à la cérémonie à l'église, mais on tolérait leur présence à la fête. S'ajoutaient le capitaine Cormier et la voisine Euphrasie, qui avait insisté pour l'accompagner à la noce. Et finalement, sœur Saint-Cloud, assise sur le bout du banc, froissée de ne pas être à la table d'honneur.

Euphrasie eut une sombre pensée pour le couple de jeunes mariés. Elle la partagea avec sœur Saint-Cloud :

— M. Gauthier s'illusionne, exprima-t-elle. Il y a des événements qui font mentir l'adage…

La religieuse se scandalisait de voir le capitaine et la femme de Saint-Pie qui, déjà, dans une ivresse honteuse, buvaient le vin français à même le cruchon. Elle ôta la petite cruche des mains du capitaine.

— C'est le temps de mettre en pratique la vertu de tempérance, dit-elle, roulant rageusement ses « r », vous êtes responsable de notre retour en sécurité !

L'hôte demanda à monseigneur de réciter le bénédicité avant de manger.

Une armada de servantes et de serviteurs commença à promener les plats de viande et de poisson de la cuisine. En dernier, lorsque la tablée de l'équipage fut servie, trois gamins déguenillés surgirent du boisé et s'en approchèrent. Marthe Rabouin se leva.

— Ah ! les chenapans, se récria-t-elle.

En se retirant, elle avait repoussé la table, et fait tomber les

planches appuyées sur les tréteaux, ainsi que tout ce qu'elles supportaient. Elle hurlait maintenant en courant derrière les enfants disparus dans le bocage avec des cuisses de poulet.

À la table d'honneur et partout sur la terrasse, les convives contemplaient la scène de désolation. Maximilien, lui, se recula et, à la rescousse de sa cuisinière, se précipita à l'extrémité du jardin et s'enfonça à son tour dans le boisé.

Depuis la maison, on entendit des cris désespérés. Sans perdre une seconde, devinant les lieux fangeux, Gauthier s'élança vers la tablée de l'équipage, ramassa quelques planches et, traversant le bocage touffu par le sentier, aboutit en plein marais. Il relâcha sa brassée.

— Tenez bon ! cria le notaire.

Aux abords de la mare vaseuse, une touffe de joncs avait brouillé la piste des malfaiteurs. Ses souliers vernis calés dans la boue, il étala les planches, puis étira le bras vers Maximilien, qui tendait le bout des doigts à M^me^ Rabouin, dangereusement enlisée dans la bourbe des eaux stagnantes.

Prestement, la table d'honneur, menée par la mariée, s'empressa vers le marécage. Puis ce fut le reste des convives qui empruntèrent le sentier à la suite des dignitaires. Enfin, tout le personnel engagé pour la fête se rua vers le boisé.

Pendant qu'on rescapait la cuisinière sous les yeux horrifiés de la noce, les trois voyous malfaisants reparurent sur la terrasse et s'emparèrent impunément de toutes les denrées qu'ils pouvaient dérober avant de fracasser les tables à coups de pied et de s'éclipser de la propriété.

Après une demi-heure de diverses manœuvres de sauvetage salissantes, la naufragée fut ramenée en triomphe sur les lieux de la fête. Dès qu'on sortit du boisé, ce ne fut que stupeur et consternation. Des pilleurs étaient passés par là. Maximilien, qui avait soutenu sa femme empêtrée dans sa robe de mariée, perçut une fumée qui montait de la rivière. C'était le Notre-Dame qui repartait de Saint-Pie !

— Venez ! dit l'armateur.

Écartant d'emblée le capitaine Cormier enivré, il avait désigné le mécanicien, son chauffeur de fournaise et les deux matelots, les invitant à l'accompagner au quai. Il déboutonna sa veste de commodore, la remit à Malvina et quitta vitement la propriété des Gauthier. Parvenus au port, les passagers qui avaient pris le vapeur pour assister à la cérémonie sans être invités à la noce rageaient d'avoir manqué le bateau… Sans perdre de temps à écouter leurs

doléances, l'armateur et ses accompagnateurs sautèrent dans une embarcation et s'empressèrent de descendre la Noire en ramant comme des forcenés.

Le vapeur ne les devancerait pas bien longtemps. Avec une ardeur effrénée de galériens sous les coups du fouet, les rameurs permettaient à la barque de progresser et de s'en rapprocher. Afin de s'en distancer, les malfaiteurs se délestèrent de leur butin, le jetant dans la rivière. Mais, dans le ventre du steamer, la fougue diminuait. Un des pelleteurs de charbon, étendu sur le tas, exténué, râlait comme un mourant.

— Sauve qui peut ! gueula leur capitaine de fortune, relâchant la roue de gouvernail.

Comme un noceur en état d'ivresse, le bateau dévia vers la berge. Semblables à des rats quittant un navire en perdition, huit à dix pirates se hâtèrent aux rambardes et sautèrent par-dessus bord avant de disparaître dans les herbes hautes de la rive.

* * *

Le Notre-Dame, n'ayant pas été endommagé, avait fait marche arrière et resta amarré au quai. Les voyageurs, prêts à retourner à Saint-Hyacinthe, regrettaient de s'être embarqués pour le mariage. Afin de les apaiser, l'armateur accepta qu'ils montent à bord du vaisseau. Désormais, le mécanicien, son chauffeur et les matelots seraient de faction pour surveiller le vapeur jusqu'à l'heure du départ.

Les cheveux ébouriffés, les manches de chemise retroussées, Maximilien regagna la propriété des Gauthier où l'attendaient des convives à la physionomie dévastée : les pilleurs avaient affamé la noce ! Les tables démantibulées avaient été replacées sur leurs tréteaux, il ne restait plus rien à manger. Malvina se détacha du groupe et se projeta vers son mari :

— Tu as pu ramener le bateau, mon mari ? demanda-t-elle.

— Tu sais bien que si, ma femme ! répondit-il.

Elle soupira. Les proches se regroupèrent autour des mariés. Très peinés, M. et Mme Gauthier s'approchèrent.

— Quel grabuge ! exprima l'hôte. Vous connaissiez-vous des ennemis, mon gendre ?

— Non, pas que je sache, je ne vois personne qui aurait pu m'en vouloir à ce point…

Cependant, à son esprit, il accusait le faste de la fête qui avait

attisé la convoitise du petit peuple. Même si l'événement avait mal tourné, il ne s'engagerait pas dans une enquête pour punir les responsables. Il songeait plutôt à reprendre le Notre-Dame.

22

Habituée de vivre dans une vaste demeure au paisible village de Saint-Pie, Malvina s'était retrouvée aux combles d'un immeuble à l'angle des artères achalandées Cascades et Sainte-Anne de la ville de Saint-Hyacinthe. Mais elle avait appris à se plaire, heureuse de son existence de jeune mariée, avec son époux qui l'adorait, se familiarisant avec ses nouvelles occupations…

Le matin, après s'être dépensée à quelques obligations ménagères, afin de meubler ses jours et de se sentir utile, elle descendait vite au commerce. Au magasin, on réalisait que la jeune dame aimait les livres, qu'elle savait conseiller la clientèle. Au besoin, elle consultait la tante Bérénice, qui ne dédaignait pas le renfort qu'elle apportait et le sérieux qu'elle démontrait à accomplir son travail de libraire. Au début, l'employé Ferdinand avait perçu l'arrivée de la femme du propriétaire comme une sombre menace à son emploi, mais il s'avéra qu'on enregistrait une croissance significative dans les ventes de bouquins, de cahiers de musique et partitions, journaux, almanachs et calendriers, et tout un assortiment d'articles religieux, de fournitures scolaires ou de bureau, ce qui justifiait amplement la présence de tout le personnel.

Se rappelant les menus de Blandine, la domestique des Gauthier, Malvina s'efforçait de confectionner de bons repas. Elle faisait les courses, allant au marché public plusieurs fois la semaine. Elle avait concocté amoureusement quelques plats, mais Maximilien, une solide fourchette, restait parfois sur sa faim. Elle avait alors amadoué Bérénice qui, devinant son désarroi de cuisinière inexpérimentée, lui avait offert de préparer quelques mets, qu'elle avait coutume de mitonner pour son cher neveu. Ainsi, la tante avait le sentiment de reprendre sa place dans son cœur.

À part quelques contrariétés quotidiennes inhérentes à la nature humaine, Maximilien filait un parfait bonheur. Cependant, en juin, trois semaines après son mariage, le désespérant Henri Baribeau entra au magasin. Toujours habillé comme un corbeau tout de noir vêtu, mallette de vendeur au poing, il s'adressa au comptoir :

— Mes hommages, madame Kéroack ! s'inclina-t-il.

— Vous désirez quelque chose en particulier, monsieur : un livre, un article de bureau, le Courrier du jour, un billet pour le Notre-Dame, peut-être ? demanda-t-elle.

Tandis qu'il la déshabillait du regard, d'une voix embarrassée, elle lui débitait les destinations et les horaires des prochains départs du vapeur. Au calendrier, un aller-retour à Saint-Pie le 2 juillet, le lendemain, un voyage d'accommodation pour les examens d'études de l'Académie commerciale de Saint-Césaire et, le même soir, un voyage exclusif pour les courses de chevaux destiné aux amateurs césairois.

Depuis son arrière-boutique, le libraire avait reconnu la voix du sinistre personnage. Le vendeur n'importunerait pas plus longtemps son épouse, il s'amena sur le plancher.

— D'abord, toutes mes félicitations, cher condisciple du collège !

— Qu'est-ce que tu veux encore, maudit fatigant ? interrogea Maximilien.

L'agent d'assurance avait appris les événements qui avaient troublé la noce à Saint-Pie et l'acte de piraterie perpétré contre le Notre-Dame. Il proposait d'augmenter la protection du navire et de l'assurer contre le vol et autres catastrophes. Il prétendait qu'il avait eu l'intention d'assister à la cérémonie à l'église tout en se félicitant d'être resté chez lui, parce qu'il avait évité de poireauter sur le quai en attendant le retour du vapeur.

— Ça ne sert à rien d'insister, Baribeau, je ne suis pas intéressé ! le rabroua Maximilien.

— Tu ne fais pas assez d'argent avec ton bateau, je suppose, tu n'es même pas capable de payer une prime d'assurance, riposta l'insulteur.

— Dehors, Baribeau ! Ouste ! Et que je ne te revoie plus ! se fâcha l'armateur.

Valise au poing, l'agent tourna les talons et retraversa le seuil du commerce. Malvina posa des yeux admiratifs sur son mari. La mine coquine, il se pencha vers elle…

— Tu as omis de lui mentionner que le 4 juillet, si le temps le permet, le vapeur va effectuer une excursion au clair de lune du côté de Saint-Pie. Et on pourrait rendre visite à tes parents, si tu le désires…

Emballée, elle lui sauta au cou et l'embrassa sur les deux joues. Bérénice, qui était à déballer une boîte d'articles religieux, fut touchée par la scène. Elle réalisa son attachement à la jeune femme et le bonheur qu'elle partageait avec son neveu.

* * *

L'heure de l'embarquement avait sonné sur le quai des Messieurs du séminaire. Malvina était sur le pont supérieur et admirait les

alentours. Ses paupières fouillaient le centre-ville, cherchant à repérer l'immeuble où elle demeurait. De temps à autre, prise d'un vertige, elle reportait son regard sur l'activité qui régnait au port.

En cette fin d'après-midi, sous un ciel sans nuages, les excursionnistes endimanchés arrivaient par bourrées, animés d'une joyeuse fébrilité. Certains, désirant ménager des sous pour le souper, se présentaient à pied, un panier de victuailles sous le bras. Le plus souvent, des voitures venaient déposer des couples, puis repartaient aussitôt.

Au travers de cette affluence inhabituelle, un sexagénaire avancé, négligemment habillé, descendit d'une jolie charrette attelée à deux superbes chevaux, et s'écria :

— Vous, les deux petits Noirs…

Sur le navire, la liste des passagers en main, vêtu de sa veste de commodore de la marine, Maximilien accueillait les voyageurs. Désemparés, les jumeaux Tim et Tom le consultèrent du regard.

— Ces garçons ne sont pas des esclaves, monsieur, réprouva-t-il.

Le bonhomme, un dénommé Casgrain, se disait prêt à les gratifier d'un généreux pourboire pour déménager son coffre qui aboutirait chez sa fiancée à Saint-Pie.

Les deux frères, alléchés par l'appât du gain, consentirent à la requête du vieil homme. Aidés par le caléchier, ils soulevèrent la volumineuse malle en bois aux coins renforcés de fer, dont le couvercle bombé était cerclé comme un tonneau de vin. Une fois le coffre rangé à la poupe du bateau, les matelots cherchèrent le sexagénaire, qui avait vraisemblablement gagné sa cabine. Ils le retrouveraient plus tard. Pour le moment, ils devaient s'employer au largage des amarres. La manœuvre exécutée, le capitaine Cormier actionna la tirette du sifflet. Le vapeur expira des bouffées de charbon poussiéreux et s'engagea sur la Yamaska.

C'était l'heure du souper. Un nombre appréciable de passagers avaient pris place dans la salle à manger. Aux chaudrons, dans la chaleur étouffante de la cuisine, M^me^ Rabouin suffoquait. Aux tables, Violette ne dérougissait pas. Afin de rendre l'expérience au clair de lune plaisante et mémorable, Maximilien avait demandé à son épouse d'assister la serveuse, complètement débordée. Et malgré cela, le personnel ne fournissait pas. On se plaignait du service trop lent et mal organisé. À tout bout de champ, prise de nausées, Malvina quittait les lieux en catastrophe et se précipitait sur le pont. Et, penchée à la rambarde, elle faisait des efforts pour vomir. Au retour de son cinquième va-et-vient…

— Pauvre p'tite fille, sympathisa la cuisinière. Faites-vous remplacer par votre mari et allez vous reposer dans votre cabine.

Une demi-heure s'était écoulée. Puis Malvina réapparut dans la salle à manger et reprit son travail de serveuse, reléguant son mari à son poste d'armateur. À la fin du repas, elle s'approcha de Mme Rabouin…

— Désolée…

— Il y a pas de quoi, c'est pas le mal de mer, t'sé, ricana-t-elle. Ça fait plusieurs jours que t'as des malaises de même ?

On pouvait se fier à elle, mère de sept enfants. D'une voix délicieusement émue, Malvina remercia la cuisinière. Elle se réserva un moment privilégié pour annoncer l'événement à son mari…

Maximilien n'était pas revenu auprès de sa femme pour s'informer de son état. À l'arrière du bateau, il parlementait avec M. Casgrain, aux prises avec deux couples de jeunes gens qui goûtaient l'air du soir, assis sur son coffre.

— Ils ne l'abîmeront pas, vous savez, argumenta l'armateur.

Les quatre jeunesses – témoins de la scène en montant à bord – défendaient les matelots que le vieillard avait réquisitionnés pour le transport de sa malle contre une gratification qu'il n'avait pas déboursée. Avec une honnêteté de vieux véreux, le bonhomme prétendait que la somme promise serait versée lorsqu'elle serait acheminée à la maison de sa fiancée, pas avant !

Persuadé qu'il n'obtiendrait rien par la force, Maximilien repartait, quand une dame, habillée de jaune soufre, surgit devant lui. Elle montra le panier en osier vide qu'elle portait sous le bras.

— Minet s'est échappé, déclara-t-elle sur un ton pathétique.

Il s'étonna que la passagère ait transporté à son insu un chat sur le vapeur, enfreignant ainsi le règlement. Alors que le bonhomme Casgrain, demeuré sur les lieux, désapprouvait la consigne absurde, les quatre jeunesses, qui occupaient le dessus de la malle, ricanaient. La dame se tourna vers les adolescents.

— Je vais vous donner quelque chose, si vous consentez à le chercher, dit-elle.

Son visage suppliant exprimait une douleur atroce. S'il fallait que Minet ait pris le chemin de la cale et soit mangé par les rats, elle ne s'en remettrait pas. Elle était prête à débourser gros pour qu'on lui ramène son animal avant l'arrivée du Notre-Dame au port de Saint-Pie. Elle sortit quatre billets de la petite bourse de velours qui pendait

à sa taille et les distribua aux jeunes. L'armateur repartit, soulagé que la mésentente soit réglée, mais néanmoins insulté par la remarque de la dame au sujet de la présence suspecte de vermine dans le ventre de son navire. Car ni le mécanicien ni le chauffeur n'avaient jusqu'à maintenant signalé leur existence.

Les deux jeunes couples s'étaient littéralement promenés main dans la main sur les ponts, observant distraitement autour d'eux, s'informant au hasard des rencontres de la petite boule de poils que personne n'avait vue ni entendue miauler. À la poupe du bateau, le bonhomme Casgrain et la vieille dame – une concitoyenne de Saint-Hyacinthe – avaient fait plus ample connaissance. Il avait ouvert sa malle et montrait tous ses trésors, des vêtements usés et des vieilleries dont nul n'aurait voulu. Mais une tendre amitié se nouait entre les deux.

Le Notre-Dame s'amarrait au quai. Les jeunesses étaient retournées bredouilles à l'arrière du navire, navrés. Casgrain et la dame au chaton perdu étaient en grande conversation. Dans l'intervalle, Minet était revenu de son escapade et, attiré par le confort douillet d'un capot de chat, avait sauté dans la malle, maintenant refermée. Un des garçons, probablement le meneur, s'exprima au nom de ses amis :

— Nous n'avons malheureusement pas trouvé le chat de madame, nous poursuivrons nos recherches au retour. En ce qui concerne le coffre, nous pouvons aider les matelots à le débarquer.

— Ce ne sera pas nécessaire, déclina Casgrain. Je vais le rapporter à Saint-Hyacinthe.

Riante, la vieille consentit à l'offre. Comme un amoureux, le bonhomme la prit par la main et l'entraîna à la passerelle. Pendant ce temps, à l'arrière du vapeur, les quatre jeunesses conféraient ensemble, un sourire maléfique au coin des lèvres. Puis, coordonnant leurs efforts, le front plissé et les dents serrées, ils soulevèrent la malle, la déposèrent dans le skiff et, à l'aide du treuil, manœuvrèrent pour le faire descendre dans l'eau. Libéré de toutes ses attaches, le petit bateau s'éloignait sur la Noire.

Depuis le quai, la bouche béante et les yeux écarquillés, des passagers observaient le coffre en bois qui redescendait le courant. Quelqu'un, qui avait la maîtrise de lui-même, en alerta son propriétaire, qui s'éloignait sur la rive.

Effaré, le bonhomme Casgrain relâcha la main de la vieille et, scrutant la berge, repéra une gaule qu'il ramassa. Ensuite, il s'élança au bord de la rivière et, les pieds dans l'eau vaseuse jusqu'aux genoux, manœuvra pour stopper la descente du skiff. Sur le steamboat, la

bande des quatre ricanait à s'en tordre les boyaux.

— Fatigue-toi pas, vieux maudit, s'écria le meneur, la Noire se jette dans la Yamaska, pis ta malle va se rendre toute seule à Saint-Hyacinthe. Pis ça te coûtera même pas un centin !

D'autres passagers s'amusaient à présent de la scène désopilante. L'équipage, entourant l'armateur, assistait sans intervenir. Et les quatre malveillants, qui remontaient impunément vers la rue principale, se tapaient sur les cuisses.

Revenu sur la berge, Casgrain pestait contre l'apathie du personnel, désapprouvant leur inaction. C'était inadmissible ! Il désirait s'entretenir avec M. Kéroack.

Maximilien confia sa femme à la bienveillante Mme Rabouin, qui l'accompagna chez les Gauthier. Sur la terre ferme, aux côtés de la vieille qui avait rejoint Casgrain, il discutait avec le bonhomme qui réclamait une compensation pour objet perdu, rappelant que chacun était responsable de ses effets sur le vapeur. Se désolant de la perte du coffre et de son bateau de sauvetage, il admettait qu'il s'agissait d'une situation très particulière et signala qu'à ce jour il n'existait pas d'assurance pour couvrir ce genre de catastrophe. Il conclut qu'il était permis de se demander pourquoi ces plaisantins s'en étaient pris à un vieil homme. Ce qui cloua définitivement le bec au fendant…

Le couple était reparti, remontant la pente vers le village. Cette fois, c'était la femme qui remorquait le bonhomme Casgrain, qui ruminait sa déception. Son panier d'osier vide pendu au pli du coude, elle se raccrochait à l'espoir de retrouver son chat. Pour l'heure, en l'amenant chez sa sœur, elle se rabattait sur la rencontre inespérée faite sur le bateau. Désormais, sa vie changeait, il avait modifié ses plans pour elle, qui le détournait de sa dulcinée, rompant ses fiançailles.

Maximilien avait rejoint les Gauthier. Ils étaient installés sous le porche, où le soleil déclinant daignait encore luire de ses rayons. Sa belle-mère avait fait apporter une chaise supplémentaire posée près de Malvina et de Mme Rabouin. Ils étaient à se remémorer les événements grotesques de la noce qui avait fini en queue de poisson…

— Je suis la risée de la paroisse, maintenant, Éloïse, affirma le tabellion. Je ne serais pas étonné que ça déborde largement des frontières du village. Tu ne comprendras jamais ce qu'un homme de ma condition peut ressentir. À mon cabinet, parmi ma clientèle, il se trouve toujours quelqu'un pour insinuer que la noce de ma fille a mal tourné !

— Avez- vous débusqué des coupables ? interrogea Maximilien en

s'assoyant.

Un silence glaça la pièce. Il réalisa qu'il s'était mis les pieds dans les plats. Manifestement, Gauthier n'avait pas entrepris de recherches. Mme Rabouin voulut détendre l'atmosphère…

— Malvina a quelque chose à vous annoncer, amorça-t-elle.

— Pas déjà un enfant en route ! se récria le notaire.

Agréablement surpris, Maximilien et sa belle-mère se réjouissaient, mais Gauthier, déjà humilié, voyait d'un mauvais œil la naissance qu'il jugeait prématurée chez les jeunes époux. Selon lui, on déduirait que l'enfant avait été conçu hors mariage et qu'on n'avait pas fini de déblatérer sur le compte de sa famille. Envahi par la honte, il imagina que la nouvelle viendrait assurément aux oreilles chastes de Mgr Moreau, qui avait célébré la sainte union.

— Il me semblait que je ne pouvais pas me fier à vous, mon gendre, se fâcha-t-il.

C'était la débâcle de sa carrière professionnelle, il serait obligé de déménager pour aller se terrer dans les bois, réduit à chasser le petit gibier et à gober des petits fruits. Dans l'ambiance débridée qu'il avait créée, les regards implorants de sa femme ne suffisaient plus ; et Mme Gauthier qui ne savait pas comment raisonner son mari !

Malvina se leva.

— Mère, je pense qu'il est temps de partir, soupira-t-elle d'une voix altérée.

— Nous devons retourner au navire, précisa l'armateur.

* * *

Plusieurs minutes avant l'heure convenue, Euphrasie, au flanc du capitaine Cormier, s'égayait à faire retentir la cloche du vapeur. La balade au clair de lune l'excitait ! Les passagers, se croyant en retard, se hâtaient vers le Notre-Dame. Dans les chaumières, on s'embrassait, on se faisait des adieux.

À la lueur des lampes allumées, dans une épouvantable confusion, les excursionnistes s'embarquaient. Liste en main, l'armateur s'évertuait à contenir le flot. Lorsque l'embarquement sembla terminé, avant de retirer la passerelle, il voulut procéder à un rassemblement. Sur le pont inférieur, la petite foule épouvantée attendait les consignes. Il expliqua qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer, qu'un individu avait délibérément actionné la cloche pour rien. Puis, voulant redonner un air romantique à la promenade au clair de lune, il précisa

que le farceur irait croupir aux oubliettes, saluant au même instant Euphrasie qui se tenait sur le pont supérieur, au poste de pilotage du capitaine. Conséquemment, on quitterait bientôt le port, mentionnant qu'on procéderait à un recensement des voyageurs.

Une fois les passagers recensés, on réalisa que deux personnes manquaient à l'appel.

— Les v'là ! annonça une voix anonyme.

À travers l'obscurité qui noircissait le jour, Casgrain et sa compagne progressaient vers le bateau, clignant des yeux. La dame au chat, qui avançait avec son panier au pli du coude, évoqua à l'armateur le dessein de la pauvre femme. Il en appela à la collaboration de tous les excursionnistes pour participer à la battue.

Certains protestaient, alléguant que la demande gâcherait le voyage. D'autres se disaient prêts à collaborer pendant quelques minutes. Les quatre jeunesses, qui avaient déjà reçu chacune un montant d'argent, réclamaient une forte récompense.

Mais malgré la recommandation contraire du bonhomme Casgrain, la vieille, émotionnée par le mouvement de solidarité, offrit une prime généreuse qui infléchit la décision des indifférents.

Peu après, Euphrasie, qui assistait le capitaine Cormier, actionna la tirette du sifflet. Le vapeur expira son haleine charbonneuse et les matelots larguèrent les amarres. Animés par la promesse de la dame, d'innombrables passagers, se remémorant tout à coup les miaulements plaintifs entendus lors du déplacement vers Saint-Pie, s'élancèrent dans tous les sens, se bousculant, écartant les concurrents à la course.

La recherche intensive se compliquait, cependant. En effet, le clair de lune s'éclipsait et la lueur pâlotte des lampes ne suffisait pas à éclairer les mouvements. Les pieds butaient contre les voyageurs penchés, accroupis ou à quatre pattes, scrutant sous les marches d'un escalier ou dans les recoins, ou se heurtant les uns les autres, tout en évitant de s'approcher du gouffre ténébreux de l'écoutille qui menait aux entrailles du navire. Quant au bonhomme Casgrain, il déambulait sur les ponts, l'œil vindicatif, interrogeant les croisiéristes pour rattraper les jeunesses qui lui avaient joué un vilain tour.

L'excursion romantique au clair de lune dégénérait en une débâcle nocturne. Afin de stopper cette débandade insensée, l'armateur devait-il faire sonner la cloche ou actionner la tirette du sifflet ? Tandis qu'il tergiversait sur la décision à prendre…

— Là, à tribord ! s'écria Tom.

Le matelot quitta vitement le bastingage et, se faufilant entre les

passagers, alla grimper au poste de pilotage pour faire stopper le vapeur. Entassés aux rambardes, les excursionnistes scrutaient l'obscurité de la berge droite. Le skiff avait dérivé et s'était empêtré dans le branchage d'un saule. Redescendu sur le pont inférieur, le jumeau ôta sa casquette, son costume de marin et plongea dans la Yamaska. Atteignant la rive, il réussit à monter à bord du petit bateau qu'il ramena à la rame au vapeur.

Envieux, tous ceux qui avaient participé à la battue n'avaient pas applaudi l'exploit du matelot. On avait laissé Casgrain et sa compagne s'approcher de la malle, que le bonhomme s'apprêtait à ouvrir.

— C'est le temps de cracher, vieux pingre ! somma le meneur de la bande des quatre.

Il souleva le couvert…

— Ah bien ! s'exclama-t-on.

De faibles miaulements de reconnaissance s'échappèrent du chaton mollement étendu sur le capot de chat. Statufiée, la vieille dame, incapable d'émettre un son, prit son Minet et, comme une mère qui avait retrouvé son enfant, le caressa, le portant affectueusement à sa joue en lui susurrant des mots doux. Puis, après un long moment, elle le remit à Casgrain. Et, regardant le sauveteur, elle fouilla dans sa bourse de velours et honora grassement sa promesse de récompense.

23

En s'établissant chez son neveu à Saint-Hyacinthe, la tante Bérénice avait cessé de carder la laine, de la filer au rouet et de tricoter. Mais avec le poupon qui venait, comme une grand-mère resplendissante de bonheur, elle confectionnait des vêtements de bébé. Ainsi, le soir, dans la solitude de son petit logis, elle chaussait ses lunettes cerclées de métal et s'adonnait à la lecture ou au tricot.

Malvina rayonnait ! Un peu partout, au marché et aux alentours, loin de son père qui s'en serait scandalisé, elle promenait dignement son ventre rondelet. Depuis l'hivernage du Notre-Dame, elle n'était pas retournée à Saint-Pie, et elle se croyait à l'abri des racontars. Cependant, par la force des choses, elle réalisa qu'elle se méprenait ! Car c'est au commerce de son mari que prirent naissance les plus cruelles médisances sur leur compte…

Deux femmes, venues en diligence de Saint-Damase afin de faire provision de livres pour la saison froide, placotaient.

— L'as-tu vue ? interrogea la première, les lèvres pincées. Elle est déjà grosse, à son âge. Son mari, paraît-il, est assez vieux pour être son père. Retourne-toi pour voir, elle est dans le coin avec un client qui a pas l'air de savoir ce qu'il veut…

— Je me demande ben ce qu'elle lui a trouvé à cet homme-là, commenta la seconde.

Elle ajouta qu'elle ne voulait pas médire, mais on répandait que… Puis, adoptant un ton de confidence, elle précisa que, avant leur mariage, en tant que propriétaire du vapeur Notre-Dame, il aurait organisé une excursion au clair de lune en juillet et que c'est à ce moment-là qu'il l'aurait engrossée dans sa cabine d'armateur. La première, ayant mal entendu, fit répéter sa compagne…

— Pardon, mesdames ? De la pure fabulation !

Le sang en ébullition dans ses veines, Maximilien venait de sortir de son arrière-boutique. La médisance avait retenti à l'oreille de Malvina. Elle délaissa son client et prit part à la discussion :

— Je tiens à vous préciser que ce n'est pas dans la cabine que cela s'est passé, mais à l'arrière du bateau, rectifia-t-elle à la blague. Le soir était magnifique, c'était très invitant, vous savez…

La seconde dame se débattait, assurant qu'elle était sans malice et

qu'elle ne faisait que répéter ce qui circulait dans son village. D'ailleurs, affectant le mépris, elle n'avait pas apprécié son voyage en diligence, promettant qu'à l'avenir, pendant la saison de navigation, elle se déplacerait en vapeur, un moyen de transport rapide et confortable, à un prix franchement dérisoire.

— Dommage, vous avez raté une belle occasion, mentionna Malvina. Il y a quelques jours, pour son dernier périple de la saison, le Notre-Dame a fait un aller-retour à Saint-Césaire pour un dollar.

La colporteuse prenait note de l'information pour l'année prochaine. Pour l'heure, elle désirait bénéficier de conseils de lecture. La tante Bérénice, qui désirait soulager Malvina et Maximilien des clientes de Saint-Damase, apporta trois livres.

— Mlle Létourneau va s'occuper de vous, dit le libraire.

— Peut-être aimeriez-vous celui-ci sur la vie des saints, ou cet autre, un recueil de prières pour les dévotes, ou encore ce troisième sur les préceptes de l'Église catholique. Avec le temps, on en vient à oublier son enseignement.

Tout à coup, les dames se rappelèrent l'heure de reprendre la diligence et le malheur voulait qu'elles aient une autre course à faire avant de repartir. Elles n'étaient pas certaines d'arriver à temps au marché public.

Un souffle bienfaisant s'exhala de la bouche des libraires. Ils convinrent qu'ils avaient eu affaire à des magasineuses détestables, et Maximilien reconnut l'apport inestimable de ses collaboratrices. L'armateur fit remarquer qu'il avait cependant des réserves sur le service de diligence qui reliait maintenant Saint-Hyacinthe à Saint-Hugues, Sainte-Rosalie, Saint-Simon, Saint-Pie et Saint-Damase, des villages environnants qui lui amèneraient une clientèle plus abondante à sa librairie : le coche demeurait pratique pendant l'hivernage du Notre-Dame, mais deviendrait un sérieux concurrent lors de la saison de navigation.

* * *

Éloïse Gauthier s'ennuyait terriblement de sa fille. Après la tranquille période des fêtes, elle avait persuadé son mari d'effectuer un voyage à Saint-Hyacinthe. La diligence – ses roues troquées contre des patins – avait emprunté les chemins enneigés et les rivières gelées pour se rendre à destination. La glace était solide : à Saint-Césaire, on organisait des courses au trot dotées de bourses alléchantes, selon les catégories de chevaux trotteurs.

Au départ de Saint-Pie, le temps semblait dégagé, mais au tournant

de la Yamaska, l'attelage devait affronter de violentes et imprévisibles bourrasques. Le cocher aux moustaches frimassées, vêtu d'un capot de chat, harcelait les chevaux qui, les naseaux fumants comme des cheminées de vapeurs, fonçaient dans la tempête. L'habitacle secouait trois passagers. Des robes de buffle les couvraient, des briques chaudes réchauffaient leurs pieds. Outre le notaire et sa femme, M^lle^ Colpron, une vieille fille résidente de Saint-Pie, occupait l'autre banquette. Elle désirait en finir avec un certain Casgrain qui, semble-t-il, l'avait trompée avec une rivale, une autre vieille aux dents pourries qui ne lui arrivait pas à la cheville. Elle avait résolu de lui remettre sa bague de fiançailles et de lui dire sa façon de penser…

La diligence s'était dégorgée de ses trois passagers et de leur bagage. Accablé de valises, le tabellion marchait dans la neige épaisse devant sa femme, afin de lui tracer le chemin. Lui-même embourbé jusqu'aux genoux, il s'était retourné plusieurs fois pour la blâmer sur son projet de voyage, maudissant l'hiver qui ne lui apportait que des embêtements. Essoufflé, ahanant comme une bête de somme, il se délesta de ses valises.

À une centaine de pieds, son gendre déblayait la devanture de son commerce. Deux personnes s'amenaient ; il appuya sa pelle contre la vitrine…

— Ah ! de la belle visite de Saint-Pie ! s'exclama-t-il.

— Parlons-en, de la belle visite ! rétorqua le notaire.

Par galanterie, mais ignorant son beau-père, Maximilien rejoignit sa belle-mère en plusieurs enjambées et la remorqua jusqu'à sa librairie.

— Venez vous réchauffer, fit-il dès l'entrée.

En présence de Bérénice, il s'occupait de la voyageuse qui lui racontait son périple en diligence pour voir sa fille avant qu'elle ne donne naissance à son bébé. Il mentionna qu'elle avait l'idée de se reposer ce matin et descendrait au magasin en après-midi, si le temps se calmait. Puis, repensant au beau-père oublié, il s'élança vers la sortie.

— Laissez-le faire, Maximilien, le freina M^me^ Gauthier, il va bien finir par aboutir. Il est parfois un peu malcommode, vous savez.

Ils discutaient de l'état de Malvina, qui se portait bien et qui avait hâte d'avoir le ventre libéré, quand, pris de pitié, il jeta un œil au travers de la vitrine couverte de givre. Le pauvre homme paraissait étendu sur le dos, les poings aux valises, incapable de relever sa carcasse, se dissimulant sous la neige qui tombait en gros flocons.

Une fois qu'il fut abrité, l'aide reçue n'éveilla aucun sentiment de reconnaissance chez Gauthier, qui reprocha à son gendre de mal dégager l'accès à son commerce. Le tabellion devenant insupportable, Maximilien proposa à ses beaux-parents de monter au logis.

Le libraire revenu au magasin…

— Je ne sais pas comment fait madame pour demeurer avec un être aussi haïssable ? commenta Bérénice. Des fois je me dis que j'ai bien fait de repousser tous mes prétendants, s'amusa-t-elle…

* * *

La mère avait assisté sa fille pour préparer le dîner. Gauthier n'avait pas osé critiquer le plat cuisiné et il s'était abstenu de toute remarque relative à l'installation des jeunes mariés. Mais il en était une qui roulait dans sa tête : il étouffait dans l'étroitesse du logis !

— Je ne peux pas croire que vous allez rester avec un enfant dans un endroit pareil ! lâcha-t-il.

— Je t'en prie, André, cesse tout de suite de déprécier l'appartement ! le réprimanda sa femme. Moi, je le trouve très mignon, cet endroit !

Malvina souligna qu'elle se plaisait dans ce petit nid sous les combles et que Maximilien et elle envisageaient d'élever une famille nombreuse. Gauthier, qui n'avait pas apprécié la repartie de sa fille, chercha un autre angle pour attaquer le jeune couple : mettre au monde une trâlée d'enfants était une chose, mais la capacité de les nourrir en était une autre !

Ulcéré par le sous-entendu de son beau-père, Maximilien réprima un sursaut de colère. Il espéra son départ imminent. Il se recula, se rendit à la fenêtre : les cieux, chargés de nuages, floconnaient. Il estima qu'un retour à Saint-Pie ne se produirait pas avant quelques jours. Désabusé, il se rassit et entama un sujet de conversation qui intéressa le visiteur.

* * *

Au cours des journées qui suivirent, à même de s'approvisionner au magasin de son gendre, Gauthier dépensait beaucoup de temps à la lecture. Afin de se délasser, il faisait souvent des incursions à la librairie pour placoter avec des clients. Lorsqu'il voyait quelqu'un fouiner dans les livres sérieux, il s'approchait de lui et débitait un monologue sur les événements historiques qui entouraient le sujet. Et parfois, s'il s'agissait d'un bouquin qu'il avait lu, il se permettait des recommandations. Dans ces occasions, Maximilien s'accommodait de

la présence supportable de son beau-père, surtout lorsque l'échange se concluait par une vente ou deux.

Mme Gauthier songeait à regagner Saint-Pie. Dans le meilleur des mondes, elle serait restée encore un peu de temps à Saint-Hyacinthe, mais son mari ne pouvait se permettre d'allonger indûment son séjour. Il tournait en rond, jonglant aux contrats qui lui échappaient : on s'était probablement cogné le nez à son étude, fermée pour cause inconnue. Mais le jour vint où le destin en décida autrement…

Au magasin, le notaire, qui aimait les œuvres d'art, admirait une estampe que Ferdinand le commis avait extirpée d'une caisse. On venait de recevoir mille exemplaires d'une lithographie représentant Sa Grandeur, Mgr Charles La Rocque, l'évêque du diocèse. Ce portrait, un véritable chef-d'œuvre de ressemblance, avait été réalisé d'après une photographie prise par un artiste de Rome. Des clients s'étaient précipités à la librairie dès la parution de l'annonce dans Le Courrier. Au comptoir, Bérénice répondait à la clientèle désireuse de s'en procurer et Maximilien remplissait les commandes dans l'arrière-boutique. À la réception de trente cents et quatre cents pour les frais de port, un exemplaire était expédié par la poste. Il souhaitait en vendre à tous les fidèles du diocèse !

Ce matin, le lever avait été pénible pour Malvina : elle avait traversé une nuit mouvementée. Après un déjeuner frugal, elle avait souhaité se recoucher. Maximilien lui avait fait comprendre que sa présence à la librairie n'était pas requise, qu'ils se débrouilleraient et que sa mère veillerait sur elle en restant au logis.

Vers la fin de la matinée, des malaises l'avaient tenaillée. Sa mère, qui avait préparé le dîner, avait rassuré Maximilien, affirmant qu'il n'y avait pas de quoi s'alarmer, qu'elle était attentive aux moindres signes. Cependant, au cours de l'après-midi, les douleurs abdominales s'étaient intensifiées et, lorsque les hommes montèrent pour le souper, ils trouvèrent Malvina dans le lit conjugal, en sueur, la main retenant son ventre, comme pour éviter un éclatement.

— Pas déjà ! commenta le notaire.

— Je pense bien que oui, mon mari ! confirma Mme Gauthier.

Maximilien se précipita à l'entrée, endossa sa bougrine, son chapeau de poil à oreillettes, chaussa ses claques et descendit dans la cour. Se pressant sur le trottoir enneigé, il remonta sur Sainte-Anne et atteignit la résidence du Dr Noiseux. Le bon médecin, entièrement dévoué à ses patients, laissa tomber sa fourchette et, à l'aide de sa bonne, s'habilla de son manteau de castor et d'un casque de fourrure, enfila ses couvre-chaussures et empoigna sa trousse. Puis, quittant son

domicile, les voisins le virent trottiner derrière le libraire.

De l'eau bouillait dans une marmite, sur le poêle. Bérénice, demeurant sur le même palier, avait entendu des gémissements traverser les murs et, entre des respirations saccadées, avait toqué chez les Kéroack. Pendant que, sous le regard bienveillant de Maximilien, le médecin procédait à un examen de la parturiente, sa tante causait avec les autres de l'enfantement qui leur semblait prématuré. Habité par une honte croissante et une parfaite inutilité, le notaire ressentit le besoin de s'effacer. Le médecin parut dans la pièce.

— Ce sera long ! affirma-t-il.

L'affirmation avait décidé Gauthier à s'habiller et à traverser le seuil. Sa femme, elle, choisit de demeurer au chevet de sa fille.

* * *

Un petit garçon était né, fragile et chétif, et on ne savait trop que faire pour raffermir sa santé. Deux jours après la naissance, les événements auguraient mal pour la suite. Le Dr Noiseux, revenu au domicile des Kéroack, posa son diagnostic : la vie de l'enfant s'étiolait et il recommandait de le faire baptiser.

— Il faut quérir Mgr Moreau ! décréta le notaire. J'accours à l'évêché.

— Voyons, mon mari, tu l'avais invité pour célébrer le mariage de notre fille, mais pour un baptême, il va sans doute refuser. Et le soir, on ne dérange pas un monseigneur !

Déjà, le tabellion enfilait son manteau, déterminé à ce que son petit-fils monte directement aux cieux, évitant ainsi un séjour dans les limbes.

Gauthier se hâtait sur la rue sombre. L'événement tragique que traversait sa fille le bouleversait, mais, d'une certaine façon, les circonstances l'arrangeaient puisqu'on finirait par oublier la naissance de l'enfant. Il n'avait pas cessé de réfléchir aux conséquences lorsqu'il arriva à destination, effaré.

— On n'importune pas monseigneur à cette heure-ci, vous savez, affirma le portier.

Le religieux, ayant coutume de respecter les règles de la maison, précisa que le visiteur devait prendre rendez-vous avec la personne concernée. À force d'insister sur l'extrême urgence de la situation et de rappeler que le prêtre avait accepté de célébrer le mariage de sa fille, le portier consentit à prévenir l'ecclésiastique.

Dans le portique de l'institution, le notaire triturait nerveusement son chapeau. Il se calma quand il vit poindre Mgr Moreau, le capot déboutonné, son chapeau à oreillettes de travers. Le temps de se saluer, Gauthier entraîna le vicaire général dans la rue.

* * *

L'enfant, prénommé Joseph Aimé, avait de justesse évité un passage dans les limbes. Au cours de son existence éphémère, la petite âme avait cependant eu le temps d'imprimer profondément son empreinte dans la vie et le cœur des jeunes mariés. Malvina ne se remettait pas du drame qui avait emporté son fils, mais le couple maintenait son projet de famille.

Alors que Mme Gauthier avait aidé aux relevailles de sa fille, le notaire était retourné à son étude. Ce qui avait eu l'heur de plaire à Maximilien et de rétablir une vie paisible aux combles de l'immeuble. Avec le temps qui s'égrenait, il avait repris ses activités de libraire et de membre du cercle littéraire. Puis, la saison de navigation s'approchant, cela l'obligeait à s'assurer que tout le personnel du Notre-Dame soit à son poste.

Avec l'arrivée du printemps, Malvina sentait renaître en elle un doux sentiment de sérénité. Au logis, elle vaquait à ses tâches quotidiennes, assistait son mari au commerce et profitait des délices de la belle température. Le beau temps, malgré tout, ne les mettait pas à l'abri des tuiles !

Un soir de mars, pendant qu'elle essuyait la vaisselle du souper, Maximilien était à lire son journal.

— Ah non ! Tiens-toi bien, Malvina ! Euclide Richer, un des zouaves que nous avons déjà ramenés de Saint-Pie sur le Notre-Dame, va ouvrir sa librairie en mai à Saint-Hyacinthe. C'est un des soldats qui s'étaient enrôlés dans l'armée pontificale pour défendre Sa Sainteté le pape Pie IX.

— Pourvu que ce ne soit pas proche de ton commerce, rétorqua-t-elle. J'espère qu'il n'est pas en train de faire construire un vapeur, ajouta-t-elle, badinant.

Malvina savait que son mari n'avait pas le cœur à rire et qu'un autre magasin du même genre que le sien, peu importe où il s'établirait en ville, nuirait à ses affaires.

Au matin du lendemain, Auguste Clapin s'amena à la librairie. Cette fois, le journaliste n'avait pas son carnet à la main. Il se contenterait d'observer les réactions de Maximilien. En tant que pigiste qui recherchait les émotions fortes chez ses lecteurs, et afin de

produire le plus grand effet chez le libraire, il commença par bouquiner en attendant qu'un nombre accru de gens se présentent au magasin. Quand ses employés furent occupés avec la clientèle…

— Vous avez lu dans Le Courrier, monsieur Kéroack ? s'enquit-il, empruntant un ton nasillard.

— Si c'est au sujet d'Euclide Richer, je suis au courant…

Le rapporteur détenait des renseignements supplémentaires dont l'article ne faisait pas état. Il se disait bien renseigné, prêt à les fournir, titillant ainsi la curiosité de son interlocuteur. Maximilien feignant de ne pas s'intéresser aux détails, Clapin lui tourna le dos et s'achemina à la porte. Tout en appréhendant les informations privilégiées, il regretta de le voir filer…

— Qu'est-ce que tu peux me dire de plus ? l'interpella-t-il.

Fier d'avoir provoqué la réaction escomptée, l'informateur se retourna.

— M. Richer va établir sa librairie de l'autre côté de la rue…

La réponse assomma Maximilien ; il invita le pigiste à déguerpir. Le propos souleva toutefois un remous sur le plancher. On s'adressait à présent à la femme du patron, à Bérénice et à Ferdinand pour connaître leurs impressions. La librairie Kéroack serait-elle avalée ? Songeait-on à changer d'emploi ? Y avait-il vraiment place pour un concurrent à proximité sur la rue des Cascades ? Réagirait-on en abaissant le coût des livres, des accessoires de bureau et des articles religieux ? Une vente de fermeture serait appréciée !

Toutes ces suppositions et tout ce questionnement suffoquèrent Maximilien de colère :

— Envoye, ouste, Clapin, chenaille avant que je me choque !

Au magasin, Bérénice et Ferdinand n'avaient jamais vu leur patron monter autant sur ses grands chevaux. Malvina se surprenait de découvrir son homme aussi autoritaire. Cependant, elle convenait que le journaliste l'avait poussé à bout. Sur le plancher, des clients s'alignaient peureusement devant le comptoir pour payer leurs achats. D'autres, subodorant un ressac violent du libraire, cherchèrent l'issue la plus proche pour quitter les lieux, et se dirigèrent vers la porte.

24

La veille, le Notre-Dame avait quitté son port d'hivernage de Saint-Pie. En tant qu'armateur qui remettait son navire en service, Maximilien s'obligeait à être du premier voyage en partance de Saint-Hyacinthe lors de la nouvelle saison de navigation. Cela lui permettait de voir au bon déroulement des activités et de remédier immédiatement à la plupart des problèmes qui se présentaient.

En ce matin soleilleux de mai, plusieurs personnes fébriles attendaient sur le quai des Messieurs du séminaire. De la marchandise destinée à Saint-Pie, Saint-Damase et Saint-Césaire avait été chargée par des employés de différents commerces. À bord de son vapeur, l'armateur accueillait avec le sourire les passagers, une liste de noms en main. L'embarquement achevait. Selon le nombre de billets vendus, un individu manquait à l'appel. Il leva les yeux vers la berge. La vue du bonhomme qui débarquait d'une jolie voiture attelée à de superbes bêtes lui fit perdre sa bonne humeur. Cette fois, la charrette était bondée de meubles, de sa malle et d'un lot d'articles disparates.

— Ohé ! monsieur Kéroack, s'écria Casgrain.

Il s'amena vers le quai, suivi de deux domestiques qui transportaient ses affaires. Pendant que les serviteurs s'affairaient au transbordement, le sexagénaire, planté devant Maximilien, tenait à justifier son retour à Saint-Pie…

Au cours de son dernier voyage avec son coffre pour rejoindre sa fiancée, il avait éprouvé un coup de foudre pour une Maskoutaine. Il avait alors rapporté sa malle à Saint-Hyacinthe et il était allé vivre avec sa nouvelle flamme en conservant sa résidence. Mais la coexistence avec la dame ne l'avait pas charmé. Il se sentait comme un grand-père encore vert, plein d'énergie, et ils faisaient chambre à part : elle préférait dormir avec son Minet et elle avait des manies insupportables de vieille fille célibataire qui l'énervaient souverainement. Pendant sa cohabitation avec elle, sa fiancée – M^lle^ Colpron – était apparue pour lui redonner sa bague de fiançailles. Depuis, il avait réfléchi ; ils s'étaient écrit et il avait résolu de mettre bientôt à vendre sa résidence avec presque tout son mobilier, de congédier son cocher et son jardinier – deux de ses trois serviteurs – et de déménager définitivement à Saint-Pie.

Soulagés, les domestiques venaient de déposer la lourde malle et de quitter l'arrière du navire. Ils repassèrent devant le bonhomme et

l'armateur. Le cocher s'adressa au vieillard :

— Ce serait dommage d'oublier de vous remettre la clef du coffre, ricana-t-il.

— À présent, monsieur Casgrain, c'est l'heure de partir, décida l'armateur.

Il sonna la cloche. Le capitaine Cormier actionna la tirette du sifflet. Puis les matelots larguèrent les amarres, et le vapeur souilla les nuages de sa fumée noire.

Au départ, Kéroack prit un temps pour s'assurer que tout se déroulait comme prévu à bord du Notre-Dame. Ensuite, comme il aimait le faire, il alla se poster à l'avant du navire, sur le pont supérieur. Avec sa lunette d'approche, il admirait les alentours, les labours de printemps et le laboureur courbé qui marchait lentement en tenant les manchons de la charrue. Le bonhomme Casgrain l'avait rejoint pour converser avec lui, exprimant toute sa joie de s'établir à Saint-Pie.

Le Notre-Dame avait remonté le courant jusqu'au village. On approchait du quai. L'engin à vapeur changeait de régime pour préparer l'accostage. Tom, un des matelots postés à la poupe avec un câble en main, s'apprêtait aux manœuvres.

— J'étouffe, sortez-moé d'icitte ! clama une voix sourde et indistincte.

Le jumeau se retourna : des sons étrangement oppressés semblaient s'échapper de la malle. Il se pencha, cogna sur le couvert.

— Ouvrez, je vous en supplie !

Le matelot tenta en vain de soulever le couvert du coffre. Effaré, Tom s'en fut retrouver l'armateur aux prises avec le bonhomme qui l'accaparait. Ce dernier s'imagina que le jeune marin lui réclamerait un pourboire avant de décharger sa marchandise.

— Quelqu'un est enfermé dans le coffre ! haleta le matelot, s'adressant à son patron.

— C'est impossible, mon petit Noir ! réfuta Casgrain.

— Donnez-moi la clef ! lui intima Maximilien.

Avec Tom, il devança le bonhomme à l'arrière du bateau. Comme une voix bâillonnée qui sourdait de la malle, il entendait les cris de détresse. L'armateur déverrouilla et souleva le couvercle. Une joie triomphante émanait du petit homme fourbu qui, un mouchoir sur la bouche et les mains liées derrière le dos, se dépliait.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi, Alphonse ?

Maximilien retira le mouchoir afin de permettre à l'individu de mieux respirer et de s'exprimer. Pendant que le matelot dénouait la corde du misérable, Casgrain détaillait avec stupéfaction son domestique courbaturé, qui se lamentait sur son sort. Mais le soupirant n'était pas d'humeur à s'apitoyer sur son serviteur. À présent, il gémissait. Où étaient donc passées ses affaires, des sculptures, de véritables objets d'art qui recelaient une valeur de revente élevée et auxquels il était attaché ?

L'armateur ordonna à Tom de rejoindre son frère pour procéder au déchargement des meubles et des objets disparates de Casgrain, qu'il entraîna avec son domestique au salon afin de faire calmement la lumière sur la situation. Alphonse avait hâte de dévoiler la vérité…

À la résidence de leur bourgeois, lui, le cocher et le jardinier s'étaient occupés du déménagement. En l'absence de leur maître, ces derniers, extrêmement choqués de leur congédiement, avaient convenu de dissimuler tout ce qui irait dans la malle et de le récupérer pour le vendre ensuite. Une discussion s'enclencha ! Tandis qu'Alphonse s'opposait à l'idée, refusant de participer à cette escroquerie, ceux qui venaient d'être congédiés prétendirent que c'était une manière de se rembourser pour les gages impayés du pingre qui avait abusé de leurs bons services. C'est alors que les malfaiteurs l'avaient ligoté, bâillonné et culbuté dans le coffre.

— Maintenant, messieurs, c'est tout le temps que nous avons pour faire escale, déclara l'armateur.

D'autres passagers s'embarquaient. Le capitaine Cormier avait à peine eu le temps de dire bonjour à Euphrasie sur le quai. Dans quelques minutes, on repartirait vers Saint-Césaire. Casgrain laissa son coffre sur le bateau et débarqua avec Alphonse. En attendant le retour du Notre-Dame, il trouverait un moyen de faire transporter ses affaires chez sa fiancée et reprendrait le vapeur avec son domestique pour retourner à Saint-Hyacinthe. Il ne digérait pas l'escroquerie dont il avait été victime et désirait récupérer les objets volés.

* * *

Le Notre-Dame avait accosté au quai de Messieurs du séminaire. L'armateur revenait de son périple mouvementé, content de s'être débarrassé de l'importun et de son coffre. Mais il était fort probable qu'il le revoie avec sa malle vide reprendre le vapeur pour Saint-Pie, désabusé et démoli. Rendu à l'angle des Cascades et de Sainte-Anne, il ne put s'empêcher de passer devant la vitrine de la librairie Richer, fraîchement établie dans le secteur ; il s'immobilisa sur la devanture

de son concurrent. Détaillant le matériel exposé, comme il s'en doutait, les prix battaient les siens. Il s'éloigna du commerce et traversa la rue. En approchant de l'immeuble dont il partageait le rez-de-chaussée avec le marchand de la porte voisine, son regard fut capté par des sculptures qui ornaient la vitrine de l'artiste. Par acquit de conscience, troublé par ce qu'il venait de voir, il résolut de rentrer chez M. Moisan. Celui-ci était à poser un buste en plâtre sur un socle ; il se retourna :

— Un cadeau à offrir à votre belle dame, monsieur Kéroack ? blagua-t-il.

— Vous êtes sculpteur, maintenant ? s'enquit Maximilien.

L'artiste gageait que le libraire ne le croirait pas : deux individus qu'il ne connaissait pas lui avaient proposé d'acquérir des œuvres d'art à un prix dérisoire. Exalté, il prétendait réaliser de bonnes affaires, des collectionneurs donneraient gros pour ces plâtres.

Un interrogatoire s'engagea. Lui était-il venu à l'idée que ces objets d'art aient été volés ? Que le propriétaire de ces œuvres tenterait de les récupérer ? Qu'il était préférable de s'en départir ? Qu'on pouvait l'accuser de recel ? C'étaient des questions que Maximilien portait à la réflexion du marchand et qui le faisaient pâlir à mesure qu'il les posait. Et lorsqu'il révéla qu'un certain M. Casgrain, un usager du Notre-Dame, était justement à la recherche de ses bustes vraisemblablement dérobés par les deux domestiques qu'il avait congédiés, l'artiste souhaita fondre comme du bronze et couler dans les interstices du plancher.

Aveuglé par l'appât du gain, Moisan confessa sa crédulité. Puis il se précipita dans ses vitrines et, les mains tremblantes et avec des précautions inouïes, en extirpa toutes les œuvres exposées, les remisant dans son arrière-boutique. Au bout du compte, il revint devant le libraire avec la satisfaction que tout était arrangé.

— Êtes-vous capable de donner le signalement des deux malfaiteurs ? demanda Maximilien.

Avec son œil d'artiste, le peintre avait de la facilité à décrire les individus avec qui il avait commercé. Aussi, à force de réfléchir, un dessein bien déterminé s'était creusé un sillon dans son esprit : il pensait maintenant qu'il était de son devoir d'alerter la justice et qu'il s'en tirerait avec élégance. Il irait de ce pas au poste de police en faisant un crochet aux bureaux du Courrier pour en aviser le journaliste Clapin. Ce qui leur ferait à Kéroack et lui, deux marchands ayant pignon sur rue dans le même immeuble, une publicité gratuite.

Le libraire convint avec son voisin de lui accorder quelques

minutes pour signifier à ses employés son retour à Saint-Hyacinthe, expliquant qu'il remplacerait M. Moisan aux prises avec un épineux problème, une affaire un brin tordue…

Dans les circonstances, après l'avoir expulsé de sa librairie, Maximilien s'était résigné à revoir le courriériste du journal. Clapin arriva le premier.

— Ah, monsieur Kéroack ! C'est aujourd'hui qu'on se retrouve, persifla-t-il.

— Sachez, mon ami, que je ne suis qu'un intermédiaire dans cette histoire abracadabrantesque, précisa Maximilien d'une voix railleuse.

Toutefois, embarrassé par la présence du déplaisant journaliste, il résolut de lui raconter quelle était la destination première des bustes, censés aboutir à Saint-Pie à bord du Notre-Dame, chez M^lle^ Colpron, la fiancée de M. Casgrain. En effet, la malle qui devait servir à les transporter avait été occupée par le fidèle domestique, envié par le cocher et le jardinier, qui venaient d'être congédiés par leur bourgeois. C'est ainsi que les deux malfaiteurs avaient approché l'artiste pour se départir des œuvres d'art.

Son insatiable curiosité aiguisée par le récit, Clapin avait sorti calepin et crayon, et prenait des notes. L'article serait d'un grand intérêt pour le lecteur. Et il attendait la suite avec impatience.

La soif du journaliste fut assouvie quand M. Moisan parut avec l'inspecteur Péloquin, qui fila tout droit dans l'arrière-boutique. Le policier en ressortit après constatations, échangea quelques mots avec le libraire qui lui transmit le nom de la victime du vol, et s'adressa à l'artiste :

— Vous avez bien fait d'acheter ces sculptures, dit-il. Comme ça, on est certains qu'elles ne se retrouveront pas entre les mains de n'importe quel receleur. Je vais de ce pas à la recherche de ce M. Casgrain et lui demander de m'accompagner au magasin afin qu'il en prenne possession.

Il quitta prestement les lieux.

Moisan avait d'abord confessé sa naïveté, mais à présent il était fier de la tournure des événements en sa faveur. Cependant, alertés par la visite du policier et du journaliste, des curieux avaient traversé le seuil et faisaient semblant de magasiner. Devant l'afflux soudain et inaccoutumé, l'artiste remercia le libraire pour sa contribution, l'assurant qu'il le renseignerait sitôt qu'il y aurait du nouveau dans cette affaire. Maximilien regagna sa librairie.

Tous les curieux s'agglutinèrent autour de l'artiste et du

journaliste, et les questionnaient. Mais les deux hommes, brutalement assaillis, se contentèrent de répondre qu'ils n'auraient qu'à lire le Courrier du lendemain.

Une heure complète s'égrena sans décourager les esthètes qui venaient de se découvrir une passion pour les œuvres d'art et il restait quelques minutes avant la fermeture du magasin. Fatigué d'être envahi par la rumeur des curieux dont les lieux s'emplissaient, Moisan s'obligea à mettre la clef dans la porte.

— Eh bien, mes amis, je suis désolé. On ne peut pas attendre indéfiniment l'inspecteur. Je vous inviterais à sortir.

Lentement, le local se dépeupla de ses badauds qui franchirent le seuil, le dos courbé, la physionomie désabusée. Le courriériste, cependant, ne se sentant pas interpellé par la requête de l'artiste, espérait toujours recueillir suffisamment de renseignements pour rédiger son article.

— Faudra vous résoudre à ne pas publier votre texte demain, monsieur Clapin, conclut Moisan.

L'air résigné, le journaliste réalisa que des heures d'attente supplémentaires ne le mèneraient pas à ce qu'il désirait et l'artiste referma sur ses talons.

* * *

Depuis qu'il avait franchi le pas du magasin, l'inspecteur avait repéré la résidence recherchée. En l'absence de son bourgeois – qui ne dévoilait pas toujours sa destination –, Alphonse, le domestique, s'était fait un plaisir de prendre note du message de l'agent. Et dès que Casgrain regagna sa demeure, il trouva son serviteur à moitié endormi, combattant le sommeil. Il fut informé de la bonne nouvelle.

— Tu vas ratteler les chevaux ! intima-t-il.

La voiture, chargée de la malle vide, fut conduite devant l'immeuble de la rue des Cascades. L'artiste, qui n'était pas parvenu à s'endormir, entendit une voix rageuse qui s'exaspérait. Il se tira du lit, écarta le rideau. Énervé par le bruit, il se rhabilla et alla toquer au logis de Maximilien.

— Il y a quelqu'un, en bas, qui veut entrer, dit-il d'une voix saccadée.

Lovée dans les bras de son mari, Malvina s'était redressée dans son lit et regardait son homme enfiler ses vêtements. Il lui mentionna qu'on cognait aux portes des magasins. Elle se leva à son tour, se rendit à la fenêtre. À la lueur des lampadaires, une charrette attelée à

deux chevaux était immobilisée sur la devanture. Le voiturier tenait les rênes et semblait attendre. En sécurité dans son logis sous les combles, elle résolut de surveiller ce qui se déroulerait. Au bout de plusieurs minutes, le conducteur de la voiture entra dans l'immeuble. Angoissée, elle ne détachait pas son regard de la rue.

Pendant ce temps, au magasin de M. Moisan, le bonhomme Casgrain parlementait. Il désirait récupérer ses œuvres d'art sans rembourser la somme que l'artiste avait déboursée pour les acquérir. Connaissant la mesquinerie du bourgeois et désireux de se recoucher au plus vite, Maximilien se posa en médiateur partial :

— Auriez-vous préféré ne jamais revoir vos bustes, monsieur Casgrain ? Non ! Eh bien, pour une fois, consentez donc à payer ce que M. Moisan vous demande. Demain, lorsque l'inspecteur retournera à votre domicile, vous pourrez lui dire que le dossier est clos. À moins que vous ne désiriez pourchasser votre cocher et votre jardinier, ceux qui étaient à votre service jusqu'à tout récemment ! En terminant, j'ajouterais que, comme vous êtes devenu un client régulier du Notre-Dame, on ne vous chargera rien pour le retour de votre malle à Saint-Pie, s'amusa-t-il.

Une bourse bossuait la poche de sa redingote ; le bourgeois la sortit, en extirpa l'argent qu'il lança sur le comptoir de l'artiste.

De son logis, Malvina assista au transport des plâtres dans le coffre de la charrette. Le voiturier harcela les bêtes et la voiture disparut dans la noirceur.

25

C'était quelque part en juin, à l'approche de l'été. Henri Baribeau, son condisciple du collège, devenu commerçant et agent d'assurance, se présenta à la librairie avec une valise, demandant à voir M. Kéroack. Maximilien émergea de son arrière-boutique, la physionomie revêche, avec la ferme intention de le renvoyer. Devant une valise ouverte, il trouva le sinistre individu habillé de noir, qui souriait de toutes ses dents.

— Cher ami, amorça-t-il…

D'abord, il précisa qu'il n'était pas là pour lui vendre de l'assurance. Il avait apporté des bouteilles d'alcool, des échantillons de vin et de liqueurs, et quelques produits d'épicerie fine qu'il proposait à sa clientèle. Jusqu'à présent, il estimait avoir été lésé comme fournisseur ignoré et désirait corriger une injustice en occupant une part du marché de la nourriture et des boissons servies sur le Notre-Dame. L'armateur pensa qu'à l'exemple d'un animal qu'on nourrit, il risquait de créer une accoutumance chez le marchand qui se pointerait de nouveau et dont il serait malaisé de se débarrasser ensuite. Mais le commerçant avait tellement bien vendu sa salade que Maximilien céda à l'offre.

– Je prendrais deux bouteilles de ton vin importé d'Espagne et une de liqueur de la Jamaïque.

C'était parfait ! Un de ses commis viendrait livrer la commande. Pour l'instant, il achèterait le livre Charles Guérin, un roman de mœurs canadiennes de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau qu'il avait le goût de lire avant de s'endormir et pendant ses insomnies, et lors de ses rares moments de détente. Aussi, il désirait se procurer un billet pour expérimenter une promenade sur le vapeur, dont on disait beaucoup de bien…

* * *

Il s'adonnait que, le matin du départ du steamboat, Maximilien avait prévu d'être du voyage. Il venait de mettre en place un nouveau service dont il désirait valider la pertinence et le fonctionnement. En effet, les usagers de la Pointe-aux-Fourches et de Saint-Damase désireux de prendre le bateau sans se rendre à un des ports pourraient dorénavant monter à bord du navire sur son parcours, à condition qu'on les récupère au milieu du cours d'eau, dans un bac ou une

chaloupe, en mettant en évidence un petit pavillon pour signaler leur dessein d'embarquer. Dans ce cas, il faudrait payer dix centins de plus par tête de pipe.

À l'embarquement, fidèle à lui-même, Baribeau était apparu dans ses habits noirs de corbeau, croulant sous le poids de deux valises et sous la chaleur accablante du soleil. Il souhaitait brasser des affaires dans les hôtels de Saint-Césaire et liquider ses bouteilles de vin de messe au presbytère de la paroisse. Il s'était payé une cabine pour se délasser en lisant Charles Guérin, roman sur lequel il avait somnolé après quelques pages, un soir où il était harassé de fatigue.

Son cubicule verrouillé à clef, comme un inspecteur en bâtiment, il entreprit d'arraisonner le navire, du soubassement aux combles, de la cale au pont supérieur.

Une vraie descente aux enfers ! Dans le gargouillis de la machine et l'air vicié, il avait atteint les entrailles du monstre. Deux membres d'équipage, des gaillards au visage noirci, s'activaient au pelletage du charbon qu'ils jetaient dans sa gueule. Après quelques pelletées, à mesure que la pression montait, l'un d'eux surveillait l'aiguille d'un cadran. Le mécanicien, se sentant observé, se retourna.

— Qu'est-ce que vous faites icitte, vous ? s'enquit-il d'une voix caverneuse.

— C'est pour les assurances, pour vérifier si tout est conforme ! imagina Baribeau. C'est une demande de l'armateur, je dois lui faire un rapport.

Il braquait les yeux dans la terrifiante fournaise rougeoyante qui chauffait de tous ses feux, sans comprendre le mécanisme qui actionnait les roues à aubes, sans même saisir le rôle de la vapeur qui entraînait le mouvement d'un piston. Tout ce qui l'intéressait, c'étaient les risques d'explosion, les incendies et les dangers pour la sécurité de l'équipage et des passagers. Sur le point d'être complètement suffoqué, il remonta sur le pont et s'en fut se désaltérer. Le tablier serré aux hanches, la veuve Rabouin le reçut avec une attention pleine de cordialité :

— Qu'est-ce qu'on vous sert, cher monsieur ? fit-elle.

— Je prendrais un petit verre de rhum de la Jamaïque, si vous en avez…

— Bien sûr ! M. Kéroack en a justement acheté…

Il inventa qu'il était mandaté par l'armateur pour inspecter sur le steamer tous les endroits qui exposaient à l'insécurité. Elle se montra disposée à collaborer, faisant visiter sa cuisinette, s'attardant sur le

poêle qui chauffait pour préparer le dîner et qui encrassait les poumons. Elle lui aurait volontiers montré davantage que sa cuisine et son poêle à charbon, tant l'homme lui plaisait ! Un peu plus et elle en venait aux avances. Mais Baribeau avait une autre idée qui lui trottait dans la tête : consigner dans son calepin ce qu'il avait remarqué de manquements à la prudence sur le vapeur. Il redemanda à boire un autre petit verre de rhum brun de la Jamaïque et régla l'addition sur-le-champ. Puis il attendit qu'un autre client se présente pour filer dans sa cabine.

Il avait dressé le relevé de ses observations dans la cale ; le navire ralentit sa vitesse et s'immobilisa. Il ramassa vitement ses deux valises, sortit de son cubicule.

— Coudonc ? On n'est pas rendus au port.

— Tu débarques, Baribeau ! gouailla une voix amusée. On est au milieu de la Yamaska !

L'armateur se tenait à la rambarde. Comme on aborde une jolie demoiselle, une chaloupe avait accosté le Notre-Dame. Le batelier, un gros garçon au teint hâlé, retenait l'embarcation au navire afin de permettre au couple d'une soixantaine d'années de monter à bord.

— C'est notre petit-fils qui nous a amenés au bateau, apprécia la dame. On va prendre une ride jusqu'à Saint-Césaire, dit-elle sur un ton très enjoué.

Aidé par les matelots, le grand-père, plus alerte que sa femme, était rendu sur le pont.

— Arrive, Médérise, les deux Noirs vont te donner un coup de main.

— Envoyez, mémère, c'est à votre tour, encouragea le gros garçon.

La grand-mère, une baquaisse plutôt empotée, se releva du fond. Dans le ballottement des flots et le vacillement de la chaloupe, elle risqua quelques pas incertains vers le flanc du Notre-Dame et parvint à poser le pied sur la première marche. Mais l'entreprise demeurait hasardeuse. Afin de l'assister, le gros garçon relâcha son emprise. Aussitôt, sous les cris déchirants de l'aïeule, l'embarcation s'éloigna du vapeur de sorte qu'un écart vertigineux se creusa, devenant le seul lien qui la retenait au navire.

— Tenez bon !

Sur le pont, une grappe de passagers s'écriait d'une même voix pour encourager la vieille. C'est l'armateur qui eut la présence d'esprit de saisir la gaffe suspendue au bastingage, pour agripper la chaloupe

et la rapprocher du vapeur.

Les matelots amenèrent la dame au salon, où la rejoignit son mari ; elle se remettrait de ses émois.

— Mon cher Kéroack, l'embarquement au milieu des flots n'est pas très sécuritaire, commenta Baribeau. La vieille aurait pu couler au fond de la rivière. J'espère que tes assurances couvrent ce genre d'accident.

L'armateur accusa sans broncher la remarque de l'agent et fit sonner la cloche. Le Notre-Dame repartit et Baribeau regagna son cubicule.

Dans tout le branle-bas rempli d'émoi, Maximilien réalisa que le couple avait omis de payer son passage ; il se déporta au salon. Il trouva la vieille ébranlée, se remettant de sa mésaventure en buvant un rafraîchissement. Il s'adressa au mari :

— Je sympathise avec votre dame, dit-il, mais il faudrait quand même débourser pour vous rendre à Saint-Césaire, vous savez !

— Quoi ? s'insurgea la vieille, c'est pas le gouvernement qui paye ? Avoir su…

Indignée, elle désirait rebrousser chemin et qu'on les dépose au port de Saint-Damase où, tel qu'il avait été convenu, leur petit-fils viendrait les cueillir en charrette à bœufs. Maximilien argua que ce n'était pas possible, qu'on ne pouvait retarder indûment le voyage. Devant le mari hébété, elle défendit son point, prétextant que son embarquement avait failli tourner au drame à cause d'un personnel mal entraîné et incompétent.

* * *

Le Notre-Dame avait remonté la Yamaska sans autre désagrément occasionné par l'arrêt imprévu. Baribeau avait complété son relevé de notes sur les installations de la cuistot et sur l'aspect sécuritaire de sa cuisine. Ensuite, il s'était absorbé dans son livre, dont il avait repris la lecture à la première page, parce qu'il avait complètement oublié le début de l'histoire. D'ailleurs, il en attribuait la raison au rapport qu'il se promettait de transmettre à l'armateur. Et l'arrivée du vapeur à Saint-Césaire l'obligerait à recommencer une autre fois.

Débarqué avec ses deux valises, Henri Baribeau s'était dirigé à la première auberge du village qu'on lui avait indiquée. Par simple politesse, M. Dupont l'avait laissé débiter son boniment, tout en lui disant qu'il avait tout ce qu'il fallait pour servir sa clientèle. Chez l'aubergiste Nadeau, il avait à peine ouvert une valise que le

propriétaire l'envoyait paître dans les fourrages des environs. Quant à Cyprien Lemaire, qui avait l'œil pour détecter les vendeurs itinérants sans leurs bagages de voyageur, il l'avait reviré sur le pas de sa porte. Au seuil du découragement et tout en sueur, Baribeau surgit à l'heure du dîner Place Gigault, la maison maintenant tenue par Antoine Dame.

— C'est pour un repas, j'imagine ? déduisit l'hôtelier. À moins que ce soit pour jouer au billard dans la salle à côté…

— J'ai besoin de me désaltérer ! répondit l'assoiffé.

Invariablement, comme un naufragé jeté sur une île, le capitaine Cormier échouait au bar de l'hôtel à chacune de ses escales au port de Saint-Césaire. Baribeau le reconnut, mais préféra ne pas s'asseoir à son flanc. Il s'écrasa à une table avec ses valises, où il commanda une limonade fraîche. Du reste, il n'aimait pas frayer avec ces buveurs qui sentaient le fond de tonneau et de qui il n'y avait rien à tirer.

Le vendeur avait ingurgité d'un trait son verre et commandé une deuxième traite de la boisson citronnée qu'il consomma plus lentement. Malgré lui, à travers l'entrechoquement des boules de billard, il écoutait le loup de mer qui avait tant voyagé et qui, à ses dires, avait eu une femme dans tous les ports. Et lorsqu'il fut dégoûté d'entendre les vantardises du capitaine, il régla et quitta l'établissement sans manger.

Baribeau s'acheminait à présent au presbytère, affaibli et affamé. Chemin faisant, il s'arrêtait, éreinté, posant ses lourdes valises et priait afin d'alléger son poids à la maison des prêtres. Il ne pouvait croire qu'on le renverrait sans le gratifier d'un petit encouragement, ne serait-ce qu'en lui achetant une bouteille de son vin de messe le meilleur marché. En tout, quatorze stations avaient jalonné son parcours de vendeur itinérant ! Un calvaire !

Il était parvenu à destination, à moitié mort. Rose de Lima, la servante, l'avait vu s'effondrer sur la galerie. Le temps d'aller quérir de l'aide, elle ramenait le gros vicaire Malhiot qui, sans hésiter, prit la loque à bras-le-corps et la traîna au vestibule. Il se pencha vers la poitrine de l'inconnu, écouta les battements de son cœur. Il entendit plutôt les borborygmes de l'estomac qui criait famine…

— J'ai faim ! balbutia Baribeau.

— Chargez-vous des valises, ordonna le prêtre à la servante. Ensuite, vous lui donnerez à manger.

Persuadé que l'étranger était un envoyé de Dieu, il s'assura qu'on s'occupe de son bien-être. Au cours de son dîner, une fois qu'il eut

rétabli ses forces, le vendeur expliqua ce qui l'avait mené à Saint-Césaire. Les valises furent alors déposées sur la table et toutes les bouteilles étalées. Rose de Lima réalisa que le vicaire, habitué au blanc, lorgnait le vin rouge du coin de l'œil.

— Remettez tout cela dans vos valises, trancha-t-elle. Messire Provençal a coutume de s'approvisionner auprès d'un marchand de la place ! Et c'est moi qui m'occupe des achats.

Baribeau ne rêvait qu'à partir, à retourner au Notre-Dame. Mais le vapeur n'appareillerait qu'à cinq heures. Le soleil accablant lui fit regretter ses habits noirs. Il se mit donc à la recherche d'un endroit où poser ses valises, une oasis de fraîcheur où se repaître de tranquillité. Or, depuis la galerie du presbytère, il remarqua un sentier étroit qui descendait vers la rivière ; il l'emprunta. Débouchant sur la berge, il remonta la piste qui longeait la Yamaska, repéra un lieu qui lui plut, à l'ombre d'un bosquet où il s'affala au sol. Il tira son bouquin d'une de ses valises. Pour le moment, il ne lirait pas. Les mains jointes sous la nuque et les yeux fermés, il serait bien à écouter le murmure discordant des rapides, le chant des oiseaux, à rêvasser au progrès de ses affaires, se persuadant qu'il n'avait aucun intérêt à revenir à Saint-Césaire.

L'heure du départ approchait. La cloche du steamer avait sonné. Des écoliers, qui s'étaient attardés au quai, marchaient dans le sentier caillouteux, remontant le long des rapides. Le meneur, un mauvais garnement qui écopait souvent d'une punition après la classe, s'arrêta net :

— Heille, les gars ! avertit-il.

Un individu était là, allongé sous les arbres, semblant dormir dans les bras de Morphée. Il avait posé ses bagages à ses côtés. Rusé comme un renard, le meneur planifia un coup : on s'emparerait des valises et on détalerait comme des lièvres !

Tout se déroula en quelques secondes ! Le garnement courait devant ses compères qui s'enfuyaient avec le butin. L'opération avait soudainement réveillé Baribeau, qui devinait les écoliers déguerpissant devant lui. Il jugea qu'il n'avait aucune chance de les rattraper. L'air penaud, dépité, il consulta sa montre de gousset, Malheur à moi ! pensa-t-il. Décontenancé, il ramassa son livre et s'achemina au presbytère.

Rose de Lima était à ses chaudrons. Elle quitta sa cuisine pour répondre à la porte. Le navire reparti et étant dépossédé de ses valises, le vendeur itinérant quémandait maintenant le gîte et le couvert. La servante consulta le curé Provençal, qui consentit à l'héberger pour

deux nuits. Le Notre-Dame n'étant pas de retour le lendemain, il aurait amplement le temps de lire quelques chapitres de Charles Guérin.

* * *

La cloche du vapeur avait retenti à plusieurs reprises pour rassembler tous les voyageurs en partance de Saint-Césaire. Maximilien repartait, la conscience en paix. Selon l'enquête qu'il avait menée, dans les heures précédant l'embarquement, personne n'avait croisé le vendeur au village. Le capitaine Cormier était le dernier à l'avoir aperçu Place Gigault avec ses valises, assis devant un verre de limonade avec une mine dépitée de commis voyageur médiocre. Au cours de ses démarches pour s'informer de Baribeau, le mécanicien et la cuisinière avaient rapporté à l'armateur que l'agent d'assurance avait inspecté les lieux et remettrait un rapport à leur patron.

Le navire avait largué le couple d'innocents au port de Saint-Damase. Après leur ride à Saint-Césaire, leur petit-fils les avait cueillis pour les ramener en charrette à bœufs dans leur masure, quelque part à la campagne. En débarquant, le poing en l'air, l'habitante avait promis de se plaindre à un représentant du gouvernement sur les tarifs exorbitants exigés pour le pauvre monde qui devrait voyager et manger gratis sur le bateau.

* * *

Au presbytère de Saint-Césaire, le curé Provençal avait missionné son vicaire Malhiot pour débrouiller le mystère Baribeau. L'aumônier, qui faisait régulièrement le tour des classes pour rencontrer les élèves, connaissait les cancres de la paroisse. Il avait toqué à la porte de certains parents pour leur demander s'ils n'avaient pas remarqué quelque chose d'anormal, un comportement inhabituel chez leur enfant à leur retour de l'école. Alors que deux mères avaient juré devant Dieu et plaidé l'innocence de leur fils, celle du meneur avait avoué sa culpabilité : le garnement avait franchi le seuil dans un état d'ébriété innommable, se vautrant dans ses vomissures comme un porc se fourre le groin dans une auge à cochons. Dans l'euphorie du plaisir, toutes les bouteilles avaient été vidées de leur contenu, la boisson avalée ou déversée dans la nature. L'affaire était classée !

Baribeau était revenu à Saint-Hyacinthe par le prochain voyage du Notre-Dame. En débarquant du vapeur, il avait regagné son commerce avec son exemplaire de Charles Guérin, dont la lecture n'avait pas progressé. Le vicaire Malhiot lui avait recommandé un livre de prières et un autre sur la vie des saints, deux bouquins à peine effleurés qui le ramenaient quelques années en arrière, lors de ses études au collège. Ensuite, il se rendit à la librairie pour remettre verbalement son

rapport à l'armateur, en espérant compenser ses pertes de revenus par un contrat d'assurance fructueux.

— Et puis, Baribeau, as-tu fait un beau tour à Saint-Césaire ? le nargua Maximilien. De bonnes ventes ?

— Pas si mal ! mentit-il, ricanant d'un rire jaune.

Il expliqua qu'il avait raté l'embarquement parce qu'il s'était attardé chez des hôteliers et des aubergistes emballés par ses produits et que, par conséquent, il avait été obligé de mendier un asile auprès du curé Provençal. Puis, réalisant qu'il n'aboutirait à rien à déformer la vérité, il se composa une physionomie piteuse. Ses ventes avaient été décevantes, voire nulles. Dans l'attente du départ, il s'était allongé avec ses valises pleines au bord de la rivière et des galopins malintentionnés lui avaient chipé sa marchandise, ce qui avait entraîné des pertes désastreuses pour son commerce de vins et liqueurs. Un peu plus et il versait des larmes…

La figure compatissante, Maximilien comprenait le désarroi du marchand. Et lorsque Baribeau perçut l'attitude favorable de l'armateur, il jugea le moment propice pour aborder l'autre facette de son travail. En tant qu'assureur, il avait relevé de sérieuses lacunes sur le Notre-Dame au chapitre de la sécurité. Des correctifs devaient être apportés pour amenuiser les risques de danger.

L'assureur énuméra une liste d'améliorations à apporter aux installations du vapeur, des changements qui démontraient une méconnaissance crasse des dangers réels pour la sécurité de l'équipage et des passagers.

— Je te le répète, Baribeau, insista Maximilien, ce navire a été construit selon les normes et je ne dépenserai pas un centin de plus pour l'assurer !

— C'est très irresponsable de ta part, Kéroack ! Je vous souhaite la meilleure des chances, monsieur le commodore de la marine…

— Va-t'en, prophète de malheur ! intima l'armateur.

Il était resté pantois au départ de Baribeau. Malvina, qui n'aimait pas voir son mari perdre contenance, commenta :

— Peut-être que ce monsieur a raison ? dit-elle.

— Il ne connaît rien dans les bateaux, rétorqua-t-il. Puis je ne veux plus entendre parler de ce sinistre personnage !

26

C'était à l'automne, vers la fin de la saison de navigation. Un petit individu maigre, habillé de vert olive et coiffé d'un hautde-forme gris, apparut à la librairie. D'emblée, il mentionna qu'il n'était pas intéressé par les bouquins et qu'il désirait s'entretenir avec le propriétaire du Notre-Dame. Malvina le pria de patienter un instant. Son mari était à compléter une commande avec leur commis Ferdinand, et la tante Bérénice, occupée avec une cliente qui venait faire une provision de livres. Le type, dans la quarantaine avancée, attendait au comptoir, guettant l'embrasure de l'arrière-boutique. Il souleva son chapeau…

— Je me présente : Toussaint Dubreuil, de Saint-Pie, dit-il de sa voix haut perchée.

— Enchanté de vous connaître, monsieur, répondit Kéroack. Que puis-je faire pour vous ?

Le roux laid à barbiche jaunâtre débarquait tout juste du vapeur. Selon ses observations, après des voyages effectués sur le Notre-Dame, il concluait que le bateau était sous-utilisé et il prétendait le rentabiliser et rentrer dans son argent dans quelques années. Il souhaitait l'acquérir pour doubler le nombre de passagers et accentuer le volume de marchandises. À cet égard, il avait consulté des manufacturiers et des producteurs de la région qui ne bénéficiaient pas encore d'un service de chemin de fer pour desservir leur localité. Le tracé projeté depuis Saint-Hyacinthe, traversant Saint-Pie, Saint-Damase, Saint-Césaire et Farnham, ne s'étant pas concrétisé, quelqu'un d'entreprenant comme lui devait passer à l'action. Il vantait ses réalisations, ayant racheté des commerces en faillite, ouvert une boutique de forge, tenu une fabrique de chaussures et un magasin général.

— Je vous arrête tout de suite, le coupa Maximilien, mon navire n'est pas à vendre ! J'admets que l'affluence a diminué, mais ce n'est pas une raison pour m'en départir. Du moins, pas pour le moment…

Dubreuil était prêt à regarder les livres de l'entreprise et à proposer une offre attrayante. Il invita le propriétaire à réfléchir ; il reviendrait dans quelques jours. Une fois le seuil traversé…

— Il est étourdissant, ce petit monsieur ! réagit Malvina, exhalant un soupir de délivrance.

Maximilien se retenait de commenter la rencontre. Ils en

reparleraient en privé.

* * *

Le prétentieux revint le surlendemain. En le voyant apparaître sur la devanture du magasin, la tante Bérénice avait aussitôt prévenu son neveu, occupé à reclasser des livres mal replacés par un fouineur négligent. Dubreuil entra, ouvrit le pan de son veston, en tira une liasse de billets de banque :

— Tenez, Kéroack ! dit l'arrivant. C'est une avance sur l'achat.

— Je vous ai donné ma réponse il y a deux jours, monsieur, fulmina Maximilien. Et je n'ai aucunement l'intention de changer d'idée. Reprenez votre argent et ne revenez plus m'importuner à ma librairie. J'espère que vous m'avez bien compris…

Mais l'armateur se prit dans l'engrenage implacable de Dubreuil. L'homme d'affaires sans scrupules insistait. Selon lui, c'était dommage de sous-exploiter les possibilités commerciales du Notre-Dame et qu'une saine gestion de l'entreprise était le gage d'une réussite financière assurée. En devenant propriétaire du vapeur, il couperait de moitié les salaires des employés et modifierait les heures de navigation en fonction des besoins réels des usagers.

Maximilien argumenta, mentionnant qu'il était inconcevable de sabrer dans les salaires de l'équipage au risque de perdre son personnel, et rappelait que le bateau ne naviguait que six ou sept mois par année.

Bérénice suivait la conversation avec un intérêt croissant et, comme une biche effrayée, Malvina se désolait de voir la teigne qui s'accrochait à son mari. La tante darda un regard impérieux sur sa nièce.

Malvina ramassa la liasse sur le comptoir, la braqua à la face de l'entêté qui s'incrustait.

— Vous êtes vraiment dur de comprenure, monsieur Dubreuil ! Reprenez votre argent et fichez-nous la paix !

Assommé par les paroles de la femme, l'homme d'affaires tourna les talons et franchit le seuil de la librairie.

— On ne négocie pas avec les imbéciles, ajouta la tante. Bravo, ma nièce !

* * *

Le lendemain matin, alors que le libraire était à lire l'annonce que son concurrent avait fait paraître dans Le Courrier…

— C'est choquant ! s'indigna-t-il. Écoutez bien, tantine ! « Messieurs les marchands et commissaires d'école qui voudront nous encourager de leurs ordres seront satisfaits de notre ponctualité à remplir leurs commandes, et trouveront tout aux prix de Montréal[2]. » C'est de la concurrence déloyale !

— Tu sais bien, mon neveu, tempéra-t-elle, que c'est de la libre entreprise, ça ! Les clients savent qu'on effectue un travail efficace et n'ont qu'à venir au magasin pour comparer les prix.

L'instant d'après, un religieux du séminaire entra, la mâchoire inférieure proéminente, affichant une mine très contrariée, tremblant de tous ses membres. Il portait un béret marine qui lui cachait les sourcils, mais qui mettaient en évidence des yeux fâchés. La direction avait dûment missionné le porte-parole, un préfet de discipline retraité qu'on repêchait dans les situations litigieuses et qui rendait encore de multiples services à la communauté…

— Des ouvriers sont à l'œuvre sur la propriété de l'institution, rapporta-t-il, on vous somme de faire démanteler les installations !

— Mais, mon révérend, je n'ai engagé aucun ouvrier, rectifia Maximilien. Qu'est-ce que c'est que cette fumisterie ? Quoi qu'il en soit, je vous emboîte le pas.

Le message débité par l'émissaire l'avait foudroyé ! Marchant derrière le religieux, l'armateur repensait aux conditions de l'entente cordiale conclue qui permettait d'utiliser gracieusement l'accès au quai des Messieurs du séminaire. On lui avait concédé un privilège, c'était une faveur accordée ! Avec eux, il n'avait jamais été question d'ériger ou de mettre en place une quelconque construction. À part l'embarcadère, il y avait simplement un tas de charbon recouvert d'une bâche pour finir la saison.

À l'approche du port, tout un appareillage s'imposait au regard : plusieurs charrettes attelées à des chevaux et des hommes qui s'activaient. Une huitaine de personnes en salopette s'affairaient sur le chantier. Des engins de levage s'installaient près du quai : un palan pour soulever et déplacer les fortes charges, et un treuil à main, cet appareil constitué d'un cylindre horizontal autour duquel s'enroulerait un câble pour élever les fardeaux.

L'armateur s'irrita férocement quand il reconnut les deux individus qui semblaient deviser gaiement entre eux. Le capitaine Cormier s'adressa à lui :

— Ça faisait beaucoup de bruit dans ma cabine, ils m'ont réveillé, commenta-t-il. Mais c'est pas grave ! T'as eu une bonne idée

d'entreprendre ce chantier-là.

— Je vais aussi construire un hangar, installer une haussière et un cabestan, renchérit Dubreuil.

— Comment ça ? s'énerva l'armateur. De quel droit osez-vous ? Vous n'avez pas l'autorisation du séminaire et vous n'avez pas de navire non plus. Vous en avez, du culot…

Le religieux suivait l'échange corsé entre Kéroack et l'arrogant qui fixait ses pénates sans permission. L'insolent persistait à dire qu'il avait besoin de l'embarcadère pour faire prospérer ses affaires et qu'il prendrait bientôt possession du Notre-Dame. Par la force ou la raison !

Les pourparlers ne menaient à rien ! Habité par la colère et l'incompréhension, Maximilien était reparti vers sa librairie avec la ferme intention de rappliquer plus tard.

Vers la fin de la matinée, il revint sur les lieux : le chantier avait pris de l'ampleur. Dans une moindre mesure, il ressemblait aux aménagements portuaires de Chambly qui accommodaient un flot de navires et d'embarcations de toutes sortes. Le hangar promis par l'entrepreneur était en construction. Assis sur des matériaux, les ouvriers étaient à se régaler de leur dîner. L'un d'entre eux, dont la salopette écourtichée exhibait des bas jaune clair, voyant s'approcher l'armateur…

— Qu'est-ce que vous en dites, monsieur Kéroack ? C'est du beau travail, hein ? fanfaronna le contremaître, mâchouillant une bouchée. C'est M. Dubreuil qui va être content !

— Vous lui direz de ma part qu'il ne perd rien pour attendre ! S'il ne démantèle pas ses installations d'ici vingt-quatre heures…

— C'est du chantage, ça, répliqua le fanfaron, personne n'est capable de faire reculer notre patron. Quand il a une idée en tête…

Ses camarades s'esclaffèrent d'un rire approbateur.

Maximilien s'achemina au séminaire et obtint de rencontrer le père Théodule, celui-là même à qui il avait demandé d'intercéder auprès de la direction pour obtenir le droit d'utiliser leur quai après qu'il l'eut aperçu lors d'une escapade avec un collégien. Le prêtre avait cédé sous la menace d'être dénoncé et les démarches auprès du supérieur s'étaient étonnamment avérées fructueuses, favorables au dessein de vapeur du libraire et à l'utilisation de leur quai.

Arraché à son dîner, pressé de régler la question et de retourner à son assiette, le supérieur s'amena aux portes de l'établissement. Après le rapport des faits présenté par l'armateur, quitte à recourir aux

forces de l'ordre et à la justice, il promit de prendre les moyens pour faire démonter rapidement le chantier et ainsi mettre fin au dessein de l'envahisseur.

* * *

Le bras de fer qui s'était engagé entre les deux hommes n'avait pas favorisé la requête de l'armateur jusqu'à présent. Au séminaire, le supérieur avait mandaté le père Théodule pour faire intervenir la justice. Cependant, la police, prétendument occupée avec une sombre affaire, avait tardé à réagir. De sorte que, après une semaine d'ouvrage, les démarches des Messieurs du séminaire n'ayant pas réussi à freiner le chantier à cause de l'incurie ou de la complaisance de l'appareil policier, les aménagements portuaires étaient pratiquement complétés. Mais qu'à cela ne tienne ! Entre-temps, le transport des usagers et celui de la marchandise légère avait continué, et le démantèlement des installations ne relevait plus de Maximilien.

L'armateur n'avait pas revu l'insatiable Dubreuil. Avec l'achèvement des travaux, il était cependant persuadé de le revoir bientôt. Et c'est en ce matin d'octobre que l'individu habillé de vert olive, et coiffé de son haut-de-forme gris, réapparut dans son champ visuel. Il était près du quai d'embarquement à causer avec son contremaître de chantier, revêtu de sa salopette écourtichée, exhibant ses bas jaune clair. L'employé avait l'air très mécontent. Mine de rien, Maximilien franchit la passerelle pour accéder à son bateau.

Les passagers, dont une trentaine de touristes venus contempler les couleurs automnales, affluèrent pour une promenade sur le Notre-Dame. Dubreuil s'engagea sur le navire.

— Les ouvriers vont finir l'ouvrage aujourd'hui, dit-il à l'armateur. Pour le moment, je vais regarder ce que je peux faire pour améliorer l'espace réservé au fret. C'est ce qu'il y a de plus payant !

— Eh bien, vous ne pensez pas que vous fonctionnez à l'envers ? ironisa Maximilien.

— Quand le vapeur sera en hivernage à Saint-Pie, mes hommes engagés vont procéder aux changements.

— Est-ce que je peux savoir ce que vous avez l'idée de faire exactement ? persifla l'armateur. Au cas où ça pourrait m'intéresser…

Dubreuil n'en démordait pas. Dans son esprit, d'une façon ou d'une autre, il deviendrait sous peu le propriétaire du Notre-Dame, et il était dans son droit d'agir en ce sens. Durant les derniers jours, il avait signé des contrats avec des commerçants pour la prochaine saison de navigation et n'entendait pas se dégonfler.

* * *

Comment refréner un homme habité par une ambition dévorante ? Et, surtout, comment se faisait-il que les forces de l'ordre n'étaient pas encore intervenues ? Maximilien se le demandait ! À bord du navire, l'homme d'affaires se promenait un peu partout comme si le vapeur lui appartenait. En plus de ses projets d'agrandissement de l'espace des soutes dédiées à la marchandise et des modifications que cela supposait, il se permettait de relever des lacunes dans le rendement des membres de l'équipage, de leur formuler des commentaires malvenus et se promettait de réorganiser complètement le service aux passagers.

L'armateur le suivait du coin de l'œil, repassant derrière ses employés, expliquant que le petit homme vert se comportait comme un tyran, avec ses airs dominateurs de conquérant, rappelant que demain n'était pas la veille de se départir de son entreprise de navigation.

En discutant avec le capitaine Cormier, Dubreuil avait dévoilé ses idées de grandeur : il entrevoyait le jour où une flotte de vapeurs naviguerait sur la Yamaska, acheminant le bois d'œuvre, les céréales et le tabac aux trains de marchandises pour exporter vers le marché américain !

Mais en fin d'après-midi, lorsque le Notre-Dame regagna Saint-Hyacinthe, les utopies de l'envahisseur s'effondrèrent comme par enchantement…

Le steamboat exécutait ses manœuvres d'accostage. Au bout du quai, sur la terre ferme, les engagés de Dubreuil attendaient la rognure qui débarquait. Ils étaient alignés, avec leur mine revêche, braquant des regards farouches sur leur patron qui s'amenait. Le contremaître du chantier se détacha de l'alignement.

— Asteure qu'on a fini, déclara-t-il, on veut notre paye.

— Ça va aller à la semaine prochaine, répondit la rognure. Pensez-vous que j'ai l'argent sur moi ?

Un grondement de protestations s'éleva chez les travailleurs. Dubreuil reculait sur sa promesse. En fait, il assurait ne pas avoir tenu de tels propos, c'était une invention ! Par contre, il aurait bientôt besoin de deux ouvriers pour effectuer des aménagements sur le navire pendant l'hivernage.

Les passagers débarqués, l'armateur observait avec délectation le minable nabot aux prises avec ses engagés. Cependant, il sympathisait avec les ouvriers bernés et leur famille.

Comme un officier supérieur devant une rangée de soldats au garde-à-vous, Dubreuil commença à circuler, s'arrêtant pour désigner les employés qui lui paraissaient plus dociles et obéissants. Mais le contremaître enrageait :

— Y en a pas un de nous autres qui va continuer de travailler pour toé, s'opposa-t-il. T'as pas l'air de comprendre qu'on se soumettra pas à tes quatre volontés…

Il agrippa le nabot par le collet, l'approcha de sa figure et lui parla dans le blanc des yeux :

— Maudite charogne ! Disparais, crapule ! intima-t-il avant de le relâcher.

---

2. Le Courrier de Saint-Hyacinthe, le jeudi 16 mai 1872.

27

Personne n'avait voulu se prêter au marchandage du minable Dubreuil ! Et en ce printemps 1873, comme évaporé dans la nature, on ne l'avait pas revu dans les parages. Le seul témoin visible de son passage à Saint-Hyacinthe demeurait les installations portuaires au quai des Messieurs du séminaire, une sorte de mausolée en sa mémoire, qu'un usage avait profané. Le fret, ce transport de marchandises, n'avait pas véritablement augmenté, mais à présent, le hangar cadenassé servait à l'entassement du charbon, moins susceptible d'être grignoté par l'appétit des voleurs. Quant à la police, elle avait finalement visité les lieux et procéderait bientôt à une enquête.

La retraite de l'envahisseur avait soulagé l'armateur. Toutefois, depuis l'automne, une autre tuile était venue s'abattre sur le libraire. Le commis Ferdinand avait traversé la rue pour se joindre à son concurrent Euclide Richer, qui lui avait promis des avantages avec des conditions de travail améliorées et un meilleur salaire. Maximilien avait alors fait paraître un petit encadré dans Le Courrier et, par la suite, un libraire chevronné très timide avait cogné à sa porte. Avec l'âge, incapable de supporter la gestion d'une entreprise, Elzéar s'était départi de son commerce de Sorel pour s'établir à Saint-Hyacinthe. Il rêvait d'une vie moins oppressante et souhaitait finir ses jours avec les livres.

Bérénice était tombée sous le charme de l'homme d'une galanterie raffinée, avec qui elle échangeait des comptes rendus de lecture qui les enrichissaient tous les deux. Le soir, ils aimaient déambuler ensemble dans le quartier et s'asseoir dans un parc. Au fil des promenades, une amitié s'était tissée, des frissons l'avaient quelquefois traversée lorsqu'il avait pris sa main dans la sienne. Cela expliquait pourquoi elle ne l'avait jamais entraîné sous les combles de son logis. Elle resterait une vieille fille résignée, fidèle et amoureuse des bouquins !

Malvina, elle, caressait intimement le désir de retomber enceinte. Chaque fois qu'un bambin franchissait le seuil du magasin, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder, de le questionner devant la mère, surtout lorsqu'elle la complimentait sur sa bonne éducation. Souvent, elle s'émerveillait d'entendre l'enfant parler ou s'éclater d'un rire cristallin. Mais il lui arrivait aussi parfois de souhaiter le départ d'une incontrôlable petite peste qui faisait rager et qui nuisait au négoce.

La femme du libraire n'avait pas revu ses parents depuis un certain

temps. Elle avait compté sur la reprise de la saison de navigation pour se rendre à Saint-Pie sans son mari, un jour de semaine, d'ordinaire plus tranquille. Lors de ses déplacements en solitaire, elle adorait se fondre dans la cohorte de voyageurs. Au besoin, selon la clémence de la température ou son degré de lassitude, elle se retirait dans la cabine de l'armateur et n'en ressortait que pour mieux profiter des bons moments. À moins de circonstances particulières, elle n'adressait la parole qu'aux membres de l'équipage. Cependant, une de ces fois, alors qu'elle était appuyée à la rambarde, elle fut accostée par quelqu'un qui l'épiait depuis plusieurs minutes. Le galbe de ses hanches avait fait bouillir dans le sang du garçon une sève brûlante de désir.

— Vous demeurez à Saint-Pie ? l'interrogea une voix entreprenante.

Malvina ne s'était pas retournée. La délicatesse dans l'approche lui avait plu, mais elle ne voulait pas engager une conversation avec quiconque lui ferait de la façon.

Un élégant de son âge vêtu de beige s'appuya à la rambarde du navire et commença à lui parler. Au fil de l'eau, elle regardait le bouillonnement des flots malmenés par la roue de tribord. Troublée, elle ne lui répondait pas, ne sachant quoi lui dire pour s'en débarrasser. Elle imaginait Maximilien, sortant de sa cabine, qui surviendrait pour chasser le jeune galant.

— Vous êtes indépendante, mademoiselle, affirma le garçon. Je désirais simplement converser avec vous pour agrémenter le voyage.

Frémissante, elle étira muettement la main devant lui sur la rambarde, exhibant avec ostentation son alliance.

— Ah ! Madame est mariée ! commenta-t-il. Dommage !

Il s'éloigna sans qu'elle voie le visage plein de charme qui la convoitait. Toute jeune, elle se sentait désirable, mais elle garderait la tête froide et son cœur palpitant pour son mari.

Les manœuvres d'accostage étaient en cours. L'un des matelots était venu l'assurer de se charger de son bagage et de l'escorter à la résidence du notaire. Par conséquent, elle devrait attendre que l'amarrage soit complété. Mais elle déclina l'offre, elle saurait bien repousser les avances de quiconque l'aborderait.

Depuis le quai, gravissant la pente qui menait à la rue, elle aperçut Euphrasie au flanc de la côte. Visiblement, la grébiche, qui connaissait sur le bout de ses doigts l'horaire du Notre-Dame, espérait le loup de mer.

— Tiens, on est en visite chez ses parents ! s'exclama-t-elle, un tantinet moqueuse. Je pensais te revoir avec un petit mousse accroché à tes jupes.

Elle ricanait, narguant la jeune femme, sachant pertinemment qu'elle avait perdu un fils, décédé après deux courtes journées d'existence.

— Je ne te croyais pas aussi méchante, Euphrasie ! rétorqua la voyageuse. Toi, à ton âge, t'as pas peur d'être engrossée ?

Malvina avait posé son bagage et tourné en dérision le ton ironique de la grébiche, dont les braises de la jalousie demeuraient ardentes. Elle allait reprendre sa valise…

Le garçon au complet beige s'amenait. La tête effarée, elle ramassa vitement ses effets et s'empressa vers le haut de la côte ; elle trébucha. Il se dépêcha vers la malheureuse.

— Je n'ai pas besoin de votre aide, monsieur ! se rebiffa-t-elle en se relevant.

À présent, il marchait derrière la jeune femme dans la rue. Elle se dirigeait dans la même direction que lui…

Mme Gauthier enserra sa fille dans ses bras et l'entraîna au salon. Les éclats de joie qui avaient accueilli la visiteuse convièrent le notaire à émerger de son bureau : il désirait attester de la présence de la jeune mariée qui revenait sous son toit pour une journée ou deux et qu'elle ne repartirait pas aussitôt après une courte escale du Notre-Dame. Il l'embrassa, lui expliqua qu'il était débordé de travail, qu'il était à relire les clauses d'un testament et qu'ils converseraient au dîner. Le domestique étant au jardin, il appela Blandine pour s'occuper du bagage.

Il amorçait le pas vers son bureau quand la sonnette de cuivre résonna au vestibule. Un individu se présentait à l'heure convenue. Il le pria de le suivre dans son étude.

La servante avait eu le temps de préparer un bon repas, une petite douceur au goût de Malvina. Afin de ne pas excéder son père, la visiteuse lui avait brièvement répété l'essentiel des nouvelles de Saint-Hyacinthe, de son quotidien avec Maximilien, un homme formidable qui l'entourait d'amour et de tendresse. Mais l'échange bifurqua lorsque des remords affluèrent à l'esprit du notaire…

Quelques instants après l'arrivée de sa fille, il avait reçu un garçon dans la jeune vingtaine, à l'allure très distinguée, qui avait appris le matin même qu'il venait d'hériter de son oncle. À cause d'un différend qui l'avait opposé au vieillard, le jeune homme croyait qu'il avait été

déshérité d'une forte somme.

— C'est quelqu'un comme lui que tu aurais dû marier ! affirma le père. Je regrette d'avoir donné mon consentement…

— ANDRÉ ! Je t'interdis ! le rembarra son épouse.

Les joues de Malvina s'étaient empourprées de rose ! Elle en était certaine ; c'était bel et bien du garçon qui l'avait talonnée qu'il s'agissait. Des idées jaillirent confusément dans sa tête. Alors que ses parents s'étaient engagés dans une discussion gênante et houleuse, elle s'efforçait de chasser les pensées tumultueuses qui l'assaillaient. Elle se ressaisit.

— Mais, père, vous ne le connaissez pas ! rétorqua-t-elle. Il y a de jeunes hommes bien nantis et aux bonnes manières qui dissimulent sous leurs beaux habits des défauts méprisables !

Le reste de la journée, elle s'était tenue loin de son paternel, qui avait le don de la confondre et de lui asséner des platitudes pour détruire son bonheur. Mais heureusement que sa mère était là pour la défendre. Après le souper, au cours duquel le notaire avait démontré une certaine retenue, Malvina s'était retirée dans sa chambre, pleurant en silence des larmes refoulées depuis le dîner.

— Tu pars, ma fille ? exprima la mère.

— Je n'en peux plus de supporter les remarques blessantes de père ! Le Notre-Dame repart en fin de journée, je serai du voyage.

C'était irrévocable ! Elle ne reviendrait que si le notaire se disposait à de bons sentiments.

* * *

À Saint-Hyacinthe, à la fin de l'après-midi, Maximilien avait vu reparaître le petit homme habillé de vert olive, coiffé de son haut-de-forme gris, arborant un visage sombre et inquiétant. Le libraire était à conseiller deux institutrices relativement à un corrigé d'exercices orthographiques fraîchement reçu au magasin. Il vantait l'excellence de l'ouvrage, qu'il était impossible de se procurer depuis quelques années. Les demoiselles insistaient pour obtenir un exemplaire cartonné qu'elles utiliseraient en abondance. Maximilien prenait son temps pour répondre au besoin de ses clientes, éloignant le moment où il s'entretiendrait avec la redoutable rognure qui rappliquait.

— Vous avez l'air étonné de me revoir, COMMODORE Kéroack ! ricana Dubreuil.

— Je t'avoue franchement que je souhaitais que tu sois disparu à jamais de mon paysage. Il y a de ces gens comme toi qui se destinent à

empoisonner l'existence des autres…

La conversation augurait mal entre les deux antagonistes. La sage Bérénice s'approcha de son neveu, posa la main sur son épaule et lui recommanda de se retirer avec le petit homme dans l'arrière-boutique.

— Je ne serai pas long, commença Dubreuil, refusant de s'asseoir. J'ai une offre à te faire pour ton steamer…

Il ressortit sa rengaine d'entrepreneur ambitieux qu'il avait serinée auprès de commerçants des environs. Avec la somme considérable qu'il avait engagée dans les installations portuaires sur les terrains des Messieurs du séminaire et avec les montants qu'il s'apprêtait à investir pour Saint-Césaire, Saint-Pie et Saint-Damase, il était en droit de posséder une partie du Notre-Dame et n'avait qu'à débourser un montant négligeable, presque symbolique, pour en devenir le seul et unique propriétaire. D'une certaine manière, le navire lui appartenait et il poursuivait le dessein de faire progresser l'entreprise mal administrée qui engendrerait, sous sa gouverne, des retombées économiques dans toute la région.

Le nabot s'exprimait, esquissant un sourire machiavélique qui apeura Maximilien.

— Mais pour qui te prends-tu, Dubreuil ? demanda l'armateur. Prétendre que mon vapeur t'appartient. Misérable racaille ! Tu mérites la prison !

Sans prononcer un mot, le visiteur darda un regard de sorcier maléfique qui semblait jeter un sort dévastateur. Avec ses petites jambes vert olive, la figure pleine de hargne, il quitta l'arrièreboutique, traversa en coup de vent toute la longueur du plancher, et franchit le seuil de la librairie.

Des mots acerbes avaient fusé de la pièce et atteint le pavillon des clients. Aussitôt le visiteur parti, la tante Bérénice et le vieil Elzéar s'affairèrent à détourner l'attention du magasin.

La mine soucieuse, ébranlé et profondément perplexe, l'armateur demeurait dans son antre de libraire, inquiet pour la suite des choses…

28

Ce soir-là, Malvina était revenue de son escapade à Saint-Pie, tard, très tard. Le Notre-Dame se promenait parfois la nuit sur les ondes tranquilles, avec une insouciance qui frisait la désinvolture, dans le mouvement régulier de ses roues à aubes. Dans le battement de ses ailes, comme un oiseau qui se pose sur les flots, il éloignait la faune marine sur son passage, rejetant dans l'air sain son crachin de suie.

Le vapeur s'était amarré au quai. Le débarquement complété, tout l'équipage était rentré à la maison, sauf Magloire Cormier, qui avait rejoint des camarades buveurs à l'hôtel avant de retourner à sa chambrette de capitaine. Mais, à l'approche du port, avec sa démarche ondulante et son regard vitreux, ce qu'il aperçut le plongea dans la stupeur de l'étonnement : le Notre-Dame flambait ! L'air effaré, le soûlaud cessa de chambranler et s'immobilisa net : les yeux écarquillés, la bouche baveuse, il contemplait la triste scène. Puis, réalisant l'ampleur de l'événement, il rebroussa chemin…

Comme une ombre informe, son corps se mouvait dans les ténèbres de la nuit. Sa tête lui ordonnait de courir chez l'armateur. Ses jambes étaient molles, son cœur, meurtri. Les membres désarticulés, semblable à un épouvantail à moineaux, il progressait vers l'immeuble à l'angle de Sainte-Anne. Parvenu sur la devanture de la librairie, il se recula.

— Ohé ! s'écria-t-il.

Dans le lit douillet des combles, le couple dormait, enlacé. Il n'entendait pas la voix avinée du soûlaud paniqué qui vacillait. Cormier se ressaisit : il cessa de chanceler. Puis, reprenant son souffle, il plaça ses mains en porte-voix et cria à s'époumoner.

Maximilien parut à la fenêtre, reconnut le capitaine. Dans la pénombre du logis, il chercha ses vêtements, se rhabilla vitement. Malvina se réveilla.

— Qu'est-ce qui te prend, mon mari ? s'enquit-elle.

— C'est Magloire Cormier, en bas, devant la librairie, répondit-il sur un ton saccadé. Je vais le faire taire, sinon il va déranger tout le quartier.

Quelques instants après, descendu dans la rue, il trouva son camarade, au visage effaré d'une bête.

— Que faites-vous ici, en pleine nuit, et soûl à part ça ? fit-il, très choqué.

Des explications confuses, mais inquiétantes, suffirent à alerter le propriétaire du navire. L'esprit éperdu, il abandonna le capitaine à lui-même et s'empressa vers le port.

Une rumeur bruyante avait ameuté les alentours. Quelques personnes constataient avec effarement que le Notre-Dame aux amarres rompues s'éloignait avec une sombre majesté vers la digue en flambant comme une immense torche vive. Au milieu de l'attroupement, calepin et crayon à la main, un individu se détacha et s'approcha de l'arrivant, la mine presque joyeuse.

— Une monumentale catastrophe ! expira Kéroack.

Il n'était pas d'humeur à commenter l'événement. Cependant, le courriériste avait une foultitude de questions à poser à l'armateur. Quelqu'un était-il demeuré à bord du navire ? Était-il assuré ? Comment était-ce possible que le vapeur ait pris feu ? Soupçonnait-il un acte criminel, une main vengeresse ?…

À chacune de ces interrogations, avec une désarmante apparence de détachement, l'armateur donnait une réponse évasive. Mais il était désabusé, et son rêve de bateau à vapeur coulait par le fond…

Selon les premiers témoignages recueillis par le journaliste, alors que le bâtiment était encore amarré, un inconnu soutenait ardemment qu'il ne servait à rien de faire sonner le tocsin, sous prétexte que l'incendie était en dehors des limites de la ville, et que les pompes ne viendraient pas. De sorte que, si l'alerte avait été déclenchée dès le début et que les pompiers étaient intervenus, seuls le salon et la chambre du capitaine auraient été consumés.

Le courriériste jugea nécessaire de rapporter à l'armateur les paroles des témoins. Et la présence de l'étrange individu aux abords du quai, lequel était maintenant disparu, confirma à Maximilien les soupçons qu'il entretenait depuis la visite de Toussaint Dubreuil à son magasin.

Son mari n'étant pas rentré au logis, pressentant un malheur, Malvina avait résolu de se dépêcher au port. Elle parvint sur les lieux peu après le capitaine Cormier, que la course avait dégrisé, et qui pleurait à chaudes larmes au flanc de Maximilien resté impassible, malgré les sympathies de la foule nombreuse qui l'entourait.

Effondré, le loup de mer baignait dans sa peine. Avec l'incendie du vapeur, il se sentait définitivement mis au rancart. Aussi, le bon temps passé avec Euphrasie disparaissait comme un navire englouti dans les

abîmes de la mer. Il retournerait, avec son Abénakise, finir ses jours à Sorel. Et ce soir, il regagnerait l'hôtel pour coucher aux frais de son patron, là où il s'était enivré avec les copains.

* * *

Au matin, démangé par une attente insoutenable, Henri Baribeau parut dès l'ouverture de la librairie, avec un air innocent, apparemment pour se procurer un livre de prières. Aussi, il aimait bien jaser avec son camarade de collège qu'il revoyait de temps à autre. Il fut refroidi par Bérénice.

— M. Kéroack n'est pas disponible, dit-elle. Il est dans son logis et refuse de voir qui que ce soit pour le moment. Par contre, je sais qu'il a affaire à sortir au courant de l'avant-midi.

Bérénice et le vieil Elzéar avaient été avisés par Malvina que l'événement de la nuit avait fortement ébranlé son mari et qu'elle redescendrait avec lui plus tard dans la matinée. La tante souhaitait que le vendeur décolle, mais, désireux d'entendre les potins des clients qui franchissaient le seuil du commerce, le sinistre corbeau décida de prendre racine en espérant la face déconfite de l'armateur.

Armé de patience, Baribeau fut récompensé par l'apparition de la vedette du jour qui déboucha au magasin. Parmi les curieux qui placotaient, il était à feuilleter un livre d'images quand, se croyant investi d'un privilège, il se détacha du groupe pour approcher Maximilien qui s'éclipsa dans son arrière-boutique. L'armateur avait rangé son contrat d'assurance dans ses tiroirs ; il en ressortit avec une enveloppe dans l'intention expresse de s'acheminer au bureau de la compagnie et de faire ses réclamations. Il s'arrêta à la hauteur de l'insolent personnage qui l'intercepta.

— Mon ami Kéroack ! Toutes mes condoléances ! Avant de venir à la librairie, j'ai fait un crochet par le port. Le Notre-Dame, c'est une énorme perte, hein ? Je te l'avais dit de bien t'assurer. J'espère que ton commerce est bien couvert…

Sur ces propos empreints de malveillance, la figure crispée, Maximilien se dirigea muettement vers la porte. Malvina prit la parole :

— Monsieur Baribeau, s'imposa-t-elle, maintenant que vous avez déversé votre fiel, vous n'avez plus rien à faire ici dedans !

* * *

Le surlendemain du tragique événement, l'armateur prenait connaissance de l'article d'Auguste Clapin dans les colonnes du

Courrier. La physionomie triste, il lisait d'un regard affligé les lignes du courriériste.

— Écoute bien ça, ma femme…

Il reprit à voix haute quelques extraits entrecoupés de ses commentaires et des interrogations de Malvina :

Incendie[3]

> C'est avec regret que nous avons à annoncer ce matin la destruction par les flammes du vapeur Notre-Dame, appartenant à M. Kéroack, libraire de cette ville…
>
> Le Notre-Dame était arrivé de Saint-Pie, hier après minuit et, vers une heure et demie du matin, on venait avertir M. Kéroack que son vapeur était en feu. Malgré les efforts de quelques personnes qui se rendirent sur les lieux, on ne put rien sauver. Batterie de cuisine, provisions, effets de chambre à coucher, garniture de salon, tout fut consumé. On ne voit plus que la coque à fleur d'eau, et la chaudière et la machinerie retombées dans le fond. Les pertes sont d'au moins $ 7,000 dont la moitié seulement couverte par une assurance. Nous sommes certains que les nombreux amis de M. Kéroack apprendront cette nouvelle avec peine et regretteront de ne plus voir le Notre-Dame sillonner les eaux de la Yamaska où il était d'une immense utilité…

— Et puis on parle du tocsin qui n'a pas été sonné et de ces maudites pompes qui n'ont pas servi, parce que mon bateau était apparemment en dehors des limites de la ville ! ragea Maximilien. Pourtant, l'année dernière, ils les ont sorties, ces saprées pompes, à l'incendie de hangars bien plus éloignés de la municipalité que le quai du Notre-Dame.

— Tu soupçonnes toujours Dubreuil, mon mari ?

— Qui d'autre aurait machiné ce drame, Malvina ? Dans tout ce malheur, je me console à la pensée que personne n'a perdu la vie et que les bâtisses de la fonderie Chagnon n'ont pas été atteintes par le feu.

* * *

Le déplorable événement avait abruptement mis fin à la saison de navigation du bâtiment ; le majestueux Notre-Dame n'était plus que décombres et désolation, une épave qui ne renaîtrait jamais de ses cendres.

Un soir, l'armateur avait réuni son équipage dans sa librairie, derrière des portes closes. Des entrailles du navire à la cabine de pilotage, il n'avait oublié personne : le mécanicien et son chauffeur de fournaise, les matelots, la cuisinière et son aide, et le capitaine. Ensemble, ils avaient échangé des souvenirs impérissables, des faits particuliers, des anecdotes.

Maximilien avait aussi entrepris des démarches auprès de la police. L'armateur avait expliqué à l'inspecteur Péloquin que le Notre-Dame n'avait pu prendre feu tout seul, sans l'assistance d'une main criminelle. Il soupçonnait la participation de Toussaint Dubreuil, qui prétendait avoir tellement investi dans les installations portuaires que le bateau lui appartenait de droit. Cependant, avec un homme d'affaires aussi véreux, il s'attendait à peu de résultats pour l'appréhender et le traîner en justice. D'ailleurs, sans l'exprimer clairement, il subodorait que la rognure, qui avait le bras long, ait été de mèche avec la police pour retarder indûment l'intervention sur le chantier des installations portuaires sur la propriété des Messieurs du séminaire, et pour donner suite à la plainte formulée par eux.

Kéroack vivait à présent dans l'espérance de ses nobles aspirations, celles de fonder une famille et de la faire vivre dans la dignité. Désormais, le quotidien reprendrait son cours, comme la rivière Noire et la Yamaska. Des écueils et des récifs affleureraient à la surface des jours, mais le commodore était prêt à les affronter…

---

3. Le Courrier de Saint-Hyacinthe, le samedi 10 mai 1873.

29

Le libraire disposait maintenant de plus de temps pour ses affaires de la rue des Cascades. Grâce à sa force de caractère, à son opiniâtreté et au soutien indéfectible de Malvina, il se remettait de ses épreuves du mois de mai. Quelquefois, le jour ou le soir, il était retourné au quai du séminaire où les installations portuaires trônaient comme des squelettes, d'étranges et inutiles créatures métalliques ou en bois qui déparaient les alentours. Mais chaque fois qu'il revenait de sa marche avec sa mine de déterré, sa femme se désespérait. Cependant, un soir de juillet, il rentra chez lui avec une physionomie encourageante…

— Ça fait du bien de voir renaître son mari, exprima-t-elle.

Il avait élaboré un plan pour redresser ses finances. Depuis le déplorable événement, il ne retirait plus de revenus de son entreprise qui, du reste, l'avait laissé avec des dettes. De plus, son commerce périclitait. Le Notre-Dame n'étant plus en service, les usagers ne se présentaient plus à son commerce pour se procurer des billets. Certains avaient continué de fréquenter sa librairie, mais il subissait la concurrence de Richer qui l'appauvrissait.

— Je vais lui asséner un coup de maître, résolut-il. J'ai décidé de mettre en vente tous mes livres et d'offrir, à rabais, tapisseries, gravures, statuettes et un grand assortiment d'articles religieux, ou pour le bureau, à vingt pour cent d'escompte. Pas de facture, en argent comptant seulement !

— Les gens vont penser qu'on ferme boutique, souligna-t-elle.

— C'est là qu'on va voir si le zouave a les reins assez solides…

Le libraire redescendit à son magasin pour bricoler des affiches à placarder sur la devanture de son commerce. Puis il remonta à son logis, la figure souriante.

Malvina avait revêtu sa jaquette d'été rose qui le faisait frémir d'envie. Il se perdit dans ses yeux bleu pervenche, découvrit son épaule au teint d'albâtre. Par des caresses lascives, il entreprit de la déshabiller…

* * *

Au matin, dans l'ambiance torride de leur logis sous les combles, Maximilien avait repoussé les draps froissés de leurs ébats amoureux. Après ses ablutions intimes et un solide déjeuner, il gagna son

commerce, poussé par une humeur pétulante. Sur la devanture, une nuée de mouches collantes s'agglutinaient dans la vitrine. Comme il aimait la scène qui s'offrait à ses yeux ! Un sourire satisfait se moula sur ses lèvres. Non ! Ses employés n'étant pas arrivés, il ne se précipiterait pas au seuil du magasin. Avant d'ouvrir, les bras croisés et l'œil jouissif, il contemplerait le flot de clients qui l'avaient aperçu à travers le vitrage, attisant les convoitises des acheteuses.

Mais, dans le renfoncement de la façade, entre les deux parties vitrées, une obèse bouchait l'accès à la librairie. Derrière elle, on se bousculait. C'est elle, la meneuse, qui frayerait le passage. On se foulait les pieds, des coups de sacs à main s'échangeaient. On s'engueulait, des vêtements se déchiraient, des menaces se proféraient. Le libraire se mit à subodorer le pire : une émeute était sur le point d'éclater et la police surviendrait. Il se décroisa les bras.

— Reculez-vous, s'imposa-t-il à l'adresse de l'obèse.

Dans un hochement de tête approbateur, elle se replia, forçant les autres à refouler sur le trottoir, débordant sur la rue. La porte une fois ouverte, la meneuse en tête, les acheteuses repartirent à l'assaut du magasin. Comme une horde bruyante et déchaînée, elles se ruaient férocement vers les tablettes, les soulageant de livres, de lampions, d'encriers, de buvards et d'articles de bureau, et de tout ce qu'elles avaient reluqué et qu'elles n'avaient osé s'offrir et qui faisait à présent l'objet d'un rabais.

— Attention, mesdames, vous payez ce que vous cassez ! s'époumona le libraire.

— Tassez-vous ! gueula la meneuse d'une voix puissante.

Les bras chargés, elle avait raflé des statuettes et se dirigeait vers le comptoir, où elle déversa ses achats.

Sur les entrefaites, Malvina, Bérénice et Elzéar accoururent sur les lieux. Ils venaient en renfort, comme un détachement de militaires dépêchés au front.

* * *

Au bout de quelques semaines de ventes au rabais, quelque part en septembre de la même année, Maximilien était à dresser l'inventaire de sa marchandise. Ses trois employés, répartis dans le magasin, s'affairaient au dénombrement des articles sur les tablettes. Au ras du plancher, tel un scribe accroupi au pied des rayons, Malvina s'était engagée dans la fastidieuse corvée pour soulager les vieux os de Bérénice et Elzéar, dont on entendait les craquements lorsqu'ils se penchaient en bas de la ceinture. Elle se releva de son inconfortable

position et s'approcha de son mari.

— Ça a l'air pas mal désert ! commenta-t-elle, la mine pesante. J'ai hâte de remonter de la cave ce qu'on a commandé.

— C'est la preuve qu'on a obtenu un beau succès avec nos spéciaux. En tous les cas, ma femme, le zouave à Richer va s'en rappeler. Ça lui apprendra, d'installer sa librairie à proximité de la mienne…

La porte du magasin s'ouvrit dans un joyeux tintement de clochette.

La mère se précipita sur sa fille, distribua des baisers sur ses joues.

— Coudonc ? s'exclama le notaire, mon gendre est en train de liquider son stock…

— Vous déménagez ? s'énerva la mère. J'aurais aimé qu'on nous prévienne…

Le libraire rassura ses beaux-parents sur ses intentions. Il n'envisageait pas, du moins pour le moment, de fermer boutique. C'était son gagne-pain et il adorait son métier.

Les Gauthier arrivaient de Saint-Pie par le petit vapeur Pic Nic qui, en quelque sorte, prenait la relève du défunt Notre-Dame, mort noyé et enterré. Le bateau était essentiellement consacré au transport des voyageurs, des habitants et des touristes. Les parents de Malvina venaient passer la journée à Saint-Hyacinthe. Le tabellion avait affaire en ville pour une transaction immobilière et pour le règlement d'une succession compliquée. Entre ses deux rendez-vous, il se joindrait au jeune couple au dîner. Pour l'heure, il repartait avec sa mallette.

Dès le départ de son mari, M^me^ Gauthier avait souhaité se retirer au logis. Elle désirait se confier à sa fille au sujet des doutes que le notaire entretenait sur l'incendie du Notre-Dame. Elle laissa planer un silence embarrassé puis, sur un ton de confidence, elle amorça :

— Tu connais l'opinion de ton père…

Il était persuadé que Maximilien était en mauvaises affaires, que son commerce de navigation n'était pas rentable et qu'il avait payé quelqu'un pour mettre le feu au Notre-Dame. En agissant de la sorte, il bénéficiait d'une solide assurance.

— C'est odieux ce que père a pensé ! s'emporta Malvina. J'imagine qu'en voyant les tablettes presque vides, il a cru qu'on liquidait tout avant de vendre la librairie…

Aux yeux du notaire, on détenait la preuve que Maximilien était un administrateur incompétent. Les révélations de sa mère l'avaient

ébranlée. Malvina se leva, se rendit à la fenêtre. Elle avait peine à encaisser les allégations infondées de son père, ses propos malveillants. Mme Gauthier s'approcha de sa fille, la prit par les épaules pour la réconforter…

— Console-toi, dit-elle, tu sais ce que je pense de ton mari : c'est un être bon, gentil, travaillant, et je n'ai aucun doute qu'il sera un père aimant et attentionné pour tes enfants.

Des larmes avaient perlé aux pupilles de Malvina. Ses épaules tressautèrent. Elle éclata en sanglots. Elle se retourna, se blottit dans les bras de sa mère.

— Je serai une grand-mère heureuse entourée de ses petitsenfants, prédit Mme Gauthier.

Les deux femmes convinrent de préparer ensemble le dîner. Au repas, elles défendraient Maximilien. Le notaire n'avait qu'à se tenir…

* * *

Un de ces matins pluvieux, engoncé dans un pardessus beige, l'inspecteur Péloquin s'amena à la librairie.

— M. Kéroack est-il visible ? demanda-t-il à la tante Bérénice.

Elle alla toquer au chambranle de l'arrière-boutique, étira le nez dans la pièce et, jugeant que son neveu pouvait recevoir le visiteur, indiqua qu'il pouvait entrer.

— Et puis, Péloquin, il y a du nouveau ? s'enquit Maximilien en se retournant.

— Ce que j'ai à vous dire n'est guère encourageant…

Depuis des semaines, il faisait des démarches auprès des commerçants de la région. La plupart avaient reçu la visite d'un individu ; le petit homme maigre habillé de vert olive et coiffé d'un haut-de-forme gris leur avait promis mer et monde. Il avait répandu qu'il était sur le point d'acquérir le Notre-Dame. Le dénommé Toussaint Dubreuil avait assuré les marchands qu'il leur trouverait des débouchés leur permettant de s'enrichir par le négoce de leurs produits. Pour cela, il les avait incités à participer financièrement à la construction d'installations portuaires comme celles qui, à présent, moisissaient ou s'enrouillaient sur le terrain du séminaire. Plusieurs d'entre eux avaient contribué au projet. D'autres constructions semblables étaient prévues aux ports de Saint-Césaire et de Saint-Pie.

— L'avez-vous retracé ?

Voyant que plusieurs marchands commençaient à déchanter et ne

percevaient aucun avantage à court terme, le malin aurait censément traversé la frontière…

— Mais, avant de décamper aux États, il a mis le feu à mon vapeur, s'indigna l'armateur. Je ne verrai plus jamais la couleur de mon argent !

— J'en ai bien peur ! acquiesça l'inspecteur.

30

Le libraire ne songeait presque plus à cette histoire du Notre-Dame incendié et englouti dans les eaux froides de la Yamaska. Il s'efforçait d'oublier la face du détestable Dubreuil et vivait maintenant dans l'attente fiévreuse de la naissance de leur deuxième enfant, dans l'espoir légitime que, contrairement au premier-né, il survive à beaucoup plus que deux jours d'existence. Malvina promenait son ventre rebondi avec une certaine fierté, assurée qu'elle abritait en son sein le plus beau trésor du monde. Elle dépensait une bonne partie de ses journées au commerce et meublait ses soirées de lectures et de tricot. Le moïse en osier était prêt à recevoir le petit être de pureté et d'innocence, un ange qui ne demanderait qu'à être aimé…

Ce soir-là, Maximilien était installé à son pupitre du logis. Pour faire plaisir à sa femme, qui ressentait le besoin d'être entourée à l'approche de la naissance, plutôt que de redescendre à sa librairie, en mari attentionné, il travaillait près d'elle, disposé à répondre à ses moindres désirs, à ses plus faibles soupirs. De temps à autre, quand il la voyait, les reins brisés, cherchant un endroit pour s'écraser, il lui frictionnait le dos et lui tirait une chaise pour s'asseoir. Ou encore, lorsqu'il la sentait suffoquer ou que l'aération sous les combles était insuffisante, il agitait, devant elle, un éventail à manche d'ivoire qui la soulageait.

Mais, à quelques jours de l'accouchement, à tourner en rond dans l'étroitesse du logis, Malvina ressentait le besoin de s'évader.

— Ça progresse bien, ton almanach 1875 ? Il reste quelques mois et l'année 1874 sera consumée. Après la naissance de l'enfant, je t'aiderai pour la révision, mais ce soir, je me sens lasse et je n'en ai pas la force.

Il avait répondu par un grognement approbateur. Agacée par son comportement, elle pensa au sujet d'actualité qui était sur toutes les lèvres des clients : un cirque débarquait en ville le lendemain. Depuis la veille, un chariot chargé d'affiches gigantesques se promenait dans les campagnes pour annoncer l'arrivée de la « Grande Compagnie Ambulante ». Après des arrêts à Sherbrooke, Waterloo et Granby, le cirque Barnum était de passage à Saint-Hyacinthe pour une journée seulement. Selon l'affluence, trois représentations seraient données. Malvina formula la demande qui lui trottait dans la tête :

— Ça nous ferait du bien à tous les deux de prendre congé,

exprima-t-elle. Tu travailles tout le temps et je n'en peux plus de ronger les murs…

Comme si l'homme percevait le besoin légitime de sa femme, il délaissa ses papiers, s'approcha d'elle, exhibant une physionomie compatissante.

— Nous irons, ma belle, concéda-t-il.

* * *

En ce jeudi, les représentations de dix heures en matinée et d'une heure l'après-midi ne convenant guère, ils optèrent pour celle de sept heures le soir. D'autant plus que la tante Bérénice avait décidé de les accompagner et de leur offrir, en guise de cadeau, de payer les cinquante centins exigés à l'entrée sur le site. Quant au vieil Elzéar, il avait manifesté son intérêt pour voir les grands fauves et les pachydermes, des éléphants bien dressés, dont il avait hâte de découvrir les prouesses spectaculaires.

L'imposante caravane avait dressé ses installations, des pavillons avec dôme. Sur les lieux de l'exposition, les visiteurs avaient fait connaissance d'une naine, la femme la plus petite du monde, de la machine parlante qui imitait parfaitement la voix humaine, et des survivants des îles Fidji, délivrés de leur captivité, à la veille d'être dévorés par leurs adversaires cannibales. Dans un manège, une troupe avait épaté la foule avec ses chiens et ses singes montés sur des poneys. Des clowns et des mimes divertissaient les enfants. Aussi, on présentait des bêtes sauvages, des oiseaux rares, exotiques, des monstres marins, des girafes, des reptiles, toute une ménagerie foraine d'animaux terrifiants, une véritable arche de Noé accostée au port de la municipalité.

Puis vint l'heure de la principale attraction à l'amphithéâtre. Dans le mouvement impétueux de la foule, Maximilien, Malvina, Bérénice et Elzéar se pressèrent en direction de la grande tente. Postés à une guérite, deux colosses aux bras gonflés et tatoués comptaient le nombre d'entrées. Ils leur bloquèrent le passage. Derrière eux, des voix s'élevaient, on pestait contre le nombre de places limitées, prétendait-on, à quatorze mille sièges.

— Nous sommes seulement quatre, dit Maximilien. Je ne peux pas croire que vous ne pouvez pas trouver trois places debout et une chaise pour mon épouse.

Les deux goliaths contemplèrent le ventre arrondi de la femme, se consultèrent, marmonnèrent un semblant de réponse positive, s'écartèrent un instant, et se braquèrent pour assurer l'étanchéité de

l'ouverture.

Sous l'immense chapiteau, dans l'atmosphère surchauffée, un nombre considérable de spectateurs prenaient place, entassés comme des sardines assises sur des chaises droites. Une âme charitable céda son siège à la femme enceinte, et ses trois accompagnateurs demeurèrent debout, à l'extrémité de la rangée. Cherchant désespérément son souffle, menaçant de s'effondrer, Malvina agitait son éventail à manche d'ivoire. Et le premier numéro n'était pas commencé. Un clown burlesque essayait de distraire l'assistance avec une prestation insignifiante qui ne faisait rire personne. Finalement, un chariot d'or attelé à vingt chevaux arabes pur sang défila. Dans la cage des fauves, le dresseur exécuta un numéro de dressage avec un lion à crinière noire du mont Atlas.

Dehors, une masse frustrée protestait. Des sifflements et des applaudissements retentissaient de l'intérieur, augmentant leur frustration. On se bousculait pour essayer de se frayer un passage pour pénétrer dans l'enceinte, prétextant qu'on avait déboursé autant que les autres pour assister au clou de la soirée. Jusqu'à maintenant, les goliaths avaient réussi à contenir et à refouler les protestataires. Cependant…

Une bagarre s'était déclenchée, aggravée de coups de poing, et les employés du cirque ne parvenaient plus à endiguer le flot de mécontents. C'est alors qu'un éléphant apparut pour disperser la foule, créant la panique. Le pachyderme, dans son élan de mastodonte, avait franchi le seuil du chapiteau, faisant une entrée remarquée, affolant les spectateurs qui, croyant se protéger, se barricadaient en tenant leur dossier de chaise, pensant éviter l'écrasement. Quant à Bérénice et Elzéar, ils furent sauvés du pilonnage par la présence d'esprit de Maximilien qui, à l'aide de son canif de poche, pratiqua une échancrure dans la toile de la tente, ce qui leur permit de s'évader à temps.

* * *

L'irruption intempestive du pachyderme avait brusquement écourté la représentation. Effrayés, même les bêtes sauvages et le lion à crinière noire à l'abri dans sa cage avaient subi des traumatismes et les employés du cirque craignaient que les pauvres animaux de la ménagerie ne puissent se remettre à temps pour les représentations subséquentes. Par ailleurs, personne n'avait vraiment été blessé. Parmi les antagonistes, ces batailleurs frustrés, il y avait bien eu des yeux au beurre noir, des visages bleuis et des mâchoires endolories, mais, pour le reste, que des broyages de pieds, des peurs affreuses et des nuits cauchemardeuses. Plusieurs spectateurs traumatisés, et encore sous le

choc de l'événement, avaient réclamé un remboursement de leur billet. La direction avait rétorqué que le cirque ambulant déménageant ses pénates, le public n'avait qu'à le suivre à West Farnham ou à Saint-Jean-sur-Richelieu, les prochaines destinations dans les parages.

Durant les jours qui suivirent, beaucoup de clients avaient rapporté ce qu'ils avaient vécu lors de la grandiose manifestation qui demeurerait dans les impérissables souvenirs des Maskoutains et les annales de Saint-Hyacinthe. Dans ses rêves les plus fous, Maximilien avait imaginé une clientèle nombreuse envahissant sa librairie. Cependant, aucun lecteur ne se battrait pour s'arracher les livres qui, pourtant, permettaient de ressentir d'intenses émotions et, pour une poignée de centins, de prolonger le plaisir bien au-delà d'une attraction foraine passagère.

Sa présence au cirque avait affligé Malvina. Sans établir un lien de cause à effet, cinq jours après l'événement, elle donnait naissance à Élisabeth Caroline, qui venait mettre de la joie au cœur des Kéroack. Désormais, la vie quotidienne du couple changerait au gré des jours. Le premier chapitre d'un nouveau livre s'ouvrait. Ils seraient deux coauteurs à l'écrire, mais ni l'un ni l'autre n'en connaissait la fin…

Épilogue

Deux autres mois de cette année 1874 s'égrenèrent. Un soir de septembre, Maximilien rencontrait Louis Riel, le controversé personnage manitobain. On ignore si ce fut l'élément déclencheur, mais l'incendie de 1876 ayant engendré des pertes considérables à son commerce, cela aurait peut-être provoqué le départ du libraire de Saint-Hyacinthe.

En 1882, dans la foulée migratoire vers l'Ouest, le couple déménagera avec cinq filles et un garçon de quelques mois au Manitoba, à Saint-Boniface, où il ouvrira la première librairie bilingue de la région. Les affaires prospérèrent et, avec son épouse Malvina ainsi que Blanche et Eugénie, deux de leurs filles, il ouvrira une deuxième librairie à Winnipeg. Maximilien-Aimé Kéroack mourra le 3 janvier 1899, à l'aube de ses 60 ans.

Quant à la navigation sur la Yamaska, après le désastre du Notre-Dame, d'autres bateaux à vapeur sillonnèrent la rivière, mais seulement pour l'agrément des voyageurs : notamment le Pic Nic en 1873, le Progrès de Saint-Césaire en 1877 et le Blanchard en 1901. « Vers 1890, un aubergiste de Saint-Hyacinthe en patronna un de bonne taille voyageant à La Pointe, où quelques citoyens de notre ville avaient construit des chalets d'été. Il y avait aussi une sorte de casino bruyant, à la façon des casinos des grandes places d'eau. La jeunesse s'y portait en nombre tel que le patron s'avisa d'attacher une remorque à son bateau. Là, sur un plancher sans obstacle, les sauteries se déployaient incessamment. Les villégiateurs, fatigués du tintamarre envahissant et conseillés par la sagesse, ne tardèrent pas à mettre fin à cette dissipation que la nouveauté avait créée[4]. »

4. Histoire de la Ville de Saint-Hyacinthe, Mgr Charles-Philippe Choquette.

Remerciements

Raymond Ostiguy et André Gousse, Société d'histoire de la Seigneurie de Chambly.

Claude Beauregard, féru d'histoire, Saint-Damase.

Chantal Reichel, responsable, bibliothèque de Saint-Damase.

Martine Garon, responsable, bibliothèque de Saint-Pie, pour son empressement à m'aider dans mes recherches.

Isabelle Martin, coordonnatrice au service de généalogie, Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe.

Anne-Sophie Robert, archiviste, Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe.

Gilles Bachand et Jean-Pierre Desnoyers, respectivement historien et président, Société d'histoire et de généalogie des Quatre Lieux.

Martine Brodeur, mon épouse, pour son travail indispensable de première relectrice, et pour son indéfectible soutien dans chacun de mes projets.

Saint-Hyacinthe, 1867

Maximilien-Aimé Kéroack, jeune propriétaire d'une librairie, rêve de faire construire un bateau à vapeur qui pourrait naviguer sur la rivière Yamaska. Il se heurte bientôt à de nombreux obstacles : difficulté à obtenir du financement, retards chez le constructeur, méfiance des habitants, complications pour trouver du personnel, parmi d'autres imprévus qui ne cessent de nuire à son ambition. Néanmoins, la persévérance de Maximilien finit par porter ses fruits. Après deux ans d'acharnement, le grand navire, le *Notre-Dame*, peut enfin fendre les eaux et desservir la région.

Ce projet d'envergure n'est cependant pas la seule chose qui occupe l'esprit de Maximilien. En effet, Malvina Gauthier, fille de notaire, attire depuis peu son attention, et tous deux développent bientôt des sentiments l'un pour l'autre. Seulement, la différence d'âge entre les deux tourtereaux est bien mal perçue par le père de la jeune femme, qui désapprouve fortement cette idylle.

Entre les défis de ses entreprises et ceux de son cœur, Maximilien saura-t-il mener son rêve et son amour à bon port ?

Auteur de plusieurs séries à succès, dont L'épicerie Sansoucy *et* Le bonheur des autres, *Richard Gougeon nous revient avec un tout nouveau roman, faisant revivre avec bonheur l'époque dorée des bateaux à vapeur, pendant la révolution industrielle.*

UNE MAISON D'ÉDITION D'ICI